Bilderdijk et la France

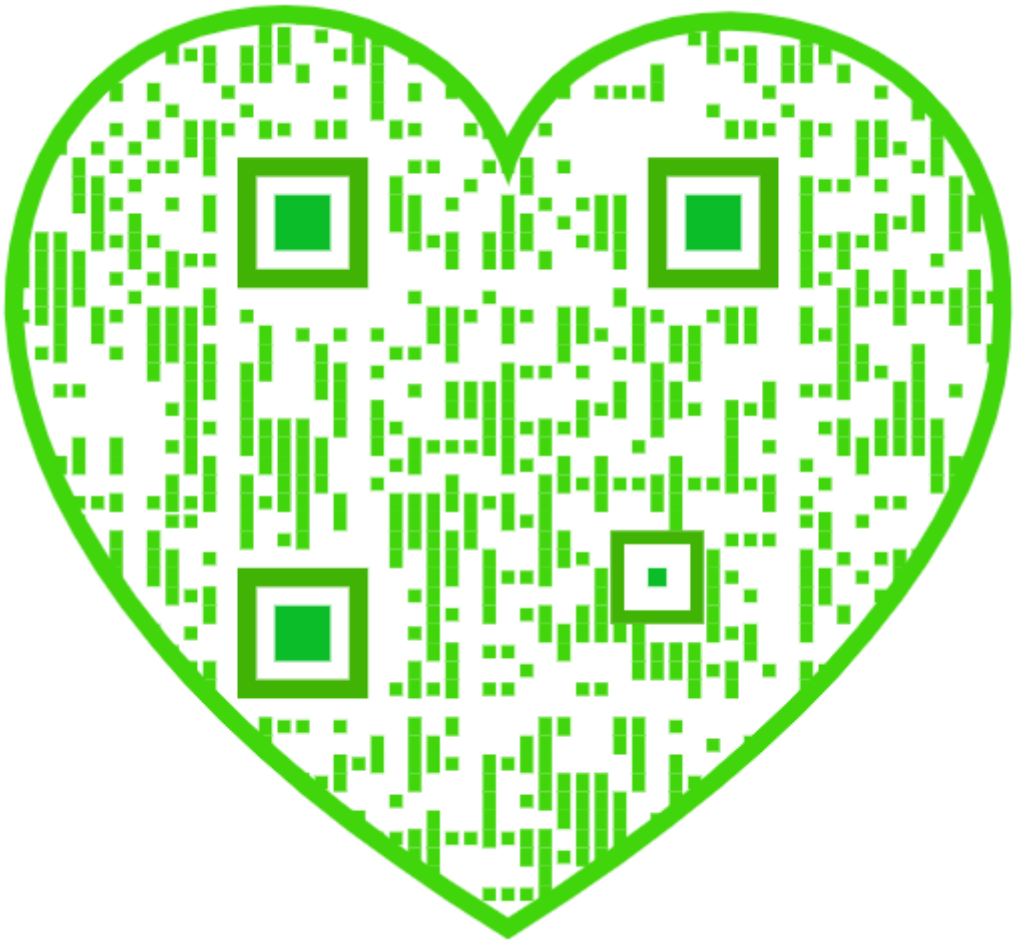
Johan Smit

bron
Johan Smit, *Bilderdijk et la France*. H.J. Paris, Amsterdam 1929

Zie voor verantwoording: https://www.dbnl.org/tekst/smit056bild01_01/colofon.php

Let op: boeken en tijdschriftjaargangen die korter dan 140 jaar geleden verschenen zijn, kunnen auteursrechtelijk beschermd zijn. Welke vormen van gebruik zijn toegestaan voor dit werk of delen ervan, lees je in de gebruiksvoorwaarden.

dbnl digitale bibliotheek voor de Nederlandse letteren



A LA MÉMOIRE DE MES PARENTS
A MA FEMME

[Préface]

Au moment de soumettre ma thèse au jugement de la Faculté des Lettres et de Philosophie de l'Université d'Amsterdam, je tiens à remercier tous ceux qui, de façon ou d'autre, ont contribué au succès de mes études.

Monsieur le Professeur J.-J. Salverda de Grave a droit à ma reconnaissance pour avoir bien voulu être le ‘promotor’ de ce travail qui, je l'espère, ne sera pas indigne de sa gracieuse attention.

C'est à vous, Monsieur Gallas, que je dois d'avoir repris mes études et d'avoir terminé ce travail. Vous avez dirigé mes recherches, vous avez mis à ma disposition tout le trésor de vos vastes connaissances. Vivre, pour vous, c'est travailler et servir: de tout mon coeur je vous remercie de tout ce que vous avez été pour moi.

C'est avec un vif plaisir que je me rappelle la façon prévenante dont Messieurs Gustave Cohen et C. de Boer ont voulu, lors de mes études universitaires, me prodiguer leur concours et leurs conseils.

Je remercie Monsieur S.-W.-F. Margadant, de la Haye, secrétaire de la ‘Bilderdijk-commissie’, qui m'a gracieusement offert l'hospitalité pour me mettre à même de consulter son immense collection de lettres et de documents sur la vie et l'oeuvre du grand poète hollandais. Sa maison est le rendezvous des muses: Bilderdijk, à qui aucun logis n'a plu, a trouvé enfin la demeure où ses rêves inquiets peuvent sourire à la vie.

Je voudrais n'oublier aucune personne ayant facilité mon travail. Tout particulièrement j'ai profité des conversations intéressantes avec mon collègue Monsieur M. Visser, qui comprend si bien que la recherche de la vérité doit se faire dans un esprit de modestie et de bienveillance.

Comment exprimer mes sentiments de reconnaissance envers Messieurs les fonctionnaires de la bibliothèque universitaire d'Amsterdam et les conservateurs du Musée Bilderdijk, dont l'obligeance ne se lasse jamais et qui m'ont fourni des indications précieuses.

Enfin, et surtout, je remercie Dieu de m'avoir donné les forces pour terminer un travail qui, s'il n'a peut-être pas une grande valeur en soi, m'a profité singulièrement par le commerce journalier avec un des esprits les plus vastes qui aient été.

Introduction

Dans un de ses admirables dialogues Platon a caractérisé pour toujours l'éternelle illusion de la pensée humaine: assis dans une caverne, le dos tourné à la lumière, l'homme voit passer des ombres incertaines, symboles d'un monde mystérieux.

Courbé péniblement dans l'étroite prison de son temps et de son pays, le géant hollandais, le poète Bilderdijk voit passer, l'oeil enflammé, les ombres majestueuses ou grotesques que l'histoire projette sur la muraille de son siècle; reflets d'un drame impénétrable qui se déroule dans le monde profond de l'esprit, des figures aimées, vénérées, mais aussi des silhouettes de cabotins auréolés qui le font ricaner. A leur vue il ramasse une grosse pierre et, frénétiquement, la lance vers les idoles populairesau grand ébahissement de la foule qui pousse des huées. Alors le géant se lève tout debout et jette un tel cri d'indignation sincère et de douleur profonde que les murailles tremblent et que l'étroite prison paraît tout à coup trop exiguë pour la sonorité orageuse de cette voix de bronze. Puis, quand le silence s'est rétabli, les huées rancuneuses reprennent à distance...

Telle a été la destinée d'un des plus grands poètes de la Hollande, d'un des esprits les plus universels qui aient été.[1] Comme son compatriote Rembrandt, il s'est catégoriquement refusé à entreprendre le pèlerinage aux lieux saints de l'ido-

1 V. entre autres: J. Wap, *Bilderdijk. Leiden*, Brill, 1874, p. 141; J.A. Alberdingk Thijm, *De eer eens grooten Meesters* [L'honneur d'un grand Maître] dans *De Gids* [Le Guide], 1876, II, 305; Groen van Prinsterer, *Ongeloof en Revolutie* [Incrédulité et Révolution]. Leiden, Luchtmans, 1847. p. 411.

lâtrie commune: l'Italie de Vinci pour le peintre, la France de l'Encyclopédie pour le poète, le savant, le philosophe. Comme le magicien du clair-obscur, Bilderdijk a vu le vide se faire autour de lui à mesure qu'il s'enfonçait dans l'abîme de ses rêves; mais l'un et l'autre ont, comme plus tard Hugo dans son exil, mieux servi leur patrie que toute la procession des esprits dociles. Leur temps ne leur en a pas su gré.

Willem Bilderdijk est né à Amsterdam, le 7 septembre 1756, de parents qu'il ne se serait pas choisis et qui n'occupent aucune place dans son oeuvre. Son père, le Dr. I. Bilderdijk, homme irascible et très partial, fervent orangiste et par conséquent ennemi juré des deux partis en Hollande qui attendaient leur salut de la France, n'aura pas manqué d'initier son fils aux secrets de la politique, d'autant plus que, doué d'un certain talent littéraire, il se mêlait plus d'une fois aux querelles qui agitaient le pays. Au reste, ami et admirateur des lettres françaises, il donnait de bonne heure à son fils des leçons de français qui celui-ci ne goûtait que médiocrement. A l'âge de dix-huit mois, quand le petit Guillaume devait encore monter sur une chaufferette pour être au niveau de sa tartine sur la table, il lui fallait apprendre, le matin pendant le déjeuner, une petite leçon dans une grammaire française de Marin, auteur dont les manuels étaient très en vogue et qui ont servi pendant un siècle et demi:[1] 'Je fus mis en classe, raconte Bilderdijk, chez une demoiselle française dont ma mère avait déjà fréquenté l'école dans son enfance, mais auparavant je devais apprendre à la maison ma leçon de français et la repasser entre les deux classes pendant le second déjeuner. Et le soir, couché dans la crèche tournante dans l'alcôve de mes parents, je répétais mentalement, le plus souvent avec des bourdonnements de tête, tous les mots français que je savais. Ayant ainsi appris à la maison, dans un vieux livre français dont ma mère s'était servie dans son temps à l'école, ce que je devais apprendre en classe, j'y passais pour un prodige d'agilité intellectuelle, parce que j'avais à peine besoin de parcourir cela

1 K.J. Riemens, *Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande*. Leyde, Sijthoff, 1919. p. 229.

trois fois pour le savoir. Mais comme en plusieurs endroits de ce vieux bouquin il manquait des feuillets, cette agilité apparente à apprendre par coeur disparaissait toutes les fois que j'arrivais à ces pages, et alors j'avais besoin de quelque temps.' La demoiselle, injuste malgré elle, parlait de mauvaise volonté et de paresse; le petit élève se décourageait et se raidissait contre le tort qu'on lui faisait.[1] A cinq ans et demi il fut renvoyé par mademoiselle, parce qu'elle ne pouvait plus rien lui apprendre ni le maîtriser. Ainsi, le premier contact avec le génie français avait été déplorable.

Le jeune Bilderdijk était un enfant précoce. Ne lui arriva-t-il pas à la même école de s'enflammer, à l'heureux âge de trois ans, pour une jeune fille de neuf ans 'également assez précoce', dont il exaltait 'le tendre cou et les petits genoux d'ivoire' dans un billet doux que la vertueuse demoiselle intercepta et qu'elle estima contraire aux bonnes règles et aux bonnes moeurs de son école![2]

Que les lettres françaises soient pour quelque chose dans cette première effusion, on peut en douter, on y voit seulement qu'un pareil enfant sera merveilleusement doué pour goûter les contes galants du XVIII^{e} siècle. Doit-on s'étonner de voir que le jeune poète traduira plus tard des comédies sensuelles de Saint-Foix, et, à l'âge de 37 ans encore, un des contes en vers les plus osés de Voltaire?[3]

Autre fait à noter: comme la langue française a pris, dans l'esprit de l'enfant, de si bonne heure, sa place à côté de la langue maternelle, il faut que, même chez ce champion de la langue néerlandaise, elle reparaisse aux heures d'abandon, quand les mots viennent comme ils veulent, sans qu'une sentinelle leur demande leur passeport. De là les nombreux gallicismes qu'on trouve surtout dans la prose de notre auteur.[4]

Cette école française est la seule que le jeune Bilderdijk ait fréquentée. Une blessure au pied le retenait dans sa chambre. Comme ses parents croyaient qu'il ne vivrait pas, ils ne lui

1 *Mengelingen en fragmenten* [Mélanges et fragments], Amsterdam, Immerzeel, 1834. p. 3.
2 *Brieven* [Lettres], Amsterdam, Messchert, 1836. II, 104.
3 *Infra* p. 108.
4 *Infra* p. 96.

donnaient pas de maîtres. Son père se mêlait parfois de lui enseigner un français que lui-même parlait très imparfaitement et qu'il n'écrivait pas du tout; il le puisait dans de vieux livres du temps de Louis XIV ou dans de plus anciens encore, par exemple une vieille traduction française d'un Phèdre latin, dans lequel l'élève apprenait en même temps le latin par la comparaison des deux langues. Il avait aussi la petite *Logique* de Christian Wolff en français et, comme il se passionnait pour la peinture et le dessin, un peintre lui fit cadeau des *Principes de dessin* de Sébastien le Clerc. L'allemand, il l'apprend dans *Mendelssohns Schrifte*, et l'anglais dans '*un Shakespear*', tout cela, avec quelques autres langues encore, sans dictionnaire ni grammaire ou traduction, et en tâtonnant pour en trouver le sens.[1]

La gêne terrible, la lutte heroïque, les déceptions, mais aussi les triomphes de cet esprit énergique dans un corps faible se laissent deviner. 'Personne ne sait combien j'ai toujours eu à lutter contre tout, et combien tout me contrariait quand je voulais apprendre quelque chose', s'écrie-t-il plus tard.[2] Et voilà quel fond d'amertume a laissé en lui ce combat journalier pour escalader péniblement les parois du puits obscur dans lequel se sent perdue toute intelligence avide de lumières.

La vie de famille des Bilderdijk doit avoir été assez monotone. Seul le petit Guillaume amusait parfois sa famille par la représentation de tragédies et de petites comédies, dont un des personnages était souvent un Liégeois qui faisait rire en parlant du mauvais hollandais. L'auteur de douze ans avait-il lu le *Spaansche Brabander* [Le Brabançon espagnol] de Breeroo? Toujours est-il que le futur champion de la langue néerlandaise paraît avoir eu l'oreille sensible aux défauts de langage qui le font rire d'abord, tonner plus tard. Le même caractère bilingue a distingué sans doute les gaies chansons que le jeune poète écrivait et dont malheureusement les titres seuls sont conservés.[3] De ces quarante-cinq 'airtjes' [petits airs], dont plusieurs sont destinés à être récités seulement, il y en a qui

1 *Brieven*, II, 104.
2 *Brieven*, II, 33.
3 Mns LXV. Académie Royale des Sciences à Amsterdam. Cp. *Brieven*, III, préface p. VI.

sont en français: *Dans tes yeux, charmante Ismène;* et *Jusque dans la moindre chose;* d'autres sont en hollandais: *Waarheen mijn ziel*, *waarheen*, [Où, mon âme, où...], et *Colinette is gemaakt voor 't minnen* [C. est faite pour l'amour]; d'autres sont bilingues: *Ons Katrijntjen is malade* [Notre Catherine est malade]. Ces titres suffisent déjà à attester le tour d'esprit malicieux et sensuel de notre petit écrivain.

En géneral, la note gaie était plutôt chose rare dans la maison des Bilderdijk. Le père aimait la gravité de la tragédie. Il traduisait plusieurs tragédies françaises de peu de valeur; et, étant membre d'une Chambre de rhétorique, représentait avec ses amis des pièces du théâtre classique. C'est ainsi qu'il créait le rôle d'Auguste dans *Cinna* de Corneille. Comme le jeune Guillaume aura admiré son père quand celui-ci lui récitait de sa manière emphatique ces beaux vers! Comme il aura rêvé de donner aussi, un jour, sa tragédie à lui. En attendant, il s'exerçait, à l'instar de son père, à traduire des milliers de vers, à les polir et à les repolir, ce qui passait en ce temps-là pour une occupation très honorable, presque pour une gloire littéraire.

Jusqu'à l'âge de seize ans le jeune Bilderdijk a dû garder la chambre, où ses seuls camarades étaient les livres de son père. A ceux qu'il aimait dans sa tendre enfance et qu'il a toujours aimés: la Bible, le catéchisme de Heidelberg, les poésies du ‘père’ Cats, s'ajoutaient tous ceux sur lesquels il pouvait mettre la main. C'est ainsi qu'il a jeté les bases de ce savoir universel qui se manifestera plus tard dans ses ouvrages. Ces années de réclusion ont eu une influence décisive sur l'esprit du jeune poète. La triste solitude de ce séjour morose, le sentiment d'infériorité physique pesant sur une intelligence supérieure, l'absence d'un bout de jardin pour communier avec la nature, l'ambition constamment déçue d'une imagination qui ne rêvait qu'aventures et batailles, ont aigri cette jeune âme dont l'ironie devait être plus tard comme un acide mordant. Mais aussi, cloîtré durant onze ans ou plus, étudiant, vivant dans un monde imaginaire, apprenant presque par coeur les classiques hollandais, français, latins et grecs, creusant le passé, fouillant les trésors littéraires de tous les pays,

s'initiant aux grandes idées philosophiques, à toutes les sciences, le jeune homme a commencé à se sentir l'égal des grands hommes de tous les temps, et il a dû être hanté de ce rêve suprême: dominer un jour, tout comme Voltaire et Rousseau dont on parlait tant, le monde de l'esprit où la gloire de la Hollande brillerait ainsi d'un nouvel éclat.

Faut-il s'étonner qu'à l'âge de seize ans déjà il fulmine, dans une lettre adressée à un auteur qui avait mal traduit la *Phèdre* de Racine, contre la détestable manie de ses jours de regarder le monde à travers les lunettes françaises? Comme il s'indigne naïvement du 'langage abâtardi des Français auquel on a recours pour condamner des poèmes néerlandais'. Comme il déteste la 'lâche insipidité' des alexandrins. 'Ne peut-on prendre connaissance de l'antiquité que par les écrits superficiels des *Beaux-esprits* français? Et les sources où ils puisaient, ne sont-elles pas accessibles pour nous?' s'écrie-t-il. Et quand le traducteur de *Phèdre* s'excuse en disant que la construction que Bilderdijk a blâmée, se trouve chez Racine: 'Si Racine a commis la même faute que vous, vous êtes responsables tous les deux, loin que sa faute justifie la vôtre!' conclut-il, tout en concédant que 'Racine, le grand Racine, (est) un des plus grands hommes de la France'.[1]

Sous cette ardeur juvénile on devine l'influence de lectures récentes, et on peut douter que ce garçon de seize ans eût écrit ainsi en 1772, si Winckelmann n'avait pas donné son *Histoire de l'art dans l'antiquité* (1764), et Lessing son *Laocoon* (1766) et sa *Dramaturgie de Hambourg* (1768), ouvrant ainsi la voie à une meilleure compréhension de l'antiquité, et rapetissant, indirectement ou directement, le prestige de l'art classique français. Mais avant eux des tendances pareilles s'étaient déjà manifestées en France. Et cela nous oblige à jeter un rapide coup d'oeil sur la littérature de ces jours.

La querelle des anciens et des modernes avait fini sur le triomphe des modernes, qui, le charme une fois rompu, ne pouvaient manquer d'être remplacés par d'autres modernes. Ce fut Voltaire qui, en proclamant Shakespeare, Hobbes, New-

1 *De Navorscher* [L'Intermédiaire], 1879, p. 413 et suiv.

ton et Locke les héros nouveaux de la pensée moderne, et se plaignant en même temps de la pauvreté du théâtre classique français, soustrayait l'art européen à la férule de Boileau. Diderot, Batteux, et une foule de critiques répétaient et développaient ce que le maître avait dit, comme en Allemagne Lessing et Mendelssohn le faisaient, chacun y mettant du sien avec plus ou moins de talent et d'originalité, de sorte qu'il est souvent difficile de distinguer de qui notre jeune Bilderdijk se fait l'écho, si écho y a. Mais l'opposition contre la 'barbarie' s'organise aussi. Dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle on constate un retour de plus en plus marqué vers la sévérité et l'élégance des classiques du Grand Siècle. Aussi, quand Voltaire écrit ses deux *Lettres à l'Académie* (1766) dans lesquelles, se repentant des erreurs de sa jeunesse, il se tourne contre les 'bassesses' de Shakespeare pour vanter avec plus d'éclat la beauté régulière de la tragédie française, il est de nouveau sûr des applaudissements presque unanimes de ses compatriotes et de beaucoup d'étrangers.

Entre 1770 et 1780, époque où l'âme de notre jeune poète s'éveille et où son esprit se forme, toute la grande littérature française du XVIII^{e} siècle, cette prodigieuse envolée de la pensée française qui offre un spectacle imposant à celui qui ne condamne pas sans avoir vu, tire à sa fin. Montesquieu et Helvétius sont morts, mais leur oeuvre est encore toute vivante quand Bilderdijk en prend connaissance; Voltaire, Rousseau et Buffon, les trois géants de leur siècle, meurent en 1778, laissant une renommée qui ne fera que croître pendant les années qui suivront; Diderot a donné toute son oeuvre théâtrale et philosophique; sa grandiose construction, *l'Encyclopédie*, cette tour de Babel qui, pour s'élever vers la lumière de la science libre, n'aurait pas eu besoin de braver le ciel, était achevée; D'Alembert en avait, dans son *Discours préliminaire*, posé la pierre angulaire qui longtemps encore ferait l'admiration des partisans du rationalisme. Toute cette gloire rayonne encore sur la France et sur l'Europe quand le jeune Bilderdijk commence à ouvrir les yeux, et ce n'est que lentement qu'elle s'obscurcit devant l'éclat de la nouvelle littérature, anglaise et allemande.

C'est un lieu commun de dire que ce prestige des lettres françaises était particulièrement grand en Hollande. Ce lieu commun, par exception, est la vérité. Subissant l'influence française depuis la première éclosion de sa littérature au XII^e^ siècle, la Hollande était devenue, par l'esprit, une espèce de fief de la France au XVIII^e^ siècle. Manquant de cette miraculeuse énergie qui avait inspiré ses grands hommes d'autrefois: Guillaume le Taciturne, Oldenbarneveld, Jean de Witt, Guillaume III, Vondel, Hooft, les Huyghens, Cats, Sweelinck, Grotius, Spinoza, Tromp, De Ruyter, et les héros de sa magnifique peinture - quelle épopée! - elle ne savait plus qu'emprunter, qu'imiter les formes d'art qui, sans idées originales pour les remplir, restaient vides de sens. Ceux qui voulaient servir la langue néerlandaise se mettaient à traduire le théâtre de Corneille, de Racine, de Voltaire. Ceux qui se piquaient d'esprit, écrivaient en français; vivant 'le pied sur le sol batave et la tête à Paris',[1] ils s'adressaient à un public d'élite qui dédaignait sa langue maternelle et s'efforçait d'être de parfaits Français, et qui, ignorant les poètes nationaux, goûtait la littérature française depuis Rabelais jusqu'à Rousseau et ses contemporains.[2] Ce public d'élite, le voici dépeint:

1 V. Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France*. Paris, 1895. p. 406.

2 J. Hartog, *Spectatoriale geschriften* [Les Spectateurs], 2e éd. Utrecht, Van der Post, 1890. p. 181; A. Sayous. *Le XVIII^e^ siècle à l'étranger*. Paris, Amyot, 1861, I. 407. Comme presque partout en Europe, la cour donnait l'exemple de cette francisation. Mme de Genlis assure qu'invitée à la cour, elle a joué au wisk avec le prince stadhouder (Guillaume V), qui, pendant toute la partie, récitait des vers français: 'il récita le rôle d'Orosmane et je fis celui de Zaïre. Le prince savait des millions(!) de vers français' (*Mémoires sur le XVIII^e^ siècle et la Révolution française* de Mme la Comtesse de Genlis. Paris, 1825. t. VI, 199). La coutume de correspondre en français, d'écrire son journal intime ou de faire des poésies domestiques dans cette langue s'est conservée jusque bien avant dans le XIXe siècle. Cp. J. van Lennep, *Het leven van Mr. C. van Lennep en Mr. D.J. van Lennep* [La vie de - et de -]. Amsterdam, Muller, 1862. t. III; *Brieven en gedenkschriften* van G.K. van Hogendorp [Lettres et mémoires de -]. La Haye, Nyhoff, 1866. t. III, p. 263. En 1857 le mal paraît encore persister, témoin une critique de J.I.D. Nepveu dans *De Recensent* [Le Critique] de 1857, I, 283. Bilderdijk lui-même correspond toujours en français avec J. Kinker, un vieil ami et un bon Hollandais!

'Men eet, men drinkt, men snuift in 't Fransch, 't zijn Fransche zuchten,
't Zijn Fransche lonkjes, Fransch is 't wat men hoort en ziet.
Is niet uw liefde Fransch, zij treft haar doelwit niet.
Men valt zelfs op zijn Fransch in d'armen zijner dame,
En d'eêlste streeltaal is: Mon coeur! ma vie et flamme!'[1]

[On mange, on boit, on prise en français, ce sont soupirs français,
OEillades françaises; c'est français ce qu'on entend et voit.
Si votre amour n'est pas français, il n'atteint pas son but.
On tombe même à la française dans les bras de sa dame,
Et la flatterie la plus noble est: Mon coeur, ma vie et flamme!]

Il convient de dire qu'à l'influence française s'ajoute celle de l'Angleterre et de l'Allemagne. Vers 1760 on peut même parler d'une véritable anglomanie: Pope et Richardson en sont les héros. Vers 1780 l'Allemagne de Lessing se fait valoir[2]: Klopstock, Herder, Wieland, Goethe, Schiller trouvent des admirateurs, et la sentimentalité allemande séduit quelques jeunes coeurs à verser de froides larmes sur des maux imaginaires.

Mais l'influence française n'en reste pas moins considérable. Seulement, le goût a changé. Si, au milieu du siècle le théâtre de Corneille et de Racine attirait encore le public,[3] plus tard les comédiens français servent surtout au public des pièces légères, petites comédies et opéras comiques,[4] sans doute pour faire concurrence aux fadaises de Kotzebue dont on se régalait en Hollande.

Il a été nécessaire de faire cette petite digression pour comprendre dans quelle atmosphère intellectuelle le jeune Bilderdijk a grandi et comment il a réagi aux influences diverses.

Et d'abord il se trouve être, comme la plupart des grands auteurs français du XVIII^{e} siècle, grand admirateur de l'antiquité grecque et latine, et après cela admirateur de la littérature classique française, et surtout de Voltaire poète et critique

1 *De Nederlandsche Spectator* [Le Spectateur néerlandais], 1755, VII, 89. Cité par J. Hartog, *op. cit,* 90.

2 J. Hartog, *op. cit.,* 180; J. Prinsen, *De Roman in de XVIII^{e} eeuw* [Le Roman au XVIII^{e} siècle], Groningen, Wolters, 1926. p. 42.

3 J.A. Worp, *Geschiedenis van de Amsterdamsche Schouwburg* [Histoire du théâtre d'Amsterdam]. Amsterdam, Van Loon, 1920. p. 195.

4 J. Fransen. *Les comédiens français en Hollande*. Paris, Champion, 1925. p. 374.

d'art. Contrairement à ce qu'on verra plus tard, il apprécie aussi quelques Allemands. Dans une étude de quelque étendue, écrite en 1777, réponse couronnée à la question: La Poésie et l'Eloquence sont-elles en rapport avec la Philosophie?[1] et qui n'est en grande partie qu'une compilation, il est curieux de suivre la liste des auteurs cités. Outre quelques classiques grecs et latins on y trouve Corneille, Racine, Boileau, Montesquieu, Voltaire, D'Alembert, Marmontel, Batteux, Crousaz, André, Le Mierre, Dubos, Fresnoy, De Piles, De Pouilly, Mme Dacier (*Des Causes de la corruption du goût*), auxquels s'ajoutent, dans une autre étude de la même année[2], Belloy et Mercier; Mendelssohn, Klopstock, Von Haller, Lessing, Wieland, Riedel, Schubart, le philosophe Wolff; les 'bassesses' du seul Anglais, Shakespeare, détonnent dans cet illustre entourage.[3] Algarotti, le seul Italien, est cité en français. L'attitude que prend notre poète vis-à-vis des classiques, on la trouve définie dans les paroles sensées de D'Alembert qu'il cite: 'Ce n'est point à produire des Beautés, c'est à faire éviter des fautes, que les grands maîtres ont consacré les règles'.[4]

Quoi qu'on puisse dire de cette étude qui montre clairement que l'auteur est tout pénétré du rationalisme éthique et esthétique de son temps, on ne peut pas accuser Bilderdijk de s'informer mal, ni de répéter tout simplement les dires de quelque autorité, puisque, à l'encontre du 'célèbre' Mendelssohn[5] et du non moins célèbre Lessing,[6] il blâme Shakespeare. Mais ce qui fait le mérite principal de notre jeune auteur, c'est le feu avec lequel il défend sa chère langue maternelle et la culture hollandaise, lui qui sait au moins sept langues et les littératures connues alors. Avec quel orgueil mal contenu il déclare être sûr que bientôt la langue néerlandaise reprendra sa place d'honneur parmi les autres langues.[7] Le jeune homme qui

1 *Verhandeling* over de vraag: Hebben de dichtkunst en de welsprekendheid verband met de wijsbegeerte? Leyde, 1783 *(Verhandeling 1777)*.
2 La préface d'*OEdipe* (*Dichtwerken* [OEuvres poétiques]. Haarlem, Kruseman, 1856. t. XV, 3-26.)
3 *Op. cit.,* p. 185.
4 *Op. cit.,* p. 160. D'Alembert, *Discours de réception à l'Académie française*.
5 *Op. cit.,* p. 149.
6 *Op cit.,* 158.
7 *Op cit.,* 181 et suiv., 194.

écrit ceci, avait déjà été couronné deux fois dans un concours de poésie. ‘Les typographes parisiens savent épeler mon nom! Je ne m'y attendais pas. - Cher ami, le temps arrivera où ils seront plus familiers avec les noms hollandais’, s'écrie-t-il ailleurs[1] (à quelle occasion?).

En 1780 le poète quitte la maison paternelle pour aller étudier le droit à Leyde, où, après un travail acharné de deux ans, il est reçu docteur en droit. Il s'établit à La Haye, où il se marie, et devient le défenseur des orangistes persécutés, souvent pour un rien, par les magistrats amis de la France. En 1795, après la révolution, ayant refusé de prêter serment au gouvernement provisoire, il est obligé de s'exiler, pauvre et esseulé.

La lutte l'avait grandi. Sa parole éloquente, sa logique serrée, son ardeur militante, appuyée sur le sentiment intime de servir la bonne cause, ont fait de lui l'ennemi dangereux d'un repos malsain. L'exil le grandit encore, en faisant de lui un martyr, et peu à peu commence à sa dessiner la figure de Bilderdijk comme la Hollande la connaît: un prophète doublé d'un avocat, un Elie et un Voltaire. Car cet homme avait vu la révolution, l'avait vue comme la résultante de mille tendances destructrices qui ruinaient les institutions sociales fondées par Dieu, et les principes d'art consacrés par les grands inspirés. Au milieu de la dégénération nationale, de la défection universelle qu'il croyait constater - quel homme a jamais cru que la pourriture d'aujourd'hui puisse nourrir la rose de demain - Bilderdijk s'est levé comme un envoyé de Dieu. Ayant rassemblé dans sa tête tout le savoir de son temps,[2] il a osé affirmer, lui l'esprit universel,[3] de toute son autorité de poète, de pen-

1 Lettre de 1781, éditée par G. Kalff, *Tijdschrift voor Nederlandsche Taal en Letteren* [Revue de langue et de littérature néerlandaises], XXIV, p. 76.

2 Langues et littératures néerlandaise, française, latine, grecque, allemande, anglaise, italienne, espagnole, celtique, arabe, hébraïque, perse, etc; théologie, philosophie, juridiction, médecine, physiologie, mathématiques, histoire, art militaire, économie, statistique, antiquités, numismatique, héraldiqe, peinture, architecture, etc; v.R.A. Kollewijn, *Bilderdijk*. Amsterdam, Holkema & Warendorf, 1891, t. I, 303.

3 A Londres on l'appelait ‘the Encyclopedy alive’ (*Brieven*, I, 307).

seur et de savant que les Anciens et les classiques français étaient les seuls modèles en littérature;[1] que le XVIII[e] siècle français était une époque de décadence artistique; que la culture néerlandaise était supérieure aux autres modernes, étant plus ancienne; que la langue hollandaise était plus riche, plus souple, plus vigoureuse qu'aucune autre langue moderne; et que l'engouement pour les littératures allemande et anglaise n'était qu'aveuglement; il a osé défendre, au milieu du rationalisme de son temps, la vieille foi chrétienne, les dogmes délaissés, la sainteté du mariage, la nécessité du gouvernement monarchique; il a osé rabaisser les idoles de son temps: Montesquieu, Rousseau, Pope, Richardson et toute la boutique allemande; surtout, il a protesté contre l'ensorcelante dépravation morale que la Hollande buvait comme une absinthe énervante dans la coupe française. Il a osé être la risée de tout le monde par ses opinions diamétralement opposées à celles de son siècle. Il s'en est même vanté: 'Ce fou, ce fanatique,... c'est moi...Moi qui témoignerai contre eux [les faux prophètes de son temps] devant le trône de Dieu'.[2]

Et pourtant, cet homme, malgré ses allures de prophète, avait une tournure d'esprit plus française que hollandaise, avec cette désinvolture ironique, cette légèreté apparente à parler de choses graves qui ne le quittera jamais. Par là il est bien un enfant de son siècle. Aussi cherche-t-il, dans son exil, surtout la société de Français émigrés comme lui, et donne-t-il ses leçons en français. Retourné en Hollande, il devient l'ami dévoué du roi Louis-Bonaparte. Mais dans cette période française, qui va de 1795 à 1813, le poète prend plus profondément conscience de son art, et, par une heureuse réaction peut-être, chante mieux que jamais la gloire de sa patrie et de sa langue.

Quand, en 1813, la Hollande est redevenue libre et que le rêve formidable de Napoléon a passé comme un cauchemar, Bilderdijk croit que les idées directrices de la Révolution s'évanouiront aussi, ou du moins que le roi Guillaume I[er] les com-

1 Ses compatriotes furent des 'modernes' (A. Sayous, *op. cit.*, I, 34, 35.)

2 *Briefwisseling Tydeman* [Correspondance avec M. et H.W. Tydeman. éd par H.W.T. Tydeman]. Sneek, Van Druten & Bleeker, 1866. t. I, 160. *Brieven,* II, 212.

battra pour que la Hollande recouvre son caractère national. Rien de tout cela n'arrive. Les étiquettes changent, les poisons restent. Le Royaume-Uni devient le pays le plus libéral de l'Europe.

Bilderdijk a donc souffert en vain, sa voix s'est perdue dans le tourbillon de la folie universelle. Son coeur se serre quand le roi, malgré la promesse royale, n'ose pas lui donner la chaire de littérature tant désirée. La pension qu'il reçoit lui est une cinglante humiliation, une aumône d'autant plus insultante qu'elle est indispensable: les vieux ennemis, les aristocrates et les démocrates d'autrefois, maintenant fidèles sujets de Sa Majesté le Roi, ne lui avaient pas pardonné. Le poète sent cela comme une secrète influence de la France, où la vieille mélodie continue aussi à vibrer sous d'autres archets.

Voilà que les années 1820 et suivantes amènent en Europe un souffle de libéralisme et de révolution; les vieilles devises de 1789 flottent de nouveau dans l'air; un grand enthousiasme pour la Grèce révoltée parcourt l'Europe, soulève la France, trouve un écho en Hollande. Quand un des adeptes de Bilderdijk, le poète I. da Costa, public alors son livre *Bezwaren tegen den geest der Eeuw*[1] *[Objections contre l'esprit du siècle]* dans lequel il formule et exagère les idées du maître sur la politique, la religion, la philosophie et l'art, et qui déchaîne une tempête d'indignation dans la partie ‘éclairée’ de la nation, de sorte que Da Costa éprouve personnellement l'application assez pénible des idées libérales, comme le maître l'avait éprouvée en 1795 et après 1813, celui-ci se lève de nouveau, et lance ses fulminants réquisitoires contre la Révolution française, contre la langue française, véhicule de la culture française, contre la France elle-même, qui, avec le nouvel éclat de ses lettres, menaçait de nouveau de subjuguer le vieux sol batave. Croyant la fin du monde prochaine, le poète dénonce la France comme le siège de Satan. Là était l'ennemi à combattre, de là venait le mal. Et comme le poète, dans ces années d'exaspération presque maladive, avait une maîtrise du vers comparable à celle du Victor Hugo des *Châtiments,* il a crié

1 Leiden, Herdingh, 1823.

sa haine de n'importe quelle langue étrangère, mais surtout du français et de l'allemand, dans des vers follement sublimes:

Weg 't sijflend mondgebies en rochlend keelgegrom,
Weg 't kleppend kaakgekwaak of snorkend neusgebrom,
Dat ge uitsist, spuwt en spritst met hakk'lend woordverslikken,
Belachlijk slangenbroed of varkensras! Verstom!
Ons Neêrlandsch slechts bracht de aard heur morgenstond weêrom,
Deed hier 't onduitsch gekrijsch van 't waanziek meesterdom
De Goddelijke taal in d'adem niet verstikken.[1]
[Arrière, le chuintement sifflant et le râle d'une gorge rauque;
Arrière, le craquètement d'une mâchoire coassante ou le grognement nasillard,
Que vous sifflez, crachez et pulvérisez en avalant des mots balbutiés,
Ridicule engeance de serpents, ou race porcine! Taisez-vous!
Notre néerlandais seul rendrait à la terre son aurore,
Si le glapissement peu hollandais de la confrérie des cuistres arrogants
Ne faisait pas étouffer la langue divine dans le souffle!]

C'est de cette époque que date la réputation que le poète s'est faite d'être un ennemi du français. Elle n'est guère qu'une légende. Il n'y a aucun poète hollandais qui se soit autant occupé de la langue et de la littérature françaises que Bilderdijk ou qui ait aimé comme lui les classiques français. Mais il a eu aussi un amour tout-puissant de sa chère langue maternelle qui l'a rempli d'une jalousie farouche; et au-dessus de tout, il a aimé son peuple, la nation néerlandaise, qu'il a voulu garder intacte, parce qu'elle a son rôle - modeste, mais bien à elle - à remplir dans la Comédie divine de l'Histoire.

Après 1827, la voix du Maître s'apaise. La route solitaire qu'il a suivie a été une *via dolorosa,* où, à la fin, des doutes se lèvent: ai-je bien vu, bien jugé? En 1830 sa femme bien aimée meurt. En 1831, la même semaine que Goethe, le grand vieillard s'éteint doucement, plus fameux que célèbre, et impopulaire à jamais.

Les huées l'ont poursuivi après sa mort. Elles sont devenues

1 *Dichtwerken,* XIII, 315. (1822). La traduction française est un à-peu-près où les onomatopées de l'original se perdent malheureusement. La confrérie des cuistres, ce sont des linguistes comme Siegenbeek à qui Bilderdijk reprochait d'être plus allemand que hollandais, et aussi le savant J. Kinker, ami des lettres françaises. V. *infra,* p. 27.

plus faibles. Des admirations enthousiastes ou réservées les ont dominées peu à peu. Bien qu'il ait tourné peut-être trop le dos aux lumières - l'‘Aufklärung’ - de son temps, et qu'il ait lancé avec une haine trop impulsive ses pierres contre les idoles de son époque, on s'aperçoit de plus en plus en Hollande que la grande ombre du géant solitaire domine l'horizon des deux siècles qui l'ont vu lutter et souffrir.

Classicisme et Romantisme

'... j'étais prédestiné à être ce que je suis: un romantique protestant contre le romantisme.'
E. Renan[1]

Ce que Renan écrivit au moment où le romantisme français avait donné tous ses fruits, Bilderdijk aurait pu le dire si les tendances qui germaient dans l'âme européenne avaient déjà atteint leur développement à l'époque où vivait le poète hollandais. Elevé dans le respect des classiques, il leur est resté toujours fidèle, tout en nourrissant secrètement des aspirations vers un art nouveau. Son plus grand respect, une vénération amoureuse et passionnée, va à l'antiquité grecque et latine. Là est son idéal: Homère, Sophocle, Virgile sont grands entre tous. Il en témoigne dans de nombreux poèmes: pour lui on est grand à mesure qu'on approche de ces modèles. 'L'Eden était pour moi aux verts rivages du Pénée. Là respirait mon coeur, là il vivait, là seul! Et ce qui paraissait aux autres un paradis, m'était un désert.'[2] Aussi, tout comme Voltaire qui avait débuté au théâtre par son *OEdipe*, le poète hollandais, restant plus près de son idéal, débute par une traduction de l'*OEdipe,* de Sophocle,[3] afin de ramener ses compatriotes à un art plus sain et plus élevé.[4] Toute sa vie durant il publie des imitations

1 E. Renan, *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*. Paris, Nelson, s.d. p. 69.
2 *Dichtwerken,* XII, 124 (1808); VII, 66 (1809).
3 *Dichtwerken,* III, 179-250 (1779).
4 Il ne paraît pas qu'il ait choisi cette pièce à l'instar de Voltaire. Celui-ci, du reste, fait une pièce nouvelle, Bilderdijk traduit. Tous les deux se seront arrêtés à la tragédie de Sophocle, parce qu'elle est la pièce grecque où l'action est la plus serrée (Cp. E. Faguet, *Drame ancien, drame moderne*. Paris, Collin, 1898. p. 95; *Brieven* de Bilderdijk, I, 3; 1779).

des maîtres vénérés, et quand il traduira *Ossian,* il le fera parce qu'il y trouve le même souffle héroïque que dans Homère.[1] Mais en 1820 encore il traduit, tout en en renforçant les termes, l'*Ode* de Lebrun sur Homère, où le poète grec est glorifié aux dépens d'Ossian, 'le barbare Ecossais'![2] Ce qu'il admire dans les Anciens, c'est un art spontané, 'naïf', comme on disait au XVIII[e] siècle;[3] c'est leur lyrisme large et généreux, naturel comme une source jaillissant, limpide, des profondeurs de la terre. Leur théâtre est ce qu'il y a de plus grand: le caractère sublime des sujets de leurs tragédies, les choeurs qui relient les scènes entre elles; les unités de temps, de lieu, d'action; leur morale pure, leur simplicité, qui font du théâtre un monde poétique idéal; en un mot: leurs tragédies sont des poèmes.[4] Ce dernier mot résume toutes les perfections que peut avoir une tragédie: dès qu'elle est un poème, c'est-à-dire puisée à la source profonde de l'inspiration divine, elle est parfaite. Car poésie est religion.[5] 'Quoi de plus sublime qu'un tel poème de théâtre qui d'une manière pareille (à la tragédie grecque), mais infiniment plus digne, représenterait, dans une succession d'hymnes poétiquement prophétiques, l'Etre Suprême infiniment miséricordieux et terrible, et, dans une action simple mais puissante, l'homme poussé comme une mourante feuille d'automne par le souffle divin...'[6] 'Mais ainsi la tragédie serait réduite à une cérémonie religieuse: ah, si cela se pouvait! Hélas! cela est réservé à des temps de bonheur parfait...[7]

Celui qui voit ainsi la tragédie comme une espèce de Messe Solennelle où la voix d'en haut se mêle à la voix de la terre, doit regarder les tragédies françaises, les meilleures même,

1 *Dichtwerken,* II, 481 (1805).
2 *Op. cit.,* VIII, 234.
3 A. Chénier définit naïveté: 'être vrai avec force et précision..., elle est le point de perfection de tous les arts' (E. Estève, *Etudes de littérature préromantique*. Paris, Champion, 1923. p. 21).
4 *Dichtwerken,* XV, 3-26. (1779); 42 (1789).
5 *Op. cit.,* VII, 77. Cp. A. Pierson. *Oudere Tijdgenooten* [Nos aînés], 3e éd. Amsterdam, Bottenburg, 1922. p. 146.
6 Marmontel (*Eléments de littérature*. Paris, La Rochelle, 1787. t. V, 320) dit que le système religieux qui tenait les hommes pour des 'esclaves de la fatalité, misérables jouets des passions des dieux et de leur volonté bizarre...est le plus épouvantable, mais par là même le plus poétique, le plus tragique...'
7 *Het Treurspel,* p. 144.

comme imparfaites. Pourtant, Bilderdijk n'est pas un adorateur aveugle de l'Antiquité,[1] et il reconnaît pleinement la place exceptionnelle que les classiques français occupent immédiatement après les Grecs et les Latins. Corneille et Racine sont vraiment des maîtres pour lui. Voltaire est presque leur égal par cela même qu'il respecte la tradition antique.

Le XVII[e] siècle français, le siècle de Corneille, de Racine et de Boileau, comme il l'a admiré! Comme se siècle de gestes forts mais sobres, de paroles précises, directes, de pensée nettement dessinée était selon son goût! Tout en se laissant aller à un subjectivisme effréné, il admirait là ces caractères tout d'une pièce, ces énergies concentrées, cette littérature de clarté et de puissante sobriété qu'il rêvait de donner un jour, lui aussi. Il avait pour le faire toutes les dispositions intellectuelles.[2] Doué d'une pénétration psychologique particulière, il ne se plaît qu'à l'étude de l'homme.[3] Il n'eprouve pas le besoin d'étudier les hommes, il veut connaître l'homme, c'est-à-dire, le dédale obscur de l'âme humaine.[4] La nature n'a pas d'attraits pour lui:[5] le cabinet d'étude est son univers. Là, il a la liberté de penser, car ce qu'il s'arrache à lui-même par la méditation, c'est là son gain![6] Il a aussi le besoin d'ordre lucide qui caractérise le grand siècle,[7] et, avec cela et par là, la prédilection pour le tour oratoire de la poésie. C'est surtout ce dernier penchant esthétique qui a fait dire que Bilderdijk était un classique, ce qui, dans la bouche de certains auteurs hollandais,

1 *Brieven,* I, 61 (1780).
2 E.J. Potgieter (*Kritische studiën* [Etudes critiques]. Haarlem, Kruseman, 1879. t. III, p. 57) parle de *l'organisation* [le moi] de Bilderdijk qui n'aurait pas de sympathie pour les idées nouvelles et l'art nouveau de son temps. Mais *le moi* de notre poète était si complexe qu'il vaut mieux ne pas employer ce mot qui, par son sens vague, se prête trop facilement à des conclusions inexactes et injustes.
3 ‘Pour moi il n'y a qu'un seul objet: connaissance de l'homme’ (Pestel, *Gedachtenisrede* [Pestel, discours commémoratif]. Leiden, Herdingh, 1809. p. 8).
4 *Dichtwerken,* XII, 137 (1808); XII, 307 (1827).
5 *Op. cit.*, VII, 10 (1807).
6 *Op. cit.*, XII, 137 (1808).
7 ‘C'est l'ordre et la régularité, c'est l'unité d'intention [= d'action] (*Op. cit.,* VI, 303). Bilderdijk déclare que toute l'esthétique repose sur ce principe qui est bien le principe classique par excellence (*Op. cit.*, VI, 468). ‘Le bon goût est un amour habituel de l'ordre’, dit Batteux (*Les beaux arts réduits à un principe*. Leyde, Luzac, 1753. p. 84).

était un péché mortel.[1] Mais à part cela, il est, avec les classiques français, admirateur sans réserve de l'Antiquité, dont ils ont eu le bonheur d'imiter avec succès les grands modèles. Aussi, quand il les blâme, il le fait parce qu'ils se sont écartés de leurs maîtres.

La grande règle, le but pour lequel ils écrivaient, était pour les Racine et les Corneille de plaire et de toucher.[2] Bilderdijk souscrit à cette règle'[3] mais il donne au mot 'behagen' ou 'vermaken'[4] un sens plus profond. L'art doit rappeler à l'âme un état de perfection qu'elle n'a plus.[5] Sans être tendancieux, il doit élever l'âme, et la ropprocher ainsi de son origine divine. Plus tard, le poète hollandais s'indigne qu'on ait osé appeler l'art un *amusement*, terme, dit-il, qui caractérise la nation à laquelle nous l'avons emprunté.[6] L'art n'est ni

1 E.J. Potgieter, *op. cit.,* III, 57 et II, 119. Potgieter préfère même le doucereux Fontanes à Bilderdijk, peut-être parce que Sainte-Beuve (*OEuvres de M. de Fontanes*. Paris, Hachette., 1839. Notice par Sainte-Beuve, p. XXXVII) a lu dans Fontanes des vers 'd'harmonieuse rêverie', et a vu en lui un préromantique. - Il est vrai que Bilderdijk a de commun avec les classiques français qu'il pense plus qu'il ne rêve dans sa poésie. Mais à ce compte-là il y aurait chez Victor Hugo même des milliers de vers à signaler qui sont du pur raisonnement, un peu désordonné seulement! Potgieter recommande de comparer les observations de Bilderdijk sur Pope avec le discours préliminaire qui précède l'imitation que fait Fontanes de l'*Essai on Man* de Pope. Eh bien, le discours de Fontanes est d'une douceur, d'une élégance endormantes, les notes de Bilderdijk sont profondes, vives, insultantes parfois, mais toujours stimulant à la réflexion. Voir Fontanes, *op. cit.* II, 7-43 (1785) et Bilderdijk, *Dichtwerken,* VII, 420-473 (1808).

2 Racine, dans la préface de *Bérénice;* Boileau, *Art poétique,* chant III.

3 *Verhandeling 1777,* p. 5. Cp. R.A. Kollewijn, *op. cit.,* I, 95.

4 plaire ou amuser.

5 Batteux (*op. cit.,* 52): 'Notre goût est satisfait quand on nous présente des objets qui nous approchent de notre perfection'. Christian Wolff, le philosophe allemand que Bilderdijk avait étudié dans sa jeunesse, avait déjà dit que le beau rappelait à l'âme la perfection (Diderot, article *Beau* de l'Encyclopédie). Le poète se moquera plus tard de cette idée; le beau sera alors pour lui l''unité sentie', ce qui revient à peu près à l'unité d'action que Victor Hugo proclamera comme le seul principe d'art (*Verhandelingen* [Essais], Leiden, Herdingh, 1821, p. 166).

6 *De ziekte der geleerden* (La maladie des savants), Amsterdam, Allart, 1807. postface, p. 12. B.écrit cela en 1807, quand il est très lié avec le roi Louis-Napoléon! Un an plus tard il dira lui-même que la tragédie est un amusement (V. *infra,* p. 243).

un simple amusement, ni l'enveloppe agréable d'une thèse,[1] il a son but en soi-même: l'art pour l'art[2] était la devise de notre poète longtemps avant qu'elle le fût d'une école poétique. Il est vrai que le poète n'est pas arrivé d'emblée à cette idée: dans sa jeunesse il avait proclamé, se montrant un vrai enfant de son siècle, que travailler au perfectionnement de l'humanité, chercher à l'éclairer doit être le but de tout poète![3] En vieillissant, Bilderdijk se détache de toutes les opinions en vogue de son temps.

Un des griefs de notre poète contre le théâtre classique français, c'est que l'unité d'action, cet indispensable principe de toute oeuvre d'art, se perd par les épisodes qui interrompent la marche de la pièce, de sorte que très souvent il y a deux sujets dans une pièce[4] comme dans *OEdipe* de Corneille ou dans *Brutus* de Voltaire. Ces épisodes donnent aux tragédies françaises une supériorité apparente sur le théâtre grec: cela charme, cela ravit, mais c'est déjà une marque de décadence.[5] Car, et voici un raisonnement purement cartésien, le théâtre grec présente des idées claires et simples, qui se succèdent aisément: il est donc une source abondante de plaisir. Le théâtre français au contraire (l'auteur a dû penser surtout au théâtre du XVIII[e] siècle) présente une confusion d'idées obscures; il est donc un cruel supplice.[6] Le jeune poète doit avoir senti que le plaisir n'est pas le résultat d'un raisonnement. Il ajoute donc: ‘Si quelques-uns préfèrent la vivacité du théâtre français, il faut songer que la gravité sombre,[7] qui fait l'essence même de la tragédie, doit souffrir de cette frivole variété. Et comme les Anciens ont eu au moins autant d'esprit que les Français, témoin l'extrême richesse de leurs comédies, il faut bien qu'ils aient été d'avis que ces tons sombres allaient naturellement à la tragédie. En outre, le caractère hollandais étant plus près de celui des Anciens que des Français, il faut aussi

1 *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden* [Mélanges linguistiques et poétiques]. Rotterdam, Immerzeel, 1821. t. II, 196.
2 *ibid*.
3 *Verhandeling 1777*, p. 9.
4 On voit que ce grief est celui que Racine, dans la première préface de *Britannicus*, avait déjà formulé contre certaines pièces de Corneille.
5 *Dichtwerken*, XV, 12 (1779); G. Kalff, *art. cité*, p. 59, 64.
6 *Dichtwerken*, XV, 14. (1779).
7 de aaklige deftigheid.

que les Hollandais préfèrent la démarche majestueuse des Anciens aux sauts légers des Français.'[1] Mais les préférences du public hollandais qui se détournait déjà du théâtre français classique pour goûter les drames de Mercier ou de Kotzebue, n'allaient plus à 'la gravité sombre'!

Quant à l'unité de temps, Bilderdijk tient avec les classiques que la pièce doit durer plutôt moins que plus de 24 heures. Pour l'unité de lieu, le poète était plus sévère dans sa jeunesse que plus tard: 'Ce changement [de lieu] est-il naturel? Sans changer de place, je suis dans un autre palais, dans un autre lieu? Quelle contradiction! Qui n'en voit pas l'absurdité? Dans des féeries on peut en rire, mais dans les tragédies sérieuses, c'est se moquer de tout bon sens'.[2] Un grief sérieux contre le théâtre français était aussi l'absence des choeurs. Les confidents qui remplacent le choeur ancien, sont des moyens imparfaits pour y parer, parce que le choeur servait à corriger les sentiments que le jeu des héros aurait pu éveiller, tandis qu'il est évident que le confident d'un malfaiteur ne peut être qu'un méchant homme. L'art véritable consisterait donc à insérer des discours qui mettent les spectateurs au courant des sentiments des personnages'.[3] Il est vrai, dit l'auteur, que Racine a introduit des choeurs dans son *Esther* et son *Athalie,* mais ce sont là une espèce de satellites attachés à un des personnages. Ils n'ont donc pas la variété des choeurs anciens qui chantaient le pour et le contre,[4] et surtout, ils ne donnaient pas lieu, comme les choeurs, aux épanchements de lyrisme, ce qui, aux yeux du poète, était un défaut fondamental. Voilà pourquoi Bilderdijk s'opposait aussi à Voltaire qui approuvait la suppression des stances du *Cid* et du monologue d'Emile dans *Cinna*. Car les monologues réparent l'absence des choeurs.[5]

Si le poète hollandais ne retrouve donc pas les qualités idéales du théâtre grec dans la tragédie classique de la France, il

1 *loc. cit*.
2 *Dichtwerken* XV, 10 (1779). Batteux *(op. cit.,* p. 145) dit à peu près la même chose. C'est Mercier seul qui sacrifiait les unités de temps et de lieu. Cp. F. Gaiffe, *Le drame en France au XVIII*e *siècle*. Paris, Colin, 1910. p. 444.
3 *Het Treurspel* [La Tragédie]. La Haye, Immerzeel, 1808. p. 217.
4 *Taal- en Dichtkundige verscheidenheden,* I, 181 (1820).
5 *Brieven,* I, 68 (1780).

apprécie celle-ci néanmoins à sa juste valeur, énumérant et exagérant ses défauts uniquement pour montrer à ses compatriotes, francophiles enragés, que ce qu'ils regardaient comme l'apogée de l'art n'était que le reflet d'un art sublime qui avait brillé autrefois. Et Bilderdijk affirme même que, s'il avait le talent d'écrire des tragédies, il le ferait dans le goût des classiques français.[1] Aussi la tragédie française, malgré ses défauts, fut, dans le sens le plus complet du mot, de la poésie, proclame le poète trente ans plus tard. Les épisodes contrebalancent l'abondance poétique plus grande des Anciens. Le noeud et le dénouement y sont supérieurs à ceux du théâtre grec. Et dans un accès d'enthousiasme, inspiré peut-être par l'amour du roi Louis-Napoléon pour le théâtre classique français, le poète s'écrie en 1808 que la tragédie française était capable de faire oublier complètement la tragédie grecque. L'*Andromaque* de Racine, dit-il, en est le chef-d'oeuvre par excellence après lequel rien n'est digne d'être nommé.[2] Ce théâtre, il le préfère même à celui de son grand compatriote, le poète Vondel, qui 'avait fondé et formé la tragédie avant Corneille', mais, dit-il, celui-ci avait tout de suite éclipsé les pièces imparfaites du poète hollandais.[3] Pour le fervent patriote qu'était Bilderdijk, cet aveu de la supériorité française a dû être pénible. Qu'il l'ait fait dans un temps où l'invasion française détournait les coeurs de tout ce qui venait de la France ne peut qu'honorer l'homme qui plus qu'aucun autre, a combattu pour l'honneur des lettres hollandaises.

Il est évident, après ce qui précède, que la littérature du XVIII^{e} siècle français ne pouvait être du goût du poète hollandais.[4] A ses yeux, ce siècle qui 'n'a été ni chrétien ni français'[5] n'est qu'une déplorable décadence. Jeune, il en a signalé

1 *Dichtwerken,* XV, 23 (1779). On voit que notre poète, dans son ardeur juvénile, n'a pas suivi l'exemple de Lessing qui avait traité avec hauteur le théâtre classique français (*Lessings Werke*, Berlin, Bong; t. V, 336, 337). Bilderdijk connaissait et estimait l'oeuvre de Lessing.
2 *Het Treurspel,* p. 133 (1808).
3 *Op. cit.*, p. 140.
4 Il a eu le goût plus sûr que Lessing qui, de concert avec Marmontel, met Voltaire au-dessus de Corneille et de Racine et qui loue le théâtre de Diderot (*op. cit.*, V, 347).
5 E. Faguet, *Le dix-huitième siècle*. Paris, Boivin, s.d. p. VI.

les symptômes et les causes. La principale cause, il la voit dans le manque de poésie de la littérature classique. Racine surtout, par le tour oratoire de son théâtre, a stérilisé toute la poésie du siècle après lui.[1] Ses imitateurs, qui n'avaient pas son génie, ont détruit la poésie française, parce que chez les Français le goût général pour le théâtre a pu influencer ainsi toute autre poésie.[2] Sous prétexte de rendre le style plus naturel, les sentiments élevés furent remplacés par des sentences emphatiques; les monologues, jugés inutiles, durent disparaître; on bannit - et c'est surtout Voltaire qui s'en est rendu coupable - tout lyrisme de la tragédie, de sorte que les choeurs furent supprimés:[3] ce lyrisme, jaillissant irrésistiblement, si propre à une âme élevée dans ses passions, mais méconnue par le vulgaire, constitue l'essence de toute poésie; l'ayant écarté, on a appauvri la nouvelle tragédie française qui est devenue un squelette sans esprit et sans âme.[4] Dans les tragédies de son temps. Bilderdijk voit les trois principaux défauts suivants: l'intrigue est puérilement compliquée,[5] l'exposition est incomplète, et le dénouement se fait par un événement extérieur, un *Deus ex machina*.[6] ‘La tragédie est déchue

1 *Het Treurspel*, p. 196. Sans en venir à la haine romantique contre Racine, Bilderdijk, plus juste, indique nettement la cause du mal. Seulement, il peut avoir puisé ce jugement chez Mercier (*Nouvel essai sur l'Art dramatique*. Amsterdam, Harrevelt, 1773. p. 321) qui paraît l'avoir formulé le premier.

2 *Bijdrage tot de tooneelpoëzie* [Essai sur la poésie dramatique]. Leiden, Herdingh, 1823. p. 122; *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden*, I, 37 (1820).

3 *Het Treurspel*, p. 136. Voir aussi E. Faguet (*Drame ancien*, *drame moderne*, p. 145) qui parle de ‘contresens d'un homme d'un goût exquis.’ Le mot contresens n'explique rien. C'est de sécheresse de coeur qu'il faut parler; Voltaire, avec son étonnante imagination, est resté étranger à tout sentiment profond de religion ou de poésie.

4 *Het Treurspel*, p. 135.

5 Diderot, dont Bilderdijk a goûté les théories, prône aussi une action simple (*Premier Entretien sur le Fils naturel. CEuvres*. Paris, Belin, 1818. t. VI, 360, 384.) La même contradiction entre la théorie et la pratique chez Diderot que constate M.F. Gaiffe (*Le Drame en France au XVIII*e *siècle*. p. 455), Bilderdijk la voit aussi (*Dichtwerken*, XV, 42). Cp. E. Faguet, *Drame ancien*, *drame moderne*, p. 163.

6 *Dichtwerken*, XV, 42.

de l'ancienne pompe, le style en est devenu plus populaire et la prose se souffre à présent sur le théâtre dans la bouche des Rois et des Héros'.[1]

Si notre poète critique déjà fortement les tragédies de son temps, on comprend que les drames ne trouvent pas grâce à ses yeux. Il dit qu'ils sont peut-être la plus forte preuve de la décadence du goût et de l'esprit des Français.[2] Le plus malheureux des fabricants de drames est bien Mercier, qui néglige les unités! Mais cet auteur pèche par ignorance![3]

D'où est venu le mal qui est en train de détruire la beauté classique de la littérature française? Bilderdijk n'hésite pas à répondre: la source du mal se trouve en Angleterre et en Allemagne, mais surtout en Angleterre.[4] De là est venue la déchéance non seulement du théâtre, mais de toute poésie, de tous les arts, de la philosophie et de la morale. Quand Voltaire, avec tout l'éclat de son génie, Montesquieu et Rousseau propagent la littérature et l'esprit anglais en France, et que Shakespeare, Locke, Newton, Richardson font leur entrée triomphale en Europe, passant sous l'arc de triomphe français aux acclamations de toute l'Europe,[5] il n'y a, parmi ceux qui protestent,[6] peut-être personne qui ait souffert, cruellement souffert, comme notre poète, de ce qu'il ressentait comme un déclin général de toute civilisation, une chute fatale de l'humanité aveuglée. 'Tout conspire à nous replonger dans cette barbarie d'où nous sortons à peine'. Ce mot de Voltaire, il le fait sien,[7] mais il ne se dissimule pas que c'est le même Voltaire qui a été le héraut des Anglais.[8] Seulement, de même

1 *Brieven van W. Bilderdijk aan J. Kinker* [Lettres de W.B. à J.K.] publiées par F.D.K. Bosch dans *Oud-Holland* [La Hollande d'autrefois], XXXII. 150.
2 *Dichtwerken,* XV, 4.
3 *ibid,* 24.
4 *Op cit.,* VI, 473.
5 Voir J. Texte, *J.J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*. Paris, Hachette, 1895. p. 88; J. Prinsen, *De roman in de XVIII*e *eeuw*, p. 42.
6 J.B. Rousseau constate avec regret les progrès de ce malheureux esprit anglais, et Voltaire, se repentant de l'enthousiasme de ses jeunes années. fait de même et traite Shakespeare de barbare (J. Texte, *op. cit.*, p. 88 et 415). La Harpe (*Cours de littérature*. Paris, Agasse. An XII, t. XIII, 3) parle de la 'conspiration formée contre la poésie sous la régence'. Cp. aussi P. v. Tieghem, *L'année littéraire*. Paris, Rieder, 1917. p. 32.
7 *Verhandeling 1777,* p. 196.
8 *Het Treurspel,* p. 136.

qu'on a constaté de nos jours[1] que l'invasion anglaise a commencé longtemps avant les *Lettres anglaises* de Voltaire, Bilderdijk cherche l'origine de cette invasion encore plus tôt: c'est que Jacques II, roi d'Angleterre, avait des relations avec la cour de France, de sorte que la curiosité des lettrés se tourna vers l'Angleterre.[2] 'Sur le goût anglais et son influence destructrice sur la littérature dans toute l'Europe, je me suis plus d'une fois prononcé. En France, ceux qui ont le véritable sentiment du beau et savent apprécier la poésie, ne regrettent pas moins fortement cette tourmente qui a envahi cet empire et empêche la vraie poésie de refleurir'. Des Français ont même invité le poète à 'écrire un travail méthodique sur la poésie, le goût et la littérature anglais et le véritable prix qu'on doit y attacher ...'[3]

A côté de l'Angleterre Bilderdijk voit une autre source de corruption: c'est l'Allemagne. 'L'Allemagne était saine encore, bien que barbare, quand sa poésie se formait d'après la poésie hollandaise; plus tard elle s'est formée, naturellement, sur le goût des Français: c'est là le siècle de Gottsched, avec le "grand" Hagedorn'. 'Mais le goût des écrits anglais, venu en même temps que l'abâtardissement de la France, produisit de nouvelles idées. On apprit à connaître Shakespeare, et voilà toutes les règles et tous les principes détruits! Avec cela, toutes les idées, même sur la morale, la religion, la psychologie, furent renversées.'[4] Bilderdijk ne partage donc pas l'admiration que la nouvelle littérature allemande produisit en France,[5] et quand la révolution jette une foule de Français cultivés en Allemagne et que Klopstock, Gessner, Kotzebue, Herder, Schiller et Goethe sont proclamés par eux les vrais génies,[6] admi-

1 J.J. Jusserand, *Shakespeare en France*. Paris, Colin, 1898. p. 146.
2 *Verhandeling 1777,* p. 192.
3 *Het Treurspel,* p. 203. A. Brunsvick et à la cour du roi Louis-Napoléon Bilderdijk a fréquenté de nombreux Français cultivés.
4 *Het Treurspel*, p. 204. Sans nommer Lessing ici, il est évident que Bilderdijk pense à l'auteur de la *Dramaturgie de Hambourg*.
5 J.J. Texte, *op. cit.*, p. 363.
6 J. Prinsen, *op. cit.,* p. 45; F. Baldensperger, *Le mouvement des idées dans l'émigration française*. Paris, Plon, s.d.; t. I, 283; La Harpe, *op. cit.,* XIV, 383.

rés sans distinction, Bilderdijk ne peut s'empêcher de protester violemment. Les nouvelles idoles qu'on encense sont de fades poupées bariolées qu'on ne prendrait pas au sérieux si le monde entier n'avait perdu la tête! Et le don Quichotte hollandais, voyant la folie universelle, saisit son épée et tombe sur les faux dieux à coups de sarcasmes, de mépris et d'invectives.[1] Ce n'est pas sa faute si Klopstock, Schiller et Goethe jouissent encore de quelque considération!

Le théâtre allemand aussi était pour notre auteur un lieu d'horreur.[2] Le théâtre français, subissant son influence, devient une école de malfaiteurs et de brigands,[3] de moeurs dépravées, de vain amusement, de fainéantise et de ce qui est trop haïssable et trop abominable pour qu'on puisse le nommer ....[4]: le spectacle est devenu un étalage de toutes les horreurs der Français.'[5] Bilderdijk s'exaspère d'autant plus fortement contre cette décadence que d'innombrables pièces allemandes[6] et françaises furent traduites en hollandais et représentées en Hollande, 'productions de sentimentalité et de platitude dans lesquelles on prétend retourner à la nature',[7] et tout cela pour 'satisfaire au goût dépravé d'un tas de sauvages anglicisés!'[8] Comme Fontanes se plaint 'qu'au lieu de se passionner pour ces chefs-d'oeuvre admirés d'âge en âge... on leur oppose quelques-unes de ces productions barbares que les hommes de goût ont généralement condamnées',[9] Bilderdijk constate avec regret qu' 'au lieu des deux choses qui devraient suffire, la lecture assidue des poètes grecs et latins et une étude approfondie de notre langue, on se laisse entraîner par les absurdités et le clinquant des Allemands et des Anglais

1 C'est alors qu'il s'indigne contre 'le goût écoeurant des Allemands' qui ne produisent que 'du gâchis qui déshonore l'intelligence humaine' (*Dichtwerken*, II, 484). Cp. *Het Treurspel*, p. 107.
2 *Dichtwerken*, II, 484, 485.
3 *Bijdrage tot de tooneelpoëzie*, p. 112.
4 *Dichtwerken*, II, 485.
5 *Brieven*, 118 (1825). L' auteur calviniste n'est pas contre le théâtre en soi (*Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden*, II, 193) (1821).
6 De 1790 à 1820 on traduit plus de 100 pièces de Kotzebue (J.A. Worp, *op. cit.*, p. 232).
7 *Bijdrage tot de tooneelpoëzie*, p. 122.
8 *Op. cit.*, 232.
9 *Op. cit.,* t. II, p. 183, cité par J. Texte, *op. cit.* 407.

dont les écrits français maintenant aussi sont remplis'.[1]

Après tout ce qui précède, il sera difficile de soutenir que Bilderdijk, en théorie du moins, fût un romantique ou même un préromantique. Au contraire, toutes les aspirations de cet esprit universel épris de clarté et d'ordre, tendaient vers un art idéal d'harmonie divine. En cela il n'était pas seul. En Angleterre, en Allemagne, en France il y avait, au dernier quart du XVIII^{e} siècle, tout un courant néo-classique, qui fait revivre pour peu de temps l'ancien idéal, et, en France, les anciennes règles et les anciens modèles, de sorte que l'influence anglaise est contrebalancée.[2] Delille que Bilderdijk traduit, y appartient. C'est au fond à ce courant que Bilderdijk appartient par l'intelligence, et plus à l'école française qu'aux autres, par la pureté, la sévérité et l'exclusivisme de ses tendances. Outre par ses préférences personnelles, il a été sans doute poussé dans cette voie par un ami hollandais, J. Kinker, très amateur des lettres françaises[3] et détracteur de la sentimentalité allemande,[4] et par le roi Louis-Napoléon, admirateur des classiques français, mais tendant aussi vers un romantisme timoré. Mais au fond, il n'a pas changé: les classiques anciens et français ont été les maîtres qu'il a admirés toute sa vie.

Contre l'avilissement artistique de son temps, Bilderdijk lève donc haut l'étendard de son idéal, et formule ses règles sur la tragédie ainsi: Prenez pour héros non pas des demidieux, mais des princes, des grands du monde, des personnages qui soutiennent l'enthousiasme poétique. La pièce doit compter cinq actes, ce qui n'est pas une vaine formule, chaque acte ayant un sens complet en soi-même, et formant avec les autres une unité: ce sont l'exposition, le debut de l'action, le choc des intérêts contraires, la culmination de l'intrigue et le

1 *Fingal II*. Amsterdam, Allart, 1805. p. 161.
2 J. Texte, *op. cit.*, 418.
3 M.C.v. Hall, *Mr. J. Kinker*. Amsterdam, Van Hulst, 1850. p. 25.
4 J.v. Vloten, *Bloemlezing uit de dichtwerken van Mr. W. Bilderdijk* [Anthologie des oeuvres poétiques de -], Leiden, Noothoven van Goor, 1869. p. 75. Kinker est le principal auteur du *Post van den Helicon* [Poste de l'Hélicon], curieux périodique paru en 1788, et dirigé contre l'influence allemande propagée en Hollande par R. Feith et H. van Alphen.

dénouement. Mais surtout, ce doit être un poème;[1] le sujet doit être là pour le poème et non inversement.[2] Donc, pas de jeu naturel des acteurs,[3] pas de scènes révoltantes, comme les Français l'ont si bien compris.[4]

Quant à la morale qui règne dans la tragédie, Bilderdijk trouve qu'elle ne doit apporter que la terrible leçon que l'homme est périssable. Fontenelle avait prétendu que 'la plus belle leçon que la tragédie puisse faire aux hommes, est de leur apprendre que la vertu, quoique longtemps traversée, persécutée, demeure à la fin victorieuse.'[5] Cette leçon, qui contente les âmes naïves, a été beaucoup donnée au XVIII[e] siècle, surtout dans le drame.[6] Mais Mercier, après Voltaire, avait déjà protesté: 'Le poète aurait tort s'il voulait toujours faire entendre que l'innocence est reconnue et couronnée.'[7] 'L'innocence à genoux, tendant la gorge au crime, comme dit Voltaire, voilà ce que l'on voit sur tous les points de ce globe.'[8] Bilderdijk dit de même: 'D'où vient donc cette idée bizarre que la vertu doit être accompagnée des avantages extérieurs du bonheur. On appelle cela: faire triompher la vertu... Mais qui n'aimerait mieux périr avec le malheureux Zopir que de régner avec Mahomet, bien que celui-ci vît tous ses voeux comblés.'[9] Ici encore, Bilderdijk s'oppose aux innovations sentimentales de son temps.[10]

1 Batteux, que Bilderdijk cite comme autorité, dit la même chose (*op. cit.*, p. 271), et Corneille appelle dans ses préfaces ses tragédies des poèmes.
2 *Het Treurspel*, p. 146.
3 Comme Diderot le voulait.
4 *Bijdrage tot de tooneelpoëzie,* p. 232. Il est évident que Bilderdijk vise ici Voltaire et Ducis qui ont 'apprivoisé' Shakespeare. Cp. *Dichtwerken*, XV, p. 25, 26, et les *Lettres à l'Académie française* que Voltaire a écrites en 1776 (*CEuvres complètes*. Paris, Firmin Didot, 1868. t. IX, 299). Du reste, Boileau avait déjà dit: 'Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose' (*Art poétique*, chant III).
5 Fontenelle, *Réflexions sur la poétique. CEuvres*. Amsterdam, Changuion, 1764. t. III, 158.
6 En Hollande aussi. Cp. Ch. van Schoonneveldt, *Over de navolging der klassiek-fransche tragedie* [L'imitation de la tragédie classique française]. Doetinchem, Misset, 1906. p. 50.
7 Mercier, *op. cit.*, 247.
8 Mercier, *op. cit.*, 249.
9 *Dichtwerken,* III, 417 (1779). Mahomet et Zopyre, deux personnages de la tragédie *Mahomet* de Voltaire.
10 V. *Briefwisseling Tydeman,* I, 179.

Comme on peut le constater, ce que le poète hollandais voulait, est à peu près ce que le théâtre classique français a donné, et ce que Voltaire pratiquait aussi dans ses meilleures pièces.

Examinons maintenant les oeuvres, d'abord le théâtre de notre poète, parce que là doivent se trouver le plus clairement les tendances classiques qui ont occupé si longtemps son esprit. Ce n'est pas une vaine phrase quand il dit: 'Pour la tragédie, je l'aime au-dessus de toutes choses'.[1] Il doit y avoir toute une collection de projets de tragédies, mais ces nombreux projets n'ont jamais été exécutés.[2] Il serait à souhaiter que les trois tragédies auxquelles le poète a donné la vie, fussent restées au même état potentiel. Car elles pèchent justement par cette indulgence mélodramatique que notre poète condamne si éloquemment et qui sonne faux comme un glissando maladif sur un violoncelle désaccordé.

D'abord, le théoricien relâche un peu ses rigueurs; l'unité de lieu doit être souple: 'pourvu que le lieu en général reste le même, qu'est-ce qui nous empêche, quand le rideau est fermé et que par conséquent la scène cesse d'exister pour nous, de la tenir à sa réouverture pour une nouvelle scène, une autre salle, une autre partie du même palais où quelques pas nous transportent insensiblement. J'adopte plutôt cette liberté des poètes tragiques français plus récents, parce qu'une unité de lieu absolue dégénère toujours en un lieu vague.'[3] Que le poète est prudent et comme il cède à pas hésitants devant la nécessité! Il va plus loin. Comme le cinquième acte n'était chez les anciens qu'un épilogue qui servait à considérer l'état où le dénouement a conduit les personnages, on pourrait supprimer cet acte.[4] 'De là vient que Voltaire se plaint si souvent dans ses préfaces de la longue carrière des cinq actes à remplir.'[5] L'unité d'action même y passe: 'Nous ne pouvons pas nous tenir satisfaits du petit cycle borné que les anciens par-

1 *Brieven aan J. Kinker, art. cité,* p. 150.
2 R.A. Kollewijn, *op. cit.,* I, 448. Voir aussi *Brieven* I, 7. (1779)
3 *Het Treurspel*, p. 213.
4 C'est là justement l'opinion de Diderot (F. Gaiffe, *op. cit.,* p. 440), 'un des meilleurs maîtres', dit notre poète (*Dichtwerken,* XV, 42).
5 *Kormak*. La Haye, Immerzeel, 1808. p. 184. Bilderdijk se souvient ici sans doute de Lessing qui cite la plainte de Voltaire en français (*Op. cit.,* t. V. 218).

couraient. Les Français le virent et doublèrent l'action par leurs épisodes pour y sacrifier l'unité. Et il en sera ainsi toujours de nous!'[1] L'auteur déclare résolument que 'des modèles, même ceux des fondateurs de la tragédie, ne sont pas des lois: seul ce qui résulte du principe et de l'essence de la matière, fait loi.[2] Ce n'est donc pas sans motif légitime que les poètes tragiques plus récents se sont écartés sensiblement de la rigueur de ces règles.[3] Corneille et Racine même se sont bien appuyés sur l'autorité d'Aristote, mais ce fut plutôt pour se couvrir de leur prestige que pour s'y soumettre.[4] Et puis, une tragédie n'est-elle pas bonne malgré ses invraisemblances 'pourvu que l'esprit soit la dupe du coeur'?[5]

Le charme est rompu, l'auteur tragique, transporté du rêve dans la réalité, s'arroge une grande liberté; en quelques semaines il renverse tout l'édifice classique comme un château de cartes.

Deux de ses tragédies, bâclées en quelques jours,[6] ont un sujet historique et national. C'est en cela que l'auteur est enfant de son siècle. Mais en tout cas, les personnages principaux sont des princes, des grands du monde. Quant à l'unité de lieu, elle est encore tant soit peu observée dans la première des trois pièces, *Floris V* [Florent V]: l'action se passe dans un grand château sur cinq scènes bien différentes: la cour devant le château, une salle d'audience, une autre salle, l'antichambre de la chambre à coucher, une prison. Unité multiple, mais toujours unité. Dans la seconde tragédie *Willem van Holland* [Guillaume de Hollande], il n'y a plus unité de lieu: un palais et un couvent, situés à peu de distance l'un de l'autre, l'un dans la ville, l'autre dehors, constituent la scène. L'unité de temps au contraire est strictement observée dans les trois pièces. Quant à l'unité d'action, elle n'est pas du tout observée. Pour soutenir l'intérêt, l'auteur mêle une intrigue d'amour jaloux à l'intrigue principale qui est la révolte de seigneurs féodaux contre le comte Florent V. Dans *Willem van Holland*

1 *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* t. I, 178.
2 *Het Treurspel,* p. 213.
3 *ibid.,* 134.
4 *ibid.*
5 *Brieven,* I, 68 (1780).
6 *Brieven,* II, 178.

il y a de même un épisode d'amour à côté de l'action principale.[1]

De plus, la sobriété que Bilderdijk avait tant vantée chez les anciens, est totalement perdue: il y a un grand nombre d'acteurs et de figurants, et l'action est si confuse qu'on a de la peine à s'y retrouver. Mais surtout, ce qui fait l'essence de la tragédie, le ton sublime qui élève la pièce à la dignité d'un poème, fait défaut; rien de plus déplorable que le ton tour à tour emphatique et larmoyant que prennent les personnages, surtout dans *Willem van Holland* que Bilderdijk considérait comme supérieur à *Floris V,* et qui n'est qu'un mélodrame avorté! L'heroïne de *Floris V,* Machteld, ne le cède en rien aux 'aimables furies' de Corneille, et même les dépasse par son langage furibond,[2] mais elle y mêle une sentimentalité maniérée indigne d'un Corneille. Dans *Willem van Holland*, c'est pire encore.[3] Pour le jeu naturel que le poète a si justement condamné, il s'y trouve de magnifiques occasions: on tue, dans *Floris V*, un page avec une dague qui reste enfoncée dans la poitrine de la victime. Le page s'écrie en mourant: 'Je devais ce sang à mon Prince. Je meurs content.'[4] A la fin de cette pièce, trois cadavres (ô Hernani!) encombrent la scène.[5]

1 On a fait l'observation que le véritable but de l'auteur de *Floris V* etait de redresser les opinions historiques sur ce prince, et que *Willem van Holland* doit être regardé comme une manifestation de la doctrine du droit public de Bilderdijk (J. Koopmans, *Bilderdijks treurspelen* [Les tragédies de B.], dans *De Beweging* [Le mouvement], 1908, III.) Pour *Floris V,* v. *infra* p. 241; pour *Willem van Holland* on n'a qu'à comparer *Britannicus* de Racine, ou mieux encore *Cinna* de Corneille, que l'auteur traduisit peu de temps après avoir fait ses tragédies, pour constater immédiatement la différence entre une logique serrée, exprimée dans un langage admirablement clair, et une série d'assertions et d'exclamations formulées dans une langue peu soignée.

2 *Floris* V, acte V, 2.

3 *Willem van Holland,* II, 7, et IV, 2:
'Vous [dit une jeune dame à un gentilhomme], mourez d'effroi et de dépit, monstre effrayant plein d'arrogance et malfaiteur que vous êtes'! ['Gij, sterf van schrik en spijt, Verwaten schrikgedrocht en booswicht als gij zijt']. Ce ton était commun aux tragédies hollandaises du XVIII[e] siècle qui étaient modelées sur le théâtre classique français. Cp. Ch. van Schooneveldt, *op. cit.,* p. 68.

4 V, 7.

5 Il y a dans *Floris V,* dont le sujet se prêterait à merveille à une tragédie d'une tension dramatique extraordinaire, car le plan est bien conçu, un personnage qui, bien qui faiblement dessiné, est assez attrayant. Caractère noble, Amstel se voit obligé de trahir son seigneur ou son frère d'armes. Dans le doute, il prononce un monologue (I,3), qui rappelle les stances du Cid:

Ah, que l'attentat réussisse ou échoue,
qu'est-ce que cela produit d'autre que la misère? ...
A qui est-ce que j'appartiens? De qui serai-je le traître?
Que puis-je, que dots-je fatre, assiégé de tous côtés?
Qui me fait sortir irréprochable ou innocent de ce piège?
[Ach! d'aanslag slage of miss', wat brengt het dan ellende? ...
Aan wien behoore ik dan? wien word ik tot verrader?
Wat kan, wat moet ik doen, aan alle zijde omzet?
Wie voert mij strafloos, wie onschuldig uit dit net?']

L'emploi de stances était fréquent dans les tragédies hollandaises du XVIII[e] siècle. Cp. Ch. van Schooneveldt, *op. cit.,* p. 69.

Dans *Willem van Holland,* quel bric-à-brac romantique! Des déguisements,[1] un office des morts dans un couvent à minuit à la lueur des cierges,[2] un suicide sur la scène: la victime ‘se jette avec colère par terre et rend l'esprit’, en disant: ‘Je meurs. - Il n'y a plus de divinité!’[3] Ce qui ajoute au caractère lugubre de cette tragédie, c'est qu'on traîne çà et là le cadavre d'un comte pendant une grande partie de la pièce.

Non, notre poète n'avait pas la veine dramatique. Toutefois, dans la tragédie suivante, écrite peut-être avec plus de soin, le poète se reprend. *Kormak,* bien que loin d'être un chefd'oeuvre, est mieux réussi que les deux autres, parce qu'elle traite un sujet cher au poète: la sainteté du mariage. La muse dramatique, qui le plus souvent abandonne l'auteur, l'a inspiré heureusement; les deux derniers actes sont pleins d'intérêt, l'action s'y déroule naturellement, sans épisode qui détourne l'attention. La langue est peu poétique, peu imagée (comme celle des classiques français), mais, à part quelques vers boursouflés, elle est soutenue, ferme, sinon sublime. Au lieu du grand nombre de caractères vagues des autres pièces, il y a un nombre restreint de personnages qui, malheureusement, se res-

1 En pèlerin (II, 5).
2 II, 1. Imitation des processions dont Voltaire use dans son *Olympia,* à ce que Bilderdijk dit lui même (*Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* I.
3 V, 4.

semblent un peu trop par l'héroïsme surhumain de leurs discours: tragédie et épopée se confondent ici.[1] Aussi l'impression finale est qu'on a assisté à un solo prolongé, plutôt qu'à une symphonie de voix distinctes - ainsi le traître et la reine, celle-ci épouse parfaite et fidèle gardienne, depuis dix-huit ans, du 'lit conjugal',[2] sont presque également sympathiques - mais on oublie cela volontiers en songeant que le poète approche ici le plus près - pas très près - de son idéal de mettre en scène un poème dramatique.

Ce qu'on n'oublie pas, c'est que quatre personnages périssent en scène; il en reste encore assez pour continuer le jeu. Ce qui est impardonnable, c'est que parmi ces morts il y ait un suicidé et que le poète ne fasse rien pour corriger la mauvaise impression que le spectateur en a: on croirait vraiment que l'auteur chrétien trouve ici le suicide la meilleure solution![3] Quant au jeu naturel, l'occasion s'y prête particulièrement bien: le sang jaillit sur la scène, et la reine fait même la délicate observation qu'elle patauge dans le sang![4]

Non, à tout prendre, et même en y mettant beaucoup de bonne volonté, on ne peut arriver qu'à la conclusion que Bilderdijk, tiraillé entre son rêve antique et le désir de faire concurrence aux drames de Mercier et de Kotzebue, n'a réalisé ni l'un ni l'autre. Le poète hollandais n'a pas réussi dans sa plus chère espérance qui était de remplacer Corneille et Racine sur le théâtre hollandais, et de lui donner enfin son caractère na-

1 Cp. V. Hugo: 'C'est surtout dans la tragédie antique que l'épopée ressort de partout' (*Préface de Cromwell,* éd. par M. Souriau. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, s.d. p. 180)

2 *Kormak,* I, 2.

3 L'auteur a-t-il pensé aux paroles de Fontenelle qui, dans ses *Réflexions sur la Poétique,* dit au sujet de la mort volontaire: 'Le héros meurt, il est vrai, mais il meurt noblement; il fait lui-même sa destinée, on l'admire autant qu'on le plaint' (*op. cit.,* t. III, 108).

4 V, 4. - Dans cette tragédie, bâtie sur un thème d'Homère, et construite avec une stricte observation des trois unités, on pourrait discerner des réminiscenses de Shakespeare, de Racine (*Britannicus* IV, 2 et *Kormak* I, 2), de Voltaire. Mais on ferait mieux d'apprécier cette oeuvre comme sortie de la plume d'un écrivain qui, possédant toutes les littératures anciennes et modernes, ne peut pas écrire sans qu'il y ait des affinités plutót que des échos.

tional qu'il n'avait jamais eu.[1] Le classicisme hollandais, après Vondel, c'est-à-dire depuis le temps de Corneille, n'a produit aucune bonne tragédie. Cet échec, notre poète l'avait prévu.[2] Il lui manquait la souveraine maîtrise de soi qui, même dans la fièvre de l'inspiration créatrice, reste divinement impassible. Faire du classique, Bilderdijk l'a toujours voulu, et rarement il y a réussi.

'Voulez-vous écouter une confidence? J'ai, il est vrai, appris quelque chose des anciens, et c'est ce qu'il y a de bon dans mon oeuvre, mais ce n'est nulle part absolument et purement antique, souvent simplement maniéré (comme on dit en peinture), et très souvent c'est plutôt de l'imitation que la véritable expression de ce qui est beau à vos yeux et aux miens.'[2] Ecrite avant les tragédies, cette phrase pourrait s'appliquer à elles aussi bien qu'aux nombreux poèmes que le poète avait faits et qu'il devait faire encore. Voyant, comme Baudelaire, la beauté comme un rêve de pierre, il a bâti, de ses mains fiévreuses, une cathédrale baroque, présentant çà et là des lignes calmes et pures d'un Parthénon entrevu dans ses rêves, mais ornée de toutes les formes capricieuses que le génie complexe du poète se plaisait à ajouter à son édifice, et réalisant surtout, comme l'art romantique, cet élan inconscient vers le ciel, élan tourmenté et désespéré parfois, cri nostalgique vers l'Eden perdu. Et ainsi il prend place parmi les grands romantiques qui, tous, sont des êtres inquiets, vivant sur la terre en étrangers,[3] rongés par la soif de l'idéal, torturés par la blessure profonde que la vie avec ses maux leur porte.[4] Convaincus d'être autres que le reste des

1 *Bijdrage tot de tooneelpoëzie,* p. 11 (1823). Voir J. Koopmans, *art. cité.* p. 78. Affirmer, comme le fait M. Koopmans, que *Kormak* est une pièce royale, égalant les tragédies de Corneille et de Racine, c'est presque faire de l'héroïsme patriotique. Bilderdijk lui-même a été un des premiers à reconnaître qu'il avait failli à sa tâche (*Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* p. 189; Cp. *Het Treurspel,* p. 233, et *Dichtwerken,* XV, 140, où il appelle ses tragédies: 'des monuments du mois le plus lamentable de ma vie').

2 *Dichtwerken,* VII, 21.

2 *Dichtwerken,* VII, 21.

3 *Brieven,* II, 152 (1807).

4 On a comparé l'inquiétude de Bilderdijk qui déménageait continuellement, à la vie errante de Rousseau (J. Wap, *op. cit.,* p. 116). Il affirme qu'encore enfant, il aurait voulu s'en aller à l'étranger, errer et mourir obscurément, si son mal de pied ne l'en avait empêché (*Brieven,* II, 284). 'Vous me demandez où je demeure? Je n'ai pas de domicile...(*Brieven* I, 272). Cp. *Dichtwerken*, XII, 166 et 377.

mortels, ils en souffrent et en sont fiers,[1] manifestant un sentiment hostile devant la société, ‘le public’, qui s'arrête aux bornes banales de la convenance. L'infini les tourmente et l'étroit idéal terrestre ne satisfait pas leur âme vagabonde. Ils ne voient pas le monde comme un harmonieux équilibre d'idées immuables, le rêve serein des Eléates n'est pas le leur. Leur Dieu n'est pas un être abstrait qui pense mathématiquement: Il est amour, l'Amour ému. Fouillant dans les profondeurs du coeur, leur vision devient plus inquiète, plus profonde peutêtre, plus humaine. Si, avant de voir l'ordre et l'harmonie dans l'univers, ils ont senti douloureusement le conflit, la destruction qui pousse la nature,[2] si leur coeur est rempli de tempêtes, ils aspirent, au milieu de la tourmente, au silence de la nuit, à la paix profonde, au repos final, parce qu'à travers la symphonie universelle ils entendent la basse sonore qui porte l'accord formidable de la création et qui retentit profondément dans l'abîme de leur âme: leur poésie est le contact avec le cosmos. Ils fuient le rationnel, pour se plonger dans l'irrationnel, d'où ils reviennent avec la multiple splendeur de leurs rêves inouïs.

Quel écrivain de la seconde moitié du XVIII[e] siècle n'a subi l'influence de Rousseau? Bilderdijk, qui a lu tous les écrits de Rousseau, mais aussi les critiques, les contre-Emile dont son temps est si prodigue,[3] ne parle de lui qu'avec dédain. Pourtant, on peut trouver chez lui des traces d'influence du célèbre Français.[4] Mais Bilderdijk n'avait pas besoin de Rousseau pour être ce qu'il était: un individualiste, une nature subjective, une âme exaltée, pour qui tous les rayons de la vie convergeaient dans le foyer de son moi. Et qui a exprimé aussi claire-

1 Les classiques français et la société française du XVII[e] siècle avaient pour règle suprême de toute convenance de ‘ne pas se distinguer’.
2 *Opstellen* [Essais]. Amsterdam, Immerzeel, 1883. t. I, 90.
3 Le catalogue de vente de sa bibliothèque mentionne en 1797 de nombreux livres, des brochures, des pamphlets contre l'homme de Genève.
4 V, *infra* p. 67.

ment que lui ce qui avait manqué au siècle de Voltaire et ce qui devait être le leitmotiv des temps nouveaux? Il voyait que l'appauvrissement du sentiment poétique de son temps était dû au culte de la raison. Sur tous les tons il a proclamé la supériorité du sentiment sur la raison: 'Où est-ce que la raison a jamais voulu se mettre au-dessus du sentiment sans le violer?'[1] Il voyait au fond de ce problème la dualité éternelle de l'intelligence et de la volonté.[2] La raison humaine renferme une si pauvre parcelle de la Raison universelle qu'il n'y a pas lieu de nous en enorgueillir. Mais ce qui satisfait l'âme tout entière, c'est de se sentir une avec la volonté divine qui se manifeste dans toute existence, dans toute action, dans le sentiment, dans l'instinct des bêtes, et surtout dans l'inspiration du poète[3] qui fait de lui un instrument de l'Artiste divin. La conscience d'avoir une mission à remplir,[4] savoir que sa poésie lui vient d'une source profonde, le tient en adoration devant le Créateur de toute vie. 'Ce que dit la bouche d'ombre', c'est ainsi que Victor Hugo intitule un de ses magnifiques poèmes:[5] Bilderdijk aurait pu donner ce titre à une grande partie de son oeuvre, et plus d'une fois il s'est senti littéralement accablé de son inspiration qui l'épuisait. Et ainsi naît chez lui le sentiment de la liberté de l'art. Celui qui ne dépend que de la volonté de Dieu, se sent libre de toute contrainte humaine,

1 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 101.
2 *Opstellen,* I, 96.
3 *Dichtwerken,* VII, 119. *Briefwisseling Tydeman,* I, 152 (1809).
On peut trouver des indications que les romantiques français ont senti obscurément cette antithèse. Victor Hugo fait dire à Hernani: Je suis une force qui va, Agent aveugle et sourd de mystères funèbres (et non 'un être intelligent') (*Hernani,* III, 4). Seulement, ce sentiment qu'on est une volonté inconsciente plutôt qu'une intelligence, qui dégénère en Allemagne en un vague panthéisme comme beaucoup plus tard chez Hugo et Renan, est, chez Bilderdijk plus rigoureusement encore que chez les romantiques français, tenu en équilibre par l'idée nette d'un Dieu personnel. Dès lors, les rêveries trop nébuleuses s'arrêtent court. Le Christianisme dogmatique, et surtout le calvinisme, est comme une harpe d'or qui n'admet pas le glissando du panthéisme poétique.
4 *Brieven,* II, 182. V. Hugo avait la même conviction, ainsi que Beethoven.
5 *Les Contemplations,* livre VI, no. XXVI: 'L'homme en songeant descend au gouffre universel'.

de toute convention artistique. Quand Dieu parle, on n'a qu'à obéir. Et avec cette liberté, qui est une obéissance supérieure, naît aussi le sentiment de la souveraineté si marqué chez les grands romantiques.[1] Mais comme Dieu ne peut mentir, c'est-à-dire, comme les vrais principes sont éternels et ne sauraient changer, il doit y avoir pour l'art aussi, des règles qu'on retrouvera chez les grands inspirés. De là le profond respect de notre poète pour les grands classiques et le souverain mépris pour les petits législateurs d'un parnasse minuscule qui pullulaient dans ce siècle de théoriciens et de raisonneurs.

Il va sans dire qu'un poète ne se détache pas d'un seul coup des influences de son temps. Chez Bilderdijk qui en était venu de bonne heure à voir dans la France le seul refuge de l'art, ces influences ont été si fortes qu'au fond il n'a jamais pu ou voulu s'y soustraire entièrement: en 1820 encore il appelle Boileau son presque contemporain![2] Même sa passion pour le moyen-âge,[3] et l'amour des pays lointains, exotiques,[4] qu'il a de commun avec les romantiques, peuvent être nés sous l'influence de lectures françaises, parce qu'ils sont déjà assez communs au milieu du XVIII^{e} siècle.[5] Mais très tôt aussi son originalité commence à percer. En 1777, étant encore à la maison paternelle, sous la surveillance de gens pour qui l'imitation des Français était le sommet de l'art, il proteste publiquement contre ‘le faux vernis français’ qu'on préfère aux beautés mâles des anciens’ que les Français n'aiment pas, assuret-il.[6] Bientôt il comprend que la réflexion et l'habileté seules ne produisent pas d'oeuvre d'art et que l'habitude de ‘polir et de repolir’, de ‘lécher’ les vers, mène à la mort artistique. ‘Jetez le vers comme il est, mais ne le gâchez pas ...’, s'écriet-il plus tard, ajoutant avec regret que ses ‘premiers ouvrages sont tous gâtés.’[7] Une fois hors de la maison paternelle, il

1 Sur le sentiment de la souveraineté chez Bilderdijk, Byron et V. Hugo, cp. J. Prinsen, *Het sentimenteele bij Bilderdijk* [La sentimentalité chez B.]. *De Gids* [Le Guide], oct. 1917, p. 99.
2 *Dichtwerken,* XV, 196.
3 V. *infra* p. 175.
4 *Briefwisseling Tydeman,* I, 209.
5 F. Gaiffe, *op. cit.,* p. 409.
6 *Verhandeling 1777,* p. 197.
7 Cp. J.-J. Rousseau (*CEuvres complètes,* Paris, Firmin Didot, 1864, t. I, p. 472) qui reproche à Voltaire d'avoir sacrifié les beautés mâles et fortes à la fausse délicatesse. Ces ‘beautés mâles’ (en français) reviennent chez Bilderdijk encore en 1806 (*Dichtwerken,* XV, 125).

s'émancipe davantage.[1] Il déclare que le recueil de poésies *Mijn verlustiging*[2] est le premier où il s'exprime librement. Il y a en effet dans ces petits poèmes qui sont presque tous des imitations d'Anacréon, un heureux abandon, une joie de vivre sensuelle, une fière audace qui montrent que les entraves du classicisme sont relâchées. Et pourtant, elles étreignent encore le jeune poète. Le désir d'écrire des vers nobles fait notamment que ses odes, bâties sur le modèle de celles de J.-B. Rousseau, de Voltaire et de Marmontel,[3] sont d'un enthousiasme artificiel qui sonne creux et faux. 'J'avais trop imité ceux qui me précédaient,' dit le poète plus tard,[4] de sorte que sa forme restait toujours plus ou moins raide dans le genre sérieux. Dans la satire et le conte familier au contraire, où son humeur caustique joue avec les formes et les idées, il est inimitable. La malheureuse distinction des genres ne lui permettait pas pareille chose pour le genre sérieux: en 1795 encore il n'ose pas employer le mot *moulin* dans le style tragique, parce que les préjugés de la civilisation en seraient offensés![5] Dans les romances, même distinction. Quand il les fait à la Marmontel, relevées d'un brin de sentimentalité allemande, on sent la pose;[6] les fait-il à la Moncrif, 'qui en faisait une parodie,'[7] on est étonné de trouver un homme de chair et de sang qui vous parle d'une voix naturelle. Cela n'empêche qu'on trouve de jolies choses dans les romances sérieuses aussi, comme dans la romance *Assenede*[8] qui passait dans son temps

1 Il étudie le droit à Leyde (1780-1782). Cp. *Onuitgegeven brieven van Bilderdijk aan Feith, loc. cit.,* p. 84.
2 [Mes délices]. Leiden, Hoogeveen, 1881.
3 Les odes de Klopstock, que, du reste, Bilderdijk détestait, ont une tout autre forme.
4 *Dichtwerken*, VII, 199 (1818); XII, 264. (1825).
5 *Op. cit.,* IV, 470.
6 Cp. *Brieven,* I, 148 (1794). B. y demande à un ami s'il y a assez de *fracas* dans ses romances! - Pourtant on les a beaucoup admirées, non pour le récit, mais pour la peinture du coeur. Cp. A. Zijderveld, *De Romancepoëzie van 1780-1830* [La poésie des romances de -]. Amsterdam, Kruyt, 1925. p. 301.
7 *Dichtwerken,* I, 488.
8 *Dichtwerken* I, 249-270 (1805).

pour très belle et qui, disons-le en passant, est, malgré une différence d'intrigue, visiblement inspirée du poème épique *Joseph,* de Bitaubé,[1] que Bilderdijk mentionne non seulement dans les annotations sur sa romance, mais sur lequel il fait une assez longue digression disant pourquoi et en quoi il diffère de lui dans son poème.[2]

Uu autre élément qui a retenu longtemps l'essor du vrai poète en lui était l'imagerie grecque et latine, tout ce bric-à-brac mythologique qui devait ennoblir l'expression, mettre une étiquette olympique sur le produit hollandais! 'Comme je taillais, paralysais, tordais et étirais le vers!' dit le poète plus tard. 'J'imposais silence à mon oreille, à mon intelligence, à mon sentiment, pour satisfaire la lâche confrérie des enfants de Midas'.[3] Cette période a duré assez longtemps. On peut dire qu'avec l'exil vient aussi la délivrance. Le poète, inspiré peut-être par la jeune poétesse venue d'Angleterre et qui devait être bientôt sa femme, traduit Ossian, qui lui fait sentir une autre poésie, plus profonde et plus sauvrage, et dans laquelle il reconnaît la poésie primitive et grandiose d'un Homère. Peu après, il traduit *L'Homme des Champs* de Delille, poésie superficielle, raffinée, dont il blâme le caractère descriptif. Le contraste fut grand et doit avoir frappé le poète: ses remarques acerbes sur la nullité de la poésie française le prouvent.[4] Rentré en Hollande, le poète fait son *Ode à Napoléon,* qu'un Français se charge de traduire en français. Chose impossible! Il faut lire la critique de Després, un prétendu moderne,[5] sur cette Ode, qui à ses yeux est trop impétueuse. Bilderdijk, toujours un peu intimidé par la critique de gens d'un certain rang social, se moque cette fois-ci du poète-courtisan qui 'se tue à rimer' en français son Ode, et il envoie à un ami l'observation suivante sur la poésie et la langue françaises: 'Par mon com-

1 Bitaubé, *Joseph,* en neuf chants (en prose). Paris, Prault-Le Clerc, 1767.
2 *Dichtwerken* I, 482-489. On a voulu voir dans Assenede une imitation d'une romance de Jung-Stilling (Voir A. Zijderveld, *op. cit.,* p. 186). Les raisons alléguées paraissent peu convaincantes.
3 *Op. cit.,* VII, 73 (1808).
4 V. *infra* p. 120.
5 Puisqu'il dénigre Pindare. V. *infra,* p. 220. Cp. G. Lanson, *Histoire de la littérature française,* 11e éd. Paris, Hachette, 1909. p. 599.

merce avec de nombreux *Beaux-esprits* français, j'ai réussi à saisir la différence essentielle entre leur poésie et la nôtre.' C'est: 'l'imperfection de la langue française, incapable de nommer dignement la plupart des choses par leur nom'; elle doit 'se contenter d'une espèce d'*approximation*', 'l'exclusion absolue de la vérité dans l'expression', de sorte que 'la poésie française a fini par exiger de ne pas dire, mais de désigner [les choses].' C'est donc 'un continuel *jeu d'esprit,*[1] une espèce de devinette facile à comprendre, et c'est en cela qu'on cherche le *génie,* la *délicatesse,* l'*élégance d'esprit*'. 'Là où ces messieurs rencontrent une chose pareille dans mes écrits: *c'est bien,* disent-ils; là, au contraire, où se trouvent des tableaux simples ou fortement dessinés et exactement coloriés, ils sont mécontents.'[2] N'est-ce pas là une très juste critique de la poésie néo-classique,[3] qui mettait l'imagination à la place du sentiment?

Cette rencontre des deux cultures a été décisive pour la carrière du poète. Après avoir fléchi d'abord un moment peutêtre - n'écrit-il pas dans *Le vrai Hollandais* de janvier 1807 que '*la cause du bon goût nous sera toujours sacrée*' -, il se relève avec d'autant plus de force, et écrit en 1807 le premier de ses grands poèmes où le sentiment est exalté comme la source de toute poésie et où l'imagination est reléguée au second plan.[4] Ce poème semble une réfutation de Batteux, l'homme du bon goût et de l'imitation de la belle Nature,

1 Cp. *Brieven,* I, 4. (1779); *Opstellen,* II, 74.

2 *Brieven,* II, 140 (1807).

3 G. Lanson, *op cit.,* p. 642, dit exactement la même chose: 'c'est un petit problème qu'on offre à résoudre à l'intelligence du lecteur; et tout est dit quand il a trouvé - non la chose - mais le mot.'

4 *De Poëzy* [La Poésie], *Dichtwerken,* VII, 3-12. (1807). Que Bilderdijk ait senti cela comme une chose nouvelle (bien que le sentiment eût commencé déjà à envahir la poésie en Europe; cp. P.v. Tieghem, *La notion de vraie poésie dans le préromantisme;* dans la *Revue de Littérature comparée,* I, 1921, p. 244, 245), est prouvé par son testament de 1806, où il déclare avoir trouvé que: 'La poésie est un épanchement naturel du sentiment dans l'homme', et il ajoute qu'avec cela toutes les théories adoptées jusque là, c'est-à-dire jusqu'à 1806, tombent *(Mengelingen en fragmenten,* p. 65).

'notre Batteux'[1] qui, dans son fameux ouvrage *Les beauxarts réduits à un même principe,*[2] s'était un peu moqué du 'langage emphatique', 'de l'ivresse, de l'extase du poète', et y avait substitué 'la justesse d'esprit exquise, l'imagination féconde, un coeur plein d'un feu noble'.[3] L'imagination, s'écrie Bilderdijk, est 'la dernière esclave de la Raison';[4] au lieu de se moquer comme Batteux, des Anciens qui, dans l'enthousiasme poétique s'écriaient: un dieu m'inspire, embrase mon âme et mes sens,[5] il dit: 'ce langage nous convient encore!'[6] 'La poésie se trouve dans le coeur; son essence est le sentiment, reflet du Feu incréé', proclame-t-il.[7] Elle n'est plus une imitation de la belle Nature:[8] 'la sottise peut croire qu'il est grand d'exprimer la vie, non, la Nature, dégénérée et déchue, n'est pas digne du poète.'[9]

Et voilà que, longtemps avant Victor Hugo,[10] notre poète a relégué discrètement Batteux 'au panier'. Pas tout à fait cependant. Les idées qu'un autodidacte s'est assimilées, il ne s'en défait que difficilement.[11] Et, sous le charme du roi Louis Napoléon, admirateur du grand siècle français, Bilderdijk recommence à étudier le théâtre classique, à estimer Boileau. Son rêve est alors d'être le Corneille ou le Racine du théâtre hollandais, de faire revivre le temps de Louis XIV sous le nouveau roi-poète. Quand ce rêve s'est trouvé irréalisable, quand le poète s'est aperçu que le frein classique ne lui convenait pas, il s'est libéré davantage encore.

1 *Brieven,* I, 24 (1780).
2 Lessing (*op. cit.,* t. IV, 225) appelle Batteux 'le meilleur critique d'art français' (voir aussi IV, 187, et V, 207); et Diderot estime beaucoup Batteux (*OEuvres choisies de Diderot,* par P. Albert. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1879, t. IV, 286).
3 *Op. cit.,* p. 22, 99.
4 *Dichtwerken,* VII, 5.
5 Batteux, *op. cit.,* p. 22; Bilderdijk, *Dichtwerken,* VII, 6.
6 *loc. cit.*
7 *Dichtwerken,* VII, 9.
8 Batteux, *op. cit.,* p. 32.
9 *Dichtwerken,* VII, 10.
10 *Les Contemplationes,* livre 1, VII: *Réponse à un acte d'accusation;* et 1, XXVI: *Quelques mots à un autre*.
11 Il convient de dire que Batteux a fait nombre d'observations justes; l'identification de la beauté et de la vertu que Bilderdijk pose dans le poème en question, se trouve aussi chez Batteux (p. 59). Sur l'épopée v. *infra* p. 79.

Un an après son échec au théâtre, le poète formule, dans un grand et beau poème[1] qui est notre Préface de Cromwell à nous,[2] avec une force magistrale et une clarté qui ne laisse pas de doute, les idées que jusque là il n'avait qu'ébauchées. Il y fait d'abord l'histoire de la 'prose rimée'[3] qui demandait aux poètes 'd'élaguer, d'adoucir, de violer l'expression juste'. Malheur au poète si 'sa passion parlait, s'il chantait véritablement, secouait les entraves, et se sauvait de la cage littéraire où l'imbécile progéniture du roi Midas, en dépit du bon sens, voulait enfermer la raison'; malheur à lui, si son vers venait du coeur et non de la tête: l'anathème des niais arrogants éclatait! Le libre essor de l'enthousiasme était un acte de haute trahison, et la vraie poésie le forfait le plus abominable! Et le pauvre poème, qui avait marché d'abord dressé debout, rampait, la tête pendante, et fuyant le jour... Ces jours sont passés, proclame le poète, cette lime est émoussée. La libre poésie s'est délivrée de cette chaîne et règne comme il convient'...[4] Car 'la poésie n'est pas un jeu d'imagination',[5] elle est l'adoration de Dieu! 'La poèsie du poète, la religion du chrétien, c'est un', déclare notre poète.[6] 'L'âme prend des ailes, attirée par le foyer ardent où demeure l'Amour'... 'Le poète chante, et c'est de la musique; ce sont des images qui, comme des ombres évoquées par magie, surgissent de brouil-

1 *De kunst der poëzy* [L'art de la poésie], *Dichtwerken*, VII, 66-79 (1809).
2 Cp. J. Prinsen, *art. cité*, p. 133.
3 *Dichtwerken*, VII, 73.
4 *ibid.*, p. 74.
5 Probablement notre poète fait ici allusion au mot de Kant, qui avait dit dans sa *Kritik der Urteilskraft*, § 51 (*Kants Werke*, par H. Renner. Berlin. Weichert, s.d., t. II, 142): 'Dichtkunst [ist] ein freies Spiel der Einbildungskraft'.... Cp. *Dichtwerken*, VII, 74 (1808); *Briefwisseling Tydeman*, I. 70 (1808); *Mengelingen en fragmenten*, 76 (1810). Bilderdijk ne paraît pas avoir eu connaissance du sens profond que Schiller donnait au mot 'Spiel' (Schiller, *Über die ästhetische Erziehung des Menschen*. 1795. *Sämtliche Werke*, éd.O. Günter et G. Witkowski. Leipzig, Hesses Verlag, t. XVIII, p. 54, 59). 'L'imagination doit se taire quand le coeur parle', avait déjà dit La Harpe (*Cours de littérature*, t. IX, 395).
6 Dans sa jeunesse le poète avait dit: 'Il est impossible d'être poète sans être honnête homme' (*Verhandeling 1777*, p. 10). Quelle différence! La beauté et la vertu sont devenues l'extase poétique et la religion. Cp. *Dichtwerken*, V. 121 (1816).

lards obscurs'... 'Le législateur et le philosophe ne peuvent rien ici: ils n'ont qu'à s'agenouiller pour écouter les secrets de l'Infini.' Ayant parlé ainsi, le poète termine sa confession poétique en s'écriant: 'Inspirez-moi, sentiment de l'Art! Je ne veux plus de maîtres!'[1]

Il renie ici les derniers restes du néo-classicisme, s'il ne les abandonne pas: la poésie ne sera plus que l'épanchement de l'âme dans ses souffrances et ses extases,[2] aussi spontanée que le rire ou les larmes,[3] et n'aura d'autre loi que la liberté de l'inspiration qui jaillit où elle veut et quand elle veut, tandis que le poète est presque passif:[4] 'Ces paroxymes [d'inspiration] sont bizarres. Ils ont quelque ressemblance avec la danse irrésistible de la chorée... Je suis entraîné comme dans un tourbillon et l'on dirait qu'il y a en moi un être double dont l'un tourne avec ivresse en rond dans une course vertigineuse, ne pouvant s'arrêter, mêlant toutes choses; l'autre qui, comme tranquillement assis au milieu, fait danser le premier en rond avec un dédain folâtre, regardant le ciel et la terre au-dessous de soi et les tenant à distance...'[5]

Toute autorité devient maintenant insupportable dans le domaine de l'art.[6] Le but de plaire que le poète avait reconnu

1 *Dichtwerken*, VII, 69, 73. Le fait que ce poème a été lu, en 1809, devant la Société littéraire d'Amsterdam *Felix Meritis*, composée de savants et de poètes, en augmente l'importance. Voir aussi *Dichtwerken*, XII, 330 (1827).

2 Comparez J. te Winkel, *W. Bilderdijk als dichter gehuldigd* [Hommage au poète W.B.]. Amsterdam, Höveker & Wormser, 1906. p. 7; I. da Costa, *Overzicht van het leven en de werken van W. Bilderdijk* [Aperçu de la vie et de l'oeuvre de W. Bilderdijk], Amsterdam, De Grebber, 1884, p. 39; A. Kuyper, *Bilderdijk in zijn nationale beteekenis* [L'importance de B. pour sa nation], Amsterdam, Höveker & Wormser, 2e éd, s.d., p. 26; P.v. Tieghem, *art. cit.*, p. 237.

3 *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden*, II, 12. Cité par A. Kuyper, *op. cit.*, p. 71.

4 *Dichtwerken*, VII, 115.

5 *Brieven*, II, 70. Ces lignes sont déjà écrites en 1805, signe que le poète n'a pas, pour ainsi dire, changé de procédé en 1809, mais qu'il parlait du fond de son coeur.

6 'Maudite à jamais soit la tête qui rive le coeur ou la vérité à l'exemple ou à quelque autorité' (*Dichtwerken*, VII, 198-1818; XII, 265). Doit on penser ici à l'influence de Mercier, *op. cit.*, p. 318, qui, plus qu'aucun autre, a proclamé la liberté de l'art au XVIII^{e} siècle: 'Obéis à ta fougue', crie-t-il à un jeune poète. 'Fuis donc tous ces littérateurs qui s'offrent pour guides et qui croient avec des mots pouvoir tracer la route du génie...' V. *infra* p. 77. Cp. Victor Hugo, *Préface de Cromwell*, p. 252: 'Il n'y a ni règles ni modèles'.

autrefois, à l'instar des classiques, comme celui de l'art et la règle du bon goût, qui, à eux deux, faisaient de l'art classique un art social, tombent maintenant. L'art romantique n'est pas un art social; il est un art individuel. Le romantique ne crée pas pour plaire au public, il crée parce qu'il ne peut pas faire autrement; la spontanéité de l'art qui, au fond, mène à la devise: l'art pour l'art, Bilderdijk l'a proclamée hautement.[1] Quand Dieu joue de la harpe universelle, l'âme du poète perçoit dans les ondes éthérées la musique divine:[2] a-t-il besoin de demander si Dieu joue bien? Ainsi Bilderdijk en arrive à se moquer de l'opinion du public. 'Tu ne fais pas des vers gracieux', lui a-t-on dit; 'mais la vraie poésie n'est pas une parure';[3] répond-il.[4]

Seul dans sa patrie à proclamer ainsi la liberté de l'art, le poète, entouré chaque fois de nouveau de l'apathie et du manque de compréhension artistique de ses contemporains, a dû lutter toute sa vie pour se libérer et se débarrasser des mille fils ténus avec lesquels l'habitude prise, l'opinion publique et même la bonne volonté des critiques lient tout génie. Il a été le seul, et est resté le seul, longtemps, longtemps![5] On peut même dire que le traditionaliste Bilderdijk n'a jamais réussi à se débarrasser complètement des anciennes formes, surtout parce que dans toutes ses opinions hors de la poésie, il est

1 *Op. cit.*, XII, 253 (1825); 294 (1827): *Brieven* II, 176 (1808); 210 (1820); 229 (1824).
2 *Dichtwerken*, V, 178 (1816).
3 *Op. cit.*, XII, 262 (1825).
4 Il est curieux de constater qu'on a adressé le même reproche à V. Hugo: 'J'ai foulé le bon goût' (*Les Contemplations*, I, VII: *Réponse à un acte d'accusation)*. Ceux qui se plaignent des invectives de Bilderdijk n'ont qu'à parcourir le poème du romantique français cité ici, large fleuve d'injures magnifiques et d'éloquence fougueuse, pour regretter que le poète hollandais n'ait pas eu, jeune, l'audace et l'originalité d'un Victor Hugo qui, a l'âge de 25 ans, ose déjà rejeter la règle du bon goût dans sa *Préface de Cromwell*, p. 173, 274.
5 Pour la poésie, jusqu'à 1880.

resté étranger aux nouvelles idées que la Révolution avait fait naître.

Mais le poète peut se vanter à bon droit d'avoir révolutionné la prosodie hollandaise, en brisant le rythme monotone du vers; l'alexandrin même, modelé sur l'alexandrin français, devient dans sa main une chose vivante, variée, propre à rendre les émotions ardentes d'une âme exaltée.[1]

Sur un seul point Bilderdijk diffère profondément des romantiques; c'est son aversion de la nature, preuve de plus qu'il n'était pas un simple adepte de Rousseau. Pour celui-ci et pour presque tous les romantiques après lui la nature était le refuge où l'inquiétude de leur âme nostalgique trouvait un peu d'harmonie et une promesse. Bilderdijk la fuit. 'Qu'est-ce que je ferais à la campagne?', s'écrie-t-il à plusieurs reprises.[2] Il s'en excuse en alléguant son enfance passée entre quatre murs.[3] C'est peut-être un prétexte. Ce qui est pourtant curieux, c'est que notre poète trouve nécessaire de s'en excuser, signe que les temps ont changé. Mais Bilderdijk n'avait pas besoin d'excuse: son pauvre corps débile ne pouvait supporter l'air de la campagne, il en éprouvait un malaise accablant. A cela s'ajoutait un malaise moral. Notre poète voyait sous la surface brillante de la nature la corruption qui sévit et la mort qui menace et engloutit. 'La nature me remplit d'une mélancolie profonde et ne m'offre que la lugubre impression d'un ouvrage déchu et dégénéré de la création divine.'[4] Cependant, quand le chrétien oubliait le drame profond qui se joue sous le voile séduisant, le poète glorifiait le beau spectacle qu'offre le monde, la force irrésistible de l'éclosion printanière, la splendeur des espaces enluminés d'étincelles célestes.[5] C'est un autre moyen de fuir les misères de la pauvre existence humaine... Mais le poète se souvenait peut-être de quelque lecture classique...

A tout prendre, Bilderdijk a été un romantique dans le ca-

1 Victor Hugo: 'J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin' (*Les Contemplations*, livre 1, XXVI: *Quelques mots à un autre*).
2 *Briefwisseling Tydeman*, II, 45, 87, 205 (1815).
3 *ibid.*, p. 93 (1815).
4 *Briefwisseling Tydeman*, II, 95 (1815). Voir Pascal, *Pensées*, VII, 441.
5 *Dichtwerken*, VII, 71.

ractère des préromantiques français, plus dégagé de son siècle que Chénier,[1] plus sain, plus scientifique que Chateaubriand, plus possédé d'inquiétude métaphysique, mais avec le même sceau du classicisme français sur la physionomie de son oeuvre;[2] avec cela, poète, poète par le coeur et l'esprit, libérant le vers hollandais des chaînes classiques, vingt ans avant que Victor Hugo ne l'eût fait pour le vers français.

Reste la question de savoir comment le poète hollandais, qui a accompli tout seul, et sous les huées d'une grande partie de ses contemporains,[3] l'heureux retour vers une esthétique saine, a réagi à la littérature française après 1800, le pré-romantisme et le romantisme.

Quand Chateaubriand publie son *Génie du Christianisme*, Bilderdijk reconnaît tout de suite que ce travail mériterait un remaniement hollandais. Mais avec son intuition de calviniste il sent aussitôt la partie malsaine dans le christianisme de salon du grand Français qui prête le 'mal du siècle' même à Dieu le Créateur! Reprochant à Chateaubriand de s'être laissé gagner par le goût anglais pour la beauté sauvage, il raconte avoir vu en 1796 à Londres une exposition de peinture dont le clou était un tableau de dix pieds de haut figurant le Diable et rien d'autre![4] Et Delille n'ose-t-il pas prétendre que

1 qui 'fut, avec une discrétion encore classique, le premier des romantiques' (V. Hugo, cité par L. Barthou, *Autour de dix vers d'André Chénier..., Revue de Paris*, 1923, p. 722). Avec Chénier, Bilderdijk, qui, bien entendu, ne l'a pas connu, a beaucoup de points de rapport, entre autres leur amour des anciens, leur haine des Anglais, leur mélancolie, leur indépendance, leur fierté; mais l'un fut païen, l'autre chrétien (E. Estève, *op. cit.*, p. 6). L'aspiration vers un idéal nouveau a tourmenté, sourdement, comme sous terre, toute l'Europe.

2 Ce n'est pas lui qui se serait écrié: Qui nous délivrera des Grecs et des Romains!

3 Bilderdijk s'en plaint: 'Notre prétendue civilisation a fait de la langue une chose conventionnelle. Et quand le poète veut épancher son coeur dans ses chants, tout le monde crie: 'Cessez!' (*Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden*, I, 192; 1809).

4 Comme c'est curieux pour la vogue que le culte de la désharmonie aura chez Byron et Chateaubriand, et, plus tard, chez les romantiques français sous le nom de 'grotesque'. Ce culte existe déjà au XVIII^{e} siècle: le jardin anglais - Rousscau donne un jardin anglais à Julie - en est un des symptômes! Bilderdijk déteste le désordre artificiel du jardin anglais.

'jusque dans ses horreurs la nature intéresse'?[1] Et voilà que Chateaubriand donne dans le même goût en prétendant que 'la nature dans son innocence eût été moins belle qu'elle ne l'est aujourd'hui dans sa corruption', et qu' 'une insipide enfance de plantes, d'animaux, d'éléments eût couronné une terre sans poésie.'[2]'Mais, dit Bilderdijk, le développement, même la faiblesse, de l'enfance ne peut jamais être *insipide*, mais éveille toujours un tendre intérêt, et est on ne peut plus poétique; d'ailleurs, ce que Dieu a créé ne peut pas être imparfait, donc il n'est question ni d'enfance ni de vieillesse; et si nous admettons, pour les végétaux par exemple, qu'ils se soient développées par évolution, ils doivent avoir connu une période d'enfance'![3] Ennemi de toute fausse sentimentalité, le savant hollandais ne salue en Chateaubriand un frère d'armes que quand celui-ci combat pour la vérité. Plus tard, il blâme Chateaubriand de sympathiser avec les Grecs révoltés contre la Turquie: un chrétien ne doit jamais applaudir à une révolution, quelle qu'elle soit.[4]

De Mme De Staël notre poète ne parle jamais, mais quand, en 1820, Lamartine s'empare d'emblée de tous les coeurs, en Hollande[5] comme en France, Bilderdijk est sollicité par son jeune ami, le poète Da Costa, à lire ses *Méditations:* il n'en est que médiocrement content. Mais bientôt le vieux poète partage ce jeune enthousiasme.[6] Il arrive même à traduire un poème du poète français;[7] sa femme en traduit plusieurs.[8] On peut discerner peut-être des traces d'influence du poète

1 *L'homme des Champs*, Amsterdam, Van Gulik, 1800, p. 69. Delille ne fait que répéter ce que Boileau avait dit (*Op. cit.* chant III):

> *Il n'est point de Serpent, ni de Monstre odieux,*
> *Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux*.

2 *Dichtwerken*, VI, 494 (1802). Cp. Chateaubriand, *Génie du Christianisme;* I. IV, ch. V.
3 *ibid.*
4 *Brieven*, V, 115 (1825).
5 'Nous les lisons avec ravissement', dit W. de Clercq à propos des *Méditations poétiques*, dans son *Dagboek* [Journal intime]. Haarlem, Tjeenk Willink, 1888. t. I, 121.)
6 Lettre du 8 septembre 1820, année de la publication des *Méditations* (Lettre de Da Costa à Van Hogendorp. Voir J.H. Kool, *Les premières Méditations en Hollande de 1820-1880*. Paris, 1920. p. 63).
7 *Infra*, p. 129.
8 J.H. Kool, *op. cit.*, p. 145.

français dans la versification de notre Hollandais.[1] Cependant, Bilderdijk est trop perspicace pour ne pas s'apercevoir que Lamartine est un chrétien peu orthodoxe. Il lui reproche d'idolâtrer Byron et les Grecs 'Tout cela *[le Pèlerinage d'Harold*, imitation par Lamartine de *Childe Harold]*, c'est le paganisme rétabli'.[2] Ce paganisme apparent, qui en France du moins, n'était qu'un christianisme relâché, émancipé des dogmes et poétiquement vague, a empêché notre poète de goûter davantage cette merveilleuse floraison de la poésie romantique qui est un des miracles du génie français.

D'autre part, le poète hollandais lui-même était dans cette période de 1820 à 1830 une source trop abondante de poésie. Nuit et jour, à tout venant, il chantait, non, comme la cigale de La Fontaine, pour faire plaisir, mais plutôt n'en déplaise à ses contemporains qui ne comprenaient pas l'obstination du vieillard à déverser toujours le trop plein de son coeur. Et pourtant parmi les milliers de vers de cette période, il y en a d'une beauté impérissable.

Ce qui est curieux, c'est qu'il ne parle plus guère de ses auteurs français préférés du grand siècle. Sa curiosité paraît s'être portée sur le moyen-âge; il traduit quelques poèmes de Clotilde de Vallon Chalys,[3] et commente de très vieux poèmes, peut-être en vue d'une édition annotée.[4] Mais il va sans dire que ces quelques centaines de vers ne sont rien auprès de l'oeuvre immense de notre poète qui dans ses vers hollandais, a glorifié le trésor inestimable de la langue hollandaise que Dieu lui avait confié.

Ainsi, riche toujours de la voix du coeur qu'il croit être celle de Dieu, Bilderdijk a d'abord, au début de sa carrière littéraire, essayé de modeler son génie poétique sur les Anciens et les Classiques français, jusqu'à ce que son inspiration, libérée par la confiance encourageante d'un roi français, a brisé toute étreinte et a fait du classique malgré lui, un romantique malgré lui.

1 V. *infra*, p. 93.
2 *Brieven*, V, 115 (1825).
3 *Infra*, p. 129.
4 Ms. 47/48 Leyde. Ce ms. est probablement de 1825. Cp. *Brieven*, V, 200.

Critiques et admirations

Sans avoir fait un travail d'ensemble sur la littérature française, Bilderdijk a parsemé ses ouvrages de notes, d'observations, de jugements qui, dans leur forme concise et autoritaire, méritent plus le nom d'arrêts que de jugements et qui fournissent, dans leur ensemble, une excellente matière pour juger celui qui les formule. Il s'est intéressé à toute la littérature française, depuis les chansons de geste jusqu'à Lamartine, et il y a peu d'ouvrages français de quelque importance qui ne figurent pas dans le catalogue de vente de sa bibliothèque, surtout dans celui de 1797. Bilderdijk blâme même Maerlant de s'être plaint qu'on traduisît en néerlandais les Romans français sur Charlemagne, le roi Arthur et les Chevaliers du Saint-Graal. Il a goûté particulièrement quelques-uns de ces Romans, qui, par leurs détails sur la vie de ces temps anciens, ne peuvent laisser ‘d'inspirer le plus haut intérêt à celui qui ne veut pas dater son origine de l'alluvionnement du limon de mer...’[1] Mais comme, dans son oeuvre poétique, il est surtout intéressant par ca place parmi les romantiques courbés sous la férule de Boileau, nous relèverons presque exclusivement ses sentences littéraires sur le XVIIe et le XVIIIe siècles français.

De ce point de vue, le jugement de notre poète sur **Boileau** le législateur du Parnasse français, sera particulièrement intéressant, d'autant plus que son autorité, quoique fortement ébranlée au XVIII^{e} siècle, avait encore besoin des formidables assauts de Victor Hugo pour être anéantie définitivement.[2]

1 *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden*, t. III, 129, 130. Allusion aux ancêtres illustres que Bilderdijk se donnait.

2 ‘Il serait à désirer que l'ombre de Boileau écrivît un périodique mensuel, car cela commence à devenir nécessaire’, dit le *Post van den Helicon*, pour protester contre l'invasion allemande et les poètes hollandais qui se moquaient de Boileau et de ses règles d'art (*Dicht en Ondicht van Kinker* [Vers et prose de K.]. Edité par J.v. Vloten. Haarlem, De Graaf, 1877. p. 175).

Il est incontestable que le poète hollandais, malgré ses révoltes, a subi l'autorité que Boileau a exercée pendant près de deux siècles. Dans sa jeunesse il reconnaît que ses écrits ont formé son goût. 'Que dirait le poète', dit-il en s'excusant d'avoir fait des fautes dans une poésie française, 'que dirait le poète s'il levait les yeux? Mais j'ose me flatter qu'il usera d'un peu d'indulgence à mon égard, en faveur de l'antiquité dont nous sommes partisans l'un et l'autre.'[1] Qui ne reconnaît l'original dans les deux préceptes littéraires suivants du jeune poète hollandais: 'Suivre la nature est la première loi',[2] et: 'Bien penser est le principe pour bien écrire'?[3] Aussi l'*Art poétique* du classique français a été le livre de chevet du poète hollandais qui le cite souvent, soit pour lui emprunter un trait d'esprit, soit pour s'appuyer sur son autorité,[4] et cela non seulement dans sa jeunesse, mais pendant toute sa vie: en 1820 il appelle Boileau encore son presque-contemporain![5] A côté de l'*Art poétique*, Bilderdijk a aimé beaucoup la traduction que Boileau a faite du *Traité du Sublime* de Longin.[6] Il admire le poète dans Boileau qui a écrit des vers si beaux que Bilderdijk n'ose pas les traduire.[7] Mais plus tard il ajoute que Boileau a traduit très librement, ce qu'il essaie de démon-

1 *Brieven*, I, 61 (1780).
2 *Verhandeling 1777*, p. 165. Cp. Boileau (*op. cit.*, chant III): 'Jamais de la Nature il ne faut s'écarter'. Il est vrai qu'il parle là de la comédie.
3 *Verhandeling 1779*, p. 171. Cp. Boileau (*op. cit.*, chant I): 'Avant donc que d'écrire, apprenez à penser' et: 'Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement'.
4 *Brieven*, I, 64 (1780), III, 61 (1808).
5 *Dichtwerken*, XV, 196.
6 *De Mensch* [L'homme], d'après Pope. Amsterdam, Allart, 1808. p. 125. Bilderdijk parlé avec dédain du poète allemand Heineke, qui 'a eu l'audace d'entreprendre une traduction de Longin'..., laquelle ne valait rien, - et il ajoute malicieusement: 'ou est-ce ainsi la coutume chez les Allemands; alors on s'y entend mal en général, et cela arrive plus souvent à cause du savoir tout récent de cette nation'.
7 Bilderdijk cite: 'Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs'... (*Traité du Sublime*, chap. VIII). Voir *Dichtwerken*, XV, 502.

trer en comparant la traduction et l'original. Il déclare même que le Français a trahi le sens de l'original; aussi préfère-t-il la concision fougueuse du grec aux *doux transports*, aux *douces langueurs* de Boileau.[1]

Ce n'est pas la seule critique que notre poète se soit permise. 'Quoi qu'on pense sur Boileau et son bel *Art poétique*, il est sûr qu'il n'était pas fait pour être le législateur du Parnasse. Dans beaucoup de ses leçons perce l'étroitesse innée de son esprit,[2] qui, par une pratique assidue des Anciens, s'était bien élargi, poli, embelli et enrichi, mais n'avait pas appris à prendre un vol vraiment poétique.'[3] Il lui refuse même à lui, le froid critique, le droit de juger le Tasse par exemple,[4] parce qu'un vrai poète est toujours supérieur à un critique, c'est-à-dire, aux préceptes de la raison. Ainsi Boileau a fait, par ses leçons et ses arrêts, plus de mal que de bien,[5] car les poètes comprennent mieux leur langue que les critiques chargés d'une érudition qui les empêche de juger.[6]

Ayant débuté en s'appuyant sur Boileau, le poète hollandais, tout en respectant le théoricien du classicisme, a fini par l'écarter comme un obstacle qui empêcherait d'embrasser un horizon plus vaste...

Corneille, 'le sublime Corneille',[7] était un des auteurs préférés de Bilderdijk. Il parle, il est vrai, avec un peu de dédain

1 *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden* II, 54 et 88. L'éloge est probablement de 1809 et faisait partie d'une conférence sur le Sublime; en publiant la conférence en 1821, Bilderdijk, devenu plus indépendant littérairement et moralement - le roi Louis-Napoléon étant parti -, a ajouté les notes restrictives.

2 Mercier, dans un violent réquisitoire, parle aussi des vues justes, mais étroites, de Boileau, qui n'était pas né poète (*Op. cit.*, p. 277).

3 *Dichtwerken*, VI, 460. (1802).

4 *Op. cit.*, VI, 516 (1807); Mercier (*op. cit.*, p. 278) avait fait la même remarque. Boileau avait blâmé le Tasse d'avoir introduit les 'terribles mystères' de la Bible dans un poème épique (*Art poétique*, chant III).

5 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden*, I, 202.

6 *loc. cit.* 'Cette petite remarque, ajoute le poète, faisait partie d'un analyse complète de la soi-disant dissertation de Boileau [Les réflexions critiques sur Longin]. Mais le reste est perdu parmi d'autres essais...'. (1824).

7 *Dichtwerken*, XV, 4 (1779).

des *fanfaronnades* des Romains cornéliens,[1] et prétend que 'Corneille faisait d'abord ses tragédies à son gré, cherchant ensuite chez Aristote des règles pour les sanctionner,[2] comme j'ai connu des jurisconsultes qui adoptaient d'abord une cause pour chercher ensuite des arguments dans le Code'.[3]

Mais en 1808, quand le roi Louis-Napoléon le charge de traduire *Cinna,* il se rend pleinement compte de ce que Corneille a été pour la France et l'Europe. Il l'appelle 'le Sophocle de la tragédie française, dont le ton divin a été l'oracle de toute l'Europe.'[4] Il est vrai que 'Corneille n'avait pas encore cette élégance dans l'expression qui depuis a marqué les auteurs français: il était noble, sublime, parfois divin,... mais il était exposé aux influences d'un siècle bien au-dessous de lui et qu'il devait encore relever. De là des défauts de style, comme un certain manque de pudeur et un ton de comédie qui ne convient pas à la tragedie.'[5] A part cela, son plus grand mérite est d'être poète: 'Corneille était poète, et en cette qualité infiniment supérieur à ses contemporains en France, qui n'étaient que des beaux-esprits, comme presque partout en Europe' (La Hollande faisait exception, où Vondel brillait comme poète).[6] Il n'a pas, comme beaucoup d'autres, imité tant bien que mal les Anciens, mais il a compris les beaux détails de leurs ouvrages, l'esprit poétique, la grandeur du sentiment; et de tout cela il a fait une unité poétique. C'est ainsi que ses tragédies se sont écartées du caractère des pièces historiques dont elles étaient nées: Corneille a fait un nouveau genre de tragédies,[7] qu'il a élevées au ton sublime des Anciens. Son art était plus spontané, plus vraiment poétique que celui de Racine: 'Comme Euripide a baissé le ton d'Eschyle et de So-

1 *De Geuzen* [Les Gueux], Amsterdam, Langeveld, 1885. t. II, 321. Les '*fanfaronnades*' de Corneille devaient servir probablement à masquer les vantardises des *Gueux* de Van Haren. Peut-être que ces *fanfaronnades* sont un écho des *tirades* auxquelles Lessing (*op. cit.,* V, 140) voulait que Corneille doive peut-être en partie son surnom de 'Grand'.
2 Lessing (*op. cit.,* V, 315) reproche la même chose à Corneille.
3 *Fingal,* II, 94.
4 *Dichtwerken,* IX, 88 (1809).
5 *Op. cit.,* XV, 144. Ce sont des observations que Voltaire avait faites dans ses commentaires.
6 *Het Treurspel,* p. 131 (1808)
7 *ibid.,* 132.

phocle, Racine a baissé le ton de Corneille.'[1]

C'est surtout *Le Cid* qui a son admiration. Dans une conférence faite en 1816 sur le Cid espagnol qu'il sait apprécier, il compare le Cid français avec l'original, et déclare que Corneille ne s'est pas borné à y prendre le sujet de sa tragédie, mais qu'il la transporté avec autant d'intelligence et de jugement que de sentiment sur la scène de sa patrie, et que, avec cet élagage dont son propre bon goût, le siècle et le pays dans lequel et pour lequel il travaillait se faisait une loi, il l'a pour ainsi dire transplanté, et par là enuobli.'[2] Aussi le poète hollandais s'indigne qu'on veuille rapetisser le génie de Corneille en prétextant que Jodelle, Shakespeare, Lope de Vega ou Garnier lui ont frayé le chemin: Corneille a été un véritable poète, ses tragédies sont des poèmes, c'est-à-dire des choses divines,[3] et cela dit tout. 'Quelques critiques qu'on puisse faire sur le Cid français, les lauriers du grand poète qui a si magistralement réuni tout l'intérêt [de l'action] sur les deux principaux personnages, ne se faneront jamais.' 'On connaît, ajoute-t-il, les vers de Boileau:

En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue,
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer,

qu'il traduit ainsi:

Vergeefs door kuiperij een eedgespan geschapen,
Een rechtrenclub gevormd of opgeprest te wapen;
In spijt van domme lof, of vitzucht of gezag,
Is...een prul, de Cid een flonkerbag.

Qu'on mette dans l'espace en blanc la pièce qu'on voudra, fût-ce l'*Agathocle* de l'adoré Voltaire!'[4]

Avec *Le Cid,* c'est *Horace* que Bilderdijk admire, et dans *Horace* surtout le fameux 'Qu'il mourût!'[5], dont il explique

1 *ibid.,* 135. Bilderdijk prend donc, avec Mercier (*op. cit.,* 283, 320), le parti de Corneille. Le dilemme: qui est le plus grand poète, Corneille ou Racine, a divisé tout le XVIII^{e} siècle. Les précurseurs du romantisme, comme Mercier, tenaient pour Corneille, les post-classiques comme Voltaire, Marmontel et La Harpe, pour Racine.
2 *Bijdrage tot de Tooneelpoëzie,* p. 12.
3 *Dichtroerken,* XV, 144 (1809).
4 *Op. cit.,* p. 91.
5 *Horace,* III, 6.

le beauté à deux reprises.[1] Il n'est pas de l'avis de ceux qui disent que le vers suivant: 'Ou qu'un beau désespoir alors le secourût!', en gâte l'effet.[2] Au contraire, c'est le père qui corrige le patriote, parce que celui-ci se laisse entraîner par les instincts patriotiques.[3]

En somme, Bilderdijk a reconnu en Corneille un frère aîné, un poète spontané qui, se laissant aller à son inspiration, est par là supérieur aux poètes trop réfléchis qui l'ont suivi.

Racine, 'le tendre Racine',[4] était pour Bilderdijk celui qui avait atteint le plus après les Anciens. C'est que 'Racine était pénétré de la lecture des Anciens, ce qui lui a valu la priorité sur son célèbre rival, qui le dépassait de beaucoup pour le reste.'[5] 'Avec moins d'élévation et d'élan, il avait cultivé davantage la Cour et l'Olympe, et était incomparablement plus exquis de sentiment et de goût'.[6] 'Sophocle même n'aurait pas rougi de lui emprunter des traits.'[7] Au fond, 'il est le seul auteur français qui ait connu le vrai amour.'[8] Ce qui charmait Bilderdijk encore dans les tragédies de Racine, c'était cette atmosphère solennelle qu'elle empruntait à la cour du Roi-Soleil et qui convenait si bien à l'esprit aristocratique de notre poète.[9] Ces tragédies étaient des poèmes, se mouvant dans un monde idéal où les aspirations sublimes de l'homme s'épanouissent. Le théâtre de Racine, comme celui de Corneille, élèvent l'esprit, au lieu de refléter l'image banale de la vie quotidienne.[10] Le chef-d'oeuvre de Racine est pour Bilderdijk *Andromaque,* qui 'appartient entièrement à Racine seul'...[11] 'Ah, s'écrie-t-il quelle peinture plus que digne d'Eu-

1 *Fingal II,* 177, 178; *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 117. (1821)
2 Egalement l'opinion de Voltaire dans ses commentaires.
3 C'est La Harpe, *op. cit.,* t. IV, 255, 256, qui soutient cette opinion. Bilderdijk cite (*op. cit.,* p. 159) La Rive, *Cours de déclamation*.
4 *Dichtwerken,* XV, 4 (1779).
5 *Op. cit.,* XV, 16. Le 'reste' veut dire ici le feu poétique, la spontanéité de l'inspiration.
6 *Het Treurspel,* 133.
7 *Dichtwerken,* XV, 3.
8 *Op. cit.,* I, 483 (1805).
9 J. Koopmans, *art. cit., p. 68*. Cp. Bilderdijk, *Het Treurspel,* 133.
10 *Dichtwerken,* II, 484.
11 La Harpe dit: 'Racine, dans Andromaque, ne devait rien qu'à luimême' (*op. cit.,* t. IV, 373).

ripide, du malheureux Oreste, qui, entraîné, accablé, exaspéré par l'infortune, et vaincu après de longues luttes, s'enfonce dans l'abîme du désespoir, et fou de rancoeur et d'impatience, se révolte contre la divinité, la vertu et lui-même. Affreuse situation, sans égale, et qui est si naturelle et inévitable là où la conscience chrétienne d'une Providence bienfaisante et paternelle qui préside à tout, ne sanctifie pas notre malheur. Quel coeur n'est pas saisi d'effroi quand Oreste épanche le fond de son âme dans le sein de son ami de coeur:

> *Que veux-tu? Mais s'il faut ne te rien déguiser,*
> *Mon innocence enfin commence à me peser.*
> *Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance*
> *Laisse le crime en paix, et poursuit l'innocence.*
> *De quelque part sur moi que je tourne les yeux,*
> *Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux.*
> *Méritons leur courroux, justifions leur haine,*
> *Et que le fruit du crime en précède la peine.*[1]

Celui qui a été au bord du désespoir a pu penser ainsi, et à entendre de tels vers il jette, tremblant et les genoux fléchissants, un regard en arrière, et rend grâce au Tout-Puissant qui le retenait d'une main invisible. Avec autant de justesse, avec autant de connaissance de l'homme [que cet épisode] sont rendus les personnages d'Oreste, de Pyrrhus, et d'Hermione, et même d'Andromaque qui, du reste, est un peu faible. Que celui qui connaît ce chef-d'oeuvre du théâtre français et qui peut le méconnaître, ne se croie pas poète!'[2]

Pour celui qui connaît la vie de Bilderdijk, et les misères infinies auxquelles il était ou se croyait toujours en butte, il n'est pas difficile de voir qu'il se reconnaissait, lui, l'homme passionné et génialement déraisonnable, en Oreste, qui est une des créations les plus puissantes du jeune et si peu tendre Racine. Oui, *Andromaque* était pour Bilderdijk, malgré la rhétorique qu'il croyait y trouver,[3] l'apogée du génie français: 'Après son *Andromaque* rien ne mérite plus d'être vanté!'[4]

Aux autres tragédies de Racine, le poète hollandais trouve

1 *Andromaque,* III, 1. Bilderdijk cite une traduction hollandaise.
2 *Het Treurspel,* p. 194.
3 *Dichtwerken,* XV, 17.
4 *Het Treurspel,* 133; *Bijdrage tot de tooneelpoëzie,* p. 109.

bien des choses à redire. En général, il les trouve trop compliquées, il y a trop d'épisodes. *Britannicus* en souffre spécialement, et cette pièce a aussi un double dénouement: la mort de Britannicus et la fuite de Junie: double intérêt qui fait que l'unité se perd.[1] Dans *Iphigénie* il trouve le style trop pompeux; la péripétie n'est pas bien préparée, beaucoup moins qu'Euripide ne l'a fait; et la fille de Jephté est, selon lui, incomparablement plus touchante que l'*Iphigénie* de Racine.[2] Pour *Phèdre,* Bilderdijk a une grande admiration mêlée de critique.[3] C'est encore la scène du désespoir qui le ravit,[4] c'est-à-dire la scène où la passion éclate et dégénère en folie: 'Fuyons dans la nuit infernale!' Il est caractéristique pour Bilderdijk qu'il reproche à Racine d'avoir poli et adouci le personnage de Phèdre qui aurait pu être plus effrayante![5] Dans sa vieillesse il parle encore avec enthousiasme de *Phèdre* et s'indigne de 'la sotte critique générale du récit de Théramène: comme je souhaiterais propager une bonne anti-critique contre tous ces anti-poètes qui, depuis tantôt un siècle, raisonnent hardiment à tort et à travers.'[6] Il convient de dire que le poète hollandais a prodigué lui-même ses réserves: 'Ce qu'il y a de beau dans *Phèdre,* a été emprunté à Euripide, mais a lamentablement souffert:[7] le *charme fatal* est trop faible et si peu préparé que les traducteurs ne l'ont jamais compris, et en

1 *Dichtwerken,* XV, 17.
2 *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 156 (1821). Mercier (*op. cit.,* 286) dit de même: 'Iphigénie ment à la nature et à son coeur. Ce n'est point ainsi que la fille de Jephté nous est représentée dans l'Ecriture'.
3 Voltaire (*OEuvres complètes,* t. VII, 180) dit que Phèdre est 'ce qui a jamais été écrit de plus touchant et de mieux travaillé'.
4 *Phèdre,* IV, 6, le désespoir de Phèdre (Cp. *Dichtwerken,* XV, 15.)
5 *Dichtwerken,* XV, 14. (1779).
6 *Taal- en Dichtkundige verscheidenheden,* 171 (1821). Fénelon a été un de ces 'anti-poètes' (*Lettre sur les occupations de l'Académie française, OEuvres choisies*. Paris, Garnier, 1866. p. 140). La Harpe (*op. cit.,* t. V, 123) dit: 'On a écrit des volumes pour et contre le récit du Ve acte [de Phèdre]'. Et ajoute: 'C'est la seule fois de sa vie que Racine s'est permis d'être plus poète qu'il ne fallait, et d'une faute il a fait un chef-d'oeuvre.'
7 Mercier (*op. cit.,* p. 284) prétend que Racine 'n'a pas même toujours su copier les anciens avec avantage'.

ont fait une passion infortunée,[1] au lieu d'un charme fatal.'[2]

Cependant, Racine n'était pas moins poète que Corneille, suivant Bilderdijk 'Si je disais cela, je trahirais mon coeur', dit-il. 'Mais il avait une certaine appréhension de retomber dans le style boursouflé de Corneille, et une trop grande étude d'Euripide faisait de lui le père de ce style tragique plutôt modéré que les gens dénués de génie poétique confondaient facilement avec la rhétorique, et c'est ainsi qu'avec Racine commence la décadence de la poésie française.'[3]

Molière ne figure pas dans les catalogues de vente de la bibliothèque du poète en 1797 et en 1832! Il y a des milliers

1 Een ongelukkige liefdedrift.
2 Een noodlottige betoovering.
3 *Het Treurspel,* 196. Voir aussi p. 122.
On a observé qu'un vers du poème épique: *De Ondergang der Eerste Wareld* [La destruction du premier monde] est l'imitation d'un couplet de l'*Andromaque* de Racine (V, 5):

Pour être du malheur un modèle accompli
Hé bien, je suis content, et mon sort est rempli:

En dan, dan danke ik 't lot; het heeft mijn ramp volwrocht.

(*Chant* II, v. 368. Cp. l'édition de Tjeenk Willink, Haarlem, par S.J.E. Rau, p. 92. Pour le rapport entre le théâtre classique et celui de Bilderdijk, v. *infra* p. 19 et suiv.).
Il est curieux que Bilderdijk s'élève contre la traduction hollandaise du nom de Racine: Jan Wortel. Lui qui s'était forgé à tort ou à raison une généalogie remontant aux ancêtres de Charlemagne, fabrique pour Racine et pour Corneille des origines nobles: Corneille sera dérivé des Cornelius, et n'est pas le nom de l'humble volatile. 'Le nom de Racine était, comme en France les héraldistes d'autrefois et les biographes d'aujourd'hui savent ou doivent savoir, emprunté à ses armoiries, qui se composaient de deux figures: un rat et un cygne, formant ensemble Rat-cygne, dont on confondait la prononciation avec racine, mais qui resta pourtant Râcygne. Mais notre poète français préférant le chant mélodieux des cygnes au guioris et au grignotement des rats, rejeta arbitrairement le rat ancestral et ne conserva que le cygne, qui devint ainsi un emblème plutôt que des armoiries; et ainsi il éluda, à l'ombre de ses lauriers, l'effet et la vengeance des lois héraldiques violées'. Et très subtilement le poète hollandais compare le nom de Racine à celui de Rotgans, poète hollandais du XVIII^{e} siècle [Rotgans = rat-oie] (*Dichtwerken,* III, 469). Mais son effort est remarquable dans un temps où une fausse démocratie se plaisait à ravaler au niveau commun jusqu'au nom des génies.

de livres, les grands et les petits auteurs sont amplement représentés: Molière, l'immortel génie comique, manque![1] Cependant Bilderdijk le connaît, mais il trouve la comédie de peu d'importance,[2] et qui pis est, immorale. 'Rien peut-être n'est plus immoral que de jeter l'outrage du ridicule sur quelqu'un et surtout sur une classe parmi les hommes. Voilà en quoi consiste en grande partie le caractère immoral de la comédie.'[3] Plus tard Bilderdijk revient un peu de ce jugement trop général, qui, du reste, n'avait servi qu'à chicaner le bon abbé Delille; il loue alors le don particulier qu'ont les Français pour ce genre de théâtre.[4] Il n'y a qu'une pièce de Molière qu'il trouve alors franchement immorale, et c'est le *Tartuffe,* qu'il déteste non pour l'hypocrisie que Molière flagelle, mais à cause de la scène où une femme mariée, Elmire, feint de céder aux instances de Tartuffe. Bilderdijk s'est même opposé à ce que 'cette pièce infernale' fût jouée pendant le règne de Louis-Napoléon.[5]

Chose curieuse: ce qui, dans le *Bourgeois Gentilhomme,* 'la comédie généralement connue', prête à rire, c'est, selon lui, que le maître de philosophie explique la position de la bouche pour la v*o*yelle d'après la forme du caractère imprimé et non inversement![6] Il est probable que peu de gens en riront: c'est une leçon très simple et très exacte, dont le ridicule réside dans le débit pédantesque du maître et l'imitation naïve de Jourdain. On peut en conclure peut-être que Bilderdijk n'a jamais vu jouer la pièce dont il parle, et surtout qu'il lui manque l'abandon, le plaisir enfantin de goûter une sottise ou de voir s'embrouiller une situation contre toute attente. Pour jouir d'une comédie, il faut savoir être un peu enfant: Bilderdijk ne l'a jamais été; il a rêvé et pleuré comme un vieillard quand

1 Peut-être que les différents paquets que le catalogue mentionne, ont contenu quelque Molière, mais cela est peu probable: l'intérêt commercial n'y aurait pas trouvé son compte.
2 *Dichtwerken,* XV, 12 (1779).
3 *Buitenleven* [L'homme des champs], 2e éd. Rotterdam, Immerzeel, 1821. p. 164 (1802). Comp. J.-J. Rousseau, *Lettre à M. d'Alembert* (*OEuvres complètes,* t. II, p. 124): 'Le ridicule est l'arme favorite du vice'. Mercier aussi juge sévèrement les comédies de Molière (*op. cit.,* 77, 87).
4 *Het Treurspel,* 208 (1809).
5 R.A. Kollewijn, *op. cit.,* t. II, 447.
6 *Van het letterschrift* [De l'écriture]. Rotterdam, Immerzeel, 1820. p. 55.

d'autres enfants jouaient à cache-cache.[1]

A part quelques observations sur les emprunts que Molière faisait aux Italiens et à Plaute,[2] notre poète ne s'occupe plus du grand comique qui, au fond, n'a été pour lui qu'un amuseur qu'on ne prend pas au sérieux. Parlant de Louis XIV qui revient du siège de Namur en 1692, Bilderdijk dit: 'Et après cette *gloriole* [la prise de Namur, préparée par d'autres], le roi remit le haut commandement en d'autres mains, et alla danser au théâtre dans les comédies de Molière,'[3] phrase qui exprime bien le dédain du savant calviniste pour la comédie. Le charme du franc rire, ce privilège de Molière, n'est pas connu du poète hollandais qui, doué d'une ironie mordante, goûtait davantage le ricanement de Voltaire, et était trop sérieux pour badiner. Ainsi, une paraphrase rimée du fameux vers de Molière:

Nul n'aura de l'esprit que [= hors] *nous et nos amis,*[4]

est un vrai sermon hollandais, finissant pourtant par des fulminations brutales contre les critiques.[5]

Bilderdijk n'a ni goûté, ni compris Molière, et cela est regrettable. Car savoir goûter Molière, c'est comprendre mieux le génie français.[6]

Pascal, le grand chrétien et philosophe, est l'homme selon le coeur du poète hollandais, qui n'a qu'un grief contre lui: il a trop raillé les jésuites. 'Comme on a malmené honteusement les jésuites à cause de leurs casuistes! Avec toute l'estime où je tiens sincèrement Pascal, je ne voudrais pas me faire le

1 Par contre, dans la vie pratique, Bilderdijk n'a jamais été qu'un enfant.
2 *Kormak,* p. 181 (1808); *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* p. 133 (1821).
3 *Geschiedenis des Vaderlands* [Histoire de la Patrie]. Amsterdam, Meyer Warnars, 1833-1853. t. X, 164.
4 *Les femmes savantes,* III, 2. On voit que Bilderdijk cite de mémoire.
5 *Dichtwerken,* 273.
6 Ce n'est pas par un préjugé national que Bilderdijk se laisse guider. Il ne goûte pas davantage les auteurs comiques hollandais, Breeroo et Langendijk (V. *Het Treurspel,* 208). Lessing a été aveugle aussi au génie de Molière (A. Bossert, *Histoire de la littérature allemande*. Paris, Hachette, 6e éd., p. 338).

complice de ses invectives et des conclusions fausses qu'il tire contre eux... A parler franchement, je n'ai pas, moi, pu lire les *Lettres* de Pascal sans indignation ni sans penser plus favorablement sur les jésuites qu'auparavant.'[1] L'auteur des *Provinciales* qui attaque malicieusement et ironiquement les jésuites, ne plaît pas à Bilderdijk, qui, avant tout, est partisan de l'autorité. Attaquer les jésuites, c'est attaquer le dogme à travers eux, c'est miner l'autorité de l'Eglise. Et l'on ne peut nier qu'il n'y ait à cet égard un peu de légèreté dans les *Provinciales*.

Par contre, l'auteur des *Pensées* qui n'a cessé de répéter que le sentiment prime la raison, doit avoir eu un lecteur zélé en Bilderdijk, qui lui doit peut-être le fond de sa philosophie.[2]

Pour le reste, Pascal est l'homme qui a vu le fond de toute sagesse en avouant 'qu'aussitôt que la religion chrétienne découvre ce principe que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette vérité. Car la nature est telle qu'elle marque un Dieu[3] perdu, et dans l'homme et hors de l'homme.'[4] Il nous manque quelque chose, même quand tous nos souhaits sont comblés. Tout, la vie du poète, son mécontentement, sa passion d'approfondir les secrets de la création, son incurable pessimisme, se résume dans cette phrase de Pascal qu'il cite: 'Tout nous crie qu'il y a eu autrefois en l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, qu'il essaye vainement de remplir de tout ce qui l'environne'.[5] Là est le noeud', s'écrie notre poète.[6] En 1819, quand il réunit une petite élite d'étudiants autour de lui, il assure qu'il ne laisse jamais de répéter ces paroles de Pascal à ces jeunes gens.[7] Quelques années avant sa mort, il met en

1 *Briefwisseling Tydeman,* I, 99. L'auteur écrit cela en 1808, sous le règne du roi catholique Louis-Napoléon. Ces mêmes jésuites sont en 1823 'un ordre funeste dont le caractère roué et sournois s'est montré toujours et partout' (*Aan de Roomsch-Katholieken dezer dagen* [Aux catholiques romains de nos jours]. Leiden, Herdingh, 1823, p. 23.
2 *Infra,* p. 163.
3 Disons, plus exactement, un état (*Note de Bilderdijk*).
4 *Dichtwerken,* VI, 510. Cp. Pascal, *Pensées,* VII, 441.
5 Pascal, *Pensées,* VII, 425.
6 *Dichtwerken,* VII, 420.
7 *Brieven,* III, 119.

vers quelques autres pensées de Pascal qui rapetissent la grandeur de l'homme jusqu'à faire de lui un atome perdu dans l'abîme de l'éternité.[1]

Avant de mourir, le vieillard aura consulté une fois encore l'homme qui, plus que personne, s'est penché en frémissant sur le bord de l'abîme pour écouter le silence de l'infini.

Voltaire venait de mourir dans toute sa gloire quand Bilderdijk débuta, et l'écho des applaudissements universels pour 'M. de Voltaire'[2] a dû retentir à l'oreille du jeune auteur qui admirait quasiment sans réserve le 'vigoureux Voltaire, le poète le plus poétique peut-être que se nation ait jamais eu.'[3] Son admiration va surtout à l'auteur dramatique, l'habile continuateur de la tradition classique: 'Jamais je ne lis Voltaire sans m'étonner de son habilité à maintenir l'intérêt, surtout dans son *Brutus* et son *Amélie*.'[4] Elle est d'autant plus vive qu'elle sert à accentuer son dédain pour le théâtre moderne d'alors, les drames de Mercier et de Diderot, qui se sont écartés de 'la route royale du théâtre classique.' Car Voltaire est 'un juge compétent dans tout ce qui concerne le nouveau théâtre.'[5]

Mais il le combat, quand celui-ci prétend que les choeurs dans les tragédies sont des hors-d'oeuvre; au contraire, dit Bilderdijk, ils servent de lien entre les scènes, et de correctif.[6] Il cite les paroles de Voltaire sur l'esprit qui est blâmable dans le genre sérieux, mais ne manque pas de faire l'observation que le Français a trop souvent péché lui-même contre ce bon précepte.[7] Et en outre le jeune poète hollandais trouve que l'unité d'action n'est pas bien observée dans le *Brutus* de Voltaire, parce que l'intérêt s'étend sur quatre personnages.[8] Malgré ces critiques, il est évident que notre jaune poète ad-

1 *Dichtwerken,* XIV, 147, 183, 185 (1826).
2 *Op. cit.,* XV, 11 (1779).
3 *ibid.* p. 5.
4 *ibid,* p. 14. Comp. G. Lanson, *op. cit.,* p. 650, qui parle de son 'habitude d'escompter les effets sûrs'.
5 *ibid,* p. 26; voir aussi: *Verhandeling 1777,* p. 83, 163, 196.
6 *Dichtwerken,* XV, 10.
7 *Verhandeling 1777,* p. 94. Cp. au contraire *Dichtwerken,* VI, 496.
8 *Dichtwerken,* XV, 12 (1779).

mire Voltaire plus qu'aucun autre poète français. Toutefois l'admiration du Hollandais pour lui diminue avec le temps. Quelques années plus tard Voltaire est encore 'le plus célèbre des poètes français', dont *la Henriade* est 'le chef-d'oeuvre.' Bilderdijk regrette seulement que cet ouvrage ait 'perdu beaucoup de sa réelle beauté par les parties intercalées qui, bien qu'en soi très belles, gâtent l'impression d'unité.'[1] Il paraît donc bien que *la Henriade* a fait une impression profonde sur l'esprit du poète hollandais qui la cite plusieurs fois.[2] Peut-être même elle a été pour quelque chose dans la conception du poème héroïque qu'il a écrit plus tard.[3] Pourtant, quoiqu'il reconnaisse encore que l'auteur de la Henriade peut se vanter d'avoir l'intelligence prompte, l'invention vive et un style élégant, il croit devoir refuser aux Français la grandeur d'âme, le vrai amour de la patrie, des principes de la liberté, et le goût du sublime, parce que l'autorité absolue règne en France'![4]

En 1795 Bilderdijk traduit la romance érotique *Ce qui plaît aux dames,*[5] conte assez licencieux qui est bien un peu inconvenant pour un poète comme Bilderdijk qui devait être le champion du christianisme. Mais les chansons érotiques avaient toujours été 'le genre favori'[6] du poète, qui aimait une sensualité malicieuse comme celle de Voltaire.

La place que celui-ci occupe encore chez le poète hollandais, paraît clairement en 1795, quand Bilderdijk a dû quitter le pays sans ressources et surtout sans livres. Après en avoir reçu un lot très restreint,[7] il réclame encore l'*Imitation* et 'les deux volumes de poésies de Voltaire'![8] Jamais les deux tendances contraires qui ont toujours tiraillé le poète en sens con-

1 *De Geuzen,* II. 235.
2 *Op. cit.,* p. 261, 331; *Dichtwerken,* II, 493 (1805); *Geschiedenis des Vaderlands,* t. II, 160 note (1817-1819).
3 *De Ondergang der Eerste Wareld*, 1810. V. *infra* p. 253.
4 *De Geuzen,* t. I, préface, p. XVIII. Cp. *infra,* p. 173.
5 *Infra,* p. 108.
6 *Op. cit.,* XV, 59.
7 'Les classiques', des poètes français, italiens et anglais, et quelques autres livres, parmi lesquels la Bible (J.C. ten Brummeler Andriesse, *Bilderdijks eerste huwelijk* [Le premier mariage de B.]. Leiden, Brill, 1873. Lettre du 3 juillet 1795.
8 *Op. cit.,* lettre du ler oct. 1795.

traire, n'ont été si laconiquement caractérisées! *L'Imitation* et Voltaire, deux mondes: le bon sens railleur du XVIII[e] siècle, et la profondeur sublime de la sagesse chrétienne.

Quelques années plus tard il commence une série de critiques de plus en plus acerbes. D'abord Voltaire a lamentablement échoué dans ‘son misérable poème de Fontenoi, dont on aurait pu faire une si belle chose.’[1] La description que Voltaire y a faite de la bataille a tellement indigné le poète que beaucoup plus tard, en composant sa *Geschiedenis des Vaderlands [Histoire de la Patrie],* il se met en devoir de décrire avec force détails la victoire des Français, déterminée par les canons de Richelieu qui ‘avait plus de bon sens que de connaissance de la tactique.’[2] Comme les descriptions de bataille sont assez rares dans cet ouvrage de treize volumes, on comprend que la vieille rancune contre le poète français était encore vivante![3]

A côté de cette critique littéraire et historique, apparaît une critique morale contre ‘les bestialités que quelques-uns aiment à lire dans Voltaire,’[4] dont ‘les écrits sont pleins de grandes et réelles vérités importantes qui, comme au milieu d'une grêle d'*impertinences*, lui ont échappé malgré lui.’[5] Après une inculpation de spinozisme,[6] le poète hollandais arrive à l'accusation fondamentale: Voltaire n'est pas un véritable poète; sa poésie ne jaillit pas du coeur, de sorte que, sentencieuse et oratoire, elle ne frappe que l'imagination.[7] Ou plutôt, Voltaire avait tué le poète en lui-même. Parlant de son inspiration qui, après avoir fermenté longtemps, s'épanche comme par effervescence, phénomène dont le poète n'est qu'un observateur, Bilderdijk dit que son expérience en ces choses lui a fait

1 *Dichtwerken,* II, 493 (1805). Voir *OEuvres complètes de Voltaire,* t. II, 494-498. La Harpe (*op. cit.,* VIII, 169) dit que le poème de Fontenoi est peu digne de Voltaire.
2 *Geschiedenis des Vaderlands,* t. XI, p. 103-108.
3 Voir aussi *Dichtwerken,* II. 475.
4 *Nieuwe Mengelingen* [Nouveaux mélanges]. Amsterdam, IJntema, 1806. p. XII (1805). Bilderdijk était alors à Brunsvick, où les réfugiés français étaient assez nombreux; ennemi des Allemands, il ne dédaignait pas leur société qui était encore marquée au coin de l'ancien régime.
5 *Dichtwerken,* I, 485 (1805).
6 *De Mensch,* p. 115 (1808).
7 *Kormak,* p. 184 (1808).

comprendre ‘combien Voltaire se trahissait (et quel monstre il doit avoir été), quand il disait: ‘Pour Racine, il avait de la religion, car il était bon poète.’ C'est-à-dire: poésie est religion, et inversement.[1] ‘Certes lui-même [Voltaire] était aussi poète, et il sentait la religion, mais il l'étranglait et l'étouffait dans son coeur’.[2] On voit que même dans ce jugement très dur perce la grande estime que le poète ressent pour Voltaire poète; il voit en lui un frère plus âgé, mais un frère renégat, un ange tombé.

Bilderdijk a encore un autre grief contre Voltaire. Voyant en l'Angleterre le grand foyer de destruction de l'Europe, il reproche à l'écrivain français que, bien que très peu versé en anglais, mais vaniteux du peu qu'il avait appris à comprendre à la littérature anglaise, il ait introduit en France le goût, la poésie, la philosophie, l'économie politique, le libertinage, les marchandises, les vêtements anglais.[3] C'est Voltaire qui a donné au démon anglais la clef de l'Europe. ‘Il se fit [par cette influence anglaise] un grand revirement dans les cerveaux français qui (cela va de soi) ne peuvent extravaguer d'une nouvelle manière sans que la Hollande et l'Allemagne se prosternent aussi devant la nouvelle idole.’[4]

Après 1810 Voltaire ne figure plus guère dans l'oeuvre de Bilderdijk que dans une satire. C'est en 1823, l'année mémorable où le fougueux poète et son impétueux disciple Da Costa étaient l'objet d'un haine générale,[5] que Bilderdijk fonce sur Voltaire et Rousseau. Il écrit une paraphrase ironique sur la sentence de Voltaire: ‘Il faut exterminer tous les prêtres par le fer et par le feu’:

Oui, Voltaire, vous avez raison,
Il faut exterminer par le fer et par le feu les prêtres
Qui se mêlent du salut de l'homme:
Cela ne rend ni pétulant ni riche.[6]
Mais les philosophes peuvent prospérer... etc.[7]

1 Cette idée, mise en vers, se trouve dans *Dichtwerken,* VII, 69.
2 *Briefwisseling Tydeman,* I, 301 (1811).
3 *De Mensch,* p. 144 (1808).
4 *Op. cit.,* p. 115. Mais Voltaire, blâmant les Anglais de ne savoir ni servir ni vivre, est sûr du suffrage de notre poète (*Lijkgedachtenis van Prins Willem V* [Commémoration funèbre du Prince Guillaume V]. Amsterdam, Allart, 1806. p. 84).
5 *Supra,* p. 13.
6 Allusion à la grande fortune que Voltaire avait amassée. Bilderdijk était pauvre.
7 *Dichtwerken,* XIII, 359.

En résumé, Voltaire a été un idéal pour le jeune Bilderdijk, un poète par la grâce de Dieu, le dernier des classiques français. Plus tard, le penseur reproche au penseur de corrompre son siècle, mais l'admiration de l'artiste devant l'artiste subsiste malgré quelques critiques,[1] et si aujourd'hui on goûte surtout la prose de Voltaire, Bilderdijk et ses contemporains ont admiré en lui le poète qu'auréolent 'les dernières lueurs de la splendeur classique.'[2]

Rousseau, le 'mal famé' Rousseau,[3] avec ses 'idées fausses sur la nature et le droit',[4] devait exciter une vive réaction dans l'esprit du juriste qui tenait passionnément à la tradition, à l'ordre établi. Avec son amour de la clarté et de la logique, le poète hollandais ne pouvait manquer de se heurter à la grande âme vagabonde et génialement obscure du grand Français. '*Il n'y a rien de plus pernicieux aux sciences que d'être savant à demi*. C'est ainsi que, de son isolement, un froid philosophe songeur me parle, le front ridé, la voix rauque et grommelante.'[5] Il n'est pas difficile, de reconnaître ici le portrait du solitaire de l'île de Saint-Pierre. 'Mais,' dit Bilderdijk, 'l'homme le plus savant n'est que savant à demi... Seulement [on est pernicieux] quand, avec de faibles connaissances, on veut faire des systèmes, comme le mal famé Rousseau, qui illustre lui-même cette thèse qu'il présente dans un ouvrage où il veut en effet bannir toutes les idées claires.'[6] Rousseau au-

1 Outre celles déjà citées, il y en a une, assez modérée, sur *Zaïre* et *Sémiramis* (*Het Treurspel,* 107, 228.)

2 *Op. cit.,* p. 136. On a appelé Bilderdijk 'le Voltaire de la Hollande', pour sa finesse d'esprit et sa mordante ironie (J. de 's Gravenweert, *Essai sur l'histoire de la littérature néerlandaise,* Amsterdam, Delachaux, 1830. p. 189). Il y a, en effet, dans le caractère de notre poète un trait dominant de raillerie qui est plus orgueilleuse que celle du grand Français. Dans son oeuvre il y a de nombreuses pages qui pourraient avoir été écrites par Voltaire. Il est évident qu'il s'agit ici d'affinités plutôt que d'influences.

3 *Verhandeling 1777,* p. 74.

4 *Het Treurspel,* p. 162 (1808).

5 *Verhandeling 1779,* p. 72, 179.

6 *op. cit.* p. 73, 74. En 1762 l'Emile fut condamné par les Etats de Hollande 'à cause des opinions impies et pernicieuses'. De là peut-être la qualification de 'mal famé' que le jeune Bilderdijk applique au grand Français.

rait dû écrire des vers, car dans la prose le style est maître de l'homme, au lieu que le poète est maître de son style.[1] Mais Bilderdijk reconnaît que Rousseau écrit bien. 'Très souvent même il a dit ce qu'il n'avait pas l'intention de dire, mais qu'il adoptait pour la beauté de l'expression.'[2]

En 1822, à l'époque où l'esprit de révolution souffle sur l'Europe, Bilderdijk croit reconnaître l'influence néfaste de Rousseau. Commentant ironiquement un paradoxe de l'homme de Genève: 'L'homme qui pense est un animal dépravé,'[3] Bilderdijk y oppose le cri de 'Vive la Raison', et il continue: 'Rousseau, ah, que ne l'avez-vous su plus tôt! Ou, avant d'écrire, que n'avez-vous pensé à cette parole d'or! L'Europe n'aurait pas détruit si légèrement sa prospérité, ni violé les lois et les devoirs de la religion.....'[4] L'année d'après Bilderdijk revient à la charge dans un poème intitulé *A J.-J. Rousseau*.[5] Après la traduction très libre d'une citation de Rousseau, il crie au 'douteur de Genève':[6] 'Lève-toi, et regarde: l'imbécile fait la loi au sage; un tas d'obscurantistes empoisonnés persécutent la doctrine de l'expiation divine.[7] Tu n'as certainement jamais soupçonné cela, toi qui semais les graines et qui, des charmes du style, drapais des sottises pour les sots! Oh! malheureux, qui jamais ne te comprenais toi-même; qui voulais fonder des lois et violais les premières lois; qui voulais former des Etats, ne pouvant te guider toi-même, voilà ton oeuvre à la fin! Si tu levais les yeux, tu frémirais de toi-même et de ton oeuvre.'

1 *Fingal II,* p. 197 (1805).
2 *loc. cit.*
3 On trouve dans le *Discours sur l'Inégalité* (*CEuvres complètes,* t. I, p. 538): 'Si elle [la nature] nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé'. Cette phrase fait partie d'un paragraphe où Rousseau oppose la bonne santé des sauvages aux maladies nombreuses des civilisés. On voit que la citation, détachée du contexte, acquiert un caractère beaucoup trop absolu, et devient une boutade injuste mais dont Bilderdijk avait besoin pour fulminer contre Rousseau et ses admirateurs. Citant de mémoire, puisqu'il remplace le mot 'médite' par 'pense', il aura été de bonne foi, mais mal inspiré par ses préjugés.
4 *Dichtwerken,* XII, 360 (1822).
5 *Op. cit.,* XII, 389-391.
6 *Op. cit.,* 389.
7 Les libéraux persécutaient le poète Da Costa, fervent chrétien, très conservateur en politique, disciple de Bilderdijk.

Comme en 1824 la *Nouvelle Héloïse* trouvait encore de nombreux lecteurs en Hollande, Bilderdijk, dans sa haine du grand révolutionnaire, se moquait de Saint-Preux qui se pâmait devant une tache de rousseur sur la figure de son amie, comme Balbinus trouvait plaisir au nez morveux de son amie.[1] La même année, les vieilles et injustes plaisanteries de Voltaire sur Rousseau reviennent: 'On veut l'égalité? Oui, c'est là le plus grand bienfait. Bientôt... nous serons tous redevenus égaux comme des sauvages, nus comme des vers, et tous également riches. Et alors nous pourrons, dans les forêts (Jean-Jacques le voulait ainsi) étendre la main vers les grappes de raisin et les régimes de dattes, vers les pommes odorantes, comme nos premiers ancêtres, ou manger des glands...'[2] Si un homme de 68 ans lance de pareilles plaisanteries d'un goût douteux, on peut en conclure qu'il couve une vieille rancune!

Le 'mal famé' Rousseau ne figure pas souvent dans l'oeuvre du poète hollandais.[3] Mais on peut se demander si son influence ne s'est pas fait sentir, directement ou indirectement, sur Bilderdijk, qui a tout lu de Rousseau, aussi bien que les nombreux ouvrages qu'on a lancés contre lui. Ne doit-on pas songer involontairement à *la Nouvelle Héloïse* (publiée en 1761), quand on lit les lettres amoureuses que notre jeune poète écrit à sa bien-aimée: 'Ame pure que j'adore, comme je vous admire, et combien grande vous êtes à mes yeux! - Non, vous ternissez par votre éclat immaculé tout ce qui vous entoure sur la terre.... Ah, connaissez-le [mon coeur] parfaitement, lisez dans mon âme: elle désire, elle coupire d'être connue de Vous, comme elle est connue de Dieu. - Elle est toute amour, toute adoration, et elle ne se sent plus elle-même dans l'extase dont elle est remplie par votre grandeur. Ange du ciel, et plus qu'un ange! recevez l'hommage illustrissime des habitants du ciel; le nôtre vous humilie à un rang où vous ne pouvez descendre...'[4] ['Votre amour] est pour moi le ciel, la béatitude

1 *Dichtwerken,* VII, 240.
2 *Op. cit.,* XIV, 55. Manger des glands, comme les porcs!
3 Un des vers du *Buitenleven* [L'homme des champs] est la traduction d'une phrase de Rousseau (*Dichtwerken,* VI, 498).
4 J.C. ten Brummeler Andriesse, *op. cit.,* p. 48.

absolue, l'univers, ah, que dis-je? la divinité n'a rien pour mon coeur brûlant qui puisse lui être comparé'.[1]

Si l'on croit que ce style enflammé n'est dû qu'à la jeunesse du poète, on n'a qu'à comparer la lettre française suivante qu'il a écrite en 1806 ou en 1807 probablement, à une dame qu'il avait connue autrefois à Brunsvick et qui lui avait reproché de l'avoir oubliée. 'Tout ce que l'imagination peut concevoir d'une telle bonté; tout ce qu'elle se peut figurer de sentiments qui y répondent, tout cela n'est rien auprès de ce que vous m'étiez, de ce que vous me serez tout le temps de ma vie, ni auprès de ces sentiments dont toute mon âme, toute mon existence est remplie, et qui coulent dans mes veines avec le sang vital qui anime le coeur. Des millions, des royaumes, des montagnes d'or n'y auraient pu ajouter... C'est peut-être du galimatias, ce que j'écris. Soit! Mais ce galimatias peut s'entendre, quand on a une âme pour sentir, et vous l'avez, Madame...'[2]

Quelques idées sur l'éducation les enfants montrent une ressemblance frappante avec celles qu'on trouve dans l'*Emile* de Rousseau. On y trouve d'abord la recommandation de soigner le corps des enfants et de les endurcir:[3] le premier livre de l'*Emile* ne fait que répéter ce conseil. Quant aux fables, 'Batteux dit, si je me rappelle bien,[4] que la fable ésopique est le théâtre des enfants. Cela peut être vrai, mais moi j'aimerais mieux la voir appelée celui de la vieillesse. Familiarisé dès ma plus tendre jeunesse avec cette fable, je n'y ai jamais remarqué rien de touchant ni d'important, excepté quand je pouvais l'appliquer à quelque événement de la vie ou de l'histoire.' Et le poète conclut: pas de fables donc pour les enfants.[5]

Il ne faut pas gâter la jeunesse des enfants par des études inutiles,[6] dit Bilderdijk; et dans sa vieillesse il s'exprime franchement sur l'étude des langues: 'Avant qu'un enfant ait

1 *Op. cit.,* p. 149.
2 Ms. 873. Leiden. Qu'on ne croie pas avoir affaire ici à une lettre d'amour. C'est tout simplement une protestation de gratitude!
3 *Dichtwerken,* VIII, 163.
4 Bilderdijk ne se trompe pas. Cp. Batteux, *op. cit.,* p. 152.
5 *Dichtwerken,* I, 493. Comp. J.-J. Rousseau, *Emile,* livre II (*CEuvres complètes,* t. II, p. 455): 'Les fables peuvent instruire les hommes' (tandis que l'enfant n'y comprend rien).
6 *Dichtwerken,* VIII, 138 (1808).

aucun jugement, on lui remplit la tête de langues qui ne lui donnent rien à penser, qui empêchent son intelligence naissante de se développer, son jugement de s'exercer. La misérable mémorisation, le prix qu'on y attache, pour être promptement, en peu de temps, latiniste, l'accable. Confusément il charge sa mémoire de mille faussetés de convention, prend tout pour de l'argent comptant, et croit... C'est ainsi qu'il se remplit de fatuité, il ne sent pas combien il lui manque; ou s'il le sent, il continue à piocher, s'endurcit dans les préjugés suggérés... Où apprend-on au garçon, à l'adolescent, à voir par ses propres yeux; où à penser et non à répéter ce qu'on dit? On le fait l'esclave d'une convention humaine que préconise l'esprit du siècle; il crie "liberté" avec les autres, tandis qu'il est attaché par le coeur et l'esprit. Il croit être sage parce qu'il est d'accord avec la bêtise du parti. Il taxe et apprécie tout d'après la soi-disant opinion suggérée, et méprise de ce chef ceux qui ne sont pas montés aussi haut que lui dans cette bêtise, et qui ont le courage de penser par eux-mêmes...; car qu'est-ce qu'ils ont appris si ce n'est des mots, de quoi sont-ils devenus capables autrement que de mots, sans jamais être arrivés à l'idée de ce que c'est que la langue ou la logique.'[1] Ceci pourrait être une page de l'*Emile,* si le mot liberté n'y était pas: Bilderdijk attaque les 'libéraux' de ses jours harcelant les gens qui ne pensaient pas comme eux, les croyants orthodoxes par exemple.

Mais toute cette exaltation de l'enfance: 'Tout ce que la sagesse terrestre rassemblait, mon cher enfant, n'a pas la valeur de tes jeux enfantins',[2] exaltation qui est naturelle chez Rousseau et qui n'est peut-être autre chose que l'amour de l'inconscient si caractéristique chez les romantiques finissant par le pessimisme de Schopenhauer et de Von Hartmann, est peu naturelle chez Bilderdijk qui 'n'a jamais trouvé plaisant d'être enfant.'[3] Réminiscences?

1 *Mr. I. da Costa's Bezwaren toegelicht* [Eclaircissements pour les Objections de M.I. da C.], Leiden, Herdingh, 1823, p. 26, 27; *Dichtwerken,* XIV, 236 (1827). Cp. J.-J. Rousseau, *op. cit.,* p. 452, où il condamne l'étude des langues, en particulier du latin: 'Emile n'apprendra rien par coeur', dit-il.

2 *Dichtwerken,* VIII, 138 (1808).

3 *Brieven,* II, 230.

Son dédain de la comédie qu'il condamnait comme immorale,[1] s'accorde encore singulièrement avec les sentiments de Rousseau à cet égard.[2]

Enfin, l'aversion du poète hollandais pour les Académies officielles d'art et leurs théories ‘qui font autant de préjudice aux arts que les universités et les sociétés savantes aux sciences,’[3] pourrait avoir été inspirée par la lecture de Jean-Jacques.

Seulement, que Bilderdijk soit allé jusqu'à traduire les *Confessions* de Rousseau, comme on l'a prétendu,[4] rien ne le prouve, et même tout le contredit: les *Confessions* paraissent de 1781 à 1784, époque où Bilderdijk travaille éperdument pour finir ses études de droit et s'établit comme avocat à la Haye; là il est bientôt tellement accablé d'affaires qu'il a à peine le temps d'écrire les vers qui lui viennent et d'en soigner l'édition. Après 1795, quand le poète a plus de temps, il est devenu trop sérieux en matière de religion pour entreprendre une traduction - pour qui? - des *Confessions* du ‘mal famé’ Rousseau. Et de la prose encore!

Il est regrettable que Bilderdijk n'ait pas su apprécier Rousseau à sa juste valeur. Sans doute il y avait des affinités profondes entre les deux hommes: leur nature subjective; leur fierté qui leur faisait haïr tout travail rémunéré;[5] leur culte du moi qui ne trouve pas de satisfaction et mène à la misanthropie et aux rêveries pessimistes et au suicide;[6] leur révolte devant les conventions humaines; leur lyrisme, et surtout l'irrésistible instinct de liberté qui a hanté les deux hommes - Bilderdijk, malgré ses protestations, aussi bien que Rousseau -, autant de motifs pour que Bilderdijk se trouvât attiré vers l'homme de Genève. Hélas! non. Le poète hollandais n'a vu en lui qu'un songe-creux à qui on jette quelques boutades et quelques malédictions, au lieu de voir en lui le héros de

1 *Supra,* p. 58.
2 Cp. J.-J. Rousseau, *Lettre à M. d'Alembert, CEuvres complètes*, t. II. p. 124.
3 *Mengelingen en fragmenten,* p. 186 (1820).
4 R.A. Kollewijn, *op. cit.,* II, 448; H. Bavinck, *Bilderdijk als denker en dichter* [B. penseur et poète]. Kampen, Kok, 1906. p. 23.
5 *Dichtwerken,* XII, 174 (1810).
6 J. Prinsen, *De roman in de XVIII*e *eeuw,* p. 362; J. Texte, *op. cit.,* p. 342.

l'avenir qui, des flammes de son génie, a embrasé le coeur innombrable d'une humanité en marche vers une nouvelle civilisation. En cela, Bilderdijk se range du côté de Voltaire. Mais pouvait-il bien juger avec pondération les idées de Rousseau autrement qu'il ne l'a fait, lui, le contemporain, qui assistait aux vives disputes que chaque nouvel ouvrage du Français suscitait;[1] et ne devait-il pas fulminer contre des systèmes qui lui semblaient si totalement faux qu'il s'exaspérait rien qu'en y songeant? Un déiste, un homme qui nie le péché originel, un pauvre être humain qui prétend trouver Dieu dans la nature, c'était un objet de dérision aux yeux du chrétien orthodoxe pour qui la révélation divine était la seule lampe dans la nuit de l'existence.

Rousseau a été pour Bilderdijk un faux-monnayeur fabriquant des pièces brillantes qui ne méritent aucun crédit.

Buffon, le grand naturaliste, qui dans ses *Epoques de la Nature* reconstruit l'histoire de la terre sans y supposer une intervention particulière et continuelle du Créateur, abstraction faite de la fameuse 'chiquenaude' et d'une soumission plutôt apparente à la révélation divine,[2] était, aux yeux de Bilderdijk, marqué d'avance. La faute fondamentale de Buffon a été qu'il n'ait connu la nature que par les yeux d'autrui, et qu'il ait été ainsi trompé.[3] Il aurait dû se borner à constater des phénomènes, au lieu de bâtir des systèmes qui sont des 'chimères qui, il faut l'avouer, doivent en imposer au public là où la beauté du style est tout'.[4] 'Il ne faut pas abandonner trop légèrement des systèmes établis à cause de voiles que le temps dissipera peut-être!'[5] Au lieu donc de servir la science, 'son imagination l'a amené a des conclusions qui sont dans une opposition flagrante avec la révélation divine; et c'est ainsi qu'il est devenu, peut-être malgré lui, le chef des athées ou

1 Pour comprendre la haine incroyablement exaspérée contre Rousseau, il suffit de lire le chapitre que La Harpe lui concacre, vingt ans après la mort du 'vil charlatan' (*Philosophie du XVIII*e *siècle;* Paris, Didier. 1927, t. II, 315).
2 *OEuvres complètes* de Buffon, Paris, Imprimerie Royale, 1744. t. I, *Théorie de la Terre,* p. 191, 295.
3 *Dichtwerken,* VI, 329, 476.
4 *Geologie,* Groningen, Wouters, 1813, p. X.
5 *Dichtwerken,* VI, 343.

des déistes d'aujourd'hui'.[1] Bilderdijk s'indigne: 'Ses observations superficielles et en partie imaginaires suggéraient à Buffon l'idée d'un âge presque infini du sol terrestre que nous habitons. Des vues plus profondes jointes à des observations plus exactes démontrent à De Luc,[2] à Dolomieu, à de Saussure[3] et à d'autres qu'il [le sol terrestre] ne peut pas avoir cinq mille ans.'[4] L'auteur hollandais blâme 'la frivolité, le peu de science, l'aveuglant et entraînant désir de nouveautés d'un Buffon et de ses adeptes.'[5]

Un autre grief de Bilderdijk contre le naturaliste français, c'est qu'il refuse une âme aux animaux: 'Il les avilit jusqu'à n'être qu'un produit mécanique',[6] tandis que lui voit en eux des anges tombés, alourdis d'un corps:[7] pour le poète, la création n'était qu'esprit.

Malgré les objections qu'il a contre Buffon, il reconnaît qu'il est un grand esprit: 'On est obligé, dit-il, de faire droit à l'esprit pénétrant de Buffon dans l'explication d'une foule de phénomènes du monde souterrain'... 'Mais tout ce que son système a de raisonnable, on le trouve depuis de longues

1 *Op. cit.,* VI, 476. La Harpe, dans sa *Philosophie au XVIII*e *siècle* parle aussi de 'la vogue passagère des hypothèses de Buffon' (t. I, 3), et des athées qui, contre son gré n'en revendiquent pas moins Buffon à cause des résultats apparents de sa mauvaise physique' (t.I. 70, 71.). On y trouve la même insinuation que 'l'attrait du style donna d'abord de la vogue et de l'autorité à cette physique mensongère' (t. I, 7).

2 *Infra,* p. 73.

3 S.G. de Dolomieu, minéralogiste français (1750-1802).
H. de Saussure, physicien et géologue suisse (1740-1799).

4 *Dichtwerken,* VI, 511.

5 *Buitenleven, op. cit.,* VI, 479.

6 *Op. cit.,* VI, 354; Voir Buffon, *op. cit.,* V, 347, 392.

7 Dans le poème *De Dieren* [Les animaux] *(Dichtwerken,* V. p. 124-143). Voir en particulier p. 126. Peut-être que ce poème n'est qu'une protestation - combien belle! - contre le mécanisme de Descartes et surtout de Buffon (voir *Dichtwerken,* V, 127). La description des animaux *sub specie aeternitatis* aura été un effort fait pour corriger celles de Buffon dans son *Histoire naturelle*. Voir aussi C. Bonnet, *La Palingénésie philosophique,* Genève, 1769, t. I, qui suppose, avec Leibniz, que les animaux ont des âmes indestructibles. Bilderdijk cite plus d'une fois cet ouvrage (entre autres *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* III, p. 47). Ses idées sont donc seulement un peu plus romantiques que celles des philosophes cités. Du reste, La Fontaine (*Discours à Madame de la Sablière*) et Fontenelle (*OEuvres,* t. IX, 237) avaient protesté contre l'automatisme de Descartes

années mentionné dans des écrits tant néerlandais que latins. Mais depuis longtemps on ne les lit plus; et pour attirer l'attention du monde, il faut toujours qu'un bouffon français saute sur les épaules de nos vieux auteurs et fasse des cabrioles. Et alors l'Europe s'écrie étonnée: le grand homme! même quand il se blesse honteusement le nez en gambadant.'[1] On le voit: il ne reste pas beaucoup du génie de Buffon. Bilderdijk lui oppose volontiers le savant genevois De Luc, 'qui prouve infailliblement l'exactitude de la révélation',[2] mais 'qui a scruté de ses propres yeux la nature, au risque d'y laisser sa peau.'[3]

Chose curieuse: en 1808, écrivant à un savant français,[4] M. Brissau Mirbel, secrétaire de Louis-Napoléon, Bilderdijk chante tout-à-coup la gloire de Buffon: 'Je n'aime pas sa tirade véhémente [il parle d'un savant suédois un peu outrecuidant, appelé Rudolphi] contre M. de Buffon. Est-il même au pouvoir de M. Rudolphi d'attenter à la gloire de M. de Buffon!'[5] Il est clair que devant le public néerlandais le poète a voulu rapetisser la renommée de l'étranger, tandis qu'il saisissait habilement l'occasion de flatter l'orgueil national du Français. Et ce Français était un ami charmant, secrétaire d'un roi adoré! Et Rudolphi écrivait en allemand: assez de motifs pour placer Buffon dans un jour favorable. Mais en 1810, Buffon compte parmi les fléaux de l'humanité, plus nuisibles que les Attila,[6] parce qu'il a détourné l'Europe de Dieu.

Science humaine ou révélation divine, mécanisme ou organisme rayonnant de vie, voilà les deux antithèses qui motivent l'attitude du savant hollandais vis-à-vis du célèbre Français.

Sur **Montesquieu** on ne rencontre dans l'oeuvre de Bilderdijk que des boutades moroses. Comment pourrait-il en être autrement? Un homme 'profondément irréligieux, pour

1 *Dichtwerken,* VI, 479.
2 *op. cit.,* 476.
3 *op. cit.,* 329. La Harpe (*op. cit.,* I, 8) oppose aussi De Luc et Saussure à Buffon. Cp. *Dichtwerken,* VI, 323, 330.
4 V. *infra,* p. 142.
5 *Exposition et défense de ma théorie de l'organisation végétale,* par B. Mirbel. Publié par le Dr. Bilderdijk. La Haye. Van Cleef. 1808. p. 270. (*Lettre du Dr. Bilderdijk à M. Mirbel*).
6 *Briefwisseling Tydeman,* I, 186 (1810).

qui la raison est le plus parfait, le plus noble et le plus exquis de tous les sens,[1] ne peut pas être du goût d'un poète pour qui le coeur et ses effusions sont la source de la vie intérieure. Mais son aversion va surtout contre l'homme politique qui avait méconnu le droit divin. *L'Esprit des lois* n'est ‘qu'un ignoble libelle du ridicule et sot Montesquieu,’[2] qui n'a rien compris au système du gouvernement monarchique qu'il a cru retrouver dans les Capitulaires de Charlemagne.[3] ‘Le gouvernement despotique, dont Montesquieu médit,[4] n'est pas ce qu'il croit, car le despotisme amène naturellement une sollicitude extrême pour la propriété de la part du despote; tandis que les gouvernants qui ne restent que quelque temps en place, n'ont rien de plus pressé à faire que de profiter de leur situation. Qu'on aille en Angleterre pour s'en convaincre.’[5] ‘J'ose crier malheur sur le pays où les absurdités, les sophismes, les nombreuses faussetés historiques[6] de cet auteur ignorant autant que turbulant et crédule, passent pour des oracles. Malheur à la liberté, à la science, au bon goût, à l'érudition, et au droit public!’[7] Et sur le manuscrit Bilderdijk avait ajouté: ‘je le dis du fond de mon coeur: à mesure que dans un pays on fait cas de cet âne (car il l'est pour les faits autant que pour les principes et les raisonnements), ce pays est près de sa perte. S'il était possible de l'exterminer, ce serait un bienfait...’[8] Car Montesquieu ‘est un charlatan, plus superficiel et plus dangereux que Rousseau.’[9] ‘Il peut avoir été un excellent homme dans la société,[10] mais il reste un fléau de l'humanité, parce

1 E. Faguet, *Le XVIII*e *siècle,* p. 142, cité par J. Prinsen. *De roman in de XVIII*e *eeuw,* p. 86.
2 *Briefwisseling Tydeman,* I, 105 (1808); voir aussi *Géologie,* préface, p. XII. (1813).
3 *Het Treurspel,* p. 162. Voltaire avait reproché à Montesquieu de ne pas connaître les lois de Charlemagne (*L'A.B.C. Dialogue XXI. OEuvres,* VI, 675.) Pour le reste, Voltaire appréciait beaucoup Montesquieu.
4 Dans *L'Esprit des lois,* Livre III, ch. VII, IX.
5 *De Mensch,* Epître III, v. 242. Ms. Académie royale des sciences à Amsterdam. *Dichtwerken,* VII, 463. Voltaire (*op. cit.,* p. 676) critique aussi l'idée que Montesquien se fait du despotisme.
6 Voltaire (*op. cit.,* p. 672) blâme aussi les méprises historiques.
7 *Dichtwerken,* VII, 464.
8 *De Mensch,* mns, *loc. cit.,* annotation.
9 *Het Treurspel,* p. 162.
10 *Briefwisseling Tydeman,* I, 336 (1812).

qu'il enseigne à des ignorants des choses qu'il ne comprend pas lui-même.[1]

C'est contre Montesquieu que Bilderdijk a lancé les traits les plus véhéments de son indignation. Il aurait été plus intéressant de rencontrer une réfutation méthodique des idées du grand écrivain qui était partisan de la monarchie. On pourrait même se demander si le sentiment d'honneur, 'seul mobile des âmes fortes et généreuses' que Bilderdijk vante comme principe essentiel de la monarchie,[2] n'est pas un écho de l'honneur dont Montesquieu fait le principe de la monarchie,[3] bien qu'il soit très douteux que notre poète ait trouvé avec lui que l'honneur est 'le préjugé de chaque personne et de chaque condition.'[4]

Mercier, Marmontel et Batteux, trois écrivains du XVIII[e] siècle, à qui on prêtait une attention particulière, sont tombés à peu près dans l'oubli maintenant. Pour Bilderdijk ils représentaient des puissances littéraires, mauvaises ou bonnes, mais dont l'influence se faisait sentir en Europe.

Mercier, 'le singe de Rousseau',[5] dont l'oeuvre s'éditait à Amsterdam et dont les drames étaient représentés en Hollande (*Le marchand de vinaigre* fut traduit et remporta un succès bruyant!), incarnait pour notre poète l'esprit moderne. Non pas que Bilderdijk condamne *a priori* les tendances modernes: 'Un drame parfait ne serait à peine autre chose que la tragédie des anciens (abstraction faite du sublime des sujets). Ce que Mercier exige pour le théâtre, les Anciens l'ont réalisé: une morale pure, pas de mauvais exemple, la vertu récompensée, la vieillesse respectée; pas d'êtres inexistants pleins de pure vertu ou de vice absolu; l'unité d'intérêt, prêchée et non observée par Mercier, se trouve chez les Anciens; ne connaissant pas les phares établis par eux, il s'éloigne des ports de son désir, tout en croyant y toucher.'[6] Non seulement Mercier croit pouvoir se passer de l'unité de lieu et de temps, mais 'se laissant aveugler pas ses chimères, il ne sait souvent pas

1 *Op. cit.,* 186 (1810).
2 *Infra,* p. 228.
3 *Op. cit.,* livre III, chap. VI.
4 *loc. cit.*
5 F. Gaiffe, *op. cit.,* p. 259.
6 *Dichtwerken,* XV, 24 (1779).

lui-même, ce qu'il veut, se contredisant à chaque page.[1] Aussi Bilderdijk le combat-il, et avec lui le drame faussement démocratique et puérilement émouvant. C'est pour cela que le jeune Bilderdijk traduisit *OEdipe:* sa seule ambition était de ramener le public hollandais au bon goût classique. Il n'a pas réussi: Son *OEdipe* ne fut pas joué, et *le Marchand de vinaigre* continua se marche triomphale. Comme il a regretté que dans la querelle des anciens et des modernes les modernes aient eu le dessus! 'Au-dessus de l'Iliade Perrault place la Pucelle de Chapelain, et Mercier le conte du Serpentin verd (qui n'est pas précisément la plus belle des féeries).[2] Tout cela est le résultat d'une nouvelle poétique, dit le poète hollandais: 'On détruit à fond le goût de l'adolescence qu'on surprend et trahit ainsi... Mon coeur saigne pour le sort de l'humanité.'[3]

Bilderdijk estime donc très peu le célèbre dramaturge français.[4] Et pourtant, dans sa jeunesse, le voluptueux poète hollandais, tout imprégné de ses lectures françaises, écrit des choses qui ressemblent singulièrement à celles que professait Mercier, mais qui, du reste, pourraient avoir été puisées à la même source, *la Nouvelle Héloïse*. Mercier écrit dans sa préface de *Zoé:* 'Je crois que l'amour est le véritable contrepoison de la débauche':[5] Bilderdijk dit que '[l'amour] a les effets les plus salutaires: ses flammes purifient le coeur de passions ignobles; sa douce entrave est le frein le plus fort de la débauche.'[6] M. Gaiffe ajoute à sa citation: 'Aussi est-ce le front haut que les héros de ce drame ardent se glorifient de leur passion, même lorsqu'elle se heurte aux lois des hommes.'[7] N'est-ce pas que cette phrase résume toute la conduite de Bilderdijk quand il renonce à sa première femme pour

1 *loc. cit.*
2 *Briefwisseling Tydeman,* II, 119 (1815).
3 *De ziekte der geleerden,* postface, p. 14 (1807).
4 *Fingal,* II, 130.
5 Cité par F. Gaiffe, *op. cit.,* p. 259.
6 *Dichtwerken,* XV, 28. C'est la préface du recueil de poésies érotiques: *Mijn verlustiging,* et un hymne à l'amour passionné. Ailleurs (*Verhandeling 1777,* p. 98) Bilderdijk cite les vers pédantesques:

> *'Un amour vrai, sans feinte et sans caprice,*
> *Est, en effet, le plus grand frein du vice',*

et il s'écrie: C'est ainsi que s'exprime le plus grand poète français de son temps [Voltaire?], et qui n'y souscrirait pas?'
7 *Op. cit.,* p. 259.

devenir l'époux passionnément amoureux de sa bien-aimée Catherine Schweickhardt? Qui sait quelles influences oublieés et peut-être détestées, rentrées depuis longtemps dans l'abîme obscur de l'inconscient, remontent dans des circonstances favorables et deviennent les directives d'une action inexplicable sans ces agents secrets? Le poète hollandais a reconnu que Mercier a écrit des choses bien au-dessus de lui-même.[1] Quelles sont ces choses? Outre celles qui sont citées au cours du présent ouvrage, il est très probable que Bilderdijk a en vue ici les opinions de Mercier sur la liberté de l'art. Déjà en 1779 le poète hollandais constate que la tragédie ne peut pas être libre en France, où le peuple dépend des caprices d'un roi et où l'on aimera donc les 'fanfaronnades' de Corneille sur le peuple qui s'estimera heureux de mourir pour son roi. Mercier avait écrit la même chose sur les maximes boursouflées de Corneille, sur le gouvernement français et sur la tragédie: 'Je persiste donc à dire que ce ne sera que dans les Etats vraiment libres que la tragédie élèvera sa tête auguste et fière...'[2]

Ceci n'est qu'un détail. Mais quand, après 1795, le poète s'émancipe de plus en plus pour finir par proclamer en 1808 la liberté absolue de l'art,[3] il est impossible de ne pas penser à Mercier qui 'a écrit des choses bien au-dessus de lui-même.' En effet, il n'y pas d'écrivain au XVIII[e] siècle qui ait été plus 'romantique' que lui et il suffit de lire son *Nouvel essai sur l'art dramatique,* écrit avec beaucoup de conviction, pour sentir que les idées qu'il y exprime saisissent le lecteur. 'Obéis à ta fougue', crie-t-il à un jeune poète.[4] Car l'imitation des modèles est la mort de l'art. 'Je veux voir l'expression naïve de son âme,' dit-il sur le vrai écrivain; 'elle sera forte, précise, abondante ou négligée. Je veux voir la physionomie de son idiome, connaître s'il est véhément ou délicat, solide ou fin, élevé ou simple, tranquille ou vif. A-t-il enrichi la langue de quelques tours nouveaux, nombreux, rapides? A-t-il créé de ces expressions que l'on retient? La parole accompagne-t-elle l'image avec précision? Son style a-t-il tous les mouvements

1 *Fingal,* II, 130.
2 *Op. cit.,* p. 34 et suiv., 45.
3 *Supra,* p. 42.
4 *Op. cit.,* 318.

que les idées lui impriment? Je ne demande plus alors s'il est châtié, élégant ou fini. Cet auteur est un écrivain...'[1]

L'inspiration à laquelle le poète s'abondonne si complètement et avec tant de négligence parfois, n'aura-t-elle pas trouvé dans ces mots une autorisation secrète et un encouragement? Toujours est-il que la définition de Mercier caractérise à merveille notre poète qui a été le seul échanson de la poésie passionnée dans la Hollande de ses jours.

Marmontel, 'l'universel et médiocre Marmontel',[2] au XVIII[e] siècle une autorité en matière de goût littéraire, est assez souvent cité par le jeune Bilderdijk pour son amour du théâtre classique.[3] La sympathie avec laquelle il cite Marmontel disant que 'le plaisir de la poésie provient de la clarté des idées, et non de la confusion' est caractéristique pour le jeune poète hollandais.[4] Plus tard il parlera du 'froid compilateur du *Bélisaire*'[5]; alors une révolution, pleine d'hésitations il est vrai, se sera accomplie dans son esprit. Mais on voit quelles leçons l'autodidacte Bilderdijk a prises à coeur. On n'a qu'à feuilleter son oeuvre pour voir la funeste influence de l'auteur des *Eléments de littérature,* qui a fait le plus long et le plus ennuyeux éloge du 'bon goût' qui existe.[6]

Une autre autorité dans le domaine des arts est Batteux, auteur des *Beaux-arts réduits à un même principe*. C'est celui du bon goût, c'est-à-dire le sentiment qui décide si la belle nature est bien imitée. Bilderdijk a aimé beaucoup cet ouvrage de 'notre Batteux',[7] bien qu'il le trouve un peu superficiel, ce qui n'est pas étonnant. Mais, dit-il, 'Batteux aura le mieux réussi à déduire des règles d'exemples bien choisis, tant que nous n'aurons pas encore un système philosophique et simple des beaux-arts.'[8] Aussi se permit-il de différer d'opi-

1 *Op. cit.,* 330, 331.
2 G. Lanson, *op cit.,* p. 835.
3 *Verhandeling 1777,* p. 156, 167; *Brieven* I, 62, 69 (1780).
4 *Verhandeling 1777,* p. 34. Bilderdijk cite: 'Les termes vagues: c'est un vain bruit qui frappe l'oreille et qui ne fait passer dans l'âme ni lumière ni sentiment'.
5 *Dichtwerken,* XV, 179 (1820).
6 *Op. cit.,* t. IV, 331-460.
7 *Brieven,* I, 24 (1780); G. Kalff, *art. cité,* p. 64 (1779).
8 *Verhandeling 1779,* p. 170.

nion avec Batteux,[1] ou de le citer à l'appui de ses dires.[2] Mais il trouve que Batteux est seul à avoir vu à peu près clair dans le caractère de l'épopée.[3] On pourrait en conclure que le poète hollandais s'est laissé guider par lui dans la conception du plan de son chant épique *De Ondergang der Eerste Wareld*.[4] En effet, ce poème paraît bâti sur l'indication très sommaire que donne le théoricien français: 'Pour faire un poème épique, il faut donc commencer par choisir un sujet qui puisse porter le Merveilleux: et ce choix fait, il faut tellement concilier les opérations de la Divinité avec celles des Héros, que l'action paraisse toute naturelle, et que le spectacle des causes supérieures et celui des effets ne fassent qu'un tout.'[5] En vieillissant le poète hollandais a vu de plus en plus le vide du principe de Batteux, et, quoiqu'il ne l'ait pas aussi franchement condamné que Victor Hugo l'a fait plus tard,[6] il parle des absurdités et de la confusion que ce principe a causées,[7] ce que Diderot avait déjà fait avant lui.[8]

Il résulte de cet aperçu des jugements littéraires que, si Bilderdijk a emprunté beaucoup aux autres, il n'a suivi docilement aucun d'entre eux. Classique avec Boileau, héraut du bon goût avec Batteux et Marmontel, révolutionnaire avec Mercier, il a pris les armes là où il les trouvait pour combattre le bon combat de l'esprit qui vivifie contre la banalité, les préjugés et la lettre morte.

1 *Dichtwerken,* I, 493; *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* t. II, 179.
2 *Verhandeling 1777,* p. 170.
3 *Het Treurspel,* p. 158 (1809); *Dichtwerken,* I, 484 (1805).
4 *Infra* p. 253.
5 *Op. cit.,* p. 133.
6 Victor Hugo, *Les Contemplations,* livre I, no. VII: *Réponse à un acte d'accusation;* et n°. XXVI; *Quelques mots à un autre*. V. *supra,* p. 41.
7 *Van het letterschrift,* p. 138 (1820).
8 *Op. cit.,* t. VI, 286.

Bilderdijk et la langue française

Wie kann man einer Sprache feind sein, der man den grösszten Teil seiner Bildung schuldig ist.
Goethe, Wilhelm Meisters Lehrjahre[1]

On s'est plu à représenter Bilderdijk comme un ennemi acharné de la langue française,[2] et il serait facile d'étayer cette assertion gratuite de quelques boutades véhémentes du poète. Mais on prouverait en même temps qu'on a lu superficiellement. C'est qu'il devait une très grande partie de sa culture à la langue française qui a occupé dans sa vie une place considérable. Sa bibliothèque, vendue en 1797, et comptant au moins 6000 volumes, ne contenait pas mois de 26 p.c. de livres français. Il est vrai que ce nombre se réduit à 12 p.c. dans la bibliothèque vendue en 1832, mais c'est toujours plus que la part des autres langues modernes.[3] Cela explique que

1 *Wilhelm Meisters Lehrjare* (*Goethe's Werke,* éd. Dünker. Stuttgart, s.d., XV, p. 61). Cité par J. Prinsen, *De roman in de XVIII*e *eeuw,* p. 483.
2 H. Bavinck, *op. cit.,* p. 145, 214.
3 Voici un tableau comparé des contingents de livres que six langues fournissent aux deux bibliothèques (Cp. les catalogues de vente de 1797 et de 1832. Musée Bilderdijk, Amsterdam).

La bibliothèque de 1797 contient à peu près:
34 p.c. de hollandais, 34 p.c. de latin, 26 p.c. de français, 2½ p.c. d'anglais, 2 p.c. d'allemand, 1¼ p.c. d'italien.
Celle de 1832 contient:
40 p.c. de hollandais, 31 p.c. de latin, 12 p.c. de français, 6⅔ p.c. d'anglais, 8½ p.c. d'allemand, 1½ p.c. d'italien.
Les conclusions sautent aux yeux:
La bibliothèque de 1797 contient un nombre sensiblement plus grand de livres français que la moyenne (16 p.c.) des bibliothèques en Hollande au début du XVIIIe siècle (Voir S.A. Krijn, *Franse lektuur in Nederland in het begin van de XVIII*e *eeuw* [Lectures françaises en Hollande au début du XVIIIe siècle] dans *De Nieuwe Taalgids* [Le Nouveau guide linguistique], XI, 166). L'anglais figure très souvent par des traductions françaises, comme per exemple Locke.
Grâce au second catalogue on voit quelle révolution s'était accomplie: des langues vivantes étrangères, le français domine toujours, mais il a cédé une large place à l'allemand d'abord, à l'anglais ensuite. Pour la bibliothèque de 1797, ce sont les sciences et les arts qui fournissent le plus grand nombre de livres français, plus même que de livres latins ou hollandais; puis ce sont les belles lettres et l'histoire. Il y a très peu de grec; des versions latines ou françaises auront facilité la traduction des milliers de vers grecs que le poète a mis en hollandais. Enfin, il n'y a pas de science qui ne soit représentée par un certain nombre d'ouvrages.

Bilderdijk ait persemé ses ouvrages de citations ou d'annotations empruntées au français ou qui y renvoyaient. Le français était du reste la seule langue étrangère qu'il parlait et dont il s'est servi pendant son exil de onze ans dans son commerce avec les gens du monde et ses élèves. Il connaissait beaucoup d'autres langues, mais ne les parlait pas. Quant à l'allemand - il a été pendant neuf ans en Allemagne -, il avait une aversion invincible à le parler. En outre il était très au courant de la littérature française depuis le moyen-âge jusqu'à ses jours, et il a consacré à la langue française des études intéressantes. Si le poète lance, dans les dix dernières années de sa vie, l'anathème à l'adresse de la langue qui l'a occupé pendant soixante ans, il doit y avoir un autre motif que la haine de la langue. Sinon, comment expliquer que la première femme du poète lui écrit, après un an de séparation (elle était restée en Hollande): 'J'ai utilisé autant que possible le temps de notre séparation pour suppléer aux défauts de mon éducation; j'ai fait des lectures, je me suis exercée au chant, je sais assez bien l'anglais, et si je continue cette année ainsi, j'aurai, à votre étonnement, fait des progrès en français'.[1] Quels reproches n'évoque pas cette phrase? - Et comment expliquer que le poète recommande l'étude du français à sa fille et se plaint qu'elle soit si lente à apprendre cette langue?[2] Et pourquoi lui écrirait-il des lettres françaises, si ce n'est pour la stimuler à en faire de même? Il n'a pas

1 J.C. ten Brummeler Andriesse, *op. cit.,* p. 291 (1796). Elle écrit Louise: Lowieza, *ibid.,* p. 188.

2 Lettre du 30 november 1798. Ms. Musée Bilderdijk, Amsterdam.

même craint de la faire confirmer dans l'Eglise réformée française quand elle était en Allemagne.[1]

Les boutades sur le français s'expliquent d'abord par le fait que notre poète est extrêmement difficile en matière de langue. On chercherait vainement dans toute son oeuvre un seul mot bienveillant pour l'allemand,[2] si ce n'est pour l'ancien allemand; pour l'anglais de même, bien que le poète fasse la concession: ‘quand l'Anglais sait parler français, sa prononciation devient tout autre [qu'écoeurante et lâche], et alors on peut dire qu'il parle’.[3] Il n'y a que le grec, l'italien[4] et l'espagnol[5] que l'auteur loue sans réserve, c'est-à-dire, les langues qu'il n'a jamais entendu parler. Car le hollandais même devient détestable partout où il l'entend parler.[6] C'est que le poète, vivant dans son royaume intérieur, n'a entendu que des voix de rêve, la voix de sa muse parlant une langue idéale qui se voile dès qu'elle passe par une bouche.

La langue est un don divin,[7] qu'il faut conserver pur et transmettre intact aux générations à venir. C'est pourquoi Bilderdijk l'entourait d'un sollicitude jalouse, et qu'une langue qui change s'abâtardit à ses yeux.[8] Il n'a pas pu comprendre, malgré ce qu'il en dit, que vivre, c'est changer, même quand il s'agit d'une langue.

La langue n'est donc pas une chose artificielle. ‘Un des artifices les plus abominables de l'ennemi [moral] est que la

1 En 1801. ‘Louise Sibille de Teisterband, nommée Bilderdijk.’ - *Rijks-Afchief* [Archives nationales], *Verzameling Beeldsnijder* [Collection B.].
2 ‘Ce vomissement’ [Dat uitbraaksel] *Dichtwerken,* IV, 462 (1808).
3 *Bilderdijk,* livre d'Or, p. 425, 426 (1797).
4 Une admirable caractéristique de l'italien: ‘Vos mots sont tissés de doux satin, dans des tons qui flottent légèrement sur des ailettes duvetées’ (*Dichtwerken,* XIII, 310; 1822).
5 *Op. cit.,* XIII, 311. (1822).
6 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 158 (*Brieven,* V, 36). Bilderdijk allègue même, à l'appui de sa thèse que le hollandais moderne est corrompu, l'avis de Français qui lui avaient exprimé leur aversion de la prononciation du hollandais (*Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* I, 93).
7 *Dichtwerken,* V, 129.
8 L'allemand moderne est ‘déchu de la brillante langue de Hagedorn’ (*Briefwisseling Tydeman,* I, 223). L'anglais est ‘le ramassis de l'écume de toutes les nations’. *Voorlezingen over de Hollandsche Taal* [Conférences sur la langue hollandaise], Arnhem, Van Marle, 1875. p. 30.

langue soit là par convention'.[1] Non, elle est née des besoins de l'âme, en elle se mire l'âme de la nation. 'La langue est la véritable pulsation des nations, à laquelle on peut reconnaître leur santé ou leur souffrance intellectuelles'.[2] Pour connaître un peuple, il faut donc avant tout connaître sa langue. Mais au fond, pour éviter la contagion d'une nation pervertie, il faudrait ne pas faire connaître sa langue à la jeunesse surtout.

Le point capital pour notre poète est le fait que sa chère langue néerlandaise est menacée par deux intruses: la langue allemande et la française. La langue est le bien précieux entre tous d'une nation; quand la langue périt, c'en est fait de la nation. Tous les peuples ont compris cela: la lutte pour la langue, c'est la lutte pour l'indépendance nationale. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un poète qui, de par sa vocation, sent cela plus directement, avec une acuité douloureuse, ne cesse d'élever sa grande voix orageuse pour chasser les intruses qui menacent d'encanailler la noble langue maternelle! Le poète exagère-t-il quand il affirme en 1779 qu'un Français avait parcouru toute notre république sans savoir un seul mot de hollandais, mais qu'il se trouva dans la nécessité d'apprendre l'allemand et l'anglais pour pouvoir visiter l'Allemagne et

1 *Brieven,* V, 36. *Dichtwerken,* VI, 405 (1806). Le poète vise-t-il l'abbé Dubos qui, dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* (Paris, Pissot, 1755. 6e éd., t. I, 320) avait dit: 'Les sons artificiels sont des mots articulés, dont les hommes qui parlent une même langue, sont convenus de se servir pour exprimer certaines choses?' En tout cas, il a pu puiser cette idée chez Condillac, qui affirme aussi que le langage n'est ni conventionnel ni volontaire, et que le besoin le pousse à la perfection (*Logique*, 2e part. ch. II, citée par P. Janet et G. Séailles, *Histoire de la Philosophie*. 9e éd. Paris, Delagrave, s.d., p. 243).

2 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* IV, 20 (1825). Comparez: 'Louise [la fille de Bilderdijk] m'a dit qu'elle parle déjà très bien l'allemand, ce que je déplore... Avec la langue on s'approprie toujours quelque chose des moeurs d'une nation' (Lettre du 28 décembre 1798. Musée Bilderdijk). J.-J. Rousseau parle aussi du rapport étroit entre l'esprit d'un peuple et sa langue. Il ne faut pas que les enfants apprennent d'autres langues, dit-il, parce que 'les langues, en changeant les signes, modifient aussi les idées qu'ils représentent. Les têtes se forment sur les langages, les pensées prennent la teinte des idiomes' (*Emile,* livre II. *OEuores complètes,* t. II, p. 452).

l'Angleterre?[1] Ainsi le français serait devenu une espèce de langue auxiliaire pour la Hollande. Dans 200 ans, dit un auteur en 1787, la langue hollandaise sera devenue méconnaissable par suite de l'invasion d'expressions françaises et allemandes.[2] Aux jeunes filles hollandaises Bilderdijk dit en plaisantant: 'Le français est votre langue ordinaire, et vous écrivez le hollandais au moins aussi bien que si vous aviez été élevées à Paris'.[3] La langue française constitue donc un danger continuel.

Ce que Bilderdijk dit sur elle n'étonnera plus après ce qui précède. Il prétend qu'au fond, c'est l'Académie de Richelieu qui a gâté la langue française en la fixant, car une langue est une chose vivante.[4] 'Le français du siècle classique a été corrompu par les philosophes qui l'ont rendu inaccessible à la poésie et à la vraie éloquence'.[5] L'Académie a achevé l'oeuvre de destruction par le changement de l'orthographe.[6] Pourtant, pour autant que l'impureté de ses voyelles le permette, elle est encore une des langues les plus douces qui existent.[7] Quand, après 1813, avec l'usurpateur français sa langue n'a pas disparu, Bilderdijk commence à l'accabler d'ironies et d'invectives. 'La langue des bêtes était alors aussi généralement connue qu'à présent le français', déclare le poète dans une fable très amusante,[8] pour rendre plausible que les bêtes parlaient. Le français est 'clinquant de mendiant', et 'vain verbiage'.[9] Après 1820, peut-être sous l'influence de l'opposition de la population wallonne contre l'établissement en Belgique du hollandais comme seconde langue officielle,[10] peutêtre aussi parce que J. Kinker, ancien ami du poète, ami de

1 *Verhandeling 1777,* p. 191.
2 *De Post van den Helicon,* n°. 13, p. 134-143. Ce sont J. Kinker et Bilderdijk qui ont fourni la copie de ce périodique très amusant.
3 *Dichtwerken,* X, 135 (1805).
4 *Voorlezingen,* p. 12.
5 *Briefwisseling Tydeman* I, 223 (1810); cette opinion était un lieu commun en France au XVIII^e siècle.
6 *Brieven,* I, 110 (1782).
7 *Voorlezingen,* p. 30.
8 *Koekeloer. Dichtwerken* I, 440. (1817). Koekeloer est un Chantecler qui courtise particulièrement une de ses 'matresjens!' (maîtresses.).
9 *Op. cit.,* VII, 200 (1818).
10 Cet établissement a eu lieu en 1823 (P.J. Blok. *Geschiedenis van het Nederlandsche volk* [Histoire de la nation néerlandaise], Leyde Sythoff, 2e éd., s.d., t. IV, p. 248).

la langue française, avait prétendu, en 1822, dans un essai couronné, que le son hollandais *n* avait, comme le *n* français, un caractère nasal,[1] on constate un crescendo de haine injuste et de puissante éloquence: 'Arrière! vous! ô langage de sons bâtards, dans lesquels glapissent l'hyène et le méchant chacal; vous qui reniez votre origine et votre race...votre bégaiement n'ose pas, dans votre hurlement nasal, se prononcer; détestable français, digne du diable seul, vous qui, avec vos grimaces de singe, vous rendez maître de la terre'.[2] L'auteur a écrit cela en 1822: dans la même année, Victor Hugo publie les *Odes et Ballades,* avec cette ode admirable *Jéhovah,* hymne immortel à Celui que Bilderdijk pensait devoir défendre contre ses ennemis. Et les *Méditations poétiques* de Lamartine charmaient toutes les oreilles de leur douce musique depuis deux ans déjà: Bilderdijk les a goûtées dès 1820.[3] Etait-il jaloux de l'enthousiasme que la nouvelle poésie française excitait parmi les jeunes autour de lui? Peut-être. Mais le fait que le français 'se rend maître de la terre', aura surtout provoqué cet éclat de haine. Pourtant, l'année suivante, le poète baisse de ton: 'le Gaulois mêle la force de l'espagnol à la tendresse italienne, l'Allemand au grognement de sa gorge enrouée!'[4] Cette appréciation finale paraît bien avoir été l'opinion définitive du poète hollandais, qui, du reste, ne se privait pas de citer à tout moment des auteurs français, de traduire un recueil de sermons français,[5] d'imiter un poème de Lamartine,[6] et d'opposer une poésie française de Vigée sur la critique, qui doit être obligeante et délicate, aux procédés grossiers de la critique allemande et à la nullité déconcertante de la critique hollandaise.[7]

1 J. te Winkel, *Bilderdijk als taalgeleerde* [B. comme linguiste], Livre d'Or, p. 128. Bilderdijk lui-même en parle comme si Kinker voulait prôner et imposer la caractère nasal de l'*n,* qui, selon lui, était une consonne palatale (*Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* I, 103.)

2 *Dichtwerken,* XIII, 311 (1822); XIII, 315 (1822); *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 175, où le poète, au milieu d'une grêle d'invectives, insinue que c'est l'habitude de priser qui a gâté les organes de la parole des Français!

3 V. *supra,* p. 47.

4 *Bijdrage tot de tooneelpoëzie,* p. 184.

5 *Sermons de Mr. Merle d'Aubigné*. Hambourg, 1823. Cp. *Brieven,* IV, 132.

6 V. *infra.* p. 129.

7 *Dichtwerken,* XIV, 62 (1824).

Ce ne sont pas les littérateurs hollandais, c'est la langue hollandaise parlée par le peuple[1] et connue par le poète, qui est digne de l'estime du monde entier. 'Notre superbe langue maternelle qui dans le genre poétique nous donne la supériorité sur toutes les langues modernes',[2] serait encore plus parfaite si des règles latines, françaises et allemandes ne pesaient pas sur elle, si la prononciation hollandaise n'avait pas été gâtée par l'étude des langues étrangères[3] et par les Réfugiés huguenots,[4] et si la coupe française des vêtements ne rétrécissait pas les épaules et la poitrine.[5] Quoique la langue hollandaise soit anti-musicale, elle est mélodieuse,[6] et renferme surtout une sagesse profonde et une psychologie pénétrante. Il ne faut donc pas la méconnaître au profit de l'impie français.[7] Car, riche étymologiquement à tel point qu'elle est indispensable à l'étude des autres langues et qu'elle est à la base du français aussi - abstraction faite des radicaux latins, italiens et celtes![8] -, elle est la langue par excellence, qui, n'était la pédanterie de la confrérie des cuistres, rendrait à la terre son aurore![9] Malheur donc à celui qui y touche; malheur à la langue qui menacerait de l'obscurcir. Bilderdijk serait là pour la traiter en ennemie mortelle, quand même il lui devrait une grande partie de sa culture!

Outre la langue française en général, c'est aussi son étymologie et sa versification qui éveillent l'intérêt - d'une sentinelle perdue parfois - du poète hollandais. Ayant beaucoup étudié les langues occidentales et orientales, doué d'une divination linguistique extraordinaire, Bilderdijk tâche de deviner, plutôt que de rechercher, les familles de mots et la base commune de

1 *Brieven,* III, 70.
2 *De ziekte der geleerden,* postface, p. 7, 8 (1807).
3 *Geslachtslijst der Nederduitsche naamwoorden* [Liste des substantifs néerlandais avec l'indication de leur genre]. Amsterdam, Sepp, 1822. j. 20.
4 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* IV, 188.
5 *Op. cit.,* II, 159. *Dichtwerken,* XIII, 351 (1822); *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* p. 33 (1822).
6 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 163.
7 *Nederlandsche Spraakleer* [Grammaire néerlandaise]. La Haye, Immerzeel, 1826. p. 189.
8 *Verhandeling 1779,* p. 193; *Brieven,* III, 25, 27 (1810).
9 *Dichtwerken,* XIII, 315 (1822).

toutes les langues indo-européennes.[1] Son caractère fougueux n'avait pas la patience méthodique qu'il faut pour dévoiler délicatement les affinités obscures qui relient les langues. Il le savait lui-même, et mettait en garde contre ses notes étymologiques, qui ‘ne sont que des suppositions, par conséquent souvent erronées’.[2] Au lieu de chercher à comprendre les lois phonétiques, il se fâchait de voir un mot changer: c'était déroger à ses yeux, et peut-être cela contrariait instinctivement son humeur conservatrice qui n'admettait pas d'évolution. Il n'est donc pas étonnant que le linguiste français Pougens, avec tout le respect qu'il avait devant le génie de notre savant poète, lui recommandât de la prudence![3] Mais Bilderdijk savait désarmer la critique: ‘Il ne faut pas disputer sur les étymologies, puisque la science en est encore à former,[4] écrit-il au philologue allemand J. Grimm, révélant ainsi sa perspicacité scientifique.

Il y a donc beaucoup de justesse et un peu d'erreur dans les étymologies de Bilderdijk. C'est ainsi qu'il explique (dans une lettre: il semait ses notes linguistiques partout) le mot *lendemain* comme *l'endemain,*[5] mais il fait dériver le français *oui* du hollandais *wel,* et *mais* du latin *magis* et du hollandais *maar;*[6] il se fâche que le hollandais *bassa* ait dû faire place au français *pacha, Sina* à *China* (du français *Chine);*[7] il raconte l'origine de *goede cier maken* et de *faire bonne chère,* où *chère* signifie *visage* (du grec *kara),*[8] et voit la parenté de *roc* > *roche* > *rots,* de *brek* > *brêche* > *bresse,*[9] de *pluk* > *pluche* > *pluis,*[10] analyse correctement *désormais* et *dorénavant;*[11] mais fait dériver *jalouzie* non de *jalousie* mais de *yellow,* de sorte que *jalouzie* est jaunisse (geelzucht) = envie (nijd).[12] Parlant du

1 Il cite Ménage, De Brosses, Le Grand [d'Aussy], Velly, qui se sont occupés d'étymologie. Notes linguistiques, ms. 47/48, Leyde.
2 *Mengelingen en fragmenten,* p. 66.
3 V, *infra,* p. 149, et H. Kern, *Bilderdijk comme philologue* dans *De Gids* [Le Guide], 1876, I, 405.
4 *Lettres à J. Grimm.* Amsterdam, 1837. p. 27 (1813).
5 *Briefwisseling Tydeman,* I, 17 (1807).
6 *Brieven,* III, 226 (1812). Ailleurs l'auteur se corrige (*Taal- en Dichtkundige verscheidenheden,* IV, 116).
7 *Dichtwerken,* IV, 462.
8 *Brieven,* III, 207.
9 *Brieven,* III, 209.
10 *Brieven,* III, 216.
11 *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* IV, 116.
12 *Over de geslachten der naamwoorden* [Du genre des substantifs], Amsterdam, Sepp, 1818. p. 90.

mot *naïf,* devenu un terme d'art, il dit que ce mot signifiait autrefois *naturel,* par exemple dans: *la rose avait perdu sa naïve fraîcheur,* mais qu'on ne parle pas de *naïve férocité* comme dans l'ancienne langue. A propos de ce mot il trouve nécessaire d'insinuer ‘que chez les Français, où les idées sont toujours flottantes et où par conséquent les mots ne sont jamais employés dans un sens absolument fixe, le mot *naïf* s'emploie chaque jour tout autrement, à ce point qu'il passe tantôt pour simplement *naturel,* tantôt pour ce qui est *simple,* tantôt pour *piquant*. C'est ainsi qu'ils font de tous les mots, surtout des termes d'art quand ils commencent à avoir *la vogue;* et c'est cette confusion à l'égard de toutes sortes de sciences qui donne sans cesse lieu à des méprises considérables et à des milliers de sophismes avec lesquels ils obscurcissent toutes les vérités, renversent toute morale, par quoi leur langue est devenue le *véhicule* de toutes les sottises et de toutes les erreurs’.[1] - Ceci est un bien frappant exemple de l'esprit d'ergoterie et de fausse généralisation de notre linguiste. Une langue dont les mots n'auraient pas de nuances passerait vite à l'état fossile. Mais ce jugement venimeux est publié en 1821, dans la période où la partialité du poète fait commettre d'autres bévues pareilles au savant,[2] qui avait le tort de vouloir faire de l'étymologie à la lueur de foudres prophétiques.

Et pourtant, ses conférences sur la langue, tenues surtout de 1810 à 1813, ont dû être un stimulant pour des recherches ultérieures, témoin le fragment suivant. Après avoir expliqué que le vieux-français *vair* vient de *varius* = changeant, prenant peu à peu le sens de bleu clair et qu'on rencontre sous la forme de [yeux] *vers* ou *verts,* il dit: ‘On trouve ces formes dans les *Contes dévots* édités par Le Grand [d'Aussy].... Et c'est ainsi qu'on trouve dans le très vieux poème *Le voeu du Héron:*

A ches gorgues polies, ches colieres tirant
Chil oeil vair, splendissant, de beauté souriant,
Nature nous semont d'avoir coeur désirant.

1 *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 99 (1821).
2 *Dichtwerken,* III, 451, 452 (1821).

Bij zulk een gladde hals, een boezem zoo aantreklijk,
Zoo'n blauwend oog vol glans, waaruit de schoonheid lacht,
Vermaant en drijft natuur, dat daar het hart naar tracht.

'La Ravallière pensait que cela signifiait *yeux verts,* et c'est ainsi que Van der Bourg le comprend aussi dans ses annotations sur Clotilde,[1] qui vraiment aurait mérité un meilleur commentateur. - Le *Roman de Perceforest* parle également de la vue exquise, aux tournois, *des clairs visages, des yeux vairs et rians, et des doux regards attrayans des pucelles* qui y étaient spectatrices et en spectacle! - On trouve aussi en quelques endroits *yeux pers,* comme par exemple on en attribue à la belle *Yseult aux blanches mains,* dans *Tristan de Léonnais;* mais cela est dû à une fausse prononciation du *v,* qui, alternant avec *f,* passait à *p* dans certaines contrées.[2] En passant je fais remarquer que chez les Francs c'était la couleur nationale des yeux, comme celle des cheveux était blonde. *Plus jaune que fin or* disent partout les Romans du vieux temps. La couleur noire des cheveux et des yeux est due à la fusion avec les Italiens, les Espagnols et les Maures; de ces derniers viennent aussi *les petits nez retroussés* qu'ils se plaisent à trouver beaux ...'[3]

On voit que cela ne manque pas d'intérêt, et surtout, cela stimule les recherches personnelles. Il faut voir avec quelle joie notre savant, qui veut toujours comprendre ce qu'il apprend, découvre, par la comparaison avec de vieilles formes hollandaises, la construction des mots comme Bois-le-Duc, sauce-Robert, etc; il recommande à ce sujet spécialement la lecture de Joinville. 'Celui qui veut comprendre notre vieille langue, ne peut trop assidûment lire ce travail de Joinville et d'autres vieux écrits français pour l'influence qu'ils ont eue surnotre langue'.[4] Au reste, la plupart des observations sur le français doivent servir à démontrer la supériorité de la langue hollandaise qui est

1 Marguerite Eléonore Clotilde de Vallon-Chalys, prétendue poétesse du XV^{e} siècle. Ces poésies furent éditées en 1804 par Ch. van der Bourg et sont d'un Ossian français (V. *Dichtwerken,* XV, 517-530). Bilderdijk en a traduit quelques-unes. V. *infra* p. 129.
2 Bilderdijk se trompe. *Pers* vient de *persum, couleur de pêche,* puis *bleu*.
3 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* IV, 73, 74 (1825).
4 *Voorlezingen,* p. 57, 258.

plus souple dans ses constructions. Quand le français accumule les génitifs dans: *l'effet de l'art du poète ou de l'orateur,*[1] cette langue est 'pauvre, uniforme et dans son allure toujours lâchement rampante...' En effet, le hollandais a plus de ressources stylistiques ici; on dit 'het uitwerksel van de kunst des dichters of des redenaars; of het uitwerksel van des dichters of redenaars kunst'.[2] Suit la plainte 'que le néerlandais disparaisse de plus en plus du coeur, de l'intelligence et du sentiment' des Hollandais.[3] De même, *Les Epoux réunis*[4] peut donner lieu à une confusion; le hollandais est ici plus riche: 'de echtgenooten hereenigd' of 'de hereenigde echtgenooten'.[5] Il vante la construction hollandaise: 'ik doe dat morgen' [je fais cela demain], au détriment du français: 'je ferai cela demain', avec le futur, et pourquoi? Parce que le strict présent ne peut ni être conçu ni exprimé. 'Les Français disent donc faussement "Je reviendrai demain, lorsqu'il fera beau", parce que ce qui sera n'est pas, et qu'ici l'action de revenir est liée à ce qui est et non à ce qui sera'.[6] Raisonnement bien spécieux qui prescrirait le présent partout ou le supprimerait tout simplement. Puis, la seconde phrase serait plutôt: 'Je reviendrai demain s'il fait beau', si le raisonnement de notre philologue avait quelque semblant de justesse. Probablement le hollandais est ici moins exact que le français, afin d'éviter l'emploi du verbe 'zullen', auxiliaire de temps et de mode à la fois, qui allonge souvent la phrase sans l'éclaircir.

Pourtant, malgré ces boutades sur le français 'qui n'est pas une langue, mais un mélange bizarre de germanique, de latin corrompu et d'italien', Bilderdijk reconnaît 'l'influence civilisatrice de la langue française de la cour sur le néerlandais. influence dont l'allemand est resté privé', de sorte que notre langue [néerlandaise] court même risque, sous l'influence grandissante de l'allemand, de mériter qu'on lui applique le mot de Voltaire: 'M. l'Allemand, je vous souhaite un peu plus de goût et un peu moins de consonnes'.[7]

1 ô Flaubert!
2 *Nederlandsche Spraakleer,* p. 350 (1826).
3 *op. cit.,* p. 351.
4 Titre d'une pièce de théâtre française.
5 *op. cit.,* p. 272.
6 *op. cit.,* p. 374.
7 *Voorlezingen,* p. 314, 364, 193.

Dans un essai de grande envergure,[1] où l'auteur étudie la versification depuis les Grecs jusqu'à ses jours, il constate qu'après l'invasion des Barbares en Italie, la Hollande forme avec la France un seul territoire, la France étant le trait d'union entre la Hollande et l'Italie. Ainsi notre versification allait de pair avec la versification française pendant des siècles après Charlemagne.[2] Maerlant, l'auteur néerlandais, imita les Français. Ne comprenant pas en quoi consistait l'harmonie du vers, on se mit à compter les syllabes. 'On s'y borna jusqu'au siècle de Clément Marot que les Français honorent à bon droit comme le père de leur versification, ou plutôt (car depuis longtemps ils ont passablement oublié leur propre histoire littéraire) qu'ils avaient coutume de regarder comme tel; et l'on sait que ce siècle a été aussi celui de Ronsard et de François I^{er}, et également du célèbre Bartas'.[3] 'L'art de faire de beaux vers réguliers avec la *césure* appelée la *coupe féminine,* Marot l'avait appris d'un Néerlandais, Jean le Maire, dit de Belges, dont Marot témoigne lui-même: *Qu'il l'âme avoit d'Homère le Grégeois*'.[4] La règle qui a régi longtemps la poésie française: le repos obligatoire après la quatrième syllabe dans les vers de dix syllabes, et après la sixième dans l'alexandrin, date de Jean le Maire, donc d'un Néerlandais.

On comprend avec quelle satisfaction le poète constate ce fait qu'il n'a trouvé attesté nulle part dans la littérature française après Du Bellay. La Harpe, son contemporain, qui reconnaît le grand talent de Marot, ne mentionne pas même Jean le Maire dans son *Lycée*. De récentes études ont reconnu que

1 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 89 et suiv.

2 Voir aussi: *Bijdrage tot de tooneelpoëzie,* p. 4.

3 Il est curieux de voir que le Hollandais a mieux compris la grandeur du XVI^{e} siècle français que les Français de son temps: Bilderdijk a écrit ceci en 1810; la découverte de ce siècle, enterré par Boileau, ne date que de 1826, quand Sainte-Beuve publia son ouvrage *Tableau de la poésie au XVI^{e} siècle*. La disposition d'esprit vis-à-vis de cette littérature si riche et si fraîche paraît avoir été la même chez Bilderdijk que chez les Romantiques français. Du reste, Marot et Ronsard ont joui, déjà au XVIII^{e} siècle, d'une nouvelle faveur (La Harpe, *op. cit.,* t. V, 50-69). Il va sans dire que la préférence de notre poète va aux protestants Marot et Du Bartas (*De Geuzen,* II, 357; *De Mensch,* 221).

4 Cl. Marot, *Le Grec,* Epitre, l.V.

le Néerlandais, ‘le père [poétique] de Ronsard’,[1] est bien, au point de vue de la forme, ‘l'un des révolutionnaires les plus radicaux qu'ait connus la littérature française’,[2] et qu'il a été ‘le restaurateur de l'alexandrin’.[3] Bilderdijk se trouve donc avoir été un observateur perspicace en cette matière.[4]

Il concède pourtant que des poètes provençaux avaient déjà appliqué la même règle et la tenaient de l'italien.[5] Eh bien, dit-il, les Français ne sont jamais allés plus loin;[6] et même il est arrivé que leurs meilleurs poètes comme Corneille, ont péché contre cette structure logique des vers. Bilderdijk allègue entre autres le vers:

Arrête une main prête à lui percer le coeur,[7]

où le mot ‘prête’ est trop lié au second hémistiche pour permettre la suspension. Il expose ensuite avec force détails que cela détruit le vers.[8] Puis, il ajoute: Chez nous, en Hollande, on tarda longtemps à adopter l'artifice de Marot; mais la connaissance grandissante des poètes français (surtout Ronsard et Du Bartas, celui-ci pour sa *Première Semaine,* laquelle fut traduite en hollandais par Heynz) fit adopter peu à peu le repos français. Cependant Hooft et Vondel, formés indépendamment de la France, observèrent bien le repos, mais non dans le sens absolu du français que Boileau exprime en enseignant: ‘Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots, suspende l'hémistiche’.[9] Leurs vers seront donc plus variés,

1 C.-D. d'Héricault, *Les Poètes françats*. Paris, Gide, 1861. t. I, 505.
2 P. Spaak. *Jean Lemaire de Belges*. Paris, Champion, 1926. p. 109.
3 *ibid.,* p. 147.
4 *loc. cit.;* on y trouve exactement la même conclusion que chez Bilderdijk.
5 Cette question n'est pas résolue. Voir H.P. Thieme, *Essai sur l'histoire du vers français*. Paris, Champion, 1916. p. 67-72.
6 Au moment de la publication de cet essai (1824), l'alexandrin allait se disloquer.
7 Ce vers se trouve dans *Sertorius,* tragédie de Corneille, I, 1.
8 *Nieuwe Taal en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 108, 109. Il ne faut pas oublier que le poète explique ces choses en 1810, devant un auditoire hollandais qui, à ce qu'il semble, doit s'y être intéressé. La constellation politique s'y prêtait d'ailleurs.
9 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, p. 116; *Bijdrage tot de tooneelpoëzie,* p. 10 (1823). Bilderdijk se trompe sur le compte de Vondel, qui modela, au contraire, l'alexandrin hollandais sur celui de Du Bartas (A. Beekman, *L'Influence de Du Bartus sur la Littérature néerlandaise,* Poitiers, Masson, 1912. p. 117), bien qu'il se permette des écarts (A. Verwey, *Vondels vers* [Le vers de V.]. Santpoort, Mees, 1927. p. 23).

plus riches que le vers français et on aurait bien fait de s'y tenir. Mais voilà qu'au XVIII[e] siècle on commence à imiter servilement les Français, à polir et à repolir, à le lécher et à ôter toute vie au vers![1] C'est pourquoi Bilderdijk, qui peut se vanter d'avoir disloqué l'alexandrin hollandais, prêche le retour à la poésie de Vondel. Il montre par des exemples empruntés à Boileau et à Hooft, comment il faut briser la succession monotone des pieds égaux dans les vers.[2] Ce qu'il recommande particulièrement, c'est l'enjambement 'que le caprice français ne veut souffrir';[3] il se déclare pour la rime, mais contre la rime riche (de *vie: envie, livre: délivre*) qui lui paraît ridicule.[4] Pourtant le vers français ayant peu de rythme, la rime lui sera plus nécessaire.[5] Enfin, pour montrer que la régularité du vers hollandais avec ses pieds égaux est plus monotone que la structure correcte du vers français qui laisse plus de liberté à l'accent, le poète donne deux traductions d'une poésie de Racan, l'une en vers réguliers, à la hollandaise, l'autre en vers irréguliers, à la française. Cette dernière, la voici, à côté de l'original.

1 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 119. *Dichtwerken,* IX, 105 (1811); XII, 327 (1827).

2 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 124.

3 *Dichtwerken,* XII, 327 (1827). On voit que le poète n'est plus 'à la page'. Du reste, La Harpe se plaint déjà qu'on multiplie les enjambements, une des 'sublimes découvertes du XVIII[e] siècle', comme il dit ironiquement (*Op. cit.,* t.V. 70). Un beau spécimen d'enjambement, comparable aux plus beaux rythmes de la poésie romantique française, se trouve *Dichtwerken,* V, 302, où il y a huit enjambements sur dix vers. Le rythme de ce poème (*La prière d'Ezéchias;* 1824) est remarquable parce qu'il ressemble à celui qui a valu de si beaux effets à Lamartine: trois alexandrins suivis d'un vers de six syllabes (Comparez *Le Lac,* dans les *Premières Méditations poétiques*. 1820). On ne retrouve ce rythme, qui convient si bien à un sujet mélancolique, ni avant ni après ce poème, le ton de résignation confiante n'allant pas bien à l'âme fougueuse et militante du poète hollandais. Il est donc probable que Bilderdijk l'a imité de Lamartine, bien que cette même forme de la strophe se trouve déjà dans des odes de J.-B. Rousseau, chez Malherbe et d'autres.

4 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, p. 151.

5 *Dichtwerken* XV, 71 (1798).

En l'Orient de nos années
Tout le soin de nos destinées
Ne tend qu'à nous rendre contents.
Les délices en sont voisines,
Et l'amour, ami du printemps,
A plus de fleurs et moins d'épines.

In den ōpgang van onze dagen
Is 't ālles louter welbehagen,
Wāt ons het lotgestarnte zendt.
Ālles is weelde, minnekozen!
Dōrens wassen niet aan de rozen
Bij den blo□e□i van des levens lent'.

Lorsque ce bel âge s'écoule,
Les soucis nous viennent en foule,
Vénus se retire autre part.
Conservons-en toujours l'envie:
On ne peut trop tôt ni trop tard
Goûter les plaisirs de la vie.

Maar āch! verdwijnt die schoone morgen,
Strāks verdringen zich pijn en zorgen:
Li□e□fde, wellust, en vreugd vergaat.
Doch gri□j□pen we ze nōg in 't vluchten!
Āch: men smaakt des levens genuchten
Nimmer te vroeg, nimmer te laat.[1]

Bilderdijk a fait cette conférence en 1810, l'année de l'annexion de la Hollande. On constate son effort pour marquer le rapport entre les deux langues, en soulignant plutôt ce qui les unit que ce qui les distingue. C'est pourquoi il s'adresse à ceux qui sont ‘exempts de préjugés’.[2] Mais il n'hésite pas à accentuer, un peu trop même, le fait que c'est un Néerlandais (d'expression française) qui a fondé la versification française. De là vient qu'en 1824, à la publication de sa conférence, il n'a eu rien à changer ni à ajouter.

Il est difficile de dire si la versification française a influé sur le vers de Bilderdijk. Il s'est plaint que dans sa jeunesse un vieillard morose - son père? - l'ait chicané et l'ait contraint de lécher les vers. Mais les traces de cette contrainte paraissent s'être effacées d'assez bonne heure. Les odes par lesquelles le jeune poète débute, et qu'il continuera d'écrire en assez grand nombre, suivent le précepte de Boileau: ‘Chez

1 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 130 (1810) et *Dichtwerken,* XIV, 483; la traduction en vers réguliers se trouve dans *Dichtwerken,* XIII, 195. Pourquoi n'a-t-on pas publié les deux traductions côté à côte? Celle que nous citons ici est certainement plus jolie que l'autre. Bilderdijk en jugeait de même (*loc. cit.*) en 1810, et il n'a pas eu à modifier son avis à la publication en 1824 (Voir le ms. à Leyde, n°. 1604, f. 54).

2 *Op. cit.,* p. 131.

elle un beau désordre est un effet de l'art'.[1] Dans ses romances originales, la forme la plus fréquente est la strophe de quatre vers de six, sept ou huit syllabes qu'on trouve aussi bien en France qu'à l'étranger. Le rythme est le plus souvent ïambique. Quand le poète se sert d'un autre mouvement, c'est presque toujours par imitation.[2] Dans les autres poésies, qui sont d'une extrême richesse de construction, le rythme est toujours ïambique. Le vers de dix ou de onze syllabes a régulièrement un accent sur la quatrième syllabe, mais parfois aussi sur une autre, ce qui produit de jolis effets:

[De haan kraaide]
Met zoo'n geluid, zoo krachtig en zoo helder,
Dat Pluto er van opsprong in zijn kelder.[3]

Le vers le plus souvent employé est l'alexandrin qui, dès 1779, montre une grande variété de rythmes. Il est vrai qu'ordinairement la césure se trouve au milieu; mais souvent l'accent se déplace sur la quatrième syllabe:

U ô vermogendste van alle stervelingen,
U smeeken we alle, voor uw voeten neergebukt,
Dat ge ons, door uwe hulp, aan onze ramp ontrukt.[4]

Souvent aussi, l'alexandrin alterne avec l'octosyllabe,[5] comme La Fontaine l'a pratiqué, et comme Marmontel a recommandé de le faire.[6] A côté de ces coupes, on trouve toutes sortes de combinaisons; les enjambements sont fréquents: en un mot, l'alexandrin de Bilderdijk est le plus richement varié qu'on puisse s'imaginer, malgré la monotonie que six ïambes pourraient amener dans un vers germanique, malgré la rime aussi qui est plate comme dans l'alexandrin français.

Bilderdijk a été le plus grand artiste du vers que la Hollande ait eu; qu'il l'ait été à une époque où l'imitation française sévissait,[7] ne fait qu'augmenter sa gloire.

1 Bilderdijk y fait allusion dans *Mengelingen en fragmenten,* p. 21.
2 *Dichtwerken,* I, 91, 164, 303, 309, 455.
3 *Dichtwerken,* I, 488 (1817).
4 *Dichtwerken,* III, 180 (1779).
5 *Dichtwerken,* VIII, 149, 162, 202 et 433-443. Bilderdijk en tire de merveilleux effets. Victor Hugo a pratiqué beaucoup cette forme du vers.
6 Marmontel, *op. cit.,* t. I, p. 118.
7 Ch. van Schoonneveldt, *op. cit.,* p. 5 et suiv.

Gallicismes

> *Les langues, par leurs affinités mutuelles, sont trop liées entre elles pour qu'il ne soit pas permis, dans les cas urgents, de s'emprunter réciproquement un mot... pourvu que le génie de la langue soit conservé*.[1]
>
> *Bilderdijk*

Voilà un point de vue assez large et qui serait excellent s'il ne comportait deux idées assez difficiles à préciser: quand rencontre-t-on un cas urgent, et qu'est-ce que le génie d'une langue? Si le génie d'une langue est l'ensemble des lois syntaxiques et phonétiques qui régissent un vocabulaire propre à un peuple, Bilderdijk l'a fait souffrir plus d'une fois inutilement, tout en étant le plus grand virtuose de la langue hollandaise. C'est que ces cas urgents dont il parle ne sont chez lui, le plus souvent, que des caprices ou des inadvertances. Il faut d'abord s'entendre sur le mot urgence. Le mot hollandais *uniform* en présente un cas concret; le français *uniforme* n'a pas d'équivalent hollandais. Il y a ainsi des centaines de mots hollandais repris tels quels du français.[2] On ne s'en occupera pas ici.

Mais il y a aussi une nécessité artistique qui peut être aussi impérieuse que la première. Quand un grand orateur[3] préfère le mot *tresoren* (pluriel hollandais du français *trésor)* au hollandais *schatten,* il y aurait de quoi s'étonner si ce mot *tresoren,* employé là dans cette phrase, n'était une trouvaille de

1 *De Geuzen,* II, 281. *Dichtwerken,* XV, 122 (1805); *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* III, 168.

2 Cp. J.-J. Salverda de Grave, *De Franse woorden in het Nederlands* [Les mots français dans la langue néerlandaise]. Amsterdam, Müller, 1906. p. 123-126.

3 A. Kuyper, *op. cit.,* p. 31. Bilderdijk emploie aussi le mot *trezoor* (*Dichtwerken,* VII, 75) (1808).

sonorité magnifique. Chez Bilderdijk on voit peu de cette nécessité artistique, si ce n'est dans le style badin où il aime à glisser un mot français pour obtenir un effet comique. Mais alors il a soin de le souligner pour le signaler franchement comme étranger:

Gij danst volmaakt; verstaat het spel;
Borduurt en teekent; maakt filet;
En vangt de heertjens in uw net.

(Mais la jeune fille a beau faire la Française, elle doit s'en tenir à la foi donnée:)

En spijt Redoutes of Salets,
Dat zeg ik,
Jaspar Ouderwetsch.[1]

Les autres cas d'urgence ne sont pas si inévitables que cela, malgré les excuses de notre auteur: 'Je dois bien me servir de mots étrangers, français surtout, car la chose (savoir plier tout d'après des systèmes et des caprices de la mode) est si française et exotique, qu'elle ne se laisse pas concevoir ou exprimer en hollandais'.[2] Suivent alors des termes comme *naïf, illusie, axioma, demagogen,* zich *en spectacle* geven (se donner *en s.), accent, organe, actrice, factice, conventie* etc., pour lesquels il y a un équivalent hollandais.

Outre les emprunts français il y a un certain nombre de gallicismes, expressions ou constructions de phrase, qui sont évidemment des traductions. Les uns et les autres sont répartis assez régulièrement sur toute la vie littéraire de notre auteur,

1 *De eed der meisjes* [Le serment des jeunes filles], *Dichtwerken,* X, 138 (1805):

Vous dansez à la perfection; vous vous entendez au jeu;
Vous brodez et dessinez; faites du filet;
Et prenez les petits messieurs dans votre filet.
... Et malgré les Redoutes ou les Boudoirs,
C'est là ce que je dis, moi,
Gaspard Démodé.

2 *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 199. Il est curieux de voir que M. Mendelssohn dans son traité sur le naïf (*Philosophische Schriften*. Carlsruhe, Schmiederische Buchhandlung, s.d., t. I, 218) dit la même chose sur le même mot *naïf,* ainsi que Lessing: 'Ich brauche dieses französischen Wort [persiflage], weil wir Deutschen von der Sache nichts wissen (*op. cit.,* V, 184)

avec une légère augmentation pour les années françaises de 1795 à 1813. Il est curieux de voir que son premier grand ouvrage en prose, écrit en 1777, réponse à la question: la poésie et l'éloquence sont-elles en rapport avec la philosophie? -, est presque sans gallicismes ni mots d'emprunt, bien que la matière s'y prête particulièrement. Le souci de se montrer le champion de la langue hollandaise plus que le désir de plaire aux juges en sera la cause, puisque dans les annexes, parmi lesquelles se trouve une lettre à un ami,[1] règne le même purisme rigide. Il est regrettable que cette première ardeur ait si peu duré. Le génie inventif de Bilderdijk aurait pu doter la langue hollandaise d'une riche collection de termes d'art et de science.

Il ne faut pas douter que notre poète ait négligé de faire cela à bon escient. Dans un compte-rendu, présenté le 8 mai 1809 dans l'assemblée de la IIe classe de l'Institut Royal, Bilderdijk formule les vues de la commission chargée par le roi d'épurer la langue hollandaise de mots hybrides, comme suit: la langue ne doit pas être appauvrie par une délicatesse exagérée, de sorte que les mots qui ont acquis droit de cité, ou qu'on ne saurait remplacer complètement par un terme indigène, subsistent, pour ne pas nuire à la clarté de la langue; ce seront les termes de science, de métier, d'art et de palais. En outre, on conservera même les termes qui, sans être indispensables, enrichissent la langue en créant des synonymes qui ne servent qu'à varier le style, comme *filosoof* et *wijsgeer,* à condition que le mot hollandais ne soit pas supplanté par le terme étranger. Mais, dit la commission, il faut surtout se garder de remplacer un mot français par un terme allemand.[2]

On le voit: la porte allemande se ferme, la porte française reste grande ouverte; l'orientation de la langue hollandaise continuera à être nettement latine, et pour varier le style, l'artiste, et surtout Bilderdijk, pourra orner ses phrases à l'aide

1 Feith, 8me annexe.

2 Réplique à ceux qui avaient commencé à prôner en Hollande le purisme allemand. Cp. C.G.N. de Vooys, *Duitse invloed op Nederlands purisme omstreeks 1800* [L'influence allemande sur le purisme néerlandais aux environs de 1800] dans *De Nieuwe Taalgids* [Le nouveau guide linguistique], XXI, 35; voir *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* III, 163; IV, 188.

de joyaux empruntés à la belle voisine. Mais ces bijoux seront souvent du strass, comme on le verra.

Mots d'emprunt

La liste qui va suivre, est loin d'être complète; elle est plutôt une collection d'échantillons. Elle suit l'ordre chronologique; une liste à part sera consacrée au grand ouvrage en prose *Geschiedenis des Vaderlands,* pour des raisons exposées plus loin.

Ecrivant en hollandais à la Baronne de Lannoy, Hollandaise de culture française, Bilderdijk emploie en 5 lignes les mots: *maximes, applicatie, discussie, gemodificeert, gedetermineert,* niets *generaals* (rien de général), *isolé;*[1] plus loin: *absolveeren, getenteerd* (tenté), *flattant*.[2] Il va sans dire que les gallicismes se multiplient quand le poète, en exil, doit se servir du français pour s'entretenir avec les gens. Au début, ses lettres, surtout celles écrites à sa femme, sont assez exemptes de taches étrangères;[3] c'est qu'elles sont toujours un peu froides et que sa femme n'a pas beaucoup de culture. Une lettre enjouée au contraire qu'il écrit à sa belle-soeur, femme de beaucoup d'esprit auprès de laquelle le poète est certain d'avoir du succès avec ses saillies, est émaillée de fleurs gauloises.[4] On y lit (p. 416): *resultat, conjecturen, charakter, commitée, delibereeren, conclusie, concludeeren, intellectueel, physiq;* (p. 417): een *ruse de* [femme], *pourtrait, accoucheur, corrigeeren, employ, interesseeren;* (p. 419): *public comptoir, politique* bussiness (!), *dependent, gouvernement, distantie;* (p. 421): *sentiment, tournure, politesse* bewijzen, *imposant* schoon, *grossier* van leden, *qualiteit, soupes;* (p. 422): *revolteeren, sceptische dispositie, medicamenten;* (p. 423): *gedistingueerd, geografie, historie, respectabele geniën, temperament, enfantin, gemaniert, aimable* en *respectable* wezens, *insupportabel vain, insolent, rigide, unic;* (p. 424): *egaliteit, constitutie, poeëten, charlatanisme, solide, profond, universeel, scenes, manufacturen* (le holl: fabrieken!), *metier, arbitrair;* (p. 425): *decideeren* in 't *civile,* 't

1 *Brieven,* I, 136 (1785).
2 *Brieven,* I, 140 (1785).
3 J.C. ten Brummeler Andriesse, *op. cit.,* 203 et suiv.
4 *Livre d'Or,* p. 416-428. (1797).

crimineele, executie, ridicul, plaisir, violent, cruelle vesicatoriën, lavament, appliceeren, pour la rareté du fait; (p. 427): *troupen, monteering, exercitie, universeel* en groot *point, retireeren, strikt,* ik heb mij te *loueeren* (= se louer de), *bandage;* (p. 427): *insignifiant*.

Puis, dans différents ouvrages: *empressement,* een proces *entameeren, enorm, enfin, ignoreeren, temporaire* commissie, *resulteeren, provisioneel* ergens *resideeren, qualiteit deploieeren, personeel attachement,* de *politesse* der ministers is ge*proportioneert* naar het werk dat de *Souverain* van iemand maakt; ik *jouïsseer van* een zeer *gedistingueert* aanzien, en zulks *personeel;*[1] er *existeert, contretemps,* dit *recueil, brillant* leven, *zich soutineeren* (se soutenir), *remplaceeren, geaccableert,* 't hof *frequenteeren,* de *assemblés, offensie (offense* = beleediging), *bizar* denken;[2] een woord *in* ent *(en* ent = se terminant en *ent)*.[3] Dans une lettre de 1809, sur une seule page, on rencontre: *glorie, catastrophe, remplaceeren, fragment, genealogiën, positie, materie, confundeeren* (confondre), *praeferentie, geattacheert* (gehecht aan, gesteld op), *plaisir, applicatien, conform, observatie*.[4] Puis: iemand *à l'erte* houden (pour *all'erta),* een *lumineus idee*.[5]

Le départ des Français en 1813 ne change rien au style de Bilderdijk: il continue de se servir de gallicismes quand d'autres surveillent mieux leur plume.[6]

En 1814: ik *reprocheer* mij; *reprochabel;* maar aan een Ambassade *geattacheert* te worden? *Vous n'y pensez pas*.[7] *Private confiances* kosten mij oneindig[8] (= m'en coûtent infini-

1 J.C. ten Brummeler Andriesse, *op. cit.,* 287-289 (1797).
2 *Brieven,* II, 26, 27, 28, 29, 30 (1805) le poète donne toutes ses leçons en français.
3 *Dichtwerken,* X, 135 (1805).
4 *Brieven,* III, 16.
5 *Opstellen,* II, 84.
6 Willem de Clercq qui, jusqu'en 1813, écrit son journal intime en français, recourt au hollandais aussitôt après la délivrance de la Hollande, pour se servir de temps en temps encore d'anglais, d'italien et de français. Ni pour lui, ni pour Bilderdijk il n'est vrai que ‘pendant les années de la domination française sous le frère de Napoléon, le roi Louis et sous l'empereur lui-même, le français [ait] subi une éclipse, parce que la haine du dominateur inspirait à beaucoup de Hollandais une certaine antipathie pour votre langue [française]’, comme l'assure M.J.-J. Salverda de Grave dans *l'Influence de la langue française en Hollande* (Paris, Champion, 1913. p. 17).
7 *Briefwisseling Tydeman,* II, 10, 11.
8 *Op. cit.,* II, 12.

ment; cette phrase a été pensée en français); en gij weet, *je m'en mêle un peu, s'il s'agit de faire le prophète*.[1] *Mon chancelier dira le reste,* zei Lodewijk XIV altijd;[2] de warmte heeft mij *geabîmeerd;*[3] *naïf, niais, bigarrure;*[4] een Fransche *Cuisinier* is d'Almacht hier te sterk (avec un effet comique);[5] *en vogue;*[6] sur une page de lettre à Da Costa: *pietiet, motiven, egaliteit* van geest en karakter, *invectiven, geparenteerd;*[7] *à tort et à travers* kritiseeren; het *tumultueuse* van 't opstel; een *hors-d'oeuvre, badinage, pitoyabler* gedachtenisse, *curieus;*[8] hooglijk *offensant;*[9] dans une demi-page: *choquant, kwaliteit, methodique orde* (= d'ordre méthodique), *details, redites* (= répétitions), *egaal;*[10] En wat zullen we zeggen? *C'est que l'homme est toujours enfant;*[11] 't uiterlijk van *femme belesprit;*[12] waarom laat men mij niet stil en ongemerkt uitsterven, als de Franschen zeggen, *de ma belle mort?*[13]

Gallicismes (expressions hollandaises ayant une tournure française). En 1779, Bilderdijk traduit: Peu s'attendent de mourir sçavants, par: Weinigen zijn bevreesd, *geleerden te sterven,*[14] construction qui revient souvent encore. Puis: *zich toejuichen*[15] (= *s'applaudir:* zich gelukkig achten), expression qui revient souvent; ik onderschrijf *er aan*[16] (= j'*y* souscris = ik stem het toe); tevreden *van* (= content *de);* omdat zij niet kunnen *penetreeren* de *oneindige* plichten van zoo verschillende *natuur,* die uwe betrekkingen op u leggen[17] (oneindig = infini; natuur = nature: aard, toute cette phrase a été pensée en français); *zich van iets gevoelen*[18] (= *se ressentir de q.c.* = ergens de gevolgen van ondervinden); dat vloekbre minnenijd *nooit hart* had ingenomen (jamais + subst. sans article);[19]

1 *Briefwisseling Tydeman,* II, 158 (1816).
2 *Op. cit.,* II, 211 (1817).
3 *Brieven,* III, 294 (1819).
4 *Dichtwerken,* XV, 194, 195 (1820).
5 *Op. cit.,* VII, 262 (1820).
6 *Brieven,* III, 172 (1823).
7 *Brieven,* IV, 105 (1823).
8 *Brieven,* III, 127, 140, 143, 144, 161.
9 *Dichtwerken,* XIV, 85 (1825).
10 *Brieven,* IV, 242.
11 *Nederlandsche Spraakleer,* 293 (1826).
12 *Dichtwerken,* XIV, 173 (1826).
13 *Briefwisseling Tydeman,* II, 270 (1829).
14 *Verhandeling 1779,* p. 156.
15 J.C. ten Brummeler Andriesse, *op. cit.,* 49.
16 *op. cit.,* 66.
17 *Lettre* du 19 juin 1802. Mns. XCIX, Acad. Roy. Amsterdam.
18 *De ziekte der geleerden, postface,* 7 (1807).
19 *Dichtwerken* III, 368 (1807).

zich ontdekken (= *se découvrir:* ontdekt worden);[1] schikken *van* iets (= disposer de q.c.: over iets beschikken);[2] 't wordt *een goed* te leven (= *un bien:* goed);[3] zich iets *herroepen* (= se *rappeler:* zich herinneren);[4] Vrouw Ada *weigert zich* aan alles (= *se refuser à* = zich onttrekken aan);[5] uw *teerheid* is mij *waard* (= votre *tendresse* m'est *chère:* uw liefde is mij dierbaar;[6] het *heelal* (= *l'univers:* de wereld).[7] Uw redding kost hem *den dag* (= *le jour:* het leven);[8] dat keert *aan* Uw herdenking weer (= revenir *à* la mémoire: in de herinnering terugkomen);[9] om nooit te *zijn* gebluscht (= *être:* worden);[10] het volk vervloekt hen mooglijk *dood* (= il les déteste *morts* = als ze dood zijn);[11] sterf *Romein* (= meurs en citoyen romain = als Romein;[12] bepalen *aan* (= borner *à:* tot);[13] hij heeft, *de eerste,* onze natie hare oogen beginnen te openen (= *le premier:* het eerst);[14] borgen *aan* iemand (= emprunter *à* = bij);[15] die in 't albestuur *voorzit* (= présider à = leiden);[16] de grond *herbouwde zich* (= se rebâtit: werd herbouwd);[17] gij, ô *voorwerp al te waard (trop cher objet* [de mon amour];[18] aan *'t voorhoofd* der troepen (= le front = het front):[19] *zich beklagen van* (= *se plaindre de:* klagen over);[20] ik nam *de partij van* terug te keeren (= je pris *le parti de:* ik nam het besluit);[21] ...zich met dat punt eenigszins bezig hield. *Punt*, *dat* mij naderhand... (= Point qui: welk punt);[22] *overreed* van het eenig menschelijk schepsel te zijn in een land... (= persuadé: overtuigd);[23] een hoop *van* monsters (un tas *de:* een hoop m.);[24] daar *is* er die... hebben (= il y en *a:* zijn);[25] *ongevoelig* gebeuren (= *insensiblement:*

1 *loc. cit.*
2 *Op. cit.*, IX, 58 (1808). Expression fréquente dans les tragédies du XVIII^{e} siècle. Cp. Ch. van Schoonneveldt, *op. cit.*, p. 148.
3 *Dichtwerken*, IX, 69.
4 *Kormak*, p. 119. Cp. Ch. van Schoonneveldt, *op. cit.*, p. 169.
5 *Dichtwerken*, IV, 51.
6 *Op. cit.*, IV, 61.
7 *Op. cit.*, IV, 96. Cp. van Schoonneveldt, *op. cit.*, p. 156.
8 *Op. cit.* IV, 133. Cp. *ibid.*, p. 155.
9 *Op. cit.*, V, 194 (1809).
10 *Op. cit.*, IV, 146.
11 *Op. cit.*, IV, 149.
12 *Op. cit.*, IV, 152.
13 *Het Treurspel*, p. 146.
14 *ibid.*, 161.
15 *ibid.,* 193.
16 *ibid.*, 194.
17 *Dichtwerken,* II, 351.
18 *Op. cit.*, II, 367 (1810). Cp. *ibid.*, p. 158.
19 *Op. cit.*, II, 373, 400 (1810).
20 *Op. cit.*, VII, 103 (1811).
21 *Luchtreis* [Voyage aérien]. Groningue, Wouters. 1813. p. 29.
22 *ibid*, 47.
23 *ibid*, 56.
24 *Dichtwerken*, VII, 201 (1818).
25 *Brieven*, IV, 217, et ailleurs.

onmerkbaar);[1] een zegen *beproeven* (= *éprouver:* ondervinden).[2]

Il y a en outre quelques expressions qui peuvent être des *gallicismes* ou des *germanismes:*

zich behagen (= *se plaire à, sich* gefallen);[3] dien zullen de Eeuwen *zich* vertellen (= *se* dire, *sich* erzählen: elkaar);[4] *onze kennissen* (= *nos connaissances,* unsere Kenntnisse: onze kennis);[5] men reikte *zich* de handen, omhelsde *zich* (= *se, sich*: elkaar); *zich naad'ren* (= *s'approcher, sich* nähern: naderen).[6]

La *Geschiedenis des Vaderlands* [Histoire de la Patrie] a été principalement composée de 1817 à 1819, en vue de conférences devant une petite élite d'étudiants qui avaient assez de culture française pour que la langue ne les rebutât pas. Ici, dans l'intimité du cabinet d'étude du maître vénéré, le savant conférencier peut se laisser aller au penchant de tout Hollandais cultivé à larder son langage de termes étrangers. C'est que ceux-ci ajoutent parfois une nuance que la langue maternelle n'a peut-être pas, nuance d'ironie aussi parfois;[7] et puis, le terme étranger a une sonorité qui prête à l'idée exprimée un prestige d'autant plus grand qu'à travers le mot français on entrevoit le latin. Comme Bilderdijk a été avocat, on remarquera de nombreux termes de jurisprudence. La matière s'y prête, ainsi qu'aux termes de politique et d'art militaire, sciences que l'auteur avait étudiées autrefois dans des livres français très nombreux.

Bien que l'auteur des douze volumes d'histoire reproche à Wagenaar, historien hollandais, de fuir trop les termes techniques étrangers,[8] il serait difficile de prouver que l'abondante liste qui va suivre ne présente que des cas d'emprunt urgent. Au contraire, on serait tenté de supposer que le français, la seule langue étrangère que Bilderdijk a parlée, a hanté ce

1 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 114.
2 *Dichtwerken,* XII, 272 (1827).
3 *Het Buitenleven,* 140 (1802).
4 *Dichtwerken,* XII, 113 (1808).
5 *Het Treurspel,* 156 (1809).
6 *Dichtwerken,* II, 378 (1810).
7 Cp. J.-J. Salverda de Grave, *De Franse woorden in het Nederlands,* p. 123.
8 *Geschiedenis des Vaderlands,* X, 332.

cerveau omniscient, et on ne peut que s'étonner que le poète, rachetant les péchés du prosateur, écrive une langue si pure le plus souvent. Quelle cloison étanche a donc séparé les deux consciences?[1]

Dans la triste collection imprimée à l'appendice on remarquera un grand nombre de mots d'emprunt qui ne s'emploient nulle part ailleurs. Il y a encore un certain nombre d'expressions françaises citées en français pour enjoliver le style, ou pour faire ressortir leur authenticité, ou simplement parce que le terme étranger lui venait plus promptement que le mot hollandais. Il y a ensuite un grand nombre de mots familiers à tout Hollandais instruit, et que l'auteur ne voudrait pas bannir du domaine paternel, parce qu'ils permettent de varier le style. Parfois l'auteur se mêle à la conversation française que ses personnages ont eue, ce qui est extrêmement curieux et montre bien la vivacité avec laquelle il déroulait son histoire.

Somme toute, cette liste est éloquente dans sa sobriété. L'auteur a tout simplement écorché çà et là sa chère langue maternelle. S'il a pu dire à bon droit, parlant de sa poésie:

> *Verser à flots le trésor de la langue hollandaise,*
> *Cela est ma gloire, et rien que celal,*[2]

il n'aurait pas pu en dire autant de sa prose. Heureusement, il y a des excuses. La première est que Bilderdijk travaillait toujours avec une précipitation fiévreuse; la seconde, qu'il considérait la prose comme un genre inférieur qui était toujours assez bon du moment qu'il exprimait ce qu'on voulait dire; et la troisième, c'est que pour son *Histoire de la Patrie* il n'a plus eu l'envie, à soixante-dix ans, de reviser son travail. 'La publier moi-même, écrit-il, serait, je crois, humiliant pour moi'.[3] Aussi le manuscrit a été publié par son ami Tydeman, après la mort de l'auteur. Sans cela, on serait tenté de retourner malicieusement la phrase indignée qui revient chez lui plusieurs fois: *C'est ainsi qu'on écrit l'histoire!* et de demander simplement: Est-ce ainsi qu'on écrit l'histoire de sa patrie?

1 Les gallicismes employés dans les tragédies de Bilderdijk se trouvent aussi dans les tragédies du XVIII[e] siècle. Cp. Ch. van Schoonnevelt, *op. cit.,* chap. V.
2 *Dichtwerken* VIII, 145.
3 *Briefwisseling Tydeman,* II, 238.

Bilderdijk traducteur

> '*Aux novices de la poésie il ne serait pas inutile, aux compétents il serait peut-être amusant de remarquer mes écarts [de traduction] et de s'en rendre compte*.'
> *Bilderdijk*[1]

Les traductions occupent une place considérable dans l'oeuvre de Bilderdijk. On pourrait y voir une marque de pauvreté d'invention. Ce reproche, qu'on a adressé au poète déjà de son vivant,[2] n'est ni tout à fait juste ni tout à fait immérité. Bilderdijk est grand surtout comme poète lyrique: son âme avec ses amours, ses haines, ses admirations, ses passions, ses profondes détresses et ses aspirations éperdues vers l'Absolu, est la source inépuisable de son inspiration poétique. Dès qu'il quitte l'idée pour aller à l'action, il devient plus ou moins maladroit, de sorte qu'il empruntera très souvent un thème à un autre pour l'expression des élans de son coeur. D'autre part, il n'y a pas un seul poète hollandais qui ait écrit autant que Bilderdijk en dehors de ses traductions; il n'y a pas un seul poète hollandais, il y a peu de poètes au monde qui aient, comme lui, accumulé une telle quantité de connaissances, qui aient dominé leur siècle du regard et qui ne se soient pas lassés de chercher, d'interroger les grandes figures du passé ou du présent et de leur emprunter ce qu'ils y trouvaient à leur convenance. Nest-ce pas la recherche, par-dessus les foules et les siècles, d'une famille spirituelle, le besoin de sortir de la solitude morale qui a tourmenté les grands esprits, et qui

1 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden*, I, 16.
2 I. da Costa, *De mensch en de dichter Bilderdijk* [L'homme et le poète B.]. Haarlem, Kruseman, 1859. p. 154, 155.

doit avoir oppressé le géant de la petite Hollande.

Pour Bilderdijk, qui dormait peu et était possédé d'un besoin fiévreux de travail, traduire était un délassement d'esprit, qui le reposait de ses accès fous de rythmer et de rimer ce qui montait de son moi profond. ‘L'épanchement et le débordement de mon esprit est si épuisant qu'il faut de temps en temps s'en reposer, sans pouvoir laisser de le déverser toujours. De là toutes mes imitations’.[1] Et ainsi il a enrichi le trésor national de la langue en y versant l'or étranger.[2] De plus, le fol engouement pour tout ce qui vient de l'étranger, qui aujourd'hui encore est un des traits caractéristiques du Hollandais, le rendait jaloux à l'égard de sa belle langue et de son cher pays: ‘au moyen de mon chant je réduisis au silence des oracles étrangers!’[3] De là vient aussi que le poète, au lieu de traduire, a plutôt remanié, façonné à la hollandaise les produits de l'art étranger. Ses traductions sont donc des adaptations, de ‘belles infidèles’.

En général elles ont un accent plus fort que l'original. ‘C'est, dit le poète, que l'éloquence française et l'éloquence anglaise ont toujours quelque chose de léger, d'imprécis, parce que ces langues ne sont pas susceptibles des mille nuances qui appartiennent à la nôtre et qui donnent aux impressions émoussées et fondantes un contour précis où l'âme trouve du repos. On constate le mieux ces imperfections des langues étrangères en traduisant; alors il est le plus souvent difficile de ne pas y ajouter et de préciser, avec le résultat que nombre de sophismes se trahissent qui passent inaperçus dans l'original. On sent aussi combien l'habitude de ces langues étrangères et de leurs idées fugitives et vagues devait détruire le bon sens de notre nation’.[4] Ce besoin de préciser dont parle le poète, dégénère chez lui facilement en une tendance à grossir, à accentuer les lignes.

Du reste, Bilderdijk se rend bien compte qu'une copie n'est

1 *Brieven,* II, 213.
2 *Dichtwerken*, XII, 124.
3 *Op. cit.*, XII, 109.
4 *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* I, 107. Le premier mouvement après la lecture de cette citation sera de se dire: quel chauviniste! Mais n'oublions pas que Bilderdijk critique ici le français des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles qui était loin d'être celui de Victor Hugo.

qu'une copie: ‘Pour savourer le vrai goût et le vrai parfum, il faut boire à la bouteille d'origine’.[1]

Dans la longue série d'imitations, commençant par une féerie française et finissant par les *Quatrains de Fénelon*[2] le français n'occupe pas la première place. Elle revient au grec et au latin, puis viennent l'anglais et le français. Une place relativement petite est réservée à l'allemand, à l'italien, à l'espagnol, aux langues orientales, etc. De toutes ces langues, il n'y avait que le français qui fût bien connu du public cultivé. Si pour les autres langues son choix a donc pu être guidé par son désir d'instruire, pour le français il n'y a eu que son plaisir d'artiste qui a décidé de ses préférences. Et cet artiste est sensuel et spirituel d'abord, puis, quand les souffrances l'auront rapproché de Dieu, il inclinera vers la poésie moralisatrice. Ainsi, dans sa jeunesse, Bilderdijk s'amuse à mettre en vers hollandais deux comédies en prose de P. de Saint-Foix, deux petites poésies du sensuel P.-J. Bernard,[3] et un conte galant de Voltaire. Plus tard il imitera *L'Homme des Champs* de Delille plutôt pour le plaisir des autres que pour le sien propre, et il traduira *Cinna* de Corneille sur la demande du roi Louis-Napoléon. Quelques fragments du grand poème du Cardinal de Bernis *La Religion vengée*, et différentes petites poésies de Fénelon, de Lamartine, de Lebrun, de Racan, de Clotilde de Vallon Chalys complètent la série.[4]

Les imitations que notre poète a faites dans sa jeunesse pour se faire la main et qui doivent avoir été nombreuses, ont été livrées par lui à un autodafé salutaire. Seule, la saynette inédite *Het Orakel,* d'après *L'Oracle*, comédie en un acte en prose de M. de Sainte-Foy,[5] a échappé au feu,[6] et constitue un curieux spécimen de l'habileté poétique du jeune auteur.

1 Conclusion d'un spirituel dialogue entre le traducteur et le lecteur (*Dichtwerken,* XIII, 148).
2 V. *infra,* p. 130.
3 *Dichtwerken,* IX, 400; X, 59. Il a pris la supercherie du marquis de Surville au sérieux.
4 Voir la liste des imitations, dressée par J. Pan, dans *Dichtwerken*, XV, 353-410.
5 Paris, 1740. La pièce française a été beaucoup applaudie en France et en Allemagne (La Harpe, *op. cit.,* t. IX, 373; Lessing, *op. cit.,* t. V, 296). La Harpe la blâme parce qu'elle ‘parle plus aux sens qu'à l'esprit et au coeur’.
6 Académie Royale des Sciences, à Amsterdam. Mns. LXV.

Le sujet correspond bien à sa vie isolée: Une fée a élevé son fils loin du monde, mais ne peut empêcher qu'il rencontre un jour une admirable forme humaine qu'il ne connaît pas et qui jette le trouble dans son jeune coeur. Cette forme humaine se trouve être une princesse dont l'Oracle a prédit qu'elle ferait le bonheur du jeune homme à condition qu'il fasse semblant d'être sourd, muet et insensible. Le jeune homme essaie donc d'être immobile et impassible, mais quand la princesse commence à parler d'amour, il ne peut se contenir: la nature est plus forte que la convention. Et c'est là une leçon morale allant à merveille au jeune poète qui ne cessera de la répéter pendant toute sa vie.

Cette imitation qui, sur l'original, a l'avantage d'être en vers, montre déjà les qualités et les défauts qui marqueront toujours le style de notre poète: à côté d'une maîtrise déjà étonnante du vers, on constate le besoin d'accents forts,[1] et la suppression ou le changement des passages qui ne lui plaisent pas.

La deuxième petite comédie de Saint-Foix que notre poète a traduite *Deucalion et Pyrrha,*[2] présente le même caractère que la première. L'amour, bienfaiteur du coeur humain et de l'univers, et qui se fait jour malgré la fière réserve d'une âme élevée, est encore le thème de cette pièce.

L'imitation du conte en vers de Voltaire *Ce qui plaît aux Dames,*[3] *Ridder Sox,*[4] est un indice que la frivole sensualité du spirituel Français n'a encore rien de repoussant pour Bilderdijk, comme elle a amusé un public international à cette époque.[5] Avec quel plaisir folâtre il versifie l'histoire du gentilhomme qui s'acquitte bravement d'un écoeurant devoir

1 'Je suis une ignorante', dit la princesse. 'Ik ben een botmuil', [une lourdaude], traduit Bilderdijk.
2 *Dichtwerken*, III, 251-275 (1775).
3 *OEuvres complètes*, II, 693.
4 *Le chevalier Sox (Dichtwerken,* I, 339-355; 1793).
5 Cp. *Lessing, op. cit.,* t. V. 135. Favart en avait fait une comédie. Voltaire a emprunté la matière de ce conte, d'origine gauloise, à Dryden (*Le conte de la Femme de Bath)*, qui avait remanié le conte assez simple et décent de Chaucer. C'est Voltaire qui lui a donné le caractère grivois que Bilderdijk a un peu tempéré dans son imitation. Cp. A.C. Hunter, *Le conte de la Femme de Bath. Revue de Littérature comparée,* 1929, I, p. 119 et suiv.

auprès d'une vieille sorcière et qui se trouve récompensé en voyant que la vieille s'est transformée en une jeune fille délicieuse...! Bien que l'excuse alléguée par Lessing: 'Plaisanterien muss man nicht zergliedern wollen',[1] ne suffise par pour disculper notre poète d'avoir imité le conte libertin de Voltaire, il ne faut pas oublier que le XVIII[e] siècle avait habitué les oreilles à une élégante friponnerie littéraire.

Quelle différence avec *La Prière* de Fénelon[2] que notre poète met en vers hollandais.[3] Il se trouvait à Londres, où, tout comme Chateaubriand, il se laissait faire la cour, - il n'était pas ingrat -, par une jeune fille à qui il donnait des leçons. Bientôt, cédant au doux enivrement d'un printemps nouveau, il se laissa aimer et aima; mais il était encore légitimement marié à celle qu'il n'aimait plus et qui avait refusé de le suivre. Les troubles de sa conscience ne lui laissèrent pas de repos. La prière de Fénelon, copiée sur un bout de papier, lui fournit le texte d'une admirable poésie, cri angoissé lancé vers la Lumière. Pour permettre une comparaison des deux textes, voici le hollandais et le français rapprochés:

Gebed

Genadig God, die in mijn boezem leest!
Ik vlied tot U, en wil, maar kan niet smeeken.
Aanschouw mijn nood, mijn neêrgezonken geest,
En zie mijn oog van stille tranen leken!

Ik smeek om niets, hoe kwijnend, hoe bedroefd.	*Je ne sais ce que je dois Te demander*.
Gij ziet m'een prooi van mijn bedwelmde zinnen:	
Gij weet alleen hetgeen uw kind behoeft	*Toi seul sait ce qu'il nous faut*.
En mint het meer, dan 't ooit zich zelf kan minnen.	*Tu m'aimes mieux que je ne sais m'aimer moi-même*.
Geef, Vader, geef aan uw onwetend kroost	*O Père, donne à ton enfant*

1 *loc. cit.*

2 *Méditations sur divers sujets, tirés de l'Ecriture sainte,* n°. XVIII. *OEuvres* de Fénelon, éd. Aimé-Martin, 1838, t. I, 242, col. 2 (Cp. Kollewijn, *op. cit.,* I, 265).

3 *Dichtwerken,* V, 10. *Gebed* (1796).

Hetgeen het zelf niet durft, niet weet te vragen!	*Ce qu'il ne sait pas lui-même demander*.
Ik buig mij neêr; ik smeek noch kruis, noch troost;	*Je n'ose demander ni croix, ni consolation; je me présente seulement à Toi*. Je t'ouvre mon coeur. Voi mes besoins que je ne connais pas: *Voi et fai selon Ta miséricorde*.
Gij, doe naar Uw ontfermend welbehagen!	
Ja, wond of heel; verhef of druk mij neêr:	*Frappe ou guéris, accable ou relèvemoi!*
'k Aanbid Uw wil, hoe duister in mijne oogen:	*J'adore toutes Tes volontés sans les connaître*.
Ik offer me op, en zwijg, en wensch niet meer:	*Je me tais, je me sacrifie, je m'abandonne,*
'k Berust in U, ziedaar mijn eenigst pogen!	*Je n'ai plus d'autres désirs que ceux d'accomplir Ta volonté*.
Ik zie op U met kinderlijk ontzag:	
Met Christenhoop, noch lauw noch ongeduldig.	
Ach, leer Gij mij, hetgeen ik bidden mag!	*Apprens-moi à prier,*
Bid zelf in mij, zoo is mijn beê onschuldig.	*Prie Toi-même en moi*. (Amen)

La version hollandaise apporte à la résignation de l'original ce sentiment d'angoisse des coeurs engagés dans le péché secrètement chéri. Et comme le vers hollandais, tout en traduisant exactement, coule d'une façon naturelle!

Le chef-d'oeuvre de Bilderdijk en matière de traduction est sans doute son *Buitenleven,*[12] imitation de *L'Homme des Champs,* de Jacques Delille. Dans le pays de Goethe et de Schiller, l'abbé Delille passait alors, en 1800, parmi les réfugiés, pour un grand génie; dans sa patrie il était le seul poète de quelque envergure,[2] et presque le chantre officiel,[3] couronné, depuis longtemps, des éloges de Voltaire.[4] Réfugié, il passe l'été de 1798 à Brunsvic, très répandu dans les cercles intellectuels. Il y connaît le fameux Zimmermann, avec les conseils duquel il achève quelques chants du poème des *Trois règnes*

1 *Dichtwerken,* VI, 274-362.
2 A. Chénier ne comptait pas encore.
2 G. Lanson, *op. cit.,* p. 841.
3 *OEuvres complètes de J. Delille*. Bruxelles, 1817, t. I, Notice, p. X.
4 *OEuvres complètes de J. Delille*. Bruxelles, 1817, t. I, Notice, p. X.

de la nature.[1] Ce Zimmermann est un ami intime de Bilderdijk, un des rares Allemands qu'il ait estimés. Delille y fréquente aussi la maison du vieux Melchior Grimm, aux petitesfilles duquel Bilderdijk donne des leçons de dessin, et qui invite de temps en temps le professeur de dessin à dîner.[2] Si les deux poètes ne se sont pas rencontrés, et tout prête à le croire,[3] le Hollandais a certainement entendu les échos de l'admiration dont Delille était entouré.

On peut s'étonner aujourd'hui qu'un grand poète et un esprit profond comme Bilderdijk ait consenti à imiter un Delille dont la gloire littéraire a été éclipsée si complètement depuis le romantisme qu'il ne compte plus guère dans l'histoire de la littérature française. Et cela, quand il y avait en Allemagne cette magnifique éclosion d'une poésie nouvelle, profonde, que tant de Français saluaient déjà comme une nouvelle aurore.

Ce n'est pas que Bilderdijk fût fermé à l'esprit nouveau qui soufflait en Europe: il traduisit, avant et après Delille, Ossian qui lui rappelait Homère et la poésie vraie. Mais le génie allemand lui était insurmontablement antipathique. La langue et la littérature allemandes, qu'il connaissait assez bien, lui inspiraient une horreur sacrée qu'il n'a jamais su vaincre, bien qu'il ne soit pas resté aveugle au mérite de Goethe.

En outre, les grands ouvrages littéraires français avaient déjà été traduits tant de fois qu'il ne se sentait pas disposé à ajouter une nouvelle traduction au nombre. Quand *L'Homme des Champs* de Delille parut et qu'on invita notre poète à le mettre en hollandais, il consentit, mais il ne se trompait pas sur la valeur de l'ouvrage français. ‘Bien loin d'y voir un chef-d'oeuvre’, il y trouva ‘une versification soignée’, et plusieurs ‘beautés de détail’, et surtout ‘du bon français’, ce qui, ajoute-t-il, était très rare et un mérité extra-ordinaire.[4] Même, il y découvrait de la poésie, de sorte que le poème lui

1 F. Baldensperger, *op. cit.*, t. I, 262.
2 *Erinnerungen einer Urgrossmutter*. Kath. Freifrau von Bechtolsheim (née Comtesse Duroux de Bueil). Berlin, 1902. p. 67.
3 Bilderdijk ne parle pas d'une rencontre avec le Français. Mais il ne dit pas non plus qu'il a connu Grimm.
4 *Dichtwerken*, XV, 74.

'inspirait une sorte d'intérêt'.[1] Cet éloge n'est pas exagéré. Il est même plus juste, moins partial et moins aveugle que la plupart des appréciations contemporaines ou ultérieures.[2]

L'enthousiasme du poète, assez réservé déjà, a diminué encore à mesure que son travail avançait; il ne tarda pas à constater le caractère superficiel de cette poésie de salon, et il dut, comme presque toujours, combattre l'idolâtrie aveugle de la foule qui admire le clinquant. Aussi y avait-il un abîme entre le catholique français assez fortement déiste, et le protestant orthodoxe hollandais qui ne songeait pas un instant à mettre en bon hollandais ce qu'il croyait erreur ou mensonge. 'Très souvent je diffère du tout au tout avec lui. Ceux qui me connaissent savent que les sentiments d'un Abbé Delille ne peuvent pas être les miens. Je le déclare publiquement, je ne suis ni Buffoniste ni naturaliste selon le goût moderne; je n'ai pas l'audace d'être égal à Dieu; je ne flatte pas les idées en vogue, ni ne dissimule les miennes ....' 'Grands admirateurs de Delille, arrière! Ce n'est pas à vous que je destine cette imitation. Mais vous, honnêtes Hollandais qui nourrissez l'amour national pour la religion, l'ordre, la régularité, la vérité et la beauté, et qui, en Chrétiens, vous intéressez à la vertu et à

1 *Dichtwerken,* XV, 74.

2 Delille exerçait un prestige extraordinaire non seulement en France, et en Allemagne, mais encore en Hollande, où on le cite et le traduit (Voir W. de Clerq, *Dagboek,* p. 97, et J.v. Lennep, *op. cit.,* I, 88, 90, où l'on trouve deux traductions de *l'Immortalité de l'âme* de Delille).

Bien avant dans le XIX^{e} siècle, un professeur à l'Université catholique de Louvain, J. David, fait l'éloge de la versification de Delille aux dépens de Racine (*De Geestenwareld en het Waarachtige Goed,* door Bilderdijk [Le monde des Esprits et le véritable Bien, par B.], édité par J. David. IIe éd. Louvain, 1843, p. 122). En revanche, on a abaissé plus tard ce même Delille jusqu'à le taxer de 'bel esprit qui n'a jamais su faire que des inventaires et des catalogues' (G. Lanson, *op. cit.,* p. 841). Cela ne paraît pas juste. Si Delille est un commissaire-priseur de la creation, il a su 'faire l'article' dans des vers d'une facture agréable avec parfois une pointe d'esprit et même une certaine poésie qui redoute de passer pour de l'émotion. E. Estève voit chez Delille déjà un certain sentiment romantique qui le rapproche sensiblement de Victor Hugo (*op. cit.,* p. 75. Cp. L. Petit de Julleville, *Histoire de la littérature française,* Paris, A. Colin, t. VI, p. 639.) Voltaire nomme Delille avec un autre 'les deux meilleures limes que nous ayons'. C'est un éloge et une critique (*Lettre à l'Académie française,* dans *CEuvres complètes,* t. XIII, 85).

l'humanité, c'est pour vous que j'écris...[1] Si Bilderdijk ne sympathise pas du tout avec le philosophe Delille, il ne goûte guère davantage le poète; c'est qu'il y a un manque de conception vraiment poétique, de sorte que le poète hollandais n'a pas pu s'élever comme il l'aurait voulu. 'C'est une tout autre affaire de traduire un poète de l'antiquité, modèle de perfection, que nous admirons avec un respect tenant d'une adoration amoureuse, un Sophocle par exemple, ou *L'Homme des Champs* de Delille. Là où le coeur est enthousiaste, les vers coulent rapidement et heureusement; et cette pièce en montrera, je m'en flatte, les marques; mais j'avoue que mon coeur ne peut s'échauffer là où un simple versificateur est dans son élément...'[2] Cette traduction, ou plutôt cette adaptation du poème français, est devenu un chef-d'oeuvre de versification hollandaise, presque partout supérieure de beaucoup à l'original par son rythme toujours varié, par l'harmonie du vers, par la force de l'expression et, çà et là, par la flamme divine de la poésie qui réchauffe et transforme la froide rhétorique du bon abbé. Elle est aussi, avec ses annotations irritées et irritantes, un document de valeur pour la connaissance du poète. Mais c'est surtout la confrontation des deux textes, l'original et l'imitation, qui est intéressante; ce sont comme deux chevaux d'allure différente attelés à la même voiture: l'honnête haridelle française et le fringant coursier hollandais: la dissemblance saute aux yeux.

Cela se révèle dès les premiers vers:

> *Boileau jadis a pu, d'une imposante voix,*
> *Dicter de l'art des vers les rigoureuses lois*.[3]

Bilderdijk traduit d'abord:[4]

> *Boileau heeft lang voorheen zijn onverbreekbre wetten*[5]

Mais le poète a hésité. Est-ce qu'il y a des lois inviolables ou rigoureuses pour la poésie. Peut-on soumettre l'inspiration libre du poète à des lois éternelles? Et voilà que le problème de la liberté de l'art qui est à la base de la querelle des anciens et des modernes, se pose au poète hollandais qui, ap-

1 *Buitenleven,* Préface VIII.
2 *Dichtwerken,* XV, 78.
3 J. Delille, *op. cit.,* p. 1.
4 Mns. LXXI. Académie Royale des Sciences, Amsterdam.
5 B. jadis a établi ses lois inviolables...

pelé à se prononcer, proclame hautement cette liberté de l'inspiration sans laquelle il ne peut vivre. Résolument il biffe le mot ‘onverbreekbaar’ [inviolables], et le remplace par ‘opgeworpen’ [arbitraires] qu'il renforce encore par le second vers:

> *Boileau heeft lang voorheen zijn opgeworpen wetten*
> *Der Dichtkunst, vrij van band, ten regel durven zetten*.[1]

Dans ces deux vers il y a tout un programme; ce début est même un cri de guerre: désormais le poète suivra son propre drapeau, il ne reconnaîtra qu'un maître: son coeur.[2]

Après ces deux vers, il n'est pas étonnant que le poète n'ait pas hésité à changer radicalement l'original. Un des auteurs nommés par Delille dans son poème, Buffon, que l'original porte aux nues, est particulièrement pris à partie par le Hollandais.[3] Les noms des autres auteurs français cités par Delille, sont remplacés par des Hollandais. Pascal par exemple cède la place à Huyghens; Le Lorrain, peintre français, à Schweickhardt, peintre qui avait le mérite d'être le beau-père de Bilderdijk. Ainsi le vers:

> *On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire,*[4]

devient:

> *In Poot vindt m'alles schoon; in Vondel, uit te zoeken*.[5]

1 B. jadis a osé ériger en règle ses lois arbitraires à la Poésie qui est libre de contrainte. (qu'on remarque les mots ‘oser’ et ‘libre de contrainte’).

2 On pourrait se demander si le changement du premier vers n'a pas eu lieu plus tard, d'autant plus que le poète paraît avoir collaboré avec sa femme à cette traduction. Du moins il lui écrit: ‘Did you already traduct some verses of the *Homme des Champs?* I am to finish the first song’ (Lettre du 14 janvier 1801 à C.W. Schweickhardt qui demeurait alors à Peine, en Brunsvic; Bilderdijk habitait Brunsvic. - Ms. Musée Bilderdijk, Amsterdam). Mais le premier chant est probablement de la main de Bilderdijk lui-même, et puis, le second vers n'a pas de sens sans le changement du mot ‘onverbreekbaar’. - Le poète n'a jamais avoué la collaboration de sa femme à ce poème.

3 *Supra,* p. 71.

4 *Op. cit.,* p. 8.

5 *Dichtwerken,* VI, 280. Mais p. 347: Lees Vondel duizend maal, gij leest hem telkens 't eerst [Lisez Vondel mille fois, vous le lisez toujours pour la première fois]. Vu la grande admiration du poète pour Vondel, on pourrait constater peut-être ici un désaccord entre les deux collaborateurs.

Quand l'abbé peint la misère des paysans et engage les riches à faire le bien aux pauvres de leur village,[1] Bilderdijk introduit une louange de sa patrie où il n'y a pas de villages pauvres:

> ‘*Daar waar men lijden ziet en geen erbarming voedt,*
> *Daar vloeit geen Nederlandsch, maar uitlandsch bastaardbloed*.[2]

Et après le tableau des bienfaits qu'un riche peut prodiguer aux pauvres, Delille s'adresse au bienfaiteur:

> ‘*Et satisfait de tout, et ne regrettant rien,*
> *Vous dites comme Dieu: ce que j'ai fait est bien*.[3]

Mais Bilderdijk traduit:

> *En van uw werk voldaan, het oog op God geslagen,*
> *Moogt ge in vertrouwende ernst om zijn voltooiing vragen,*[4]

ce qui est sans doute plus orthodoxe que la plaisanterie un peu irrévérencieuse de l'abbé.

Ailleurs l'original fait dire à un vieux vétéran fanfaron que, dans un grand combat

> *Lui seul, avec [le duc] de Saxe, il a sauvé l'état*.[5]

Le poète hollandais, fervent orangiste, fait dire par son soldat hollandais:

> *Oranje in 't hart, schoon Frankrijk zegepraalde,*[6]

traduction bien curieuse et piquante alors, en 1802.

Mais pourquoi Bilderdijk ne traduit-il pas ces deux vers:

> *Souvent en l'embrassant, son respectable père*
> *Lui disait: O ma fille, image de ta mère!*[7]

Pourquoi se contente-t-il de mettre:

> *Egerie (une jeune fille) is al zijn vreugd, Egerie*
> *al zijn smart*.[8]

1 *Op. cit.,* p. 17.
2 [Là où l'on voit la souffrance et où l'on ne nourrit pas de compassion, ne coule pas le sang néerlandais, mais le sang bâtard des étrangers]. *Dichtwerken,* VI, 290).
3 *Op. cit.,* p. 24.
4 [Et satisfait de votre oeuvre, l'oeil levé vers Dieu, vous pouvez, avec une gravité confiante, lui demander d'achever votre oeuvre] (*Dichtwerken,* VI, 298).
5 *Op. cit.,* p. 22.
6 [Orange au coeur, quoique la France triomphât (*Dichtwerken,* VI, 296).
7 *Op. cit.,* p. 47.
8 [Egérie est toute sa joie, toute sa douleur]. (*Dichtwerken,* VI, 320).

C'est que le poète hollandais ne veut pas voir dans sa fille l'image de sa mère qui est restée en Hollande, tandis qu'une autre compagne a pris sa place.

Ce qui étonne, c'est de voir l'auteur hollandais critiquer fortement l'abbé, parce que celui-ci avait osé écrire en parlant du maître d'école du village:

> *Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,*
> *Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson*
> *D'une adroite boulette a visé son menton*.[1]

La dernière espièglerie a le malheur de provoquer l'indignation de Bilderdijk, qui croit que l'abbé ridiculise ainsi toute une classe de la société, les maîtres d'école, ce qui est 'immoral'.[2] Mais ce qu'il met à la place, est bien étrange pour un homme comme lui.

> '*Hij raadt wie lacht, wie snapt, wie luiert en wie slaapt,*
> *Wie andren partjens speelt of onder 't bidden gaapt*.[3]

Cette dernière peccadille fait allusion aux prières prolongées outre mesure du maître d'école réformé qui, imitant en cela le pasteur, mettait à une dure épreuve la patience de ses jeunes auditeurs. Pourtant, toute piquante qu'est cette traduction, en fait de délicatesse, ce n'est pas le Hollandais qui remporte le prix.

Voici une traduction fidèle qui prouve bien que Bilderdijk est enfant de son temps aussi bien que Delille: le Français s'écrie, en parlant du plaisir de collectionner des insectes:

> *Insectes, paraissez, vos cartons vous appellent!*[4]

C'est que le XVIII^{e} siècle aimait la nature l'épingle à la main, pour satisfaire à sa passion de classer les êtres et les phénomènes.[5] Bilderdijk traduit docilement:

> *Uw plaatsen wachten U, Insecten, koomt, ô koomt!*[6]

Voilà une invitation à une valse macabre qui devient bêtement ridicule par le ton onctueux du mot 'koomt'.

1 *Op. cit.,* p. 20.
2 *Dichtwerken,* VI, 464.
3 [Il devine qui rit, qui jase, qui paresse et qui dort, qui joue des tours aux autres ou bâille pendant la prière]. (*Dichtwerken,* VI, 293).
4 *Op. cit.,* p. 62.
5 Cp. J. Hartog, *op. cit.,* p. 70 et 183.
6 *Dichtwerken,* VI, 342.

Mais à part ces quelques passages qui invitent à la critique, on constate partout que l'imitation est meilleure, mieux sentie, que l'original. Delille, parlant de l'herboriste qui trouve une plante rare, dit:

Avec moins de tendresse,
L'amant voit, reconnaît, adore sa maîtresse ...[1]

Le Hollandais, qui n'est pas un abbé de salon, loin de là, traduit:

Minder is de vreugd van d'afgerichte kat
Wanneer ze 't muisjen grijpt, daar z' op te loeren zat.[2]

'Bon dieu! s'écrie le poète, comparer la joie enfantine ou philosophique (je n'ose pas déterminer la distance entre ces deux genres) d'un amateur de botanique qui trouve une plante inconnue ou rare ou cherchée depuis longtemps, à l'extase d'un amant qui étreint son salut, son ciel, son tout. - Montesquieu n'aurait pas osé faire dire pareille chose à un eunuque'.[3] Aussi, qu'allait-il faire, cet abbé, dans la galère de l'amour.

Comme la traduction est belle de ce joli passage:

...l'oeil...
Aime à voir de la nuit la modeste courrière
Revêtir mollement de sa pâle lumière,
Et le sein des vallons et le front des coteaux;
Se glisser dans les bois, et trembler dans les eaux.[4]

Hoe streelt ons 't zedig licht der bleeke Nachtgodes,
Daar 't weemlend sluipt door 't loof van Olmboom of Cypres,
Op 't ruischend water trilt, of met zijn zilvren stralen
Den rug der heuvlen glanst, en neerstrijkt in de dalen.[5]

Dans l'original c'est surtout l'emploi des consonnes liquides *l* et *r* en diverses combinaisons qui nous frappe et qui annonce déjà le vers mélodieux de Lamartine; le même procédé se remarque dans l'imitation, mais on y admire en outre le rythme ondoyant et ralenti, et la répétition caressante des mêmes voyelles qui rendent si exactement l'étrange sérénité

1 *Op. cit.,* p. 58.
2 [Moindre est la joie du chat dressé quand il attrape la souris qu'il guettait]. *Dichtwerken,* VI, 338.
3 *Dichtwerken,* VI, 485. Comparez la p. 478, où B. se moque de l'abbé qui oublie que dans une ville (Herculanum) il y a aussi des femmes.
4 *Op. cit.,* p. 6.
5 *Dichtwerken,* VI, 278.

diaphane du clair de lune. C'est de la pure musique.[1]

Le vrai Bilderdijk pourtant préfère des accents plus forts, des scènes plus passionnées. Quand Delille recommande, pour peindre la vie agreste, de peupler

ces eaux de baigneuses,
Qui...semblent...rougir d'elles mêmes;
Tandis que, les suivant sous le cristal de l'eau,
Un faune du feuillage entr'ouvre le rideau ...[2]

le poète hollandais en fait un tableau autrement vivant. Il parle de:

Tengre veldnajaden
Die...een oog vol schaamte slaan op 't geen heur hand omvat,
Terwijl z'een dartle faun, door 't groen der wilgeblaren,
Met kloppend hart begaapt, en vonklend na blijft staren.[3]

Tout en accentuant le caractère mythologique de la scène (il change les baigneuses en naïades), comme le poète hollandais la rend plus vive, plus sensuelle, et comme le faune platonique du bon abbé devient chez Bilderdijk un être de chair et de sang. On n'a qu'à comparer une autre traduction que le poète avait mise au bas de la page du manuscrit, pour constater combien la première est supérieure:

Terwijl een dartle Faun 't gordijn der wilgeblaren
Verschuift, om dwars door 't nat heur weerglans na te staren.[4]

Pour le naturel de la description, voici une scène de divertissement public au village:

Plus loin, non sans frayeur, dans les airs suspendue,
Eglé monte et descend sur la corde tendue:

1 Pour d'autres échantillons, voir Delille, *op. cit.,* p. 78. Que d'un pas lent et lourd ..., Bilderdijk, *op. cit.,* p. 359: Laat d'os, in 't juk gebukt ... Cp. C. Scharten, *De krachten der toekomst* [Les forces de l'avenir]. Amsterdam, Van Kampen, s.d. p. 80, 81.
2 *Op. cit.,* p. 73.
3 [Frêles naïades des champs qui...rougissent en regardant ce que leur main enferme, tandis qu'un faune folâtre, le coeur battant, les guette à travers le vert feuillage des aunes, et les suit d'un regard étincelant]. (*Dichtwerken,* VI, 352).
4 Traduction assez fidèle de l'original.

Zéphir vient se jouer dans ses flottants habits,
Et la pudeur craintive en arrange les plis.[1]

On voit d'ici le bon abbé, qui n'était pas si abbé que cela, arborant son sourire professionnel, enclin à l'indulgence devant tant de rustique innocence, la bénédiction sur les lèvres et une larme attendrie au coin du nez. Mais le poète hollandais pense au village hollandais où Eglé, la bergère des pastorales, s'incarne dans une grosse paysanne joufflue, au rire bruyant:

Ginds ziet g'een bolle meid, op 't slingrend touw geheven,
Zich schommlen door de lucht en op de winden zweven.
De dartle zephir speelt met onderkleed en schort,
Dat om haar knieën golft, met zilvren band gegord;
En d'arglooze onschuld lacht, wanneer de schalke boeren
Haar, met een dubblen zet, den hemel nader voeren.[2]

Mais toute la différence, l'abîme qui se creuse entre les deux poètes, paraît le mieux dans la traduction du vers de Delille:

Je le répète, il faut peindre ce que l'on aime[3]
[dans la nature]

Ce vers étiolé, pédantesque, mais qui contient une grande vérité, s'épanouit ainsi:

Die schoonheid schildren zal, dien moet het schoon verrukken ...
Het vlamm' ze in 't blakend hart, en late 't nooit verkoelen,
Het bruisch' door 't driftig bloed, en ademe in hun borst,
En prikkle met een gloed van nooit verzaadbre dorst.[4]

A côté du passionné artiste hollandais, le poète français n'est qu'un bon artisan du vers. Cela, Bilderdijk ne pouvait le lui pardonner. C'est pourquoi, dans ses annotations, il poursuit l'abbé d'observations ironiques, malveillantes même, l'accusant

1 *Op. cit.,* p. 23.
2 [Là-bas vous voyez une fille joufflue, élevée sur la corde oscillante, se balancer dans l'air et flotter sur les vents. Le zéphir folâtre joue avec le jupon et le tablier, qui ondule autour de ses genoux ceints d'un ruban argenté; et la naïve innocence rit quand les gaillards paysans, en redoublant d'effort, la poussent vers le ciel]. (*Dichtwerken,* p. 297).
3 *Op. cit.,* p. 68.
4 [Qui veut peindre la beauté, il faut que le beau le ravisse ..., Embrase son coeur ardent, ne le laisse pas refroidir, Qu'il fasse fermenter le sang agité, respire dans sa poitrine, Et aiguillonne avec le feu d'une soif jamais assouvie!] (*Dichtwerken,* VI, 348).

de blasphèmes, de vanité, d'ignorance, de pauvreté d'esprit. Et voyant l'admiration générale dont Delille était l'objet, et dont il a été témoin en Allemagne, il s'écrie indigné: 'Tout le monde sait qu'un Français n'a pas besoin de savoir quelque chose pour écrire tout ce que sa sotte imagination lui inspire, et pour être acclamé des trois quarts de l'Europe'.[1] Quand on pense aux auteurs français émigrés qui, avec leur médiocre talent, remplissaient de leur bruit une partie de l'Allemagne, et surtout le Brunsvic, leur paradis, où demeurait aussi notre poète, on comprend la colère du Hollandais qui, pauvre, inconnu, méconnu, vivant des miettes qui tombaient de la table des riches, voyait obséquieusement accueillis ceux qui savaient faire briller leur petit talent.

C'est dommage que cette indignation soit cause que l'auteur hollandais est injuste et l'induise même en erreur, par exemple là ou il commente les deux vers de Delille:

> *Heureux, je célébrais d'une voix libre et pure,*
> *L'humanité, les champs, les arts et la Nature*.[2]

Prenant le mot humanité dans le sens que l'original n'a pas probablement, celui de bonté, de générosité, il se fâche qu'un abbé la range parmi les amusements de la campagne. 'Le beau passe-temps! s'écrie-t-il. Un Hollandais peut s'étonner qu'on exerce la bienfaisance par *esprit d'amusement* ...'[3] Nouveau symptôme de la légèreté du carractère français!

Arrivé à la fin de son imitation, le poète a des regrets: 'Je suis vexé d'avoir pris ces entraves étrangères, dit-il, et de ne pas avoir traité librement ce sujet.[4] C'est que Delille 'n'a plus qu'une faible lueur de l'ancien lustre français'.[5] Ce jugement, Bilderdijk ne fut pas seul, ni le premier à l'énoncer, mais il allait bien contre l'opinion publique.[6] Le mot de Rivarol qui promenait en Allemagne son ennui et son originalité polissonne: 'Delille n'est qu'un rossignol qui a reçu son cer-

1 *Op. cit.,* p. 474.
2 *Op. cit.,* p. 75.
3 *Dichtwerken,* p. 502.
4 *Op. cit.,* p. 472. Bilderdijk n'aurait jamais choisi ce sujet. La nature est un tombeau pour lui, et il n'a jamais aimé la campagne. V. *supra,* p. 45.
5 *Op. cit.,* p. 473.
6 Cp. B.G. Halberstadt, *De Nederlandsche Vertalingen en Navolgingen van Thomson's Seasons* [Les traductions et les imitations néerlandaises des Seasons de T.]. Leipzig, Frankenstein, 1923. p. 163.

veau en gosier'[1] était cruellement juste, mais avait l'air d'un sacrilège.[2]

Aussi quand *Het Buitenleven* parut, la critique ne fut pas tendre pour lui. C'étaient surtout les annotations qui irritaient les gens.[3] Pourquoi l'auteur avait-il traduit un ouvrage auquel il trouvait tant à redire, demanda-t-on.[4] 'La haine implacable que Bilderdijk nourrissait depuis longtemps contre les Français, ne pouvait faire attendre de lui qu'injures, cris de rage et malédictions contre eux... On n'a qu'à lire ses notes sur *L'Homme des Champs,* pour y trouver le caractère haineux de sa raillerie grossière et insipide et une morgue insupportable, non seulement à l'égard de l'auteur qu'il traduit, mais aussi à l'égard de l'immortel Montesquieu, de Buffon, Boileau, Klopstock, Haller, Schiller, Gessner, Kotzebue, Bolingbroke et même de Napoléon ...'[5] L'imitation elle-même fut bien reçue.[6] 's Gravenweert parle de 'cette élégante imitation de L'Homme des Champs, alors à la mode, qui, en Hollande, effaça l'original'.[7]

L'opinion de Bilderdijk sur Delille est restée toujours la même, comme l'opinion publique est restée longtemps favorable à Delille. En 1808 on soumet à notre poète un nouveau poème de Delille qui serait une merveille,[8] et un des meilleurs amis[9] de Bilderdijk l'invite à lui faire le même honneur qu'à *L'Homme des Champs*. Mais le poète n'y pense pas; il s'attriste même de voir le mauvais goût des gens. *'L'Homme des Champs* a meilleure allure, dit-il, et pourtant j'ai mal fait d'y apporter des intercalations et des changements, au lieu d'en rejeter les trois quarts et de traiter la pièce à nouveau.'[10]

Les contemporains auront pu douter du goût de notre poète; aujourd'hui il faut lui reconnaître cette instinctive sûreté de

1 *CEuvres de Rivarol*. Etudes sur sa vie et son esprit, par Sainte-Beuve. Paris. 1852, p. 243.
2 Victor Hugo n'ose, en 1827, le critiquer que timidement encore (*Préface de Cromwell,* p. 76).
3 Bilderdijk, *Geologie,* préface, p. XIII.
4 R.A. Kollewijn, *op. cit.,* t. I, 311.
5 C.v. Teutem. *Geschiedenis van het leven en de schriften van den Heere Alex Pope* [Histoire de la vie et des écrits de M.A. Pope]. Utrecht, Paddenburg, 1810. p. 2.
6 *Brieven,* I, 215.
7 *Op. cit.,* p. 191.
8 *Les trois règnes de la Nature*.
9 Tydeman. *Briefwisseling Tydeman,* I, 88.
10 *ibid.,* 103.

jugement poétique dont beaucoup de critiques se réclament et qui n'est l'apanage que de quelques âmes d'élite.

La seconde grande oeuvre française que Bilderdijk a traduite est le *Cinna* de Corneille. Les motifs qui en 1808 ont amené le roi Louis à charger le poète de cette traduction, seront exposés ailleurs.[1] La tâche n'était pas facile. Cette fois-ci il ne s'agissait pas d'imiter plus ou moins librement, mais de traduire aussi fidèlement que possible. Il est vrai que le poète avait déclaré s'en tenir à l'esprit plutôt qu'à la lettre.[2] Et cela s'accordait bien mieux avec sa manière primesautière de travailler. Mais ici il n'avait pas affaire à un écrivain de second ordre ou à un auteur ancien quelque peu ignoré, qu'il pouvait corriger ou modifier à volonté, mais à un auteur et à une pièce que tout le monde admirait et qui faisait autorité. Changer le moins du monde un classique français, ce serait presque un crime de lèse-majesté qui déplairait sans doute au roi, admirateur du théâtre classique. Et si le traducteur était inférieur à sa tâche, quel blâme!

Voilà donc le poète lié et garrotté. Aussi, dans sa dédicace *Au Roi,*[3] previent-il, et cette fois-ci sans hyperbole poétique, que le souffle du Sophocle français est trop puissant pour les sons néerlandais. Il n'en a pas trop dit. Cette traduction est la plus mauvaise que la plume du poète ait produite.

Dès les premiers vers, l'infériorité évidente se manifeste:

> *Enfants impétueux de mon ressentiment,*
> *Que ma douleur séduite embrasse aveuglément...*[4]

Dans sa préface[5] le traducteur blâme Emilie, l'aimable furie qui prononce ces deux vers, de s'attribuer pour ainsi dire des enfants, elle ‘qui suivant la délicatesse actuelle, doit observer dans ses discours cette réserve virginale qui n'est que l'excès de la décence que nous voulons à présent voir ménagée et honorée.’ Mais, ajoute-t-il, autrefois cette expression répugnait

1 *Infra,* p. 247.
2 *Dichtwerken,* XV, 143.
3 *Cinna*. La Haye, Immerzeel, 1809.
4 *Cinna,* I, 1. Ces vers ont été critiqués beaucoup.
5 *Dichtwerken,* XV, 144.

si peu, du moins chez nous, que la Société artistique *Nil volentibus arduum* a osé ajouter le mot geteeld:[1]

> *Verbolgen kindren, uit mistroostigheid geteeld,*
> *Die 'k blindlings heb gevolgd, gekoesterd en gestreeld*.[2]

Voici maintenant la version de Bilderdijk:

> *Gij, prikkel van de smart die dees mijn boezem koestert,*
> *Zoo blindelings omhelst, met zooveel wellust voedstert...*[3]

Est-ce la douleur ou l'aiguillon qu'on couve? Un sein peutil embrasser, et embrasser aveuglément? Une jeune fille qui, même sur la scène, tiendrait un tel langage, serait tout simplement ridicule. Et des platitudes pareilles doivent racheter la suppression des enfants impétueux.

Emilie, la jeune fille ardente, dont l'amour pour Cinna est dominé seulement par sa soif de venger son père, termine son entretien avec Cinna par le vers qui clôt aussi le premier acte:

> *Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime*.[4]

Ce vers, qui est un appel suprême de l'amour, un dernier cri, qui persiste dans l'oreille comme une formule d'enchantement, est traduit par:

> *Ga, denk slechts aan mijn liefde, en 't geen zij U beleed*[5],

vers pâle, finissant par une phrase anémique.

Le fameux:

> *Et monté sur le faîte, il aspire à descendre*[6]

devient:

> *Zoo voedt het [hart], op den top, dien wensch van af te dalen,*
> *Die, tot zichzelf gekeerd, zijne onrust kan bepalen,*[7]

1 [engendré]. Cette traduction est celle de 1683.
2 [Enfants courroucés, engendrés par désolation, Qu'aveuglément j'ai suivis, nourris et caressés...].
3 [Vous, aiguillon de ma douleur, que mon sein que voici couve, Embrasse aveuglément, allaite avec tant de volupté...].
4 *Cinna,* I, 4.
5 [Va, songe seulement à mon amour, et à ce qu'il vous confessa].
6 *Cinna,* II, 1.
7 [Ainsi le coeur nourrit, sur le faîte, ce désir de descendre, Qui, tourné contre soi-même, peut diminuer son inquiétude](?)

traduction fade, confuse, qui noie lamentablement le beau vers de Corneille.

Ceci devient vraiment du galimatias:

(Emilie:) Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père.[1]
Ik smolt genoeg in rouw op 't overschot eens vaders.[2]

Ailleurs on trouve:

Après un long orage il faut trouver un port;
Et je n'en vois que deux, le repos ou la mort.[3]

La traduction, assez heureuse d'abord, gâte l'effet final, la note mélancolique qui passe au désespoir: repos-mort, en invertissant l'ordre de ces deux mots:

Ik heb den storm beproefd; ik haven aan de kust,
En weet geen ree, dan deze: Dood of rust.[4]

Et le célèbre:

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie,[5]

est noyé dans:

Treed, treed vrijmoedig toe, en Cinna, zijn wij vrinden!
Ik ben het, die 't verlang, gij, laat m'u vaardig vinden.[6]

Le besoin d'accents forts, dont nous avons parlé et qui paraît avoir été général dans les imitations hollandais des tragédies françaises,[7] se trahit aussi dans le *Cinna* hollandais. Dans l'original, Cinna parle de tuer Auguste et de mériter ainsi la main d'Emilie:

Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée.[8]

Bilderdijk en fait une tirade de roman-feuilleton:

Dan zal mijn rechterhand, den moorddolk opgeheven,
En druipend van zijn bloed, zich in de hare kleven...[9]

1 *Cinna,* I, 4.
2 [Je fondais assez en deuil sur la dépouille d'un père].
3 *Cinna,* IV, 4.
4 [J'ai éprouvé l'orage: je mouille à la côte, Et ne sais d'autre rade que la Mort ou le repos.]
5 *Cinna,* V, 3.
6 [Avance, Avance hardiment, et Cinna, soyons amis! C'est moi qui le désire, toi, que je t'y trouve disposé].
7 Cp. Ch. van Schoonneveldt, *op. cit.*, p. 61 et suiv.
8 *Cinna,* II, 2.
9 [Alors ma main droite, levant le poignard meurtrier, Et ruisselant de son sang, se collera dans la sienne...]

Quand Cinna dit avec une vague allusion au meurtre:

> *C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse,*[1]

il dit trop crûment en hollandais:

> *Aan U is 't hem door mij den dolk in 't hart te jagen*.[2]

Et enfin:

> *Je vous aime, Aemilie; et le ciel me foudroie,*
> *Si cette passion ne fait toute ma joie,*
> *Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur*
> *Que peut un digne objet attendre d'un grand coeur*.[3]

> *Emilia, 'k bemin - wat zeg ik? 'k bid U aan;*
> *En moge 't vuur der wraak dit hoofd te plettren slaan,*
> *Indien ik ademhaal, dan om voor u te leven,*
> *Of grooter wellust ken, dan in uw dienst te sneven!*[4]

Il est vrai que Voltaire juge ce passage bien fade; mais Bilderdijk le rend ridicule.

Heureusement, on peut citer des passages d'une traduction irréprochable, ce qui n'est pas peu dire,[5] et parfois même le hollandais est supérieur à l'original:

> *Ces petits souverains...*
> *Des plus heureux desseins font avorter le fruit*.[6]

> *Die kleine Koninkjens, die korten tijd regeeren,*
> *Verhaasten zich, voor d'oogst de halmen neer te slaan*.[7]

> *Et le seul consulat est bon pour les Romains:*[8]

> *En Rome laat zich blij van consuls onderdrukken,*[9]

traduction qui est une méchanceté de Bilderdijk envers le parti des aristocrates en Hollande.

De quelques changements que le traducteur apporte au texte on pourrait conclure qu'il s'est laissé guider çà et là par les observations de Voltaire sur cette pièce. Celui-ci blâme

1 *Cinna,* III, 3.
2 [C'est à vous de faire que je lui enfonce le poignard dans le coeur.]
3 *Cinna,* III, 4.
4 [Aemilie, je vous aime - que dis-je? Je vous adore; Et puisse le feu de la vengeance écraser cette tête, Si je respire autrement qu'afin de vivre pour vous. Ou si je connais une volupté plus grande que de périr à votre service.]
5 *Cinna,* V, 2.
6 *Cinna,* II, 1.
7 [Ces petits roitelets, qui règnent peu de temps, S'empressent d'abattre les épis avant la moisson].
8 *Cinna,* II, 1.
9 [Et Rome se laisse avec joie opprimer par des consuls].

l'expression: ‘mes faveurs t'attendent’,[1] dont Emilie se sert pour stimuler son amant à commettre le meurtre: Bilderdijk supprime les faveurs.

Voltaire dit qu'Auguste a tort de parler de l'argent qu'il a dépensé pour elle après qu'il a fait tuer le père:[2] Bilderdijk ne parle pas de cet argent.

Dans l'acte III, scène première, Euphorbe, confident d'une moralité douteuse, répond à son maître qui exprime l'espoir qu'Emilie l'aimera peut-être:

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.
L'artifice pourtant vous y peut être utile;
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste le temps en pourra disposer.

‘Cette manière de répondre à une objection pressante sent un peu plus le valet de comédie que le confident tragique’, fait observer Voltaire, et Bilderdijk traduit:

De ware min, mijn Heer, vindt nergens zwarigheên.
Wat liefde mocht misdoen, haar misdaân zijn er geen.
Ook de uwe heeft haar recht. Een hart dat kan beminnen,
Vergeeft het middel licht, waardoor het was te winnen,[3]

ce qui est tout autre chose, et même meilleur que l'original.

Mais Bilderdijk ne suit pas servilement les indications de Voltaire, témoin le passage suivant que les comédiens supprimaient toujours, suivant lui:

Sa mort[4] *dont la mémoire allume ta fureur,*
Fut un crime d'Octave, et non de l'empereur.
Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne,
Et, dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste et l'avenir permis.[5]

Cette maxime, que Voltaire nomme ‘aussi fausse qu'horrible’, Bilderdijk la traduit fidèlement:

1 *Cinna,* I, 3.
2 *Cinna,* II, 1.
3 [Le vrai amour, Seigneur, ne trouve nulle part de difficultés. Quelque mal que l'amour pût faire, ses crimes ne sont pas des crimes. Le vôtre aussi a son droit. Un coeur qui sait aimer Pardonne aisément le moyen par lequel il fut conquis.]
4 C'est Livie qui parle à Emilie de la mort violente du père de celle-ci, tué par Octave avant qu'il fût Auguste.
5 *Cinna,* V, 2.

Verwijt Oktavius uws Vaders bloedig sneven;
Maar 't zij in blinde drift den Vorst niet aangewreven!
Wat bloedvlek, welk een schuld aan kroon of scepter kleeft,
De Hemel wischt die af, wanneer zijn gunst haar geeft.
De Heiligheid des troons maakt wie hem mag bekleeden,
Onstraflijk voor den stap, waarlangs hij op mocht treden,
Rechtvaardigt wat gebeurde, en geeft de toekomst wet.

Si Bilderdijk avait trouvé ces vers contraires à la vérité, il ne les aurait certainement pas traduits. Cela est révoltant? Mais n'oublions pas que, si cette maxime, en général, peut être qualifiée de 'fausse et horrible', elle fut un sage conseil au temps des Bonaparte.

Naturellement la politique, en 1808, pour une pièce comme *Cinna* où l'on discute la forme du gouvernement: république ou monarchie, a déteint sur la traduction. Quelquefois les motifs en faveur de la république sont assez bien présentés, et cela dans un temps d'inquétude politique où les anciennes prédilections pour elle persistaient cachées, mais tenaces, dans le coeur de bien des Hollandais. Fervent monarchiste, le poète hollandais n'était pas assez au-dessus de la mêlée pour ne pas saisir l'occasion d'accentuer un peu le discours du monarchiste.

D'abord, il supprime, et non sans raison, dans une traduction du reste très fidèle, le passage suivant:

et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.[1]

Puis, quand on dépeint les avantages de la république:

...cette liberté qui lui [à Rome] semble si chère,
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire;
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses Etats;[2]

la traduction porte:

Die vrijheid, schijnbaar doel van zooveel rustloos pogen,
Is Rome tot verderf, hoe kostlijk in haar oogen:
En zalig, boven 't peil van Raads- en Volksbewind,
Die Landaart, die de zorg eens Meesters ondervindt.[3]

1 *Cinna,* II, 1. N'oublions pas que la traduction était destinée à être jouée au théâtre.
2 *Cinna,* II, 1.
3 [Cette liberté, but apparent de tant d'efforts sans cesse renouvelés, Quelque précieuse qu'elle soit aux yeux de Rome, est sa perte: Et bienheureuse, au-dessus du niveau du consulat ou de la démocratie, Est la nation qui reçoit les soins d'un Maître].

L'allusion au passé récent est assez évidente ici. De même:

Le pire des états, c'est l'état populaire,[1]

se traduit par:

Neen, Volksregeering is het gruwzaamst Staatsbewind,[2]

où parle le coeur de l'ancien exilé, comme dans la traduction de:

Et [un bon prince] dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur ...[3]

C'est l'ennemi de la révolution qui détourne le sens de l'original:

Stoot, wat zijn voorzaat wrocht, niet onbedachtzaam om,
Noch plondert, in den Staat, een hoofdloos eigendom.[4]

Somme toute, on peut conclure que le poète hollandais n'a pas réussi dans sa tâche ardue. Le chef-d'oeuvre de Corneille est dans le hollandais de Bilderdijk peu attrayant, à en juger d'après la lecture. Il est juste d'ajouter que ces mêmes vers devenaient magnifiques quand le prodigieux acteur hollandais Louis Bouwmeester les récitait: on était ravi et on pensait involontairement à Bilderdijk demandant qu'une tragédie soit avant tout un poème.[5]

Ce qui est curieux, c'est que la traduction de Bilderdijk n'ait pas été représentée pendant la période de la domination française. On ne trouve pas trace d'un motif pourquoi le roi n'a pas fait jouer la pièce. Bilderdijk n'en parle nulle part, bien que sa déception doive avoir été bien grande. Il dut attendre jusqu'en 1814.[6] Le poète s'en était déjà détaché probablement,

1 *Cinna,* II, 1
2 [Non, la démocratie est le plus exécrable des gouvernements.]
3 *Cinna,* II, 1.
4 [Ne renverse pas étourdiment ce que ses pères créèrent, Ni ne pille l'Etat comme une propiété sans maître.] Comparez ce que Bilderdijk dit sur Montesquieu, *supra*, p. 74.
5 J.H. Rössing, *Bilderdijk en het tooneel* [B. et le théâtre]; Livre d'Or, p. 352.
6 Voir l'annonce découpée, annexée à l'exemplaire des *Treurspelen* [Tragédies] III, de la Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam. La date de la représentation est le 3 septembre 1814.

car il n'en parle pas dans sa correspondance. Mais sa traduction a été réimprimée deux fois, en 1824, et en 1852.[1]

Parmi les autres imitations[2] citons celle d'un fragment du fameux récit de Théramène dans *Phèdre* de Racine (V, 6).[3] On sait que Bilderdijk admirait beaucoup ce récit.[4]

Ajoutons deux pièces d'après M.-E. Clotilde de Vallon Chalys,[5] dont l'une permet au poète d'exprimer son horreur de l'esprit de révolte[6] qui troublait la France au XV^e^ siècle et qui soulevait la tête partout en Europe. 'Un seul souverain légitime ne vaut-il pas mieux que cent tyrans?' s'écrie le poète, qui joint à son imitation une morale exprimant le voeu que les étendards révolutionnaires soient épargnées à la Hollande.[7]

La même année 1824 notre poète imite une *Ode* de Lamartine, la dixième des *Méditations Poétiques*.[8] Au fond, on aurait tort de parler ici d'une imitation, le poème de Lamartine étant plutôt le prétexte que le modèle des vers de Bilderdijk. Les strophes de 10 vers n'en comptent plus que 8; l'appel que le poète français adresse à la jeunesse de son pays pour l'exciter à l'action glorieuse, est devenu une accusation contre la révolution; loin de glorifier la France qui 'comme un astre immense inondait tout de ses rayons',[9] le vieillard hollandais vante le bon vieux temps où tout le monde était

1 Voir *Bibliographie Cornélienne*, par E. Picot. Paris, Fontaine, 1876. nos. 961 et 962.
2 Voir *supra* p. 94.
3 *Dichtwerken*, XV, 554.
4 *Supra*, p. 56.
5 *Dichtwerken*, IV, 349-354 et XIII, 449-452 (1824); cp. XV, 521-530.
6 *Op. cit.,* IV, 349.
7 ibid., 354. Notons en passant que Bilderdijk a fait dans ce poème une erreur qui lui fait dire le contraire de ce que dit l'original. Celui-ci porte:

L'az donc veu ce daulphin! ne s'esloigne du Rosne,
Qui roule encor ondes franches d'horreurs!

L'imitation dit:

Gij zaagt dien Kroonprins dan, die 't staal zoo moedig zwaaide,
En de oevers van den stroom met lijken overzaaide.

Les 'ondes franches d'horreurs' sont devenues des rivages parsemés de cadavres! Ajoutons que ces sortes d'erreurs sont rares chez notre poète.
8 *Op. cit.*, IX, 279-282.
9 Neuvième strophe de l'Ode.

content sous la direction paternelle d'un prince; et quand le Français demande à la jeunesse de ‘chercher les étincelles du génie et de la vertu’, le poète chrétien exhorte la jeunesse à revenir aux pieds du Christ. C'est ainsi que le géant hollandais prêtait son armure au frêle David français pour combattre les ennemis du Dieu d'Israël. L'armure était trop lourde. C'est Madame Bilderdijk, plus jeune de vingt ans que son mari, qui donna au public hollandais une imitation calviniste de deux *Méditations Poétiques* de Lamartine.[1]

Sur la demande d'un inconnu - Bilderdijk le dit expressément - notre poète a encore traduit un petit poème de Fénelon: *La sagesse humaine, ou le Portrait d'un honnête-homme,*[2] en hollandais *Grondregelen* [Maximes].[3] Cette imitation a cela de piquant qu'elle a obligé un homme passionnément individualiste comme Bilderdijk à traduire un vers comme: ‘Conformez-vous toujours aux sentiments des autres’, ce qu'il rend fidèlement par: ‘Leer u met buigzaamheid in elks gevoelen schikken’. On ne sera pas étonné ensuite que notre poète croie de son devoir de joindre aux recommandations un peu terre-à-terre de l'original une strophe montrant Dieu comme la source de toute sagesse et de tout bonheur. Car la destinée humaine ne se dessine sous son vrai jour que vue *sub specie aeternitatis*.

1 Cp. J.H. Kool, *op. cit.,*, p. 145.

2 Il y a de ces quatrains deux éditions à la bibliothèque de l'Université municipale d'Amsterdam, une à la fin des *Directions pour la conscience d'un Roy* (La Haye, Neaulme, 1768. p. 85-88), et l'autre à la fin de *l'Abrégé de la vie des plus illustres philosophes de l'antiquité* (nouv. éd, Paris, Payen, 1823. p. 285, 286). La supposition de M.H.-G. Martin (*Fénelon en Hollande,* Amsterdam, Paris, 1928. p. 166 et suiv.), qui croit devoir douter de l'authenticité de ces quatrains, est donc peu fondée. Il est vrai que dans l'édition de 1768 le poème compte treize strophes, dans l'autre quatorze, tandis qu'il y a de légères variantes qui font croire que la deuxième est un remaniement. Le dernier vers est entièrement différent: ‘Après quoi, mettez-vous au-dessus du caquet’, est devenu ‘Vous deviendrez alors l'homme le plus parfait’. Bilderdijk traduit la version de 1768: ‘Stel u boven smaad zoowel als lofgetuit’.

3 *Dichtwerken,* XIV, 419-421.

Bilderdijk correspondant et auteur français

Toute langue dans laquelle on écrit exige qu'on pense en elle.[1]
Bilderdijk

Est-il exagéré de dire qu'au XVIII[e] siècle tout homme cultivé avait deux langues, la sienne et puis la française? Pour certains milieux aristocratiques il paraît même que tout homme avait deux langues, la française et la sienne propre.[2] En tout cas, on constate en Hollande l'existence d'une abondante production littéraire française qui vaudrait une étude à part. En même temps, le français est devenu l'instrument de la correspondance dans la bonne bourgeoisie. Il ne faut pas voir exclusivement dans ce phénomène un besoin de parure intellectuelle; il y a là peut-être aussi un désir, conscient ou instinctif, d'être membre d'une plus grande famille que le peuple dont on faisait partie, une tendance vers le cosmopolitisme, vers l'universalité, vers la liberté enfin. Que cette seconde langue fût la française, cela n'a pas besoin d'explication. Qu'elle eût même supplanté le latin comme langue des savants, cela ajoutait à son prestige.

Etant poète, se sentant le trésorier de la langue hollandaise dont il estimait la supériorité incontestable, Bilderdijk, en général, ne s'est servi du français que par nécessité. Si cette nécessité s'est présentée plus qu'il n'aurait désiré, ce n'est pas sa faute. Pourtant, il s'exprime parfois en français par courtoisie, par humeur badine, ou pour cet autre motif dont parle

1 *Dichtwerken,* XV, 135 (1808).
2 La spirituelle J.C. de Lannoy pose en 1766, à la fin d'un de ses poèmes, la question de savoir si celui qui ne parle pas français est vraiment un être raisonnable (Cité par Ch. van Schoonneveldt, *op. cit.,* p. 12).

Goethe: la langue étrangère est parfois un masque qui cache les vrais sentiments.[1]

Le français de Bilderdijk est loin d'être irréprochable, ce qui ne peut nous étonner, vu son éducation peu soignée et les vastes connaissances qu'il avait d'autres langues. Du reste, le français qu'on écrit de ses jours en Hollande, était assez défectueux.[2] Heureusement, le poète a eu en sa seconde femme une excellente collaboratrice qui aura un peu surveillé de temps en temps sa plume, surtout dans les grandes occasions. On trouvera donc dans le français de notre auteur, en dehors des morceaux 'polis et repolis', assez de fautes de grammaire[3] et de style, bien que, comme chez presque tout le monde, il y ait des hauts et des bas; parfois la phrase française coule facile et claire; d'autres fois, l'auteur s'empêtre dans une phrase embrouillée[4] et crée des mots fraîchement dérivés du latin.[5] Le plus souvent sa phrase porte la marque d'avoir été pensée en français; elle est solidement charpentée et a une sonorité d'un effet parfois surprenant. Il va sans dire que pendant la période française de la vie du poète, de 1795 à 1813, il a eu assez d'occasions de perfectionner son français et de s'en servir. Après 1813 l'auteur français Bilderdijk ne ressuscite que rarement.

Une des premières fois que le poète se sert du français, il compose le petit poème suivant qui montre combien pauvrement la muse française a vécu en Hollande au XVIII^{e} siècle:

1 *Wilhelm Meisters Lehrjare (Goethes Werke*, Stuttgart, Dünker. t. XV, 2, p. 61). Voir les lettres françaises que Bilderdijk écrit en 1798 à son ami J. Kinker au sujet de sa première femme (F.D.K. Bosch, *art. cit.*, p. 99.

2 J.J. Salverda de Grave, *op. cit.*, p. 116; Bilderdijk, *Brieven*, I, 246 (1811).

3 La notion du subjonctif français est assez obscure chez Bilderdijk; en outre il confond les conjugaisons, et la première personne du passé défini de la première conjugaison s'obstine à se terminer en *a*.

4 Il le sentait lui-même: 'Pardonnez au jargon, au mauvais français, au style barbare... du disciple...' (qui n'est autre que Bilderdijk écrivant à Brisseau Mirbel. *Brieven* III, 81. 1808).

5 *Brieven*, III, 12, où l'on trouve *paucité* pour *rareté*. Pourtant Bilderdijk peut avoir trouvé le mot *paucité* chez Voltaire qui l'emploie au moins deux fois (N. Beets. *Nieuwe Verscheidenheden* [Nouveaux Mélanges]. Haarlem, Bohn, 1902. p. 115).

Non, quoique partisan zélé
Des esprits de l'antiquité,
Je ne prétends régler au gré de leurs caprices
La Muse de Racine ou celle de Lannoy.[1]
J'adore les grands noms, en abhorrant les vices;
Le seul bon goût nous doit servir de loi.
Mais quand un faux brillant s'empare du Parnasse,
S'érige en fol censeur et choque le bon sens,
Tout indigné de telle audace
Pour moi faut-il que j'y consens?[2]

Il s'excuse quelques jours plus tard de sa faute de versification en citant Boileau:

Gardez-vous qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée,

et il a tellement honte de ses fautes qu'il déclare vouloir brûler tous les vers français qu'il a déjà fabriqués.[3] La muse n'y aurait rien perdu, si tous les vers français de notre poète étaient tombés dans l'oubli. Mais la science sourit souvent là où la muse pleure. Pourtant, on peut signaler une jolie imitation française inédite d'une ode d'Horace,[4] faite en septembre 1795 sur le navire qui ramène l'exilé d'Angleterre à Hambourg, et dont voici les principaux passages:

Ami, vous vivrez heureux,
Si, toujours maître de vos voeux,
Vous n'errez pas trop loin sur la plaine liquide.
Ni, redoutant des flots les coups capricieux,
Vous cotoiez les bords d'une course timide.

D'un arbre trop touffu le superbe feuillage
Est exposé de près aux forces de l'orage;
Des plus hauts batiments les fondamens chargés
Du plus terrible choc s'écroulent ébranlés.
Et quand le ciel s'irrite, en nous lançant la foudre,
C'est le sommet des monts qu'il va réduire en poudre.

Au milieu des revers gardant la fermeté,
Et s'ouvrant aux douceurs d'une belle espérance,
Mais craignant du bonheur la fragile inconstance,
Un grand coeur ne connoit que la sérénité.

1 J.-C. Baronne de Lannoy, poétesse hollandaise qui rimait aussi en français.
2 *Brieven,* I, 61. (1780).
3 *loc. cit.*
4 Livre II, ode X.

Celui qui dans les airs fait gronder la tempête,
D'un mot, d'un seul clin d'oeil l'arrête,
Et nous rend la tranquillité.

Vous, dans le milieu de l'orage,
Opposez à vos maux la grandeur du courage.
Et lorsqu'au centre du bonheur
Tout marche au gré de votre ardeur,
Craignez qu'une maligne étoile
N'enlève à tout moment cette vaine faveur;
Et quelquefois, baissez la voile![1]

C'est probablement l'habitude prise en Angleterre de s'exprimer en français qui lui a fait faire cette imitation en cette langue. Mais quel noble passe-temps que la traduction de ces vers stoïques qu'un génie serein a inspirés au poète antique. Et que ces vers conviennent bien à la situation où l'exilé se trouve.

En Angleterre où le poète demeure jusqu'à 1797, après un bref séjour à Hambourg, il vit de leçons qu'il donne en français. Quand, dans ces leçons, il doit parler de poésie, il écrit un poème hollandais et le traduit ensuite en français ou en anglais, parfois en vers, le plus souvent en prose.[2] Que le poète ait charmé ses jeunes auditeurs et en ait été charmé, cela se comprend. Même il tourne pour ses jeunes auditrices, ses 'douces écolières',[3] de petites poésies assez galantes, dans le goût du siècle. Nous citerons quelques vers inédits qui témoignent de l'amour croissant que le poète a conçu pour une de ces 'douces écolières', devenue sa femme après deux ans de cours et de cour.

A miss Billah
(écrit dans sa grammaire italienne)

Lorsqu'un beau jour les graces de l'Amour
Vouloient parler à la race mortelle,
Il s'en forma des langues la plus belle,
Dont Vénus fit son language de Cour.

1 Ms. LXX, p. 35, Académie Royale des Sciences à Amsterdam. On aura remarqué que l'alexandrin alterne avec le vers de huit syllabes comme dans les odes de J.B. Rousseau, de Voltaire etc.
2 *Dichtwerken,* XV, 63.
3 Les demoiselles Schweickhardt. *Op. cit.,* X, 367.

Jeune Beauté, dont la grace éclatante
Sait distinguer et le coeur et l'esprit!
Sais-tu quelle est cette langue touchante?
C'est l'italien, que partout on nous vante.
Doute-en, qui veut! Au moins sans contredit,
Il le sera, quand ta voix l'embellit.
London 1796.[1]

Ces vers de 10 syllabes sont loin d'être corrects. Pourtant, la césure est à la place régulière, après la quatrième syllabe. Et, comme le dit le sixième vers, le coeur et l'esprit y sont. On peut même constater que le coeur fait de l'esprit ou que l'esprit fait le joli coeur.

Une autre poésie française (il y en a en allemand, en anglais, en italien et en latin) est d'un ton plus délicat. En voici la première et la dernière strophe:

A Mlle...

Reçois, Amie incomparable,
ô Toi qui règne sur les coeurs!
Recois d'un regard favorable
L'encens de ces indignes fleurs!
Toi donc, dont la douceur céleste
Surpasse ces Divinités [Pallas, Phébus]
Souffre que d'une main modeste
J'en ceigne Tes cheveux dorés.[2]
Londres, 3 juillet 1796.

Le ton de ces vers révèle un coeur charmé, mais réservé encore. Le poète parle plus clairement dans les vers suivants péniblement tournés:

A l'Aminte du Tasse, en le Remett ant à Mademoiselle...

Heureux d'avoir pleuré les rigueurs de Sylvie,
Berger sensible et doux, tu vas bénir ce sort:
Des yeux bien plus puissants te rendront à la vie,
Que ceux qui ont manqué de te donner la mort.
Berger sensible et doux, à ton bonheur suprême
Dans la main qui t'attend, que ne puis-je aspirer?
Que ne puis-je à mon gré disposer de moi-même?
A toi que j'y remets, j'irais la disputer.[3]
Londres 17 [illegible] 96

Bien que le dernier vers soit un peu obscur (le sens en est évidemment: j'irais te disputer cette main dans laquelle je te mets, ô berger), la portée de ces alexandrins est assez claire:

1 Ms. LXX; p. 36. Académie Royale des Sciences. Amsterdam.
2 Ms. LXX; p. 281. *ibid*.
3 *loc. cit.,* p. 215.

quand on est marié, on a beau soupirer des rimes amoureuses, la dure réalité vous rive à une autre main dénuée de poésie peut-être, mais dûment munie de tous les droits civils que confère le mariage. Pour ne considérer que la forme de ce petit poème, on pourrait faire grief au poète d'avoir dissimulé un drame dans un madrigal et d'écrire un madrigal en alexandrins. Car ces vers ne sont pas un jeu d'esprit; ils révèlent que dans la lutte obscure de la conscience contre un amour toutpuissant, la barrière est déjà franchie: l'épouse légitime est ouvertement signalée comme un obstacle au bonheur.[1]

En Allemagne, où le poète séjourne de 1797 à 1806, il écrit des centaines de lettres dont beaucoup en anglais et plusieurs en français, les dernières notamment à l'avocat J. Kinker, vieil ami et collaborateur, chargé des affaires du poète en Hollande, et à sa fille qui, après lui avoir tenu compagnie en Allemagne, s'en va en Hollande. Le père donne à Louise des conseils pour son éducation, lui recommandant de cultiver le français: ‘puisque tu n'as pas l'occasion de m'écrire en bon néerlandais [elle est dans un pensionnait français], écris-moi plutôt en langue française qu'il te sera sans doute extrêmement utile d'écrire et de parler; je te permettrais aussi de m'écrire en allemand de temps en temps, si tu ne l'as pas déjà oublié’.[2] Et plus loin: ‘Vous faites bien de cultiver l'anglois ... Mais en vous y appliquant, ma fille, appliquez-vous en même temps au françois que vous écrivez encor très incorrectement quoique votre dernière lettre est (*sic!*) cent fois meilleure que la précédente.’[3]

Au beau milieu du grand travail historique de Bilderdijk, la *Geschiedenis des Vaderlands,*[4] on est étonné de rencontrer brusquement cinq pages de français insérées là par l'éditeur, qui avait trouvé probablement ce passage parmi les papiers manuscrits de notre auteur.[5] C'est l'histoire très détaillée de la principauté d'Orange, et on peut se demander si vraiment ces papiers sont des brouillons de leçons, d'autant plus qu'ils sont ‘entièrement remaniés, complétés et recopiés au net’.[6] Peut-être il faut y voir autre chose. A Brunsvick Bilderdijk a

1 V. aussi *supra*, p. 109.
2 J.C. ten Brummeler Andriesse, *op. cit.,* p. 351 (1802).
3 *Op. cit.,* p. 384 (1802).
4 t. VII, 248-253.
5 *ibid.,* p. 288.
6 *loc. cit.*

fréquenté le prince héritier d'Orange, le futur roi de Hollande. Celui-ci tâchait de gagner les bonnes grâces de Napoléon[1] et alla même à Paris pour plaider les intérêts de la maison d'Orange.[2] Quoi de plus naturel que de supposer que le jeune prince s'est adressé à l'avocat Bilderdijk pour se renseigner exactement sur les droit qu'il pourrait faire valoir sur l'ancien territoire des Oranges. ‘Il se brouilla bientôt avec Buonaparte’, assure Bilderdijk[3] et Orange demeura perdue pour les Orange. Le passage français en question serait donc de 1802, et aurait été composé à la hâte, car les fautes grammaticales et stylistiques sont nombreuses.

En 1803 Bilderdijk a eu une courte, mais intéressante correspondance[4] avec le célèbre physicien et naturaliste J.-A. de Luc, émigré lui aussi, ardent champion de l'orthodoxie chrétienne, que Cuvier place au rang des premiers géologues de son époque et que Chateaubriand loue beaucoup.[5] En 1802 Bilderdijk termine son imitation de l'*Homme des Champs* de Delille, où il oppose à Buffon, vanté par le descripteur français, De Luc ‘qui seul voit clair dans la création, et qui reconnaît la parole infaillible de Dieu dans ses ouvrages’.[6] Il chante les louanges de De Luc ‘que celui-ci n'entendra probablement jamais’,[7] et dit avoir faim de ses leçons: la détresse de la chrétienté réclame ce présent [les leçons].[8] Bilderdijk savait que le célèbre savant avait un ouvrage sur le chantier: le bruit en avait déjà couru.[9] Dans les premiers jours de mai 1803 il résolut donc de s'adresser à lui pour fixer son attention sur les erreurs d'un certain Schmieder, géologue allemand, docteur en philosophie à Halle, auteur de *La géognosie exposée d'après les principes de la chimie*, Leipzig, 1802, et qui ‘abuse des mots’: ‘ces Allemands créent des mots et se prosternent devant comme les sculpteurs qui adorent la statue qu'ils viennent de former’. En parlant de la formation des montagnes, dit Bil-

1 *ibid,* XII, 104.
2 H.T. Colenbrander, *De Bataafsche Republiek* [La République batave]. Amsterdam, Meulenhoff, 1908. p. 246.
3 *Geschiedenis des Vaderlands, loc. cit.;* cp. H.T. Colenbrander, *Schimmelpenninck en Koning Lodewijk,* p. 220 et suiv.
4 Ms. 1606, Leyde.
5 *Le génie du christianisme,* Paris, Firmin Didot, 1865. p. 96.
6 *Dichtwerken,* VI, 329.
7 *ibid,* 330.
8 *loc. cit.*
9 *ibid,* 476.

derdijk, ce Schmieder ne donne pas l'ombre d'une explication; il parle de ‘forces de la Nature’, mais qu'est-ce que cela veut dire! Et puis, et surtout, ses suppositions sont contraires au récit de Moïse dans la Genèse. - Malheureusement De Luc ne sait pas l'allemand; il prie donc notre savant Hollandais de faire un résumé en français du livre en question pour lui permettre d'en juger. Quelques jour après, De Luc peut écrire de Hanovre qu'il a déjà son ‘plan presque formé pour une courte mais vive sortie contre ce fabricant de chimères’ qui ‘substitue des mots à des choses’. Il l'envoie à Bilderdijk, et lui dit qu'il veut en faire l'appendice d'un livre prêt à être mis sous presse.[1] A la réception de cette lettre, le 9 mai 1803, Bilderdijk, qui ne manque pourtant pas d'occupations, répond immédiatement: ‘La manière dont vous l'attaquez est victorieuse et ne laisse rien à désirer. C'est peu de chose que mon sentiment, Monsieur, mais je suis enchanté de l'aisance avec laquelle vous renversez ses propositions fondamentales’. Et il se plaint: ‘C'est un nuage de scepticisme qui de nos jours s'est répandu sur toutes les sciences et qui a sa source dans le manque total de logique....’ Ce Schmieder est évidemment quelqu'un ‘qui ne fait que prendre dans la science ce qu'il lui convient pour coudre un système imaginé au hasard par le principe que toute hypothèse peut être vraie, puisque la Nature peut tout. En lisant cela, je n'ai pu m'emprêcher de penser à la bonne femme qui espérait toujours de tirer le gros lot à la loterie, quoiqu'elle n'y avait pas mis, parce que (disait-elle) le bon Dieu peut tout.’

Au ton familier du poète et sur son assurance qu'il a plus de zèle que d'habileté, De Luc aussi descend de son piédestal: ‘On peut paraître devant ses amis en bonnet de nuit, et je paraîtrai ainsi devant vous, pour accélérer’.[2] Il enverra tout l'ouvrage, et prie Bilderdijk de le corriger au crayon, en marquant d'une croix les passages susceptibles de correction et en consignant ses remarques sur une feuille à part. Mais le 15 mai De Luc écrit à son ‘bien estimable Aristarque’ qu'il a déjà publié le premier livre, étant talonné par le libraire qui vou-

1 J.A. de Luc, *Abrégé des principes et des faits concernant la cosmologie et la géologie*. Brunsvick, 1803.

2 Lettre du 13 mai 1803. Ms. 1606. Leyde.

lait avoir l'impression prête avant la foire de Leipzig. Mais il y a fait insérer une note annonçant la publication d'un nouveau volume qui serait l'appendice augmenté. Et, comme le poète a exprimé le désir de s'entretenir avec lui, il répond qu'il n'en a pas le temps: 'Dieu nous aidera l'un et l'autre à arriver à la Cité céleste, car j'espère que c'est en prendre le chemin [en travaillant à la cause commune de la science à l'appui de la Bible]. Là nous nous entretiendrons avec Bacon[1] de cette métaphysique formée d'abstractions et d'universalités avant d'avoir connu ces sujets d'où elles devraient être tirées'. Attendez-moi sous l'orme! dit cette phrase onctueuse. Mais Bilderdijk s'obstine: il désirerait un rendez-vous moins éthérien. 'Je demeure dans la Kannegiesser-strasse chez la veuve Hansen', insiste-t-il. Et il ajoute: 'Vous me charmez, Monsieur, en me parlant de nos entretiens futurs avec Bacon sur cette sublime Métaphysique. Vous le trouverez singulier si je vous dis que dans l'un des premiers ouvrages de ma jeunesse (j'avais alors 18 à 19 ans), petit Traité qui remporta le prix de l'Académie littéraire de Leyde, je me suis expliqué avec bien de la ferveur sur Bacon comme l'homme éclairé qui seul a su montrer la route qui mène à la vérité.'

De Luc répond aussitôt,[2] reconnaissant, avec une exagération courtoise peut-être, que 'c'est à vos excellentes lettres que je dois d'avoir fixé mon plan, en général et dans ses parties'. Il demande le jugement de Bilderdijk, homme de goût et philosophe, sur l'ouvrage entier. 'Je vous embrasse de tout mon coeur, mon cher frère dans la Foi, et mon aide pour la défendre'.

'Vous avez donc pris à tâche de me rendre orgueilleux', s'écrie Bilderdijk.[3] 'Je ne l'ai jamais été, puisque sentant toujours la petitesse de ce que j'étois, je ne regardais les distinctions que je reçus, que comme des preuves de la médiocrité des gens qui pouvaient mettre quelque prix à ce rien. Mais maintenant tout cela tombe, c'est M. de Luc qui me comble de marques de confiance et de tout ce qu'il y a de plus flatteur.

1 De Luc avait écrit un *Précis de la philosophie de Bacon*. Paris, 1802. 2 vol.
2 Lettre du 17 mai 1803.
3 Lettre du 21 mai 1803.

Comment voulez-vous qu'on y résiste à la longue?'

C'est là une humilité bien suspecte. Et pourtant on comprend la joie de notre exilé, vivant pauvrement et ignoré presque, dans un pays qu'il détestait, sentant la flamme divine en lui s'éteindre sous les tracasseries des leçons à donner.[1] Et voilà soudain un homme de génie qui le distingue, qui le traite d'égal à égal! Comme ce pâle rayon de soleil lui fait du bien.

Quelques jours après, le 26 mai 1803, il exprime son entière satisfaction sur le livre. 'J'en suis touché, Monsieur, à un point indicible, et du fond de mon coeur je rends grâce à la Providence de nous avoir ménagé l'entrevue qui, outre tous les autres rapports sous lesquels elle me sera toujours inappréciable, m'a donné le moyen de vous parler de ce Schmieder. Que cette même Providence couronne votre ouvrage en le rendant fertile en résultats pour le bien de l'humanité égarée et la gloire de celui à qui tout ce qui est bon se rapporte...'

Ici finit la correspondance. Pourquoi? L'élève-ami de Bilderdijk, son biographe Da Costa, prétend que le poète a habité quelque temps la même maison que De Luc qui se serait senti profondément lié au Hollandais. Parfois, quand le poète, surmené de travail et épuisé de privations et de veilles, avait un de ses accès de frénésie, le bon vieillard aurait écouté à la porte de sa chambre pour écouter s'il respirait encore.[2] Histoire touchante qui malheureusement devient problématique après la correspondance publiée plus haut,[3] datant de l'époque ou De Luc avait déjà quitté Brunsvick pour aller à Hanovre. Seul le mot 'entrevue' dans la dernière lettre de Bilderdijk pourrait être un indice que les deux hommes se sont rencontrés. Mais dans ses tâtonnements stylistiques le Hollandais peut l'avoir employé pour désigner l'idée de 'relation'. Probablement le Genevois, qui avait soixante-seize ans, et qui s'était déjà excusé de ne pas avoir le temps, estimait ses moments trop précieux pour qu'il écoutât les confidences d'un étranger. D'ailleurs, en 1804 il quitta l'Allemagne.

1 F.D.K. Bosch, *art. cité,* p. 153.

2 I. da Costa, *De Mensch en de Dichter W. Bilderdijk,* p. 122; R.A. Kollewijn, *op. cit.,* I, 325, 327.

3 Et inédite. Kollewijn n'a pas pu la découvrir. Cp. *op cit.,* I, 325, note 1.

Dix ans plus tard en 1813, Bilderdijk publie sa *Géologie*, dans la préface de laquelle il reconnaît que ‘c'est des naturalistes français qu'on peut dire qu'ils ont créé la géologie’. Il nomme en particulier De Saussure, Dolomieu et le Genevois De Luc.[1] ‘De Luc spécialement s'est distingué dans cette branche’.[2] En 1823, Bilderdijk veut encore traduire quelques ouvrages de son ancien correspondant qu'il a beaucoup aimé,[3] et qui était mort en 1817.

Rentré en Hollande, le poète a assez souvent à se servir de la langue française: requêtes et rapports au roi Louis-Napoléon, correspondance avec l'étranger. Le poète français même se réveille en lui: il écrit des vers qui célèbrent le bienfaiteur royal.[4]

Celui-ci avait amené de France M. Brisseau Mirbel, savant botaniste français, né à Paris et plus âgé de deux ans. Méconnu en France,[5] il avait trouvé un protecteur en Louis-Napoléon, qui l'avait nommé son secrétaire-archiviste. Il travaillait à une théorie de l'organisation végétale, sujet devenu actuel après Linné. Quand il eut fait la connaissance de notre poète, son aîné de 20 ans, il se l'associa pour surveiller et compléter son étude, qu'il publia en 1808.[6] Surpris de s'y connaître en botanique ou de passer pour tel, le poète avoue: ‘On est parfois mêlé bizarrement dans une affaire. S'il y a une branche où je suis bien loin d'avoir quelque prétention, c'est la botanique, et me voilà pourtant, je ne sais pas trop moi-même comment, auteur, imprimé et mentionné en pays étranger parmi les botanistes! ô quantum est in rebus inane![7]

Cela n'empêche que sa part dans le travail de Mirbel est excellente, car le botaniste improvisé se montre un savant perspicace qui met les points sur les *i* et démontre impérieusement, dans un français très correct et souvent élégant,[8] la

1 *Géologie,* préface, p. XI.
2 *ibid,* p. XII.
3 *Brieven,* IV, 141.
4 *Infra,* p. 239.
5 A l'âge de 30 ans. Il arriva en Hollande en 1806 (*Geschiedenis des Vaderlands,* XIII, 41).
6 *Exposition et défense de ma théorie de l'organisation végétale,* par Brisseau Mirbel. Publié par le Dr. Bilderdijk. La Haye, Van Cleef, 1808.
7 *Briefroisseling Tydeman,* I, 69 (1808).
8 En comparant ce discours aux lettres que Bilderdijk écrit la même année à Mirbel, on est frappé de la différence entre eux: tandis que le discours est d'une clarté admirable, ces lettres sont d'une structure assez gauche (*Brieven,* III, 74, 250.) Quel bon génie a conduit délicatement la plume de notre poète? Est-ce Mirbel ou est-ce cette collaboratrice discrète qui, très instruite, sachant à fond le français, s'est contentée de vivre à l'ombre du grand homme, son mari? Ou bien est-ce que la phrase de Bilderdijk: ‘j'ai un peu soigné mon Discours’ ['k Heb mijn Discours een weinig gesoigneerd, *Brieven,* II, 181-1808], suffirait pour expliquer cette différence?

supériorité que le système du savant français a sur quelques érudits allemands plutôt bruyants. Le *Discours préliminaire* et l'appendice *Lettre du Dr. Bilderdijk à M. Mirbel,* ne sont pas indignes de l'ouvrage du dernier.

Les *Considérations sur la théorie de l'auteur par le Dr. Bilderdijk* qui composent le *Discours préliminaire* sont remarquables, aujourd'hui encore, pour les vérités générales qu'elles contiennent. Elles montrent le poète hollandais sous un jour inconnu jusque là. Parlant de la critique et de ses devoirs, il dit par exemple: 'On ne saurait être trop scrupuleux en matière de critique'.[1] Ailleurs il concède: 'Sans doute (car pourquoi ne pas le dire ouvertement) il n'existe qu'on seul type de l'être organisé, dans un développement plus ou moins parfait; mais nous ne sommes pas toujours à portée de reconnaître ce type, et notre ignorance nous jette dans des méprises et des erreurs de tout genre'.[2] Cette phrase très prudente fait sousentendre en apparence l'idée d'évolution; en réalité elle ne reconnaît qu'une gradation conséquente dans la création. Pourtant, de la part de Bilderdijk, elle est déjà une concession, comme la phrase incidente le fait soupçonner. Dans un ouvrage qui a vu le jour cette même année, 1808, il qualifie cette idée encore de blasphème (*Dichtroerken,* VII, 443; et 440, 441). Le prestige de M. Mirbel a donc été bien puissant. Pour lui plaire, le poète décerne des lauriers à Buffon même![3] - Voici encore quelques autres opinions dignes d'attention: 'C'est donc un procédé peu sûr de conclure à l'existence, sur l'idée de ce qui devrait être, tant qu'on n'a pas assez observé. D'ailleurs, il ne

1 p. VIII.
2 p. XIV. Echo de Diderot peut-être? Comparez: 'qui ne ce sentirait porté à croire qu'il n'y a jamais eu qu'un premier être prototype de tous les êtres' (Diderot, *De l'interprétation de la nature: OEuvres,* I, 424).
3 *Op. cit.,* p. 270. *Supra,* p. 73.

suffit pas d'observer au hasard; l'esprit doit diriger l'observation; il doit même diriger l'oeil, mais il ne faut pas qu'il le devance par des conjectures hasardées, ou qu'il abuse des observations pour flatter l'imagination ou les préjugés'.[1]

'Nous ajustons des pièces, et nos plus savantes théories ne sont, à vrai dire, que des ouvrages de marqueterie'.[2] Phrase admirable, qui exprime par une belle image le scepticisme scientifique de notre savant poète. Elle n'a qu'un tort: elle oublie de dire que l'oeil n'a de repos que lorsqu'il a discerné, vaguement peut-être, l'unité de la figure que l'Artiste Divin a dessinée sous l'apparente multiplicité. C'est là la soif de clarté, la noble passion de tout esprit désintéressé. Pourtant, du temps de Bilderdijk il était bon d'élever la voix contre les fabricants de systèmes. Aussi il dit: 'Il ne suffit pas cependant qu'un système soit simple, il faut encore qu'il porte sur des faits'.[3] Et qui ne souscrirait à la maxime suivante: 'C'est rétrograder que de ne considérer aujourd'hui dans la Nature que des phénomènes isolés; il s'agit de saisir le principe qui les réunit, et qui seul explique la raison suffisante[4] de ces phénomènes, essentiellement les mêmes dans toutes leurs modifications'.[5]

Vraiment, ce sont là des idées qui, loin d'être neuves,[6] peuvent servir de base à tout travail scientifique. Et il faut savoir gré à M. Mirbel d'avoir amené notre poète à formuler des principes qui montrent que sous l'effervescene de ses boutades, il cachait la passion profonde et sincère de la vérité.[7]

Mais en outre, on s'étonne de trouver dans le Discours du poète une prudence, une politesse, même quand il parle des erreurs d'autres savants, qu'on chercherait en vain dans le reste de son oeuvre. Il s'excuse même de devoir combattre un

1 p. XV.
2 p. XVII.
3 p. XIX. G. Lanson (*op. cit.,* 628) dit sur la science du XVIII[e] siècle: 'On crut observer et l'on supposa. On fabriqua des idées, et l'on crut opérer sur les faits'.
4 Plus tard Bilderdijk fera la critique de la raison suffisante leibnizienne (V. *infra* p.).
5 p. XXI.
6 Diderot (*loc. cit.*), Buffon et D'Alembert (*Discours préliminaire de l'Encyclopédie*) avaient développé les mêmes idées.
7 Cp. *Geschiedenis des Vaderlands,* VI, 24: 'La vérité nous doit être sacrée'.

savant allemand: ‘Les erreurs des hommes vulgaires n'ont pas besoin d'être relevées; elles sont sans conséquence; il n'en est pas ainsi des erreurs des hommes distingués, elles séduisent la multitude, et il faut les attaquer avec vigueur pour les détruire’.[1] C'est là un compliment et une confession. Il est presque édifiant de voir comment l'irritable Bilderdijk, au contact du charmant Français, devient d'une douceur paternelle. Mirbel fait l'observation suivante à propos de certaines grossièretés étrangères: ‘Je me contenterai de rappeler ici à M. Rudolphi [un des adversaires de son système] que la modération et la politesse n'affaiblissent jamais la force d'un argument; que l'intérêt de la vérité exige, peut-être, que l'on ne prenne sa défense qu'avec une certaine gravité modeste et réfléchie qui, d'ailleurs, sied bien à l'homme éclairé; que la science veut des amis zélés, mais non pas des apôtres intolérants; et qu'enfin, de quelque rare génie que l'on soit doué, on ne saurait se dispenser d'être juste, et même indulgent, à l'égard des hommes studieux qui s'efforcent de reculer les limites des connaissances humaines’.[2] Voici maintenant l'écho de ces paroles chez le poète: ‘Si l'un de vos censeurs, au lieu d'imiter les autres dans leur ton plein de décence, s'est abandonné à des expressions que réprouvent le bon goût et la politesse, vous ne devez pas vous en affecter; cet écart est dû, sans doute, à l'effervescence d'une vive jeunesse; le temps et l'exemple corrigeront M. Rudolphi; et je me plais à croire qu'un jour ce savant, moins enclin à la satire, et plus soigneux de sa propre réputation, joindra l'urbanité qui lui manque aux vastes connaissances qu'il possède déjà’.[3] On n'a qu'à parcourir les quelques pages où il est question de l'Allemagne,[4] pour voir quelle maîtrise de soi le poète s'est imposée. Elle sera due en grande partie à l'esprit pondéré du collaborateur français. Mais sans doute le poète a eu aussi le sentiment intime de parler, pour la première fois de sa vie, sur le forum de l'humanité et du monde scientifique.

Il ne faut pas croire que Bilderdijk souscrive à tout ce que dit Mirbel. Au sujet d'une opinion de Mirbel sur l'usage du suc

1 p. XXXIII et p. XXVIII.
2 *Op. cit.,* p. 118.
3 *Op. cit.,* la *Lettre du Dr. Bilderdijk à M. Mirbel,* p. 294.
4 *infra,* p. 200.

des plantes, il dit: ‘Au reste, Monsieur, je ne pense pas que ceci soit autre chose qu'une hypothèse à vos yeux; car il me semble qu'il n'existe ni observations ni expériences qui puissent donner à ce passage la couleur d'une théorie’.[1] Admirons le Français qui, dans sa propre maison, se laisse morigéner par son hôte.

Pour le reste, le poète hollandais est enthousiaste, et les Français, comme M. Mirbel et le protecteur royal évidemment, sont les meilleures gens du monde. Il fait l'éloge de ‘l'école française, à laquelle il serait bien difficile de contester aujourd'hui, dans les sciences physiques, une supériorité dont elle est redevable à la sage circonspection qu'elle porte dans ses recherches, et à l'excellence de ses méthodes d'observation...’ et qui possède ‘cette manière d'envisager la physiologie végétale, plus vaste, plus philosophique, plus conforme à l'état actuel des sciences, plus digne, en un mot, du siècle où nous vivons...’[2] Quelques années auparavant le poète avait jugé autrement de la science française.[3]

Quelque retenue que le poète ait observée dans son *Discours,* au fond, dans son for intérieur, il s'impatiente et volontiers il aurait aiguisé son épée. ‘J'ai accentué un peu son travail: il écrit timidement’, confie-t-il à un ami.[4] On ne peut donc s'étonner de trouver dans sa*Lettre* à la fin du livre, l'encouragement suivant: ‘Je m'assure que, si vous eussiez été mieux informé de ce que contiennent les livres de ces savants[5] [allemands], vous ne vous fussiez pas borné à la défensive, mais que vous eussiez voulu faire la guerre sur leur propre terrain et à leurs dépens’.[6] Si cela avait dépendu du bouillant poète, ils auraient ensemble exterminé les adversaires de M. Mirbel.

Le livre de M. Mirbel, que Bilderdijk a traduit aussi en allemand, a eu, du moins en France, une bonne presse. Le *Moniteur* du 23 mars 1808 dit: ‘Le discours préliminaire de Mr. Bilderdijk présente des considérations sur l'état actuel de la physiologie végétale, une comparaison des diverses théories, une distinction exacte entre les opinions hypothétiques et les faits constatés, et

1 *Op. cit.,* p. 284.
2 p. XXXVII.
3 *infra,* p. 73.
4 ‘Ik heb een toetsje in zijn werk gezet: hij schrijft *timide*’ (Lettres II, 182. - 1808)
5 Mirbel ne sachant pas l'allemand, Bilderdijk avait résumé en français les livres allemands.
6 *Op. cit.,* p. 250.

des idées très philosophiques sur la méthode à suivre pour accélérer les progrès des sciences physiques. Il est écrit avec beaucoup de noblesse et de clarté... Le Parallèle [entre la théorie de Mirbel et celle de Rudolphi] qui est de Mr. Bilderdijk, est extrêmement curieux... L'ouvrage que nous annonçons est encore remarquable par une netteté, une précision, un ton de bienséance et une élégance de style qui en rendent la lecture très intéressante. - La traduction en allemand ayant été revue par Mr. Bilderdijk, qui est célèbre comme poète, comme littérateur et comme savant, et qui dans les morceaux qu'il a joints ici, se montre à la fois très instruit et excellent écrivain, nous sommes persuadés que l'ouvrage aura le même succès en Allemagne qu'en France'.[1]

Bilderdijk en est fier avec modestie. Et à bon droit. Il croit pourtant que cet éloge est dû aux émigrés qui, rentrés de Brunsvick, auraient fait connaître son nom en France.[2]

Malheureusement, Mirbel est rappelé. Il devient Directeur des Ecoles des Beaux Arts à Paris et à Rome, et entretient pendant quelque temps une correspondance très amicale avec Bilderdijk. Quand celui-ci reçoit un exemplaire de la seconde édition de leur livre, il mande à Mirbel toutes les bontés que le roi a eues pour lui. Il constate que 'voilà plus d'un an que je suis en défaut de vous écrire...' Il parle d'une Ode sur la naissance du jeune prince[3] 'que je vous avais adressée avec une traduction littérale, mais qui m'a été retournée sans vous parvenir'... 'Je vous range, dit-il, à la tête de ceux qui véritablement m'ont pris en amitié, qui ont embrassé mes intérêts, qui les ont soignés, poussés, avec autant d'assiduité et de ferveur que de bonté...' Mirbel est maintenant adjoint à M. Desfontaines. 'Je vous en félicite de tout mon coeur. Il me paraît que c'est un triomphe pour vous, et qui doit inspirer du respect à vos adversaires allemands ou autres. Ces messieurs les Allemands ne sont pas fort contents de nous deux. Pour moi, allant au combat comme un nouveau Patrocle dans

1 Cp. I. da Costa, *De Mensch en de Dichter W. Bilderdijk,* p. 442.
2 *Brieven,* II, 181. Il a été impossible de trouver aucune trace du nom de Bilderdijk dans les nombreux Mémoires des émigrés français. V. *infra,* p. 205.
3 *Dichtwerken,* IX, 55 (1808).

l'armure d'Achille, je vous avoue que j'ai été traité avec moins de rigueur que je n'appréhendais. On trouve seulement qu'il n'était pas besoin de beaucoup de discernement quand une fois on s'était proposé de vous donner raison en tout et partout, et je n'avais eu d'autre but que cela'. - Supposons que ceci est de la pure politesse. L'heureux poète termine la lettre, après bien des confidences comme on en fait à un ami de coeur et d'esprit: 'Je ne me sens pas d'aise de vous écrire[1] et je me retrace les doux moments de nos entretiens à la Haye...'[2] C'est dommage qu'il n'y ait plus trace de relations ultérieures. Mais l'amitié avec ce Français modeste et charmant constitue un des doux moments dans la vie du poète hollandais, et éveille un regret: Que n'a-t-il plus souvent collaboré avec un savant comme M. Mirbel. Car le caractère aristocratique de la science française[3] correspondait si bien à l'âme, naturellement aristocratique, de notre poète.

Un projet de collaboration avec un autre Français, Charles Pougens, linguiste et littérateur, a fourni la matière d'une correspondance assez curieuse.[4] Comme Louis-Napoléon avait chargé la deuxième classe de l'Institut Royal de faire un dictionnaire de la langue hollandaise, Pougens, établi non loin de Paris, offre ses services à la classe. Il s'occupe depuis 30 ans du dictionnaire étymologique et raisonné de la langue française et prie le secrétaire, qui est Bilderdijk, de lui indiquer les mots - à commencer par la lettre A - sur lesquels on désire des éclaircissements. Mais, et ceci caractérise la modestie du correspondant, il termine sa lettre ainsi: 'Je finis en répétant ma prière, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de Monsieur le secrétaire perpétuel, je lui demande, comme preuve de bonté particulière, de ne produire ma proposition qu'autant qu'il la jugera convenable'.[5]

Bilderdijk, directeur à ce moment de la classe, répond avec un cérémonial pompeux qui rappelle le style empire aussi bien

1 Forme de politesse que B. emploie souvent.
2 *Brieven,* III, 74 (20 juillet 1809).
3 J.J. Salverda de Grave, *Hollandais et Français, Revue de Hollande,* 1916, p. 846.
4 Correspondance inédite. Ms. 1605. Leyde.
5 Lettre d'octobre 1809.

que le pire troubadourisme: Guillaume de Teisterbant, dit Bilderdijk, Docteur en droit, Membre de l'Institut Royal de Hollande, etc., etc.

A

Monsieur Charles Pougens, Membre de l'Institut de France, Correspondant de plusieurs Académies Etrangères, etc., etc.

Dans cette lettre[1] Bilderdijk oppose au trente ans d'études étymologiques de son correspondant trente autres années: 'C'est depuis plus de 30 ans, Monsieur, que je m'occupe de l'Etymologie universelle', ce qui est une belle étiquette pour une série innombrables de notes prises au hasard de l'inspiration. Mais ce n'est pas pour le dictionnaire qu'on désire les lumières de Pougens, 'c'est pour l'étude vraiment étymologique, qui, pour être fructueuse, doit embrasser autant que possible, toutes les langues'. Bilderdijk lui développe son plan de campagne pour des recherches linguistiques sur des bases aussi larges que possible, et fournit des exemples à foison: '*mannequin* n'est qu'un ancien diminutif flamand (*mannekijn*) du mot *man* [homme]... qui va jusqu'à la racine *ma,* dans le sens de 'force', qui constitute le fond du mot *man*...; '*anden,* racine celtique, d'où vient à la fois notre *wandelen* [se promener], le français *aller* et l'italien *andare*';* etc, etc. Puis il parle d'un projet d'Aperçu de l'influence des organes physiques sur la différence du langage, dont s'occupe la Classe. En échange des rensèignements à fournir éventuellement par Pougens, Bilderdijk lui fera part des connaissances qu'il a acquises 'dans les langues boréales'. 'Quoique maladif depuis quelques années, je pourrais peut-être obtenir du bon Roi, qui ne cesse de m'honorer de ses bontés, la permission de me rendre à Paris, afin de nous concerter ensemble sur un plan d'opération assez universel, à l'exécution duquel nous pourrions travailler à l'envi, et chacun de son côté'. Et quand, pour terminer, il réclame des explications sur toute une liste de mots: (abandon, abeille etc.... - avis), il prévient son correspondant: 'Je vous demande ces mots, Monsieur, en supposant que vous ne vous bornerez pas à les dériver soit de l'italien, soit de quelque

1 Lettre du 11 novembre 1809.

autre langue, mais que vous en expliquerez et le fond et la forme'.

Un peu ébahi devant tant d'audace, le prudent savant français répond: 'Vos lumières, la profondeur de vos connaissances dans ce genre d'érudition vers lequel j'ai dirigé spécialement mes études m'imposent la loi de vous soumettre avec empressement le résultat de mes travaux, de mes recherches et de mes doutes. Personne ne sentira mieux que moi le prix de vos leçons. Eclairé par vos avis, et par ceux des illustres membres de la classe que vous présidez, je marcherais d'un pas moins incertain dans une carrière assez épineuse en elle-même, et où l'on courrait à chaque instant le risque de commettre bien des erreurs, pour peu qu'on s'écartât des règles d'une critique sévère. Sans un scepticisme sage et une philosophie timorée, si j'ose m'exprimer ainsi, l'histoire des mots et celle des hommes substituant sans cesse le mensonge à la vérité, ne nous laisserait apercevoir tout au plus que des lueurs plus dangereuses que l'obscurité même, et nul doute que l'ignorance ne vaille encore mieux que l'erreur'...[1]

On sent dans ce fragment de lettre un avertissement d'être prudent de la part du Français qui n'avait pas assez de génie pour oser être inexact. Il prie Bilderdijk de ne pas venir le trouver, car il est pauvre et aveugle.

Quand, en 1810, Pougens publie son opuscule sur la Déesse Nehalennia,[2] Bilderdijk fait un compte-rendu favorable du livre: 'Monsieur Pougens se distingue par sa profonde connaissance des langues orientales et, qui plus est, des langues nordiques: il est bien supérieur à tout ce que l'Allemagne et l'Angleterre ont produit dans les derniers temps; il est remarquable aussi par sa modestie qui égale ses connaissances particulièrement étendues et qui doit confondre la brutalité anglaise et allemande introduite dans les lettres. 'Nos proches voisins, dit le poète, ne s'efforcent dans leurs études à rien autre chose qu'à faire chanter victoire à leur coq allemand'.[3]

1 Lettre du 15 décembre 1809.
2 *Doutes et conjectures sur la Déesse Nehalennia,* par C. Pougens. Paris, 1810.
3 *Algemeene Vaderlandsche Letteroefeningen* [Exercices généraux de littérature nationale], 1810, n°. 14, p. 6.

Après tous ces éloges prodigués au savant français, il est presque comique de voir que l'explication du nom Nehalennia que Pougens cherche méthodiquement et vainement, Bilderdijk la trouve d'emblée![1]

La même année 1810, le poète hollandais avise Pougens qu'il a proposé au roi de le nommer premier membre étranger de l'Institut Royal des Pays-Bas.[2] Mais il ne reçoit pas de réponse. Peut-être que la situation politique, qui a changé en 1810, en est la cause. 'Je ne sais quel esprit malin trouble notre correspondance', lui écrit-il.[3] Un ami va trouver Pougens, qui répond à Bilderdijk par une lettre très obligeante dans laquelle il conseille à son correspondant d'attendre tout d'un empereur vraiment grand et généreux.[4] En 1813 la Classe a écrit à M. Pougens pour avoir communication d'un manuscrit, mais elle ne reçoit pas de réponse.[5] En mai 1814 Pougens écrit à Bilderdijk[6] qu'il le cite dans plusieurs de ses articles.[7] Sa maison a été dévastée et il a dû fuir à Paris; mais 'son coeur est tranquille, son esprit calme', assure-t-il.[8] En 1816, Pougens annonce à Bilderdijk que se maison a été dévastée vingt-deux fois par les Cosaques, et que tous les malheurs l'ont éprouvé. Il le remercie de sa nomination de membre étranger de l'Institut.[9]

Là s'arrête la correspondance entre ces deux travailleurs infatigables.

Ce qui frappe dans ces relations avec trois savants français, c'est que le fougueux Hollandais pousse à l'attaque tandis que les autres sont circonspects. Mais, de quelle passion cet homme étrange doit-il avoir été possédé pour pousser ainsi la nef de la science vers la terre inconnue où l'énigme de la vie serait résolue. Lui qui se méfiait de la raison humaine!

1 Le mot signifie: Nouvelle lune.
2 Ms. 1003. Leyde.
3 Lettre française du 5 juillet 1811 (*Navorscher,* 1859, p. 263).
4 *loc. cit.* Bilderdijk a attendu, mais en vain. V. *infra,* p. 276.
5 *Brieven,* III, 249.
6 Ms. 1003. Leyde.
7 Pougens publie plus tard *Trésor des origines et Dictionnaire raisonné de la langue française*. Paris, 1819.
8 Outre ce beau stoïcisme, Pougens hébergeait dans son âme un génie malin d'épicuriste qui lui fit publier, vieillard aveugle, des *Contes* (assez libertins) *du vieil ermite de la Vallée de Vauxbuin,* Paris, 1821.
9 Mns. 1003. Leyde.

En 1810, avec l'annexion, Bilderdijk, croyant que le français supplantera la langue hollandaise, songe à faire des ouvrages français. On trouve des ébauches d'études françaises qui indiquent que l'écrivain a élaboré des projets de grande envergure. Tel est le fragment d'un traité de géométrie,[1] commençant par un exposé des *Principes de logique pour servir d'introduction aux Eléments de Géométrie*. Ce traité, nullement remarquable, ne pourrait servir qu'à démontrer que l'auteur n'est pas un Pascal, si on ne devait s'étonner de rencontrer notre poète-linguiste-historien-jurisconsulte-philosophe-botaniste même sur ce terrain de l'abstraction pure.

Le départ des Français en 1813 signifie aussi la retraite de l'auteur français Bilderdijk, qui, ne l'oublions pas, avait, pendant cette période de domination française, enrichi sa langue maternelle de chefs-d'oeuvre impérissables. De loin en loin on rencontre encore des lettres françaises, entre autres celles adressées au célèbre philologue allemand J.-L. Grimm,[2] dans lesquelles il est exclusivement question de sujets linguistiques.

Terminons ce chapitre qui apporte déjà beaucoup d'inédit, par deux lettres françaises inédites qui ont été écrites peu de temps avant la mort du grand Hollandais. La première, qui est plutôt un brouillon de lettre et ne porte ni date ni adresse, est ainsi conçue: 'Un vieillard accablé par les ans et les infirmités que lui ont attiré les travaux et les persécutions d'un temps de rage et d'hostilité dont il a été la victime, n'ayant d'autre ressource que les douceurs de la poésie, n'oserait offrir à V.A.I. et R. ce recueil de vers hollandais, s'il ne s'était hasardé d'y célébrer la vaste Monarchie du Nord, dont la gloire immortelle s'identifie avec l'illustre rejetton des Sars et des Empereurs qui l'ont créée et portée au plus haut point de gloire et de prospérité. A ce titre, Madame, je croirais manquer à un des plus sacrés devoirs, si j'hésitais à le mettre aux pieds de V.A. avec toute la vénération d'un coeur vraiment hollandais, et qui ne s'est jamais avili par une lâche complaisance aux sentiments qu'il ne cessera de désavouer et de combattre, tant

1 Mns. 1601. Leyde.

2 *Brieven,* III, 196-258. Ce sont des lettres très bien rédigées (1812, 1813); *Lettres à J. Grimm*. Amsterdam, 1837.

qu'il lui restera un moment de vie. Monarchiste par principe et attaché à la Maison d'Orange, il ne s'en fait pas un mérite, mais c'est toujours en faveur des principes de loyauté qui de tout temps ont distingué sa famille, qu'il prend la liberté de vous adresser Mad., ses hommages sincères, se faisant gloire d'être avec le plus profond respect...'[1]

Ce brouillon ne peut-être qu'une dédicace destinée à la princesse russe Anna Pavlona, épouse du prince héritier d'Orange, plus tard Guillaume II. Le vieux poète lui aura envoyé un de ses derniers volumes de poésie, *Vermaking* [Jouissance], contenant un poème: *Rusland* [La Russie][2] qui finit par un discours adressé 'à l'illustre rejeton impérial, bonheur d'Orange et mère de ses enfants'.

La seconde lettre est d'un ton plus résigné. Le grand vieillard, venant de perdre son épouse bien-aimée, répond à une lettre française de condoléance:

Ma toute chère Nièce,

'Il m'est bien doux d'apprendre que vous partagez en quelque manière la profonde douleur d'un parent qui vous aime d'une sincère tendresse et qui vient de perdre l'incomparable et unique appui de son vieil age, plongé dans un état de caducité deplorable. Soyez assurée que je suis bien sensible à l'attention que vous me marquez par votre aimable lettre, et que rien ne me sera plus consolant dans cet affreux état d'accablement où je suis livré que d'y vous voir compatir. Ecrivez-moi de temps à temps, et ne manquez pas de presenter mes respects à Mad^{e} votre Mère, avec ceux de mon fils desolé et inconsolable comme moi.

Non, ma bien-aimée parente, je vous porte trop d'affection pour ne pas vous écrire moi-même, et ce seroit à mes yeux, manquer à la chère défunte qui ne cessera jamais de vivre dans mon coeur et à qui je prie le bon Dieu qu'il vous fasse ressembler en toutes choses, comme le plus parfait modèle de vertu et de piété qui jamais exista!

1 Ms. 874. Leyde.
2 *Dichtroerken,* IX, 378 (1827).

Adieu, mon aimable enfant, et croiez-moi avec les plus tendres sentiments d'un parent
Votre oncle de coeur et d'âme Bilderdijk.
Haarlem, 27e Avril 1830.

P.S. Vous vous informez de ma santé. Elle n'est que trés chancelante et je souffre toujours'.[1]

Cette lettre, qui porte le cachet de cire de la famille de Teisterbant, est une des dernières que le poète ait écrites. Sa correspondante était une compatriote. Le vieil aristocrate a eu la délicatesse de lui répondre dans la langue qui, après sa chère langue maternelle, lui était la plus familière et qui était considérée comme la plus noble, propre aux âmes distinguées.

1 Ms. XCIX. Académie Royale des Sciences. Amsterdam.

Imitations françaises

Peu nombreuses sont les poésies de notre poète qu'on a imitées en français. Comme il est presque impossible de traduire le Victor Hugo des *Châtiments,* c'est une tâche ingrate de traduire Bilderdijk, parce que sa langue extrêmement originale et nuancée, qui est même souvent difficile et fatigante pour un Hollandais, perdrait aux à-peu-près de la traduction. Le poète le savait lui-même: 'Il y a ici [à la cour du roi Louis] un poète français qui se tue à rimer[1] quelques-unes de mes poésies ... Le français ne peut pas rendre nos expressions hardies'.[2] En outre, comme pour le genre dramatique, notre poète n'est guère intéressant, - aussi n'a-t-il jamais été populaire en Hollande -, on concevrait une fausse idée de son génie poétique. On ne rend pas la Ronde de nuit de Rembrandt par une eau-forte, si réussie soit-elle, parce qu'il manquerait la vie, la couleur, ce rayonnement mystérieux qui est comme une révélation splendide d'un univers de rêve.

Pourtant il y a des tentatives de traduction plus ou moins heureuses. Mentionnons d'abord l'imitation du grand poème *De Ziekte der Geleerden* [La maladie des savants], et dont une partie seulement subsiste.[3] L'auteur est inconnu; Bilderdijk même n'a pas su son nom, quoiqu'il ait connu le fragment dont il s'agit ici. Il n'en était pas peu fier. Il écrit à sa femme le 28 mai 1809: 'The French translation of my Sickness of men

1 'die zich dood rijmt'; peut-être une allusion au vers de Boileau: Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose?

2 *Brieven,* II, 123 (1807). Le poète dont il est question ici, est probablement Després, secrétaire du roi (V. *infra,* p. 216) (*Dichtroerken,* VI, 363-452).

3 Cette imitation, inédite et ignorée jusqu'à présent (V. *Bilderdijk,* Livre d'Or, p. 388) se trouve à la Bibliothèque de la Société de littérature néerlandaise, Leyde, ms. 1039.

of Study is here printed at Mr. Brill's, for Murray. Neither of them knows the name of the Author'.[1] Le 20 juillet 1809 il écrit à Mirbel: 'Je ne sais pas si vous savez qu'on traduit à Paris mon Poème sur la maladie des Savants. Je n'en connais pas l'auteur, mais M. Schimmelpenninck, l'ancien grand-pensionnaire de la feue république batave en avait reçu le Mns. et m'a communiqué le premier chant'.[2]

L'avis préliminaire de l'imitation porte cette déclaration: 'Révolté des injustes dédains que les étrangers prodiguent à notre Littérature, qu'ils ne connaissent pas, autant qu'ambitieux de s'exercer sur un original dont aucune langue n'offre de modèle, l'auteur a cru rendre service à sa patrie en mettant en vers français le poème de M. Bilderdijk, intitulé *Les maladies des gens de lettres*'. Il n'a pas conçu la folle idée de traduire littéralement des vers tous frappés au coin du génie, surtout en maniant une langue moins riche et moins souple que le hollandais. M. Bilderdijk auroit mérité d'être traduit par Racine'.

L'auteur inconnu est donc un Hollandais ou un Flamand.

Voici deux fragments de ce premier chant:

De ma muse aujourd'hui qui suivra les travaux?
Des Enfants d'Appollon[3] *je chanterai les maux.*
Je dirai quel poison, ennemi du génie,
Des facultés du corps dérange l'harmonie,
Ronge l'esprit avide et trouble l'oeil actif,
Détend le fil des nerfs et rend le sang tardif,
Souffle un feu sans relâche et des tourments sans nombre,
Fait dégoûter du jour et tressaillir d'une ombre;
Désenchante le monde, éteint jusqu'aux désirs,
Et du poids des ennuis accable nos plaisirs.[4]

Tel est notre destin! La volupté nous rit,
Sa douceur nous émeut, sa voix nous attendrit;
Tout est charme. - Le coeur avec impatience
Sur l'aile du désir vole à la jouissance.
Il jouit...un instant et le plaisir n'est plus.
Ces éclairs sont passés aussitôt qu'aperçus.
Cette voix caressante est la voix du mensonge.

1 Musée Bilderdijk. Amsterdam.
2 *Brieven,* III, 80.
3 Les 'letterzwoegren' [trimeurs littéraires] sont ennoblis jusqu'à en faire des 'Enfants d'Appollon'.
4 *Dichtwerken,* VI, 372.

Le souffle du plaisir est un poison qui ronge,
Et qui, paralisant nos sens désenchantés
Nous fait puiser la mort au sein des voluptés.
Mais par quel sage ami nous seront donc prescrites
Et du bien et du mal les trompeuses limites?
C'est par ce tact subtil, cet argus précieux.
Oui, Mortels, la Douleur est un bienfait des Dieux.[1]

Ceci est du mauvais Delille. Il est vrai qu'on ne lit plus ce poème hollandais pour son plaisir; cela ne dit rien. Mais le traducteur a enlevé toute âme à l'original, témoin les deux expressions relevées en note. Bilderdijk lui-même était ravi: la poésie hollandaise allait briller enfin hors des limites étroites de la patrie! 'Les éloges, écrit-il en français, que le poète français me prodigue, ne m'aveuglent pas. J'ai lu et relu son travail; et s'il s'est écarté quelquefois de mes idées, il m'a embelli... En lisant le poème français je voudrais l'avoir traduit.... Ma plus grande gloire sera toujours d'avoir pu inspirer un tel intérêt à un poète aussi distingué'.[2] - La politesse de notre poète aura surpris un peu sa sincérité!

Parmi les autres imitations françaises il y en a quelquesunes qui sont vraiment réussies. La plupart ont été faites par des Belges en vue de 'faire disparaître le préjugé qui existe en Belgique contre la littérature hollandaise'.[3] Bilderdijk n'ayant pas été populaire en Hollande, comment pourrait-on le faire aimer ailleurs? On a rendu en français le plus souvent des pièces de peu d'importance littéraire, des poésies légères, pour amorcer le public. Ce n'est pas rendre service à l'homme dont le génie fut plutôt un océan qu'un joli jet d'eau. On trouve des imitations dans: A. Clavareau, *Etudes poétiques*. Gand. 1824 (deux pièces);[4] *Les Bataves*. Bruxelles. 1828 (neuf pièces); *Impressions de l'âme*. Utrecht. 1841 (1 pièce);[5] J.L.A. de Jagher, *Imitations*. Utrecht. 1846 (2 pièces); *Etudes nationales*. La Haye. 1850 (2 pièces).[6] F.C. Roud. *Petits Etrennes morales*. Rotterdam. 1837 (2 pièces).[7] C. Froment. Ma vie.

1 *Op. cit.,* VI, 378. De votre Dieu [van uw God], dit Bilderdijk.
2 Mns. 1039. Leyde.
3 A. Clavareau. *Etudes poétiques*. Gand. 1824. Préface.
4 *Dichtwerken*, XIV, 280; XIII, 142.
5 *Op. cit.,* IX, 406.
6 *Op. cit.,* V, 212; XIII, 346.
7 *Op. cit.,* IV, 200; I, 274.

Astréa, 1855, p. 413.[1] Ch. Simond (*Poèmes néerlandais de Bilderdijk. Nouvelle bibliothèque populaire,* no. 205. 1890), a traduit en prose plusieurs poésies et fragments.[2] Achille Millien, *Poètes néerlandais hollandais et flamands*, 1904, a 2 pièces.[3]

Il y a des imitations plus nombreuses en allemand. Mais ce qu'on peut dire de la littérature hollandaise en général, savoir qu'elle n'est pas un produit d'exportation, est vrai surtout pour l'oeuvre de Bilderdijk. Là encore, il est resté, comme dans sa vie, un solitaire.

1 *Op. cit.,* XII, 382.
2 *Op. cit.,* XIII, 201; VIII, 245-249; II, 420-422; V, 256; VI, 375-377.
3 *Op. cit.,* XIII,, 201 et 293. Cp. K.H.E. de Jong. *Vertalingen van Bilderdijks werken* [Traductions des oeuvres de B.], Livre d'Or, p. 387.

Philosophie

'La raison est une béquille; celui qui brise ses jambes ou les laisse s'engourdir, pour clocher sur la béquille, n'ira pas si loin que ses ancêtres marchant naturellement'
Bilderdijk[1]

Contre le XVIII[e] siècle, qui proclame la Raison la déesse universelle de la vie, Bilderdijk lance le paradoxe suivant: la raison est une béquille! Et la marche naturelle de l'homme est réglée par son sentiment, son intuition, car ce qui vit en nous, c'est un être de volonté.[2] Vivre, ce n'est donc pas avant tout penser; nous vivons à mesure que nous sentons. La volonté de Dieu, Dieu comme être de volonté, est l'ineffable énergie créatrice, la force universelle, seule chose indépendante, dont toute volonté humaine dépend. Notre plus grand bonheur est l'entière dépendance de cette volonté divine qui se communique parfois intimement à l'homme par les extases des prophètes et des poètes.[3] Etre poète, c'est écouter ce que Dieu dit dans le silence de l'âme: ainsi, poésie et religion sont un.

La raison est un instrument imparfait dont le XVIII[e] siècle a exagéré l'importance. Que fait-elle au fond? Elle ne fait que comparer les idées, et est donc toute relative:[4] 'L'évidence, la pierre de touche de la raison cartésienne, suppose une faculté de la saisir'. Tout est relatif et l'entendement humain n'est

1 *Mengelingen en fragmenten,* 163.
2 *Verhandelingen,* p. 100.
3 *Op. cit.,* 140, 180, cité par A. Pierson, *op. cit.,* p. 173, 181.
4 Fontenelle, dans ses *Fragments d'un traité de la raison humaine* (*OEuvres,* t. IX, 199), avait soulevé la même objection: 'notre raison elle-même nous est aussi inconnue que tout le reste'.

qu'un échafaudage de relativités reposant sur la base mystérieuse du sentiment.[1]

Le sentiment est donc pour Bilderdijk le centre de toute vie, la base de toute science et préférable à la raison, parce qu'il est tout passif. Ce n'est pas qu'il ne voie la valeur inestimable de la raison humaine, sans laquelle l'humanité sombrerait dans un formidable chaos d'énergie aveugle. Il a chanté 'la respiration de l'esprit'[2] qu'est le va-et-vient des pensées, et il a été trop enfant de son temps pour ne pas partager sa soif de savoir et de comprendre, noble passion d'un siècle trop empressé à conclure et à dénigrer. 'On sent sa destination qui est de visiter le grand édifice de sagesse et de vérité; on place çà et là une petite échelle pour voir s'il serait possible de regarder quelque part par une fenêtre; mais le plus souvent, c'est de la blague; crac, dit l'échelle, et patatras! vous voilà par terre! ou bien elle est trop courte, ou bien mal placée ou le sol trop peu ferme de sorte qu'elle glisse. Et si en grimpant nous croyons avoir entrevu quelque chose à travers un brouillard, le plus souvent ce n'est qu'un scintillement des vitres qui reflètent la lumière du dehors, que les grimpeurs veulent faire passer pour l'éclat des ornements intérieurs des salles, mais, croyez-moi, ils s'abusent et nous trompent'.[3] L'homme qui parle ainsi, a grimpé infatigablement lui-même, s'est accroché à toutes les sciences pour sortir du puits crépusculaire de notre pauvre ignorance, et il a reconnu la vanité de toutes les tentatives tant que les sciences étaient trop peu solides, quelques prétentions qu'elles eussent. C'est pourquoi il a pu se permettre de parler avec une pitié dédaigneuse de ceux qui croyaient être arrivés déjà: 'Le progrès des connaissances humaines s'est fait par sauts et par bonds chez les Français, par quoi cette nation a acquis le caractère d'un écolier qui de temps en temps seulement apprend sa leçon, et qui, sachant un peu de tout, sait jaser avec les autres et tient même le dé de la conversation, sans avoir jamais compris le rapport des choses qu'il a appri-

1 *Dichtwerken,* XIV, 255, paraphrase d'une citation tirée de Massias (*Problème de l'Esprit humain*): '... l'esprit ne saisit jamais que des rapports'.
2 *Dichtwerken,* XIV, 236.
3 *Brieven* II, 182 (1808).

ses: de là le manque de profondeur des Français qui gâte toute science'.[1]

La part de vérité que contient ce jugement ne doit pourtant pas nous faire oublier que nulle part on n'a déployé une activité comme en France au XVIII[e] siècle pour arriver à savoir et à approfondir les choses, et si Renan exagère peutêtre en disant que toute cette grande philosophie a plus fait, en somme, que Luther et Calvin,[2] la critique de notre philosophe est injuste et imméritée, quoique compréhensible. Il voyait surtout dans l'empressement à tirer des conclusions un effort fait pour renverser la religion et saper l'autorité de la Bible. Et qui pourrait nier cela aujourd'hui? C'est pourquoi il manifeste aussi une certaine réserve devant la philosophie, dont il n'est pas l'ennemi, bien au contraire.[3] Mais il redoutait une philosophie de parti pris qui, à la foi, oppose la raison. Celle-là, il la combattait et la détestait sincèrement parce qu'il en voyait la fausseté fondamentale. Et c'est ainsi qu'il a été amené à dire que 'la philosophie n'est bonne qu'à réfuter la philosophie',[4] comme Pascal avait assuré que 'se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher'.[5]

Cette faute fondamentale, il la trouve chez Descartes, l'homme qui place le centre de la vie dans l'infaillibilité de l'entendement humain dont il fait le critère de sa philosophie, et qui par là a fondé le rationalisme, la salubre sécheresse intellectuelle, avec, à la fin, la mort de toute vie. Bien que protestant et par conséquent plus rationaliste qu'il n'aurait voulu l'être, Bilderdijk vivait trop en un contact direct avec la source profonde de la vie pour qu'il ne sentît pas que l'intelligence humaine ne vit qu'à la surface des choses. 'C'est maintenant la conviction par l'évidence fondée sur le doute et l'examen cartésiens [qui est en vogue]? Je m'y oppose. C'est un semblant de conviction par l'évidence qui flatte l'amour propre et l'orgueil...

1 *Fingal,* II, p. 163 (1805); cp. *Nederlandsche Spraakleer,* p. V; V. *supra,* p. 73 sur Buffon. Bilderdijk adresse à peu près le même reproche aux Allemands
2 E. Renan, *op. cit.*, p. 91.
3 Il a même insisté auprès de Louis-Napoléon pour que celui-ci fondât une chaire de philosophie. Cp. *infra*, p. 214; et ms. 1039 Acad. Roy. Amsterdam.
4 *Mengelingen en fragmenten,* p. 162.
5 *Pensées,* 5.

Qui lui apprend ce que c'est que connaître ou savoir? C'est qu'on ne sait rien de ce qui est simplement là, devant nos pieds... Tout est obscurité; et avec tout ce qu'on a trouvé dans ces dernières années, l'homme de notre temps est devenu plus ignorant, moins susceptible de vérité, dans la même mesure qu'il s'est écarté de Dieu... Quels avantages a-t-on obtenus? On a échangé préjugés contre prejugés, erreur contre erreur...[1] Les principes de la contradiction et de la raison suffisante ne servent pas à grand'chose. Et quand même ils seraient sûrs et suffisants *en soi,* ils ne pourraient pas encore servir à acquérir de nouvelles connaissances. Et qu'est-ce que la connaissance? Les plus prudents disent: tout est phénomène, et cela même est la plus grande sottise'.[2]

Le rationalisme qui rend toute foi suspecte; l'individualisme qui rompt tout lien entre les individus, et qui tous les deux reposent sur l'autonomie de l'homme, sont pour Bilderdijk des puissances ennemies qu'il doit combattre.[3] Au lieu de croire en la suprématie de la raison humaine, il ressentait le besoin d'une autorité hors de l'homme, et cette autorité, il la trouvait dans la parole divine, dans les vérités révélées.[4] Pour lui le cartésianisme avait trop pénétré même le protestantisme, parce que cette religion avait l'air de soumettre la parole divine à l'approbation humaine. 'Dans l'église catholique, dit-il, il y a

1 Condillac (*Langue des calculs*, livre Ier, ch. XVI) dit: 'Tout raissonnement consiste dans la substitution d'une expression à une expression différente, en conservant la même idée' (Cité par P. Janet et G. Séailles, *op. cit.*, p. 241).

2 *Briefwisseling Tydeman*, I, p. 188 et suiv. (1810). Bilderdijk critique ici les 'principes du raisonnement' de Leibniz (*La Monadologie*, §§ 31 et 32, et *Essais de Théodicée,* § 44. *OEuvres philosophiques,* éd. par P. Janet. Paris, Alcan. 1900. 2e éd. t. I, p. 712; t. II, p. 109).

3 Voilà pourquoi Bilderdijk haïssait la Renaissance, première source du rationalisme (*Geschiedennis des Vaderlands*, t. X, p. 175; comparez aussi G. Gossaert, *Bilderdijk* dans *Ons Tijdschrift* [Notre Revue], XV, (1910), p. 618-621).

4 Bilderdijk était en cela un enfant de Calvin. 'Nous sommes issus de la Génève de Calvin', dit Groen van Prinsterer (*La Hollande et l'influence de Calvin*, Amsterdam, 1864, p. 30). Bilderdijk en parle souvent (*Brieven*, IV, 146; *Briefwisseling Tydeman* I, 151, 379.)

encore trop de dogmatique aristotélicienne, dans le protestantisme trop de cartésianisme. Quand tous les deux, insensiblement, s'en seront dégagés, on s'entendra, on sera d'accord, quelque paradoxalement que cela puisse sonner à l'oreille. Croyez-moi, un bon réformé est plus catholique qu'il ne le sait lui-même'.[1] Plus tard, dans sa grande lutte contre les 'libéraux', il exprime le voeu que Dieu 'puisse délivrer la chrétienté de la rage en vogue du kantisme, ainsi que de l'aristotélisme et du cartésianisme'.[2]

Bilderdijk n'aime donc pas Descartes, mais il déteste cordialement Locke, l'homme du déisme et du sensualisme,[3] dont les idées ont empoisonné la pensée française depuis qu'elles ont été propagées par Voltaire.[4] 'L'oeuf anglais des athées couvé près de la Seine, remplit l'Europe de ses vipères'.[5] Le grief le plus fort de Bilderdijk contre Locke et ses disciples français est qu'ils dégradent la vie jusqu'à n'être qu'un froid mécanisme où les mathématiques jouent un rôle prépondérant. Est-ce que D'Alembert n'a pas élevé les mathématiciens à la dignité de poètes?[6] Est-ce à lui que notre poète a pensé en disant que les mathématiques 'rétrécissent la pensée, qu'elles apprennent à se résigner aux combinaisons machinales de l'intelligence au lieu de lui donner une vue claire de la vérité'.[7] Ainsi à la science prônée comme la plus haute forme du ratio-

1 *Briefwisseling Tydeman,* I, p. 413 (1813) Voir aussi *Geschiedenis des Vaderlands,* t. VI, p. 232, où Bilderdijk parle des 'chimères de Descartes et de Newton'.
2 *Proeve over de werking en invloed der Geesten* [Essai sur l'action et l'influence des Esprits]. Haarlem, Augustini, 1820, préface, p. VII. Il n'est pas étonnant que les idées de Joseph de Maistre sur l'autorité religieuse exprimées dans l'ouvrage *Du Pape,* lui sourient (*Aan de Roomsch-Katholieken dezer dagen,* p. 5. 1823).
3 *Mr. I. da Costa's bezwaren toegelicht,* p. 40 (1823).
4 *Huyghens Korenbloemen* [Les Bluets de H.], Leiden, Herdingh, 1824. t. VI, 128, 327. Emile Faguet appelle Locke 'le Dieu intellectuel des Français de ce temps' [c.-à-d. du XVIII^{e} siècle] (*Initiation philosophique*. Paris, Hachette, 40e éd; s.d., p. 129).
5 *Dichtwerken,* XIII, 380 (1823). Cp. P.v. Tieghem, *L'année littéraire,* p. 33.
6 *Discours préliminaire de l'Encyclopédie,* p. XVI.
7 *Mr. I. da Costa's bezwaren toegelicht,* p. 41 (1823). Cp. *Dichtwerken,* XIV, 25 (1827).

nalisme, celle qui est construite tout entière par la raison humaine comme un immense échafaudage dans le vide, Bilderdijk, tout en reconnnaissant sa haute valeur,[1] refuse son arrogante autorité: la vie suit des lois immuables, mais elle n'est pas l'ensemble de ces lois! La vie est une volonté, une force qui veut, qui cherche à se réaliser, qui se manifeste par le sentiment; et la raison est une lampe bien faible dans la nuit de l'existence. On croit suivre sa petite lampe, et le plus souvent on éclaire d'une lueur hésitante les pas que l'intuition nous a fait faire à tâtons!

C'est devant la masse écrasante des problèmes qui se dressent gigantesques dans l'ombre et dont le XVIII[e] siècle n'a pas vu l'immensité, que Bilderdijk a adopté librement, sciemment, la vieille doctrine chrétienne, croyant, sachant, sentant avec le 'fou sublime' que 'le coeur a ses raisons que la raison ne connaît pas'.

En effet, la philosophie assez sommaire de notre poète, qu'il n'a développée régulièrement nulle part, fait penser involontairement à Pascal.

Il est vrai que l'espèce de volontisme que professait notre penseur,[2] avait déjà trouvé d'éloquents propagateurs en Allemagne, grâce aux écrits de Fichte et de Schelling.[3] Et il est sûr aussi que Bilderdijk a connu, de réputation du moins, Fichte. Mais il l'a détesté.[4] Il est vrai aussi qu'au XVIII[e] siècle s'étaient élevées des voix qui, du moins pour la poésie, rendaient au coeur et au sentiment la place qui leur était due.[5]

Mais la place centrale que prend chez Bilderdijk le sentiment, on ne le retrouve que chez l'auteur des *Pensées,* pour qui la raison est juste assez bonne pour servir contre ceux qui mettent leur confiance en elle.[6] 'Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment', dit une des *Pensées*.[7] 'Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le coeur; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons

1 *Op. cit.,* XII, 107 (1808).
2 *Verhandelingen,* p. 100; *Opstellen,* p. 96 et suiv.
3 A. Weber, *Histoire de la philosophie européenne*. Paris, Fischbacher, 1897, 6e éd., p. 481.
4 *Dichtwerken,* XV, 95 (1803).
5 P.v. Tieghem, *art. cité,* p. 244.
6 *Mengelingen en fragmenten,* p. 162.
7 *Pensées,* 274.

les premiers principes...'[1] 'C'est le coeur qui sent Dieu, et non la raison'.[2] Ces quelques maximes résument et la philosophie de Pascal et celle de Bilderdijk qui, tous les deux, s'arrêtent respectueusement sur le seuil de l'inconnaissable sans oser lever les yeux vers les profonds mystères que Dieu y a cachés. 'Il y a des principes qu'on n'aurait jamais dû examiner, parce qu'on n'est pas à même de les examiner', dit le poète hollandais,[3] et Pascal s'était proposé d''écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences'.[4] Comme Bilderdijk a admiré beaucoup le penseur français, ce qui est chose naturelle, il aura subi insensiblement son influence, ou du moins, ses propres idées auront été renforcées par la lecture assidue des *Pensées* si simples et si profondes.

Pour la philosophie proprement dite, Bilderdijk cite Wolff, Bacon, Leibniz et Malebranche comme ses maîtres.[5] L'influence du premier ne paraît pas avoir été grande. Leibniz au contraire a été son maître à qu'il est resté fidèle pendant toute sa vie, bien qu'il ne lui ait pas épargné ses critiques.[6]

L'influence, de Malebranche est plus difficile à indiquer. C'est que Bilderdijk ne le mentionne que rarement. Dans son autobiographie française[7] il dit que Malebranche et Leibniz ont formé son esprit, mais l'écrit était destiné au duc de Plaisance, dont Bilderdijk sollicitait la protection. Il peut donc avoir nommé d'abord le philosophe français pour flatter un peu l'orgueil national du puissant gouverneur. Cependant Bilderdijk n'avait pas l'habitude de flatter qui que ce soit. Ce qui est certain, c'est qu'il ne le cite qu'une fois, dans sa vieillesse,[8] et alors

1 *Pensées,* 282.
2 *Pensées,* 278.
3 *Briefwisseling Tydeman,* I, 186, 207.
4 *Pensées,* 74.
5 Kant et Fichte étaient ses bêtes noires. Il qualifie la philosophie de Kant 'ce tas de fumier' (*Dichtwerken,* VII, 239); comparez La Harpe (*Philosophie du XVIII*e *siècle,* t. I, 11) qui parle d''opprobre de l'esprit humain'. Pourtant Bilderdijk a reconnu la valeur de la partie négative du système de Kant. Il se plaît parfois à lui opposer le philosophe Bonnet, de Genève, partisan de la philosophie leibnizienne, et auteur d'une *Palingénésie philosophique* (*Verhandelingen,* p. 165).
6 *Briefwisseling Tydeman,* I, 379 (1812); *Dichtwerken,* XV, 166 (1817); XIV, 53 (1824). Comme Leibniz a écrit plusieurs ouvrages en français, Bilderdijk les cite toujours français.
7 *Infra,* p. 272.
8 *Kerkredenen van Merle d'Aubigné,* p. 77; Bilderdijk cite trois pages de l'ouvrage de Malebranche *Adoration en esprit et en vérité*.

c'est surtout le chrétien qui ‘mieux que la plupart des écrivains chrétiens, a compris et exposé l'idée de la réconciliation avec Dieu par le sang du Christ’. ‘Malebranche, ajoute-t-il, était encore de ceux qui recommandaient la lecture assidue de l'Ecriture sainte’. Mais il y a certaines idées du philosophe français qu'on retrouve chez notre poète.

Le sentiment dont Pascal et Bilderdijk font la base de tout savoir, et qui pour l'un et l'autre n'est qu'une Raison supérieure, reflet de la Raison divine, est pour Bilderdijk l'instrument de notre connaissance qui est purement intuitive,[1] c'est-à-dire communiquée non par l'intermédiaire des sens, mais par Dieu. Cette idée, nous la retrouvons chez Malebranche, qui enseigne que la certitude par les sens est impossible: ‘Toutes nos idées claires sont en Dieu quant à leur réalité intelligible; ce n'est qu'en lui que nous les voyons’. Notre âme comporte, selon lui, une double relation: l'une immédiate, nécessaire, avec l'auteur de son être, avec la raison universelle, qui est ‘le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps’; l'autre médiate et contingente, bien que réglée par des lois générales, avec son corps, et par celui-ci avec les autres corps. L'âme n'est donc immédiatement unie qu'à Dieu. La vision de Dieu, effet de l'action constante de Dieu sur nous, autrement dit de la liaison de notre raison avec la raison universelle, est donc le fondement de toute certitude.[2] ‘Toutes les fois que Bilderdijk parle de l'intime sentiment de soi-même, il a en vue cette perception immédiate, universelle qui est comme un contact avec le monde invisible’, dit A. Kuyper,[3] qui croit être sûr que cette conception du sentiment, laquelle est plus profonde que le *sensus divinitatis* dont parle Calvin, a été empruntée à l'homme de Genève. Après ce qui précède, on croira plutôt que la philosophie de Malebranche ne sera pas étrangère aux idées de Bilderdijk qu'on a rapprochées aussi de la philosophie d'E. von Hartmann.[4]

Malebranche était rationaliste en ceci qu'il croyait à la Rai-

1 *Briefwisseling Tydeman,* I, 176, 206.
2 *Entretien* I; P. Janet et G. Séailles, *op. cit.,* p. 693 et suiv.
3 A. Kuyper, *op. cit.,* p. 61.
4 *ibid.,* 16.

son universelle, principe de la morale, principe de la religion.[1] L'amour de cet ordre était pour lui la vertu capitale.[2] Pour Bilderdijk, l'ordre était non une chose recommandable, mais un principe de vie. Dans ses idées, son travail, ses habitudes, 'les moindres choses de la vie quotidienne',[3] il appliquait ce principe, parfois terrible dans ses conséquences. Mais cet amour de l'ordre, élevé en amour de l'ordre universel, a inspiré le poète à composer son hymne magnifique à l'Ordre, apothéose de la Raison universelle. Il y chante l'ordre sacré, conservateur de toutes choses, législateur de l'univers, sans lequel la gloire de Dieu serait perdue, et qui règne jusque dans la mort.[4] Cette idée de l'ordre, de la nécessité qui est la loi rigoureuse de la vie, préside aussi aux dénouements des tragédies du poète,[5] et diffère en ceci de l'antique fatalité qu'elle repose sur la sagesse divine.[6]

A cette idée de l'ordre se rattache aussi la répulsion de Malebranche pour ceux qui viennent déranger le penseur; 'la société est une pénible et fâcheuse servitude', et 'peut-être la pire des pénitences'.[7] Bilderdijk a témoigné la même aversion, et l'a exprimée plus d'une fois dans ses poésies.[8]

Sur le mariage aussi les deux hommes professent les mêmes idées. 'Cette union, dit Malebranche, est naturelle, et les deux sexes, par leur construction particulière, et en conséquence des lois admirables de l'union de l'âme et du corps, ont l'un pour

1 C'est pourqoui Ernest Renan pouvait en appeler à son autorité en niant l'intervention particulière de Dieu (*Op. cit.,* p. 215).
2 *Traité de Morale de Malebranche,* édition de Joly. Paris, Thorin, 1882, p. 24. Il est vrai que le philosophe allemand C. Wolff, après Malebranche, a vanté l'ordre comme le bien suprême (*Der vernunftigen Gedanken von Gott, der Welt und der Seele des Menschen*. 3e éd. Frankfort, Andrea et Hort, 1733. § 156: 'So ist in der Vollkommenheit lauter Ordnung'). Bilderdijk nomme Wolff comme le philosophe qu'il a étudié dans sa jeunesse.
3 J.-A. Alb. Thijm, *art. cit.,* p. 315.
4 *Dichtwerken,* VIII, 307 (1827) L''harmonie universelle' de Leibniz est une chose trop impersonnelle pour que Bilderdijk la chante ainsi.
5 *Het Treurspel,* p. 144 (1809).
6 *Dichtwerken,* VII, 142 (1812).
7 *Op. cit.,* p. 251.
8 *Dichtwerken,* XII, 62 (1805). Cette pièce s'appelle *Bezoeken* [Visites], et paraît être un ample développement de la pensée de Malebranche sur le temps précieux du sage. Voir aussi: *Op. cit.,* XII, 137 (1808) et 195 (1820).

l'autre la plus violente passion, parce que l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise, et celui de l'Eglise pour son Seigneur, son Sauveur et son Epoux, est le plus grand amour qui se puisse imaginer'.[1] Cette plus violente des passions, Bilderdijk n'a cessé de la chanter comme la plus sainte jouissance qui nous fait pressentir le bonheur éternel;[2] tout comme Malebranche pour qui le plaisir n'est pas la fin de nos actions, mais le motif naturel et invincible, qui peut nous rapprocher du souverain bien lui-même, quand il sera devenu complet, absolu, éternel.[3]

Un trait bien particulier de la morale du philosophe français est encore la façon dont il accentue la nécessité que la vérité prime la charité. 'Il faut toujours rendre justice avant que d'exercer la charité', dit Malebranche, et: 'On ne peut bien défendre la vérité sans rendre ridicule celui qui l'attaque et son parti méprisable'.[4] Toutes les mortelles railleries que le poète a déversées à flot continu sur les adversaires de ce qu'il croyait être la vérité, et qui ont scandalisé bien des suaves chrétiens, apparaissent ici dans un jour tout nouveau.[5]

Pourtant, bien que Bilderdijk ait connu toute la philosophie de son temps, il n'était pas philosophe, il n'a jamais exposé systématiquement sa pensée. Il en était incapable, étant avant tout poète, 'Demander pourquoi il n'a jamais écrit un livre sur ses "haines", c'est demander pourquoi Jérémie n'a pas écrit un hebdomadaire de politique étrangère ou Pascal un Discours de la Méthode', dit spirituellement un des admirateurs du poète hollandais.[6] Son génie ne brillait pas d'une lumière sereine; il jetait des éclairs qui illuminaient brusquement des coins insoupçonnés de l'esprit, mais qui effrayaient toujours

1 *Op. cit.,* p. 219, 220.
2 *Op. cit.,* VI, 430 'Non, je ne condamne pas la volupté attachée au lit chaste'. Cp. *Dichtwerken,* XI, 302, 377; X, 49: 'Qui aime, aime Dieu' (1784).
3 *Op. cit.,* introduction, p. XX. Il faut rapprocher cette idée aussi de l'opinion du poète hollandais sur le but de l'art, qui est de 'vermaken' (amuser, faire jouir), c'est-à-dire, rapprocher du souverain bien. V. *supra,* p. 19. Cp. Leibniz qui dit plus froidement: 'Tous les plaisirs ont en eux-mêmes quelque sentiment de perfection' (*Essais de Théodicée,* § 33. *OEuvres complètes,* t. II, p. 104).
4 *Op. cit.,* p. 200, 201.
5 *Dichtwerken,* XII, 2178 (1826).
6 A. Pierson, *op. cit.,* p. 150.

de nouveau les paisibles optimistes de la première moitié du XIX^e^ siècle.

Aussi, quel homme bien pensant aurait accordé au poète que la Raison fût la déesse française éhontée,[1] la prostituée à laquelle on dresse un sanctuaire,[2] fantôme infernal, la Volupté qui, sous le nom de Raison, chez les païens déchristianisés monta sur l'autel consacré à Dieu; qu'elle ne fût autre chose que l'orgueil, l'intelligence qui se déclare Dieu?[3] Qui ne se serait pas fâché en entendant ricaner le poète à propos des naïfs qui escaladaient la montagne de la Raison, glissaient, s'efforçaient de s'y maintenir, descendaient avec une vitesse vertigineuse, tombaient, mais qu'on applaudissait néanmoins.[4] Et quelle mauvaise plaisanterie que ces 'Dix commandements anti-chrétiens' que l'auteur prétendait avoir tirés 'du vieux bouquin, intitulé: *Livre du Roi Modus et de la Reine Ratio*', et dont le premier et le plus important était: 'Ne songe jamais à Dieu et ne te soucie pas de Lui'; un autre: 'Plaisante sur le diable et l'enfer'; un autre: 'Si le sort t'est contraire, il n'y a plus qu'à te pendre!'[5] Quant au déisme, qui niait l'immanence de Dieu, Bilderdijk le condamnait,[6] le traitait d'antéchrist,[7] qui se levait en Allemagne aussi comme conséquence des railleries de Voltaire.[8]

A mesure que le sentiment religieux se relâchait, le culte de Dieu faisait place au culte de la Vertu. Le plat matérialisme du baron d'Holbach ne trouvait pas encore un sol bien préparé; c'est au XIX^e^ siècle que ce privilège a été réservé. Le XVIII^e^ siècle, sentant disparaître ce qui donne à la vie son sens profond, éprouvait le besoin d'un autre idéal. Cet idéal fut la vertu.[9] Comme ce siècle sans foi l'a encensée, que ce fût la vertu autonome d'Helvétius et de Diderot, de Voltaire et de Rousseau, ou la vertu amour de l'Ordre universel comme Malebranche la prêchait! Le jeune Bilderdijk, pénétré de ses

1 *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* II, 167 (1821).
2 *Dichtwerken,* XIII, 403 (1823).
3 *Op. cit.,* XIV, 33 (1824); V, 172 (1818).
4 *Op. cit.,* XIV, 28 (1824).
5 *Op. cit.,* XIV, 128 (1825).
6 *Geschiedenis des Vaderlands,* t. VIII, p. 186.
7 *Nieuwe Mengelingen,* p. 299.
8 *Aan de Roomsch-Katholieken dezer dagen,* p. 11.
9 Cp. D. Mornet, *La pensée française au XVIII^e^ siècle*. Paris, Colin, 1926. p. 141 et suiv.

lectures rationalistes, exalte aussi la vertu qui ‘a son but en elle-même’, et qui ‘vaut mieux qu'un sang royal’.[1] En 1795 encore il parle de ‘l'honnêteté, de la vertu et de l'esprit éclairé’ contre lesquels tout conspire.[2] Mais quand le penseur en lui a mûri, il flagelle l'idolâtrie dont elle était l'objet, disant qu'elle est non seulement amour de l'Ordre universel, mais encore et surtout rectitude de la volonté, émanant directement de Dieu;[3] qu'elle n'est pas autonome, mais fille de la vraie religion.[4]

De même la doctrine de l'évolution, de la perfectibilité, chère au XVIII^{e} siècle, et propagée en France par Rousseau, Condorcet et Lamarck, ne saurait agréer au chrétien orthodoxe,[5] qui fait la remarque très juste que l'idée de la perfectibilité n'est pas une doctrine, mais un besoin intime de chaque individu.[6] Il ne voulait pas même entendre parler d'une certaine gradation dans la création,[7] parce que l'idée d'une échelle de perfection mènerait au transformisme, à l'évolution. La fixité des espèces est compromise dès qu'on admet des systèmes de classification. Buffon a déjà fait observer qu'en admettant les familles dans les plantes et les animaux, on doit reconnaître aussi que l'homme et le singe ont une origine commune.[8] M. Gustave Lanson fait la remarque très juste que c'est Rousseau, et non pas Darwin qu'on peut accuser d'avoir fait descendre l'homme du singe.[9] En effet, c'est ainsi que les contemporains perspicaces l'ont vu. Bilderdijk par exemple insinue que les évolutionnistes sont des singes, redescendus à l'état de singes, leurs ancêtres imaginaires.[10] Il écrit même tout un poème contre la doctrine de la perfectibilité, disant que chaque génération traverse les mêmes misères morales, et que la seule perfection se trouve dans le ciel.[11] Il va sans dire qu'il ne veut pas croire que la terre soit

1 *Dichtwerken,* VIII, 22 (1777).
2 J.C. ten Brummeler Andriesse, *op. cit.,* p. 80.
3 *Dichtwerken,* V, 99 (1808).
4 *Op. cit.,* XIV, 198 (1826).
5 *Op. cit.,* XII, 107 (1808).
6 *Mengelingen en fragmenten,* 105.
7 *Op. cit.,* VII, 443 (1808).
8 V. Delbos, *La philosophie française*. Paris Plon, 1921. p. 216.
9 G. Lanson, *op. cit.,* 793.
10 *Geologie, préface* p. XV; *Dichtwerken,* XI, 381 (1824).
11 *Dichtwerken,* VII, 157-171. Ce poème est dirigé probablement contre Condorcet. *Briefwisseling Tydeman,* II, 2.

plus ancienne que la vieille orthodoxie chrétienne ne le dit. C'est pourquoi il blâme vivement Buffon qui admet, avec Leibniz, que la terre est très vieille et qu'elle a traversé 'une infinité de révolutions'.[1] 'Je n'ai pas assisté à la création', dit-il, faisant allusion aux systèmes de Newton, de Buffon et de Laplace; et il est heureux de trouver un frère d'armes célèbre en De Luc.[2]

Après ce qui précède on s'étonne d'autant plus que notre auteur ait voulu concéder à Mirbel qu'il n'existe qu'un seul type de l'être organisé.[3]

Il va sans dire qu'il y avait en France, en Hollande et ailleurs des milliers d'âmes perspicaces qui ne donnaient pas dans les nouvelles idées. Mais peu ont protesté fortement, éloquemment. Un d'eux fut La Harpe, esprit un peu étroit peut-être, mais une âme exquise, qui ne devient méchante que lorsqu'il s'agit de combattre 'l'orgueil horriblement incorrigible', 'l'ignorance commune et puissante', 'la déraison insolemment despotique', 'de ceux qui répètent encore tous les jours si fièrement de si absurdes horreurs'...'des philosophes de seconde main' du XVIII^{e} siècle, comme Diderot, d'Holbach, Helvétius.[4] Bilderdijk, qui a connu La Harpe, fut seul à dire des choses pareilles en Hollande.

Là, il était un prophète de malheur qui ne cessait de saisir tous les moyens pour détruire les idoles du temps. Il est heureux pour lui qu'il pût opposer à un Buffon un De Luc, et que la littérature française lui fournît de la matière pour combattre le déisme et l'athéisme: ce fut le poème du galant cardinal de Bernis, intitulé *La religion vengée,* dont Bilderdijk traduisit plusieurs passages.[5] Le seul résultat immédiat de tous ses efforts fut que les esprits éclairés le regardaient comme un ennemi de la vérité. Comme cela a changé! A la lumière de la science moderne, il devient un précurseur qui a rouvert sur le monde invisible cette fenêtre de l'âme, le sentiment, et

1 Buffon, *Théorie de la terre. OEuvres complètes,* t. II, 457.
2 *Supra,* p. 73.
3 *Supra,* p. 142.
4 *La Philosophie au XVIII^{e} siècle,* t. II, 127, 128, 169.
5 *Dichtwerken,* V, p. 152-157 (1817). Cp. *De Mensch,* p. 131 (1808).

qui, en assignant à la raison son domaine: le monde des phénomènes, a fait pressentir la philosophie bergsonienne, qui parle du ‘monde caché dont les profondeurs obscures de la conscience ont l'intuition immédiate et que la pensée discursive, ce fantôme décoloré, ne peut qu'ignorer’.[1]

> *‘Je mets tout mon bonheur dans la dépendance; dans la liberté individuelle je vois le plus grand désastre pour l'homme et pour toute créature’*.[2]

La grandeur, l'orgueil et la faiblesse du XVIII[e] siècle français a été l'idée de l'autonomie de l'homme, réaction contre toutes les autorités qui pesaient sur sa tête et qui ont failli l'écraser: autorité absolue du roi, autorité de l'Eglise, autorité de la science aristotélicienne, autorité de l'art antique. Le principe de la liberté individuelle: liberté politique, liberté religieuse, libre examen de tous les problèmes scientifiques, liberté dans l'art, a hanté ce siècle de rationalisme.

A ces tendances individualistes qui trouveront dans le chaos de la Révolution française leur aboutissement et leur démenti, Bilderdijk oppose le principe de la dépendance absolue, idée peu propre à séduire l'imagination du vulgaire.

Liberté de la volonté, cet instinct primitif de toute créature, et le fonds de l'individualisme, a été le cri inconscient de la Révolution. Mais Dieu seul est libre, la volonté divine seule est indépendante. La volonté individuelle est, de par sa nature, dépendante, et le plus grand bonheur consiste à se résigner à la Volonté suprême. Désirer une volonté libre serait donc renier Dieu,[3] se rendre, par orgueil, l'égal de Dieu. Voilà pourquoi Bilderdijk, dans les bonnes et les mauvaises aspirations de son temps, entrevoyait le vieux thème séculaire de la félonie humaine, le péché originel. Quand tout son siècle croyait danser sur un air joyeusement nouveau de quelque bon génie, le prophète hollandais entendait de plus en plus clairement la

1 H. Bergson. *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris, F. Alcan, 23e éd., s.d. p. 178.
2 Autobiographie (en hollandais), *Geschiedenis des Vaderlands,* XIII, 30.
3 A. Pierson, *op. cit.,* p. 176.

vieille mélodie troublante, variée pour les besoins du temps, et il le voyait distinctement, le prince des ténèbres, chef de l'orchestre infernal, qui menait la bande effrénée, la conduisait, avec une grimace polie, vers le gouffre des douleurs. Il voyait aussi que cette folle passion de la liberté détruisait tout l'organisme de la vie, l'église, l'état, la famille; et cela redoublait ses souffrances. Car pour lui toute la création était un grand organisme dont Dieu est le centre radieux, le grand dominateur qui est toute sagesse et tout ordre. L'homme ne naît pas par hasard, et l'humanité n'est pas un agglomérat d'individus tombé sur la terre comme une froide grêle sur un toit de zinc: Dieu donne à chacun sa place, sa famille, sa patrie; Dieu lui cherche une épouse. Dès lors toute idée de contrat social,[1] de révolution, de divorce, de désertion religieuse est à rejeter: ce que Dieu unit, l'homme ne doit pas le désunir!

Ainsi le cri de liberté est une absurdité et un péché contre Dieu qui est la source de tout pouvoir.[2] La vraie liberté est l'innocence. Et qu'est-ce que l'innocence? Etre sans tache, être purifié par l'Esprit des Cieux;[3] vouloir ce que Dieu veut, ne pas être esclave de l'esprit du siècle; c'est ainsi qu'on mourra libre comme on est né libre, dans l'amour de Jésus.[4]

Par contre, la liberté des révolutionnaires consiste à vivre selon sa propre volonté, et à imposer cette volonté au souverain et à Dieu.[5] Cette liberté-là, mot magique qui charme les innocents, est à la racine de tous les maux,[6] et finit par l'esclavage des Robespierre, des Marat, des Napoléon.[7] Liberté? Oui, liberté d'opprimer.[8]

Qui sont-ce du reste, ceux qui crient ‘liberté’? Un tas de monstres qui vous garrottent sous le joug de leur stupide orgueil,[9] canaille rebelle, qui se jette à la face de Dieu et renverse le trône et l'autel,[10] rompt le mariage, empoisonne par la vaccination les enfants sans défense.

1 *Mengelingen en fragmenten*, p. 26-46.
2 Groen van Prinsterer, *Ongeloof en Revolutie,* p. 56.
3 *Dichtwerken,*
4 *Op. cit.,* VII, 235 (1824).
5 *Op. cit.,* VII, 239 (1824).
6 *Op. cit.,* V, 386 (1825).
7 *Op. cit.,* IX, 288, 500 (1823).
8 *Op. cit.,* XII, 288 (1827).
9 *Op. cit.,* VII, 201 (1818).
10 *Op. cit.,* XII, 238 (1823).

Partout l'étendard de la liberté se lève. En Amérique, terre découverte pour le malheur de l'humanité, les grenouilles enflées coassent: 'liberté'!' au son de la vielle française.[1] En Grèce une immonde race d'esclaves grommelle aussi: 'liberté!', et ose se soulever contre les Turcs.[2] Et Chateaubriand et Lamartine applaudissent![3] 'Chrétiens, s'écrie le poète, ouvrez les yeux!'[4]

Ah, cette Liberté, fantôme hideux, monstre fardé, abominable statue nue, dressée par la canaille meurtrière dans le gouffre boueux de la France,[5] le poète hollandais se vantait de ne jamais s'être incliné devant elle![6]

Quelle différence entre le jeune homme de 1779 qui était fier de ne pas être un Français habitué au gouvernement autoritaire d'un monarque,[7] et le vieillard de 1820! C'est que celui-ci avait éprouvé tous les bienfaits de la Liberté, et surtout, qu'il voyait, et avec quelle rage! que les libéraux faisaient des Pays-Bas un royaume constitutionnel, où le roi, au lieu d'être libre comme Dieu,[8] était placé sous la tutelle de ministres.

Non, l'état naturel et idéal était pour lui celui où le peuple forme une grande famille dont le souverain est le père, à qui les sujets doivent une obéissance limitée seulement par les exigences de la conscience.[9] Cette relation impose des devoirs aux deux partis. Le souverain ne rend compte des siens qu'à Dieu. Bilderdijk est donc partisan du 'droit divin', mais la devise de Versailles: 'L'état, c'est moi', n'avait pas son suffrage.[10] C'est le moyen-âge, qui, selon Bilderdijk, a réalisé son idéal: l'état féodal,[11] où lui-même surtout n'aurait pas été

1 *Dichtwerken,* XII, 224 (1822); IX, 355 (1827).
2 *Op. cit.,* VII, 226 (1820-1821).
3 *Infra*.
4 *Op. cit.,* IX, 216 (1823); XIV, 148 (1826).
5 *Op. cit.,* XIII, 298 (1822).
6 *Op. cit.,* XII, 290.
7 *Op. cit.,* VI, 220 (1777); XV, 8 (1779). Probablement un écho de Mercier (*op. cit.,* 34) qui déblatère violemment contre les paroles de crainte et d'esclavage que dans les tragédies françaises les sujets adressent aux rois. Kuyper (*op. cit.,* p. 37) confond les deux Bilderdijk.
8 *Dichtwerken,* XII, 226 (1822).
9 *Op. cit.*, IX, 364; XII, 226.
10 Dire qu'il 'détestait du plus profond de son âme cette devise' (A. Kuyper, *op. cit.,* p. 37), est beaucoup trop fort.
11 *Geschiedenis des Vaderlands,* t. I, préface de Tydeman, p. XV.

réduit à jouer le rôle passif d'un serf. ‘Jamais il n'y eut temps plus heureux![1] Le roi n'était pas un despote, ses arrêts n'avaient pas force de loi; ses pairs, les chefs de guerre, ne connaissaient pas même le nom de sujet, dont l'idée leur eût été haïssable.[2] C'est justement ‘la faute de la langue française (influencée par l'espagnol), que le nom de *vassal* signifie maintenant “sujet”. Ainsi est née en France l'aversion insensée contre l'état féodal, qu'on a représenté comme l'esclavage le plus lamentable, tandis qu'au contraire il réalise la plus grande liberté’.[3] Cette liberté est réservée aux pairs du roi, cela s'entend. Les serfs n'en ont pas besoin. Bilderdijk a un dédain souverain pour cette classe basse aux âmes d'esclaves,[4] ainsi que pour les marchands.[5] Aussi s'est-il empressé de se chercher des origines nobles, très contestées du reste,[6] comme d'autres romantiques l'ont fait. Il les a trouvées dans la très vieille noblesse française étroitement apparentée aux premiers rois des Francs.[7] Le ‘comte de Teisterbant, dit Willem Bilderdijk’ ne pouvait avoir épousé qu'une femme d'origine noble. Seulement, les ancêtres de celle-ci furent les vassaux des siens.[8] Cela seyait à un comte, car il eût été intolérable qu'une femme fût la supérieure d'un homme, ni qu'elle eût quelque droit supérieur aux siens: ‘Un Français même ne l'a jamais toléré’, s'écrie-t-il.[9]

1 *Op. cit.,* I, 123.
2 *Op. cit.,* I, 115.
3 *Op. cit.,* VII, 33.
4 *Op. cit.,* t. I, p. 123. En revanche, Bilderdijk exigeait un travail dûment rémunéré pour tout homme afin de le mettre en état de fonder une famille (*Dichtwerken*, XIII, 375; *Briefwisseling Tydeman,* I, 67, 78).
5 *Geschiedenis des Vaderlands*, IV, 186.
6 J. Wap, *op. cit.,* p. 108; J.A. Alb. Thijm, *art. cit.,* p. 322. M.G. Wildeman, *Bilderdijk en de genealogie*, Livre d'Or, p. 21-52. En parlant généalogie, Bilderdijk se sert de préférence du français. Dans sa bibliothèque de 1797 il avait un certain nombre de livres français traitant de science héraldique et de généalogie chevaleresque. Cp. *Brieven* I, 146 (1786), et *Briefwisseling Tydeman*. I, 31-33: ‘*La devise* [de mon blason] *est* ‘semper idem’. *Le cri de guerre est* ‘Teisterbant’. Le poète prétend porter toujours sur lui l'ordre du Cygne. Le duc de Nemours l'aurait disputé aux Teisterbant, puis, ne pouvant triompher, il aurait été raillé par Henri IV, qui lui aurait appliqué la fable du renard ayant la queue coupée.
7 *Dichtwerken,* X, 336 (1795).
8 *Brieven,* I, 147 (1786).
9 *Geschiedenis des Vaderlands,* t. III, p. 136

Point d'égalité donc parmi les hommes: c'est la naissance qui décide du rang. Une des idées favorites du XVIII[e] siècle, exprimée par Voltaire dans son *Mahomet,* est que seule la vertu fait la noblesse. 'Un lieu commun, dit le poète, bon pour ceux qui portent encore les meurtrissures des entraves ancestrales.[1] Non, la seule chose qui pour nous est propre et inaliénable, c'est la naissance, et non l'intelligence, ni l'érudition, ni la vertu. Celles-ci dépendent de circonstances futiles et quasi-fortuites,[2] tandis que la procréation amène l'identité de caractère.[3]

Dans une relation étroite avec cette idée se trouve l'opinion de l'auteur sur la guerre. 'L'homme dépravé est toujours dans un "status belli", et l'état de repos est toujours purement factice sur cette terre; Christ seul amènera la paix durable, mais la Sainte-Alliance est un palliatif'.[4] Mais ce n'est pas seulement le chrétien qui condamne les tentatives faites pour établir un équilibre paisible parmi les nations,[5] c'est aussi le romantique fougueux, amateur du moyen-âge chevaleresque. 'Les hommes sont devenus, maintenant que la guerre ne fait plus leur principale occupation, de petits êtres de convention, des acteurs qui jouent un rôle au lieu de se créer un drame,[6] et la passion de la guerre n'est plus comprise que dans le coeur des vrais nobles qui ont conservé leur sang pur... Le Christianisme a converti cette férocité en une vertu inflexible:

1 *De Geuzen,* t. II, p. VIII.
2 *Dichtwerken,* IV, 474 (1795); J.C. ten Brummeler Andriesse, *op. cit.,* p. 366. Helvétius (cité par La Harpe, *Philosophie du XVIII[e] siècle,* t. I, 342) avait prétendu de même que 'l'inégalité des esprits est un effet de l'éducation', et que 'le génie est le produit éloigné des événements, des circonstances et du hasard'.
3 *Dichtwerken,* IV, 474; *Huyghens Korenbloemen,* VI, 304.
4 *Geschiedenis des Vaderlands*, II, 325. Bilderdijk parle de l'homme dépravé, déchu devant Dieu, ce qui le distingue de Hobbes qui parle du droit de guerre naturel de l'homme en général (Cp. H. Bavinck, *op. cit.,* p. 133; *Brieven*, III, 118).
5 *Infra* p. 193.
6 Ceci se rapproche visiblement de la doctrine des passions d'Helvétius (*OEuvres,* Briand, Paris. An II, t. I, 402, et t. II, 11, 12): 'C'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration'; 'on devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné'.

heureux temps!' soupire le poète.[1] Et quand on était opprimé? 'Chacun pouvait se faire justice par les armes...'[2] Le duel même est préférable à la honte, insinue le guerrier sédentaire.[3]

Un guerrier sédentaire! Bilderdijk l'a toujours été. Dans sa jeunesse il avait toujours rêvé d'une carrière militaire, mais sa santé débile la lui avait interdite. Alors il s'était réfugié dans des études militaires fort étendues dont témoignent les nombreux livres français sur l'art militaire qu'il possédait, et les observations curieuses dont il parsème ses ouvrages. 'L'artillerie de Luxembourg fut glorieusement [heerlijk] servie',[4] s'écrie-t-il dans sa *Geschiedenis des Vaderlands*. Et notez que Luxembourg est le général de l'armée française combattant Guillaume III en 1692. Il admire Napoléon d'avoir été si savant dans l'art militaire,[5] et reconstruit et raconte dans le détail la bataille de Fontenoy.[6] Quand on constate que l'auteur du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie,* ce résumé de tout le XVIII^{e} siècle rationaliste, s'étonne que le nom des grands destructeurs soit célèbre tandis que celui des inventeurs d'objets utiles reste inconnu,[7] on comprend mieux le contraste qu'il y a entre la froide philosophie de cette époque et l'âme passionnée du grand solitaire de Hollande dont les rêves étaient autant d'orages.

Personne ne s'étonnera que Bilderdijk n'aime pas la démocratie. Il ne voulait entendre parler des droits de l'homme. 'Il ne faut pas faire accroire aux enfants, aux femmes et aux peuples qu'ils aient des droits en dehors de ceux qui leur sont réellement accordés'.[8] Aussi Bilderdijk a-t-il ridiculisé de toutes les manières l'idée démocratique,[9] et surtout l'idée du

1 *Geschiedenis des Vaderlands,* I, p. 113.
2 *Op. cit.,* t. I, p. 123.
3 *Huyghens Korenbloemen,* V, 222 (1825).
4 *Geschiedenis des Vaderlands,* X, 165.
5 *Infra*, p. 284.
6 *Supra,* p. 63.
7 *Discours préliminaire de l'Encyclopédie,* p. XIII.
8 *Briefwisseling Tydeman,* I, 205 (1810). C'est le mot 'accorder' qui donne un accent particulier à cette phrase.
9 Une des rares fables en vers que le poète ait écrites (*Dichtwerken,* I, 467) est consacrée à ce sujet. La forme de cette fable originale rappelle celles de La Fontaine: des alexandrins alternant avec des vers de huit syllabes. comme le fabuliste français les aimait. Le style badin rappelle l'ironie bonhomme du spirituel Français. - Voir aussi les fables en prose, I, III, VIII, IX, XI. *Op. cit.,* I, 412-420.

contrat social.[1] Mais il s'indigne aussi que le premier venu puisse être appelé à diriger l'état et à dresser la guillotine quand les affaires ne marchent pas à souhait.[2] Quand le roi Guillaume I[er] a nommé quelques ministres français parce qu'une partie des Pays-Bas est wallonne, Bilderdijk s'exaspère: 'un tas d'esclaves français règnent ici en maîtres, et la prostituée de Babel qu'est la France, trône à côté de la pure Epouse du Seigneur: je rougis d'être Néerlandais', s'écrie le poète.[3] L'empereur de Russie au contraire est le héros qui a étranglé le monstre français de la démocratie.[4] La seule forme de gouvernement que Bilderdijk admettait, c'était la monarchie, et pour contrebalancer la révolution et l'idée démocratique, il était même disposé à applaudir à une monarchie révolutionnaire. Cela a été un des motifs pour lesquels il a composé son *Ode à Napoléon* en 1806.[5] Mais quelle doit avoir été l'irritation du poète quand il a écrit: 'Heureux véritablement le pays où l'usage des Lettres de cachet est introduit; on y vit paisiblement et en repos, tant qu'on ne donne pas ombrage au gouvernement'. Tous les maux sont la faute de la république. Nos pères 'que n'allaient-ils se réfugier à l'abri d'un trône quelconque. Que s'avisaient-ils de rendre leurs enfants esclaves des derniers des hommes, des despotes tirés du comptoir d'un banquier ou de la boutique d'un marchand'.[6] Une boutade révèle ce qu'il y a de plus caché dans l'âme humaine. Celle-ci montre que l'entière dépendance dont Bilderdijk faisait la base de son bonheur et le principe de sa philosophie, n'était pas un vain terme pour lui, et qu'elle courait risque, dans certaines circonstances, de tourner au despotisme. Aussi n'est-il pas éton-

1 *Supra*, p. 172.
2 *Op. cit.,* IX, 319 (1824).
3 *Op. cit.*, IX, 347 (1826).
4 *ibid*, 366 (1827).
5 Groen van Prinsterer, *Ongeloof en Revolutie*, p. 39, 40.
6 Ms. 873. Leyde. Lettre française sans adresse ni date, mais probablement de 1808, quand le poète se plaint aussi dans ses poésies de l'opposition dont souffre le roi bien-aimé Louis-Napoléon. On pourrait rapprocher cette boutade furieuse de la boutade souriante mais peut-être plus amère de Renan qui avait commencé aussi par être démocrate: 'pour moi, je me résignerais volontiers, si l'occasion s'en présentait, à servir, pour le plus grand bien de la pauvre humanité, à l'heure qu'elle est si désemparée, un tyran philantrope, instruit, intelligent et libéral'. (*Op. cit.*, p. 241, 256).

nant que, dans sa lutte acharnée contre les suites morales de la Révolution, il ait salué en Joseph de Maistre un frère d'armes dont les opinions sur l'autorité religieuse et la politique, exposées dans l'ouvrage *Du pape*, lui plaisent,[1] et dont il reconnaît la parenté spirituelle avec Leibniz et lui-même. Mais il y a une chose importante où le protestant diffère du catholique: celui-ci suppose que Jésus aurait institué dans l'Eglise son vicaire comme prince souverain. 'Nous ne croyons pas en l'Eglise, dit Bilderdijk, nous croyons au Christ'.[2] Il y a ici, comme en politique, la même limite que l'auteur hollandais mettait à toute autorité: les exigences de la conscience, et en cela il est individualiste. Cela explique d'une part que, malgré les tendances vers le catholicisme romain qu'il y a en lui,[3] il soit resté protestant; et d'autre part qu'il essaye de disculper ses compatriotes d'être allés trop loin dans leur lutte contre l'Eglise catholique. Pour les sermons en plein air par exemple qu'en 1566 on faisait en Hollande malgré la défense de l'Eglise et du Roi, Bilderdijk a cette faible excuse: 'la plupart des prédicateurs étaient venus de France; d'autres venaient d'Emden'.[4] Ce sont donc des étrangers qui prêchent la révolte et qui brisent les images dans les églises.[5] Sa sympathie pour les réfugiés français est très médiocre: ce sont 'des gens turbulents'[6] qui corrompent la nation.[7] Du reste, dans les pays catholiques comme la France, protestant et déiste sont synonymes ou presque.[8] Mais l'église catholique aussi est en faute: c'est elle qui a produit les Voltaire, les Buffon, les Montesquieu, les Marmontel, les Diderot, les Raynal, et tout le fameux essaim des Encyclopédistes.[9] Et la France est son siège:

1 *Aan de Roomsch-Katholieken dezer dagen*, p. 5 (1823). Il se pourrait que la haine de Joseph de Maistre pour Voltaire et Rousseau (Cp. G. Cogordan, *J. de Maistre*. Paris, Hachette, 1894, p. 133), soit pour quelque chose dans la composition des 'châtiments' que le poète hollandais lance contre ces deux auteurs (*Dichtwerken,* XIII, 359, 360, 389; ces poèmes sont de 1822-1823; *Du pape* est de 1819-1821.)
2 *Opstellen,* II, 88.
3 H. Bavinck, *op. cit.,* p. 199; A. Pierson, *op. cit.,* p. 187.
4 *Geschiedenis der Vaderlands,* V, 58.
5 *Op. cit.,* V, 62.
6 *Op. cit.,* XI. 145.
7 *Op. cit.,* IX, 91.
8 *Aan de Roomsch-Katholieken dezer dagen*, p. 11, 12; *Geschiedenis des Vaderlands,* XII, 90. Cp. J. Texte, *op. cit.*, p. 443.
9 *Aan de Roomsch-Katholieken dezer dagen*, p. 10.

'l'église papale, c'est la grande Prostituée assise sur la Bête'. La Bête, c'est la France.[1]

Ainsi, en philosophie en religion, en morale et en politique, le mal venait en grande partie de France. Un sentiment de tristesse, de mécontentement, de haine se dégage de toutes ces considérations. Il est vrai que celui qui aime fortement, hait fortement. Bilderdijk était une nature combative. Chiliaste, il envisageait avec impatience l'avènement du Christ, et se jeta dans la lutte avec la frénésie d'un mahométan. Il aurait été plus sage, plus humain, si la prudence philosophique qui lui a inspiré cette phrase profonde: 'Notre meilleure sagesse n'est ni plus ni autre qu'un rêve suivi',[2] l'avait mis en garde contre ses hâtives combinaisons apocalyptiques.

Mais cet homme a été un soldat du Dieu qui l'avait placé dans un avant-poste. Là, seul dans un monde qui ne le comprenait pas, dont il n'était pas, dont il ne voulait pas être, il ne s'est pas résigné à 'jouer un rôle', il a 'fait un drame de sa vie', il a payé de sa personne, il a subi les haines 'éclairées' qui, dans un petit milieu, étouffent plus radicalement que dans un grand pays. Il a souffert, il a persévéré quand même et il a crié sa joie de servir la bonne cause.

Pourtant, ce guerrier intrépide, ce coeur orgueilleux, avait un autre combat à soutenir: le combat intérieur. Là, il n'était pas le vainqueur bruyant, mais l'humble combattant dans la lutte contre les puissances obscures qui montent du gouffre de ténèbres pour enlacer d'une étreinte mortelle l'enfant de Dieu.

Au début de ses confessions, Rousseau adresse à l'Etre éternel cette phrase orgueilleuse: 'Que chacun d'eux [des hommes] découvre à son tour son coeur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose: Je fus meilleur que cet homme-là'.[3]

1 *Opstellen,* II, p. 110. Le fait que la Belgique catholique et en partie française était réunie avec la Hollande sous le roi Guillaume I^{er}, ce qui faisait naître des luttes continuelles en matière de religion et de langue, n'aura pas peu contribué à aiguiser les formules aigres du poète-polémiste.

2 *Brieven,* II, 265 (1828).

3 J.-J. Rousseau. *Les Confessions,* éd. par A.v. Bever. Paris, Crès, 1913. t. I, p. 6.

Bilderdijk termine ses confessions par cet humble aveu: ‘Je considère toute ma vie traversée péniblement, comme un état d'attraction de la part de Dieu et de répulsion de mon côté, où là grace est dans une lutte sans fin avec le mal. Vous qui lisez ceci, priez pour moi’.[1]

Quelle différence d'attitude devant le grand mystère de la Vie et de la Mort. Là un esprit orgueilleux qui apostrophe familièrement l'Etre éternel comme pour le mettre en garde contre des erreurs d'appréciation; ici une âme hautaine qui, torturée d'angoisses obscures, bat sa coulpe devant la Justice suprême, et se prosterne, infiniment humble, aux pieds de la Miséricorde divine.

1 *Geschiedenis des Vaderlands,* XIII, 31.

La France vue à travers l'Historie

Sois toujours ami du François, Mais son voisin jamais ne sois.[1]
Bilderdijk

Quand un homme comme Bilderdijk a vu péricliter sa chère patrie par suite d'une politique francophile; quand il a dû s'exiler, et qu'il a perdu ainsi tout ce qu'il possédait: sa position, sa fortune,[2] sa famille et ce qu'il avait de plus cher: ses livres et même ses manuscrits; quand il revient ensuite après dix ans d'exil dans sa patrie, pauvre, dépaysé, et qu'il trouve un appui tutélaire dans un roi français, ennemi de la politique française; quand il est réduit après cela à la plus noire misère par les conséquences de la politique de Napoléon; quand enfin il voit briser ses espérances les plus chères, presque sa raison d'être,[3] par les mêmes forces qui l'ont toujours persécuté et qu'il croit de connivence avec d'obscures influences françaises, on ne peut pas s'attendre à ce que cet homme observe une froide objectivité devant l'histoire de la nation qui, à ce qu'il croit, a noirci sa vie.

Le passé renferme le présent,[4] dit le poète, et quand le présent a fait saigner son coeur hollandais, il a lieu de croire qu'à chaque contact des deux nations dans le passé le coeur de la Hollande aura saigné, car pour lui, poète, une nation n'était pas une froide conception géographique, mais un être vivant, une âme avec ses vertus, ses vices, ses passions, ses souffrances. Quand Bilderdijk parle donc de la France dans sa *Geschiede-*

1 Ms. 47/48. Leyde.
2 *Brieven,* I, 201.
3 Sa nomination de professeur d'université qui n'est jamais venue.
4 In 't voorleden ligt het heden, In het nu wat worden zal (*Dichtwerken,* IX, 117); Cp. *infra,* p. 273.

nis des Vaderlands, il est loin d'être impartial, d'autant moins que, quand le plan de cet ouvrage était arrêté et le prospectus déjà lancé (1811), la censure impériale trouva bon de le mettre à l'index avant qu'il fût né. Ce coup de stylet prématuré n'aura pas radouci les sentiments de l'auteur envers la France. Et dire que Bilderdijk avait voulu se réserver le droit de publier une traduction française de son Histoire!

Après six ou huit ans pourtant, cette blessure peut avoir été guérie, sinon oubliée. Puis, quand Bilderdijk composait sa *Geschiedenis des Vaderlands* (1817-1819), la situation politique de l'Europe etait assez tranquille. Cette période de paix peut avoir contribué à voir les événements passés sous un jour favorable. Si l'auteur avait composé son Histoire quelques années plus tard, quand l'esprit de démocratie, de liberté et de révolte se manifestait de nouveau dans toute l'Europe, le ton de l'ouvrage aurait été plus véhément, témoin les poésies parues dans ces années. Ce qui donne du prix à cette Histoire, c'est, outre la valeur scientifique, qui est très contestée,[1] le caractère intime de la composition: elle ne fut pas même tout d'abord destinée à la publication, étant plutôt un cours d'histoire donné à une petite élite d'étudiants.[2] On est donc sûr d'y trouver l'image exacte que l'auteur s'était faite des événements. Mais il se peut que dans ses conférences l'auteur ait éclairci, amplifié certains détails qui laissent maintenant l'impression d'avoir été traités en bagatelle.[3]

Disons tout de suite que l'auteur se documente abondamment et qu'il ne néglige de consulter aucun ouvrage qui soit à sa portée. Quand on pense que sa bibliothèque comptait 6000 ouvrages en 1797, et celle de 1831 près de 2000, dont une grande partie se rapportait à l'histoire, la juridiction, la législation, tant des pays de l'Europe que des provinces et des com-

1 R. Fruin lui reproche ses recherches insuffisantes *(Verspreide Geschriften* [Ecrits épars], La Haye, Nijhoff, 1910, t. IX, 283, 286; Groen van Prinsterer, *Archives,* 1e série, I, 2. Prolégomènes, 32.

2 *Geschiedenis des Vaderlands,* t. I, préface de Tydeman, P. XIV.

3 Voir entre autres la mort de Jeanne d'Arc, *infra* p. 186. 'Quand il parlait, dit un de ses disciples, son manuscrit glissait le plus souvent de sa main. et alors le poète s'enflammait (*Livre d'Or,* p. 170).

munes de la Hollande;[1] que l'auteur connaissait la littérature de tous les pays civilisés d'alors; qu'aucun domaine de l'esprit ne lui était étranger, et qu'il joignait à une mémoire encyclopédique un don de divination presque surnaturelle, on comprend quelle jouissance intellectuelle doivent avoir été ces leçons intimes pour les jeunes auditeurs qui vénéraient religieusement le maître,[2] mais qui ne le suivaient pas docilement. Au contraire, les sentences du maître, qui souvent n'étaient que des paradoxes, les stimulaient à se former un jugement personnel.[3]

Mais, malgré l'estime qu'on peut avoir pour le travail de l'historien, on ne peut s'empêcher de constater que Bilderdijk a fait ce qu'il a reproché à Buffon:[4] il a jugé de sa cellule le monde; il a, devant les yeux émerveillés de ses adeptes, dont plusieurs ont joué un rôle important dans leur patrie,[5] - et

1 Un exemple: Concernant le 'haringkaken' [la mise en caque des harengs], qui n'a pas une importance capitale, il cite:

1°. *Raepsaet: Note sur la découverte de caquer le hareng;*

2°. *Observations de Noël sur le mémoire de M. Raepsaet;*

3°. *Recueil des ordonnances des rois de France,* t. II, p. 319, 424, t. XII, p. 41. *(Geschiedenis des Vaderlands,* t. III, p. 349). Dans sa bibliothèque, vendue en 1797, il y avait un grand nombre de privilèges, de documents historiques de toutes les Provinces-Unies. Aussi est-ce mesurer le génie de Bilderdijk à la mesure de la médiocrité que de supposer qu'il se soit servi tout simplement de quelques manuels plus ou moins scientifiques (Voir J. Moll, *Bilderdijks Geschiedenis des Vaderlands,* [L'Histoire de la Patrie, par B.], Assen, 1918, p. 51). Comme tout historien, il prenait son bien où il le trouvait; il l'a trouvé dans plus de mille ouvrages, dont un seul par exemple comptait 64 volumes. De ces ouvrages il y en avait 437 en français. (Voir: catalogue de vente de 1797). Dans sa bibliothèque de 1832, il y a beaucoup moins d'ouvrages d'histoire, mais toujours 350. En outre, les notes de ses recherches antérieures pendant toute une vie de travail fiévreux n'étaient pas perdues (Lettre du 30 novembre 1798. Musée Bilderdijk, Amsterdam; voir aussi: J. Wap; *op cit.*, p. 66.) D'ailleurs, un Bilderdijk n'est pas un maître d'école. Il voyait l'histoire à vol d'oiseau, à vol d'aigle, avec une perspicacité extrême, et non comme une tortue myope!

2 L'un d'eux dit: 'On aurait dit qu'un génie supérieur habitait en lui'.

3 Groen van Prinsterer: *Ongeloof en Revolutie,* p. 40.

4 *Supra,* p. 71.

5 F. Buitenrust Hettema, *Bilderdijk*. Taal en Letteren [Langue et littérature], XVI, 398.

qui sait à quel degré les paroles du maître ont influencé leurs sympathies et leurs actions -; il a ramené l'immense histoire à un jeu, à une comédie divine d'ombres chinoises, où la France jouait tour à tour le rôle de l'ogre ou de polichinelle, charmante ou gloutonne et toujours dangereuse. Et il prenait un malin plaisir à accentuer un peu ce rôle pour donner un antidote à l'histoire anti-orangiste de Johan Wagenaar, et à celle de Cerisier qui respirait un esprit français.[1]

Qu'on se garde bien, du reste, de croire que Bilderdijk soit aveugle aux défauts de ses compatriotes! ‘On dit que les Néerlandais ont créé leur pays, et cela semble beau; mais la vérité est que c'est Dieu qui le leur a préparé, et qu'eux, voulant le devancer dans leur impatience, l'ont gâté d'une façon des plus ingénieuses, pour finir par sombrer un jour avec ce pays’.[2]

Ce n'est pas flatteur. La manière dont il parle des Gueux, les héros nationaux dans la lutte contre l'Espagne, ne flatte pas non plus l'opinion publique. Il est donc absolument hors de doute que l'historien Bilderdijk est sincère: ‘La vérité doit nous être sacrée’, dit-il.[3]

Somme toute, on fera bien de s'en tenir au conseil que le poète a donné lui-même à sa fille: ‘Gardez-vous bien de donner trop de confiance aux portraits que les historiens vous

1 *Geschiedenis des Vaderlands,* t. I, préface de Tydeman, p. II.

2 Est-ce que les vers suivants de Louis-Bonaparte sont un écho de ce jugement sévère?

> ‘*Que loin d'entasser avec art*
> *Les digues, fruits de tant de peines,*
> *Dont le multiple et long rempart*
> *Du sol semble former les chaînes,*
> *A l'exemple du Nil fameux,*
> *Qui forme et baigne mille plages,*
> *Dans les mois les plus rigoureux*
> *Que l'eau parcoure les villages*.

(*Poésies du Comte de St. Leu.* Florence. 1831. Livre III, p. 192. *A la Hollande*). Cp. *Dichtwerken,* IX, 328, 329 (1825), où quelques vers s'accordent singulièrement avec ceux de l'ex-roi.

3 *Geschiedenis des Vaderlands,* VI, p. 24. Sur l'Allemagne et l'Angleterre on trouvera d'édifiants jugements *infra,* p. 199 et suiv.

font des hommes célèbres. Les faits peuvent se vérifier, quant à la substance de ce qui est arrivé; mais les circonstances, les vrais motifs, les moyens qui véritablement ont agi, sont presque toujours supposés dans l'histoire, au moins en partie; et ni les soi-disant grands hommes, ni les scélérats n'ont été ou si respectables, ou si méprisables qu'on les conçoit par l'imagination'.[1]

Pour l'ancienne France Bilderdijk n'a que des louanges: la France a été, au temps de Charlemagne, et longtemps après, un pays guerrier, religieux, curieux d'art, et nous a donné ses princes, sa culture et des modèles [en littérature] que nous acceptions volontiers et avec reconnaissance.[2] Charlemagne excite son admiration. Il est 'en effet grand en tout ce qui fait un souverain et un grand homme; les sciences et les lettres lui doivent autant que la liberté et l'indépendance de toute la chrétienté'.[3] Quant à Roncevaux, après une analyse très détaillée des différentes opinions sur l'invasion de l'empereur, l'auteur dit qu'il est d'avis que les romanciers, c'est-à-dire les auteurs des chansons de geste, sont plus véridiques que les historiens. Le fond de cet énigmatique récit est vrai, dit-il, mais l'Histoire a trop brodé là-dessus.[4] Il doute de la culpabilité de Ganelon, et parle sans enthousiasme du 'mal famé' Orlando d'Arioste, le célèbre Roland de la Chanson de Roland. Ainsi, Bilderdijk juge froidement, en historien objectif, sans un mot d'admiration, de cette odyssée de géants, qui a fait naître la magnifique *Chanson de Roland*, où Roland, le 'mal famé', se dresse comme une silhouette grandiose à l'horizon de l'histoire. En revanche, Bilderdijk s'étend sur les qualités physiques de Charlemagne,[5] un peu comme un bourgeois satisfait d'exhiber un monstre, sans s'apercevoir qu'il est au pied de l'Olympe!

Arrivé à l'an 1345, il parle déjà du 'sang félon français' des Valois,[6] mais il prend, plus loin, hautement parti pour Phi-

1 Lettre française. J.C. ten Brummeler Andriesse, *op. cit.,* p. 394.
2 *Bijdrage tot de tooneelpoëzie,* p. 4.
3 *Geschiedenis des Vaderlands,* I, 99.
4 *Op. cit.,* I, p. 80-84, et 295.
5 *Op. cit.,* I, 296. L'auteur cite Thévet, *Vie des hommes illustres,* p. 186.
6 *Op. cit.,* III, p. 145.

lippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui destitua Jacoba de Bavière, comtesse de Hollande, et devint comte à sa place.[1]

Sur Jeanne d'Arc: 'En 1431 le sort de la guerre changea encore. La Pucelle d'Orléans (comme on l'appelait) fut faite prisonnière et brûlée comme sorcière; et avec elle disparut la fortune des Français. Heureusement pour les Anglais'.... Et puis, c'est tout! Non, il y a une note qui dit: 'Quaeritur, an recté? - Juridicè, minime. Sed politicè, omnino; tam quod ad Gallos, quam quod ad Anglos'.[2] Abstraction faite de ce terrible distinguo entre un meurtre juridique et un meurtre politique,[3] il est déplorable et inquiétant que l'historien chrétien ne trouve pas nécessaire de réhabiliter par quelques mots de sympathie la surhumaine figure de la grande héroïne française après la honteuse flétrissure que Voltaire s'était plu à lui infliger; et que le poète hollandais n'ait pas vu la grandeur tragique de cet autre Roncevaux de l'histoire de France.

Louis XI est pour notre auteur le traître, le fin matois, pour qui la fin justifie les moyens; et cette fin fut l'annexion des Pays-Bas. 'Mais la nation néerlandaise l'avait en horreur!'[4]

Quand le comte de Hollande, Guillaume VI, meurt en France par suite d'une morsure de chien, l'auteur suppose qu' '*un chien de français*' l'aura fait,[5] ce qui n'est qu'une mauvaise plaisanterie. Louis XII, 'à qui les Français donnent le

1 *Op. cit.,* IV, 120.

2 ['Etait-ce bien fait? - En fait de droit, aucunement. Mais en fait de politique, certainement. Aussi bien à l'égard des Français qu'à celui des Anglais]. *Op. cit.,* IV, 132.

3 Il convient de dire que l'auteur parlait devant des juristes (*Mengelingen en fragmenten,* p. 125), et applique la même distinction aux Hollandais. Quand, en 1573, pendant la guerre de quatre-vingts ans, Romero, le chef des troupes espagnoles, après avoir promis la vie aux habitants de Naarden assiégé, ordonne de les massacrer, Bilderdijk dit de même: 'En tant qu'ennemis, Romero les épargne et observe à leur égard le traité, mais en tant que Gueux, hérétiques et partisans des perfides assassins des Catholiques sans défense de Schoonhoven et ailleurs, il les punit, les massacre, les brûle et les maltraite. -' '*N'en déplaise aux écrivains*', ajoute en français l'historien hollandais, qui, il est vrai, n'aime pas beaucoup les Gueux, défenseurs de leur liberté et rebelles à l'autorité établie (*Op. cit.,* t. VI. p. 13).

4 *Op. cit.,* t. IV, p. 222. Cette nation néerlandaise était encore en train de se former!

5 *Op. cit.,* t. IV, 239.

titre d'honneur de ‘Père du peuple’, s'est distingué par une conduite ‘entrêmement perfide, politique, sans aucune bonne foi’.[1]

Bilderdijk parle du ‘massacre hideux de la Saint-Barthélemy’, et de ‘l'infernale mégère Catherine de Médicis’, et il n'a pas tort.[2] Du reste, il voit que la nation française est dépravée par suite des influences italiennes, et cela depuis la Renaissance italienne dont le fond était l'incrédulité et la folie.[3]

Henri IV, ‘le grand Henri’,[4] est loin d'être le brave homme de la tradition; il joint à sa vaillance une faiblesse de caractère, et à son aménité son esprit français de ruse et d'intrigue, et son despotisme.[5] Le traité de 1608 ne fut qu'une corde qu'Henri IV, avec une habileté toute française, jeta autour du cou des Etats-Généraux de Hollande, et qu'il pouvait resserrer à volonté.[6] Après avoir énuméré d'autres preuves de fausseté de ce prince, Bilderdijk s'écrie: ‘Et voilà ce bon, ce grand *Henri Quatre,* ce modèle des Princes, *ce Prince sans défauts,* à qui notre pays doit tant!’[7] Par l'intermédiaire du ministre Jeannin, Henri aurait corrompu Oldenbarneveld, l'homme d'état hollandais.[8] C'est qu'Henri aurait toujours nourri secrètement le projet de devenir seigneur des Pays-Bas,[9] et, finalement, de réunir le monde entier sous son sceptre:[10] cela aurait été le grand sacrilège, la révolte contre Dieu!

Après la mort d'Henri, la France continue à se mêler des affaires intérieures de la Hollande, et elle est toujours du parti anti-stadhoudérien et anti-réformé. Ce fut Louise de Coligny, la quatrième femme de Guillaume le Taciturne, qui y contribua en influençant son fils, Frédéric Henri: ‘Un mot seulement trouvait du crédit auprès de son fils: politique française!’[11] Oldenbarneveld, grand pensionnaire de Hollande, est

1 *Op. cit.*, t. V, p. 9.
2 *Op. cit.*, t. VI, p. 224.
3 *Op. cit.*, t. X, p. 175; *Lettres*, IV, p. 200 (1825); *Dichtwerken*, IX, 339 (1826).
4 *Dichtwerken*, IX, 200 (1815).
5 *Huyghens Korenbloemen,* V, 366.
6 *Geschiedenis des Vaderlands,* VII, 212.
7 *Op. cit.,* VII, 214.
8 *Op. cit.,* VII, 279.
9 *Op. cit.,* VIII, 2.
10 *Dichtwerken,* V, 106. Cp. J.-J. Rousseau, *Jugement sur la paix perpétuelle* [proposée par l'abbé de Saint-Pierre]; *OEuvres*, t. I, 622-624. Rousseau y parle d'Henri IV et de Sully, qui auraient formé secrètement le plan d'établir la paix perpétuelle.
11 *Op. cit.*, t. VIII, p. 33.

soutenu par la France contre le prince Maurice. Bilderdijk en est indigné, mais il est exaspéré contre les Hollandais de son temps qui croient à la culpabilité de Maurice dans la triste affaire de la mort du Grand Pensionnaire.[1]

'Frédéric Henri fut si francophile et si tolérant en même temps qu'il envoya vingt vaisseaux pour aider le roi de France à bloquer les réformés de La Rochelle.' En outre, ce roi eut des exigences excessives et traitait notre pays en province conquise. 'Et il en était toujours ainsi, dès qu'en France on apercevait quels principes avaient le dessus en Hollande'.[2] Voici la source des sentiments anti-français de Bilderdijk. Etre arminien, tolérant, moderniste, voulait dire: être ami de la France, et par conséquent, mettre le pays en danger. Une religion relâchée amenait un patriotisme relâché. C'est pourquoi Bilderdijk ne peut souffrir Frédéric-Henri, qui 'grâce à sa mère française, fait l'hypocrite français,... cherchant toujours des *accommodations* françaises entre la justice et l'injustice, entre le devoir et le crime'.[3]

Quelle volte-face peu de temps après! 'Le voisin faux, orgueilleux et traître, cette canaille française'[4] devint un ange tutélaire de la royauté, lorsque la France protégea Charles I^{er}, roi d'Angleterre et donna asile à son épouse et à ses fils! Ce fut 'le furieux esprit républicain, cette chose damnée, stupide et pernicieuse au plus haut degré, qui rendit les gouvernants hollandais si méchants à l'égard de la France et de Louis XIV, avant qu'il eût rien fait qui le méritât. Et comme cet esprit les excita à être en bons termes avec l'Angleterre, follement rebelle, bien que le diable y régnât, ils enragèrent à l'idée d'une paix avec l'Espagne grâce à laquelle la France, ennemie alors des républicains, leurs camarades démocratiques, deviendrait plus puissante et serait mise en état de subjuguer ces chiens infernaux'.[5]

La paix de Westphalie (1648) fut signée malgré les protestations des Français, qui rappelaient le traité de 1644: on ne ferait la paix avec l'Espagne que de concert. 'Que la France fût très mécontente, tout le monde le comprend... La France

1 *Op. cit.,* t. VIII, p. 101.
2 *Op. cit.,* t. VIII, p. 106; cp. XIII, 3.
3 *Op. cit.,* VIII, p. 119, 159.
4 *Op. cit.,* VIII, p. 129.
5 *Op. cit.,* VIII, p. 157.

ne put laisser de se montrer susceptible et de concevoir une rancune naturelle dans des cas pareils. Et c'est à partir de cette heure-là que furent jetées les bases de cette haine éternelle et ineffaçable de la France contre notre Etat, tandis qu'on aurait mieux fait de la ménager au lieu de l'offenser méchamment et de propos délibéré, parce qu'elle marchait de compagnie avec le prince d'Orange contre le parlement d'Angleterre'.[1] Et les années suivantes la Hollande manque de la circonspection nécessaire pour amener la France à de meilleurs sentiments. 'Notre ambassadeur Van Beuningen prévint en 1688 Louis XIV, qui flottait encore, contre lui par son caractère orgueilleux (et l'on peut dire impertinent, chose qu'il croyait seyante à un républicain)'.[1]

Il est évident que ce sont les principes monarchiques qui font aller la sympathie de l'auteur vers la France, quelques objections qu'il ait contre le caractère des Français. Cela se manifeste plus encore par ce qui suit. Pendant que la France corrompt grâce à son argent les régents hollandais, le grand pensionnaire Jean de Witt 'négocie avec la France contre l'Espagne et avec l'Espagne contre la France', au sujet du partage des Pays-Bas méridionaux. 'Cela fut considéré en France comme une perfidie, et en effet, on ne se trompait pas'.[2] Et alors, c'est la guerre, la catastrophe de 1672. De Witt, l'ami trop rusé de la France, et les régents, également amis de la France et surtout ennemis des stadhouders hollandais, en furent la cause. Alors les soldats français ont commis des atrocités contre les non-combattants. Bilderdijk les excuse ainsi: c'est que des bandes de paysans avaient résisté et cela aura déterminé Luxembourg à donner l'ordre de ne rien épargner. Du reste, il ne faut pas imputer ces atrocités au duc de Luxembourg, ni le traiter de 'ce tigre de Luxembourg', car celui-ci 'ne prit pas de plaisir à laisser maltraiter des hommes, des femmes et des enfants sans défense; mais il faut imputer cela à la nature de la nation française, dont Voltaire a dit, il y a des années, qu'on ne saurait croire *combien et à quel point les Français sont cruels et barbares*'... 'Chez les Français', explique Bilderdijk, 'la méchanceté ne provient pas de leur frivolité: la gaîté folâtre est

1 *Op. cit.,* t. IX, p. 189.
1 *Op. cit.,* t. IX, p. 189.
2 *Op. cit.,* t. IX, 145, 147.

un besoin pour eux; là où ils deviennent sérieux, c'est un abominable caractère diabolique, une barbarie effrénée qui se montre'.[1]

Louis XIV, dont Bilderdijk ne conteste pas la grandeur,[2] est jugé très sévèrement quand, en vieillissant, il montre un caractère de plus en plus léger et cruel. Au milieu de la guerre 'il danse sur le théâtre de Paris, dans le costume de Mars, un *pas de deux* avec une vénus joliment affublée'.[3] L'auteur hollandais le voit poussé, après 1684, par 'une insatiable soif de domination et de gloire vers le souverain pouvoir universel que visa Henri IV et auquel Richelieu avait frayé le chemin'.[4] L'homme qui seul sut lui résister fut notre Guillaume III 'que tout Français honore comme le diable honore Dieu en le maudissant!'[5] Aussi Louis XIV, qui d'abord l'estimait, voulut-il plus tard le faire assassiner.[6]

Il va dans dire que Bilderdijk trouve qu'un des plus grands crimes de Louis XIV est la révocation de l'Edit de Nantes qui devint non moins désastreuse pour la Hollande que pour la France, car 'la Hollande fut inondée de milliers d'émigrés français qui, avec la langue et les moeurs françaises, inspirèrent partout le mépris des institutions ancestrales, et détruisirent les liens intimes par lesquels on tient à sa nation et à sa patrie'.[7] L'historien chrétien n'est pas tendre pour ses coreligionnaires, les réfugiés français, parmi lesquels il y a eu des héros, et qui tous, ou à peu près, furent des martyrs. C'est qu'ils entamèrent la pureté de l'âme hollandaise, et ce fut là le crime de Louis XIV. Aussi sa haine pour ce roi était violente. Il compare Louis, qui feignit de satisfaire aux voeux des Espagnols en leur accordant pour roi le duc d'Anjou, à Napoléon, qui joua le même rôle quand il nous donna son frère. 'Ainsi les Français se ressemblent toujours, et se ressembleront jusqu'à ce que le dernier soit exterminé'.[8]

Quand l'ancien protégé de Louis-Napoléon s'est oublié à lâcher cette stupide grossièreté, il a souffeté brutalement les

1 *Op. cit.,* t. IX, p. 45.
2 *Dichtwerken,* VI, 474; XII, 113 (1808); cp. *Kormak,* p. 180 (1808).
3 *Geschiedenis des Vaderlands,* t. X, p. 4.
4 *Op. cit.,* t. IX, p. 108.
5 *Op. cit.,* t. IX, p. 109.
6 *Op. cit.,* t. X, p. 166.
7 *Op. cit.,* t. IX, p. 91 et t. X, p. 264.
8 *Op. cit.,* t. X, p. 195.

souvenirs les plus sacrés de sa vie. Le désir d'ébahir l'auditoire aura eu sa large part à cette vilaine boutade, qui déshonore son auteur autant qu'elle révèle la passion aveugle avec laquelle cet homme aimait et damnait. Ses jeunes auditeurs ont-ils été assez indépendants d'esprit pour résister à l'entraînement de cette fougue?

Quand l'auteur en arrive au XVIII[e] siècle, on sent que les événements sont de l'histoire contemporaine pour lui. Il ne quitte pas son ton véhément. La France ayant assuré d'observer un traité (1736), l'auteur ajoute: pour autant qu'un traité avec la France puisse porter le nom d'assurance; et dans une note il ajoute ce commentaire: 'certainement, dans le sens français du mot qui ne signifie qu'insolente imposture'.[1]

Le reste du XVIII[e] siècle pâlit devant l'éclat redoutable de la révolution française, qui, pour l'historien, le savant, le philosophe et le poète, n'est qu'une formidable flamme infernale qui incendie le monde et dont les rouges lueurs se projettent sur toutes les institutions antérieures et ultérieures de la civilisation moderne. Un mot résume ces forces infernales: les Jacobins,[2] sortis de la populace, démolisseurs du trône et de l'autel; ce sont des Robespierre, pis encore, des Marat, qui rivent la chaîne de la liberté autour de votre cou, de votre conscience![3]

Où le feu a-t-il pris? A l'instar de tant d'autres, Bilderdijk cherche la cause dans des mouvements secrets, un obscur complot d'une secte révolutionnaire: les francs-maçons, et, parmi eux, les Illuminés. Ce furent là les vrais coupables.[4] La Grande Loge nationale de Paris aurait lancé un manifeste signé par le duc d'Orléans en qualité de Grand-Maître, et propageant la révolte dans toute l'Europe.[5] Une espèce de ligue puissamment organisée devait préparer la révolution,

1 *Op. cit.,* t. XI, p. 83.
2 *Redevoering over de voortreffelijkheid der Schilderkunst*, [Discours sur l'excellence de la peinture], p. 14. *Dichtwerken*, V, 315 (1824).
3 *ibid.*, VII, 239 (1824).
4 F. Baldensperger (*Le mouvement des idées dans l'émigration française*. Paris, Plon. s.d.; t. II, p. 19) cite une littérature abondante sur cette matière. Bilderdijk cite surtout Barruel (*Geschiedenis des Vaderlands,* t. II, p. 332, et t. III, p. 109), Mosheim, Macaire, Chifflet (*Op. cit.,* t. III, p. 276), Llorente (*ibid.,* p. 290), Weishaupt (*ibid.,* p. 292).
5 *ibid.,* p. 287.

l'apostasie générale; le *Système de la Nature* d'Holbach, la politique naturelle, la philosophie de la nature, le Système [Contrat] social, les discours de Mirabeau et d'Helvétius en étaient les symptômes. Les Illuminés étaient accusés de placer des bombes, de provoquer des avortements etc. etc.[1] bref, c'était l'enfer déchaîné! 'Tout le génie français, s'écrie notre rêveur, tend à détruire la religion et les moeurs; leur code civil est établi dans cet esprit, et ce même esprit est soigneusement conservé et fortifié dans leur Code Napoléon'.[2] Sur tout ce que font les francs-maçons plane un profond mystère, il faut donc qu'ils soient en rapport avec 'l'engeance française'.[3] Et comme les vieux alchimistes trouvaient au fond de leurs cornues la matière que leur rêve y avait déposée d'avance, l'imagination échauffée du poète distille le résidu invraisemblable de ses cauchemars.[4]

Si grande que soit son horreur de la révolution française, Bilderdijk a quelques mots d'estime, mêlés d'insinuations puériles, il est vrai, pour les armées françaises. 'Le manque d'exercice militaire des soldats français (le plus souvent des jeunes garçons contraints au service par la menace de la mort et poussés au combat par la crainte de la mort) fit naître une façon de combattre toute nouvelle et irrégulière, qui déconcerta les troupes régulières; insensiblement les Français devinrent vaillants et guerriers, et redoutables par l'habileté et le courage personnels des individus contre lesquels les opérations en masse des Prussiens, mises en usage partout, ne pouvaient rien'. Les Français étaient encore supérieurs par leur artillerie et le sacrifice de milliers d'hommes. Ainsi, les généraux étrangers 'étaient avec leurs systèmes artificiels aussi incapables de vaincre les formidables armées françaises inexpérimentées mais qui se battaient rageusement, qu'un savant escrimeur de se défendre à l'épée contre une brute sans connaissance des armes'.[5] On le voit, l'historien hollandais n'a pas vu, n'a pas

1 *ibid.*, p. 292.
2 H.-W. Tydeman, qui a soigné l'édition de l'ouvrage, fait la remarque qu'il y a une assez grande différence entre les deux codes: celui de Napoléon était monarchique et respirait un esprit plus chrétien (*ibid.*, 297).
3 *ibid.*, p. 298.
4 *Brieven*, V, 31.
5 *Geschiedenis des Vaderlands*, t. XII, p. 98, 99.

voulu voir l'élan magnifique et l'ardeur indomptable de ces cohortes françaises qui avaient fait le rêve fou d'imposer la liberté aux gens malgré eux.

Mais l'auteur avait subi les suites fâcheuses de ce beau rêve: il en était dégoûté! En tout cas, il ne cherche pas aux soldats français des crimes qu'ils n'ont pas commis, et déclare qu'ils se conduisaient bien dans notre pays, où ils imposaient de lourdes contributions, il est vrai, mais où ils protégeaient le parti vaincu contre la violence et l'injustice.[1]

Et la révolution en Hollande? 'En Hollande on contrefit les Français comme des singes, mais sur une échelle plus petite, et par là on se rendit ridicule et méprisable'.[2] Plus tard encore, Bilderdijk a un mot spirituel pour caractériser cette révolution en miniature: dans l'orgie universelle 'la Hollande, sans avoir bu, faisait l'étourdie avec les ivrognes'.[3]

Ce résumé des vues de notre poète sur l'histoire de France - un réquisitoire plutôt, fondé sur un violent parti pris - ne serait pas complet sans la mention de ses opinions ultérieures sur la France jusqu'en 1830.[4]

Après la chute de Napoléon le poète constate avec regret que l'esprit français persiste partout,[5] et que les idées de la Révolution n'ont pas disparu.[6] De plus, il voit un renouveau du prestige de la France en Europe, la Sainte-Alliance plaçant la France au centre de la diplomatie: le règne du diable est établi pour tout de bon dans le pays de la Révolution. Le poète va jusqu'à dire que la Bête de l'Apocalypse, c'est Louis XVIII.[7] Les indices certains ne manquent pas: la langue française est devenue la langue universelle en Europe, propageant les moeurs, l'incrédulité et l'athéisme par lesquels le dragon, c'est-à-dire le diable, dont le pouvoir siège en France (lui, le Prince de ce monde, contre lequel nous invoquons Dieu en priant: 'que Ton règne vienne') tient toute l'Europe sous son joug.[8] Et Paris, successeur de Rome, est Babylone;[9] la Sainte-

1 *ibid.*, p. 102.
2 *ibid.*, p. 104.
3 *Dichtwerken*, XIV, 229.
4 Le poète est mort en 1831. Ses jugements peu flatteurs sur Napoléon se trouvent plus loin p. 282.
5 *Dichtwerken*, V, 225 (1822).
6 *Op. cit.*, IX, 266 (1823).
7 *Opstellen*, II, p. 122. (*Teekenen der Tijden)* [Symptômes des temps] (1815?). Voir aussi *Briefwisseling Tydeman*, II, 47 (1815).
8 *ibid.*, 124.
9 *ibid.*, 129.

Alliance est l'alliance des monarques, prédite dans l'Apocalypse: c'est une renaissance de la république universelle voulue par Henri IV.[1] Dix rois détruiront la monarchie française et la partageront en trois parties: ce sont les dix cornes de l'Apocalypse.[2] Ainsi la France est un paradis de démons où un nouveau tyran se lève déjà![3] Paris, capitale infernale du monde, devrait, pour le bonheur du monde entier, être consumé par les flammes, pour expier ses quatre siècles d'horreurs.[4]

La Hollande devrait donc se méfier de ce pays funeste, mais le poète constate le contraire:[5] la classe bourgeoise donne une éducation française à ses enfants au moyen de gouvernantes et de précepteurs français.[6] Le roi ne peut pas tenir sa parole donnée à Bilderdijk en 1815 de lui procurer une chaire de littérature:[7] ce sont les anciens ennemis, Hollandais francisés,[8] qui l'en empêchent; ces francophiles, ivres du vin français empoisonné, et dont le front se tend déjà vers la marque de Caïn,[9] font que la Hollande reste sous le joug français,[10] d'autant plus qu'une partie des sujets du roi sont des Wallons et qu'il a des ministres français[11] qui sont des tyrans plus qu'infernaux, étant français.[12] Le monarque est donc invité instamment à ‘casser la gueule et les dents à la France vorace’![13] Dans un accès de désespoir, au milieu de la persécution

1 *Briefwisseling Tydeman*, II, 47.
2 *ibid.*, p. 48 (1815); *Brieven*, IV, 43 (1822).
3 *Dichtwerken*, IX, 351 (1826).
4 *Op. cit.*, XIV, 229 (1827).
5 Et non seulement Bilderdijk, mais aussi l'homme d'état Groen van Prinsterer parle ainsi: De 1815 à 1830 nous prîmes au sérieux tout ce que les comédiens politiques à Paris montraient; et souvent même, s'il m'est permis de dire toute la vérité, nos applaudissements furent prodigués aux bouffonneries des arlequins (*Ongeloof en Revolutie*, p. 411).
6 *Mr. I. da Costa's bezwaren toegelicht*, p. 25 (1823). On se rappelle que les Pays-Bas avaient été réunis sous le règne de Guillaume I^{er}, qui devait donc compter avec ses sujets de culture française. Il est probable que les frottements entre les provinces du nord et celles du sud, où la question de la langue jouait un rôle important, ont irrité notre poète qui craignait de voir ‘souiller’ la nation et la langue hollandaises.
7 *Geschiedenis des Vaderlands*, t. I, préface de H.W. Tydeman, p. X.
8 *Dichtwerken*, IX, 304 (1824).
9 *ibid.*, p. 351 (1826).
10 *ibid.*, p. 358 (1827).
11 *ibid.*, 351 (1826).
12 *Op. cit.*, VI, 81 (1827).
13 *Op. cit.*, IX, 256 (1823).

dont il est l'objet, le poète dit voulair partir pour d'autres rivages où son corps reposera, parce que ses compatriotes sont plus français que les Français eux-mêmes![1]

Vers la fin de sa vie, en 1826 et en 1827, le poète lance ses derniers anathèmes, ses 'Châtiments' à lui, appels sincères et émouvants, cris d'un coeur déchiré, pour ramener sa chère patrie dans la voie du salut. Obsédé de préjugés[2] qui le martyrisent nuit et jour (il ne dort presque plus), il voit toujours surgir du milieu de ses sombres visions le fantôme livide de la France qui étend une main sacrilège vers la douce Hollande pour l'enlacer d'une étreinte mortelle. Et alors il lance ses foudres, toujours plus éperdûment, puisque toujours plus impuissant, contre l'idole séductrice, et lui voue un culte passionné de haine et de mépris, appelant, sans résignation, le courroux céleste sur elle![3]

Voyant, comme Saint Augustin, l'histoire comme un conflit tragique entre la *civitas Dei* et la *civitas diaboli*,[4] le poète n'a pas pu rester indifférent devant la vision dantesque de cette lutte grandiose.

Qui lui en voudra? Son âme était trop forte pour être sceptique. Débordant d'énergie, elle a adoré trop passionnément cette autre idole, la patrie. Et il a cru servir son Dieu à sa manière, comme un Elie, allumant avec le feu du ciel l'autel de son adoration, ordonnant avec une cruauté sacrée le massacre des serviteurs de Baal, et criant du désespoir d'être seul à servir l'Eternel.[5]

1 *Op. cit.*, XII, 243 (1823). Lessing adresse exactement le même reproche à ses compatriotes (Lessing, *op. cit.*, V, 254).
2 A. Kuyper, *op cit.*, p. 42, parle de son 'atavisme national'.
3 *Dichtwerken*, IX, 350 (1826); XIV, 229 (1827). Dans un de ces poèmes, *Droom*, d'un ton plus doux, plus mélancolique, le poète rêve que toute la terre devient française, par conséquent un rendez-vous de tous les maux possibles. Il pleure, prie, et la patrie retourne à l'état du bon vieux temps: c'est la paix et la liberté de conscience. 'Il était permis d'appeler un coquin un coquin, et Christ le Rédempteur', dit-il, variant peu délicatement le vers fameux de Boileau. A la fin le poète demande: est-ce que je rêve ou non? (*Op. cit.*, XIV, 184) (1826).
4 H. Bavinck, *op. cit.*, p. 189; *Bilderdijk*, Livre d'Or, p. 149.
5 *Dichtwerken*, XII, 193 (1818).

Caractère français et moeurs françaises

Il vous irrite ou vous arrache un sourire,
un sourire de pitié ou d'approbation.
J. Prinsen[1]

Se rattachant étroitement au chapitre précédent - la meilleure caractéristique d'un peuple est son histoire - l'ensemble des jugements que Bilderdijk a portés sur le caractère et les moeurs des Français trouve ici sa place tout indiquée.

Le caractère français a été empoisonné, tel est l'avis du poète, depuis les premières influences italiennes,[1] comme la philosophie et la littérature françaises ont dérogé après l'invasion anglaise au XVIII[e] siècle. Ce jugement implique un compliment: l'âme française, restée pure, aurait été vertueuse et artistique.

Le Français, ainsi que Bilderdijk le voit, est d'un commerce facile, il sait mettre quelqu'un à l'aise. Il a de l'aménité dans les discussions, un ascendant qui se révèle par la voix, les yeux, le maintien et les gestes, et qui fait le fond de toute rhétorique: cela le rend supérieur dans la diplomatie.[2] Il est en outre belliqueux, et il a le caractère décidé et impétueux.[3]

La Française, qui est coquette, a un charmant *abandon* minaïf, mi-espiègle.[4]

Le pire des défauts du Français, c'est qu'il est frivole et par conséquent, ignorant.[5] C'est à cette frivolité qu'est due la décadence de la France au XVIII[e] siècle,[6] et de la littérature spécia-

1 J. Prinsen. *Handboek tot de Nederlandsche Letterkundige Geschiedenis*, [Manuel d'histoire littéraire néerlandaise]. La Haye, Nyhoff, 1928. 3e éd., p. 512.
1 J. Prinsen. *Handboek tot de Nederlandsche Letterkundige Geschiedenis*, [Manuel d'histoire littéraire néerlandaise]. La Haye, Nyhoff, 1928. 3e éd., p. 512.
2 *Dichtwerken*, IX, 339 (1826); XIV, 229 (1827).
3 *Geschiedenis des Vaderlands*, t. VI, 222.
4 *Op. cit.*, t. V, 139.
5 *Op. cit.*, t. IV, 116.
6 *Op. cit.*, t. IV, 10; *Buitenleven*, p. 203 (1802); *Brieven*, III, 50 (1807).

lement: ‘là où la gravité est perdue, tout est perdu pour un peuple’.[1] L'‘esprit français’ ne diffère pas beaucoup de la frivolité: Bilderdijk le condamne aussi sévèrement,[2] oubliant ou n'oubliant pas - car Bilderdijk n'était pas engoué de Bilderdijk - qu'il souffre lui-même de ce mal charmant! Le Français est voluptueux et indulgent à l'adultère.[3] Son étourderie égale son orgueil.[4] Il est d'une insolence que le diable ne connaîtrait pas si un Français ne la lui avait enseignée![5] Avec cela, il est perfide et intrigant:[6] méfiez-vous donc d'un Français aimable, comme disaient nos pères,[7] car il débute par le sourire et finit par commander: sa politesse n'est que de l'indiscrétion.[8] Commencez donc par lui faire sentir brutalement votre supériorité morale ou physique: ‘de ces deux choses j'ai éprouvé l'effet salutaire’, assure Bilderdijk,[9] parce que le Français est vite abattu.[10] Mais le Hollandais, si timide et si vantard parfois, donne aussi un autre conseil: pour fréquenter un Français, dit-il, il faut le faire danser et rire; si on ne peut pas faire cela, qu'on se jette dans le trou d'un serpent plutôt que de s'arrêter chez lui.[11] Car il est un charmeur diabolique qui vous prend dans ses filets. Aussi la pire chose qui puisse arriver à un Hollandais est de dégénérer

1 *Het Treurspel*, p. 180. Le Hollandais a, outre la frivolité française, un froid esprit de calcul (*Brieven*, III, 104; *Geschiedenis des Vaderlands*, V, 139).
2 *Dichtwerken*, XIV, 143 (1826); XIII, 355 (1822); XV, 176 (1820); etc. Bilderdijk cite Montesquieu et Voltaire à ce titre (*Verhandeling 1779*, p. 94, 95). Il ne cite pas Batteux, ni Malebranche, qu'il connaît bien et qui blâment fortement l'‘esprit’ (Malebranche, *Traité de Morale*, p. 125).
3 *Geschiedenis des Vaderlands*, t. IV, p. 78.
4 *Dichtwerken*, XIV, 148 (1826); V, 419 (1825); XIV, 76 (1825).
5 *Geschiedenis des Vaderlands*, t. IV, p. 27: t. XI, p. 77.
6 *Op. cit.*, t. IV, p. 273; t. V. p. 38, 108.
7 *Op. cit.*, t. VIII, p. 131.
8 *Op cit.*, t. VII, p. 118-220; *Dichtwerken*, XII, 195 (1820). Il est curieux de voir que La Harpe adresse le même reproche à ses compatriotes (*Cours de littérature*, t. XIV, p. 471).
9 *Briefwisseling Tydeman*, II, 131 (1815). Allusion peut-être au duel qui aurait eu lieu si l'adversaire n'avait pas fui (Cp. R.-A. Kollewijn, *op. cit.*, I, 128). Voir les vers français qu'il a faits à cette occasion (*loc. cit.*)
10 *Geschiedenis des Vaderlands*, t. VII, p. 56.
11 *Geschiedenis des Vaderlands*, t. X, p. 43; *Dichtwerken*, III, 66 (1821); XII, 56 (1805).

en Français.[1] Et cela non seulement au point de vue moral. mais aussi au point de vue physique, car les Français sont malsains par suite de leur vie débauchée.[2] L'avarie n'est-elle pas une maladie française?[3]

La cuisine française est trop compliquée: le ragoût français (‘*il faut que tout y soit et que rien ne domine*’, est le mot cité par notre censeur[4]) excite son aversion;[5] leur vin rouge, importé et presque imposé au XVIII[e] siècle,[6] leur champagne,[7] leurs parfums,[8] leur habitude de priser et même de fumer du tabac[9] envahissent la Hollande, où la mode, la manière de vivre, la taille, tout révèle le Français, c'est-à-dire, le singe.[10]

‘Toujours mécontent du présent, et, étant vieux, attaché à tout ce qui est vieux’.[11] C'est ainsi que le poète définit son humeur dans sa vieillesse, ayant sans doute conscience de vivre dans un monde qui n'était plus le sien. ‘La vieillesse n'a pas la sagesse infuse’, ajoute-t-il. Quand le poète s'excuse de la sorte, on n'a plus besoin de le disculper. ‘Si le monde m'expulsait, ce n'est pas moi qui lui en voudrais’,[12] avoue le vieux songeur avec un sourire. Ces points d'interrogation dressés après tant d'affirmations catégoriques, sont comme de petites lampes au bout de longs couloirs obscurs: une lueur hésistante voile les angles, la lumière de la modestie souriante qui fait pardonner beaucoup.

1 *Op. cit.*, IX, 226 (1815); *Brieven*, III, 104.
2 *Huygens Korenbloemen*, VI, 189 (1825).
3 *Dichtwerken*, XIII, 467.
4 *Op. cit.*, VII, 481.
5 *Op. cit.*, XIII, 351 (1822).
6 *Huygens Korenbloemen*, VI, 176 (1825).
7 *Dichtwerken*, XIII, 351 (1822).
8 *Op. cit.*, XIII, 369 (1822).
9 *Op. cit.*, VII, 244 (1827); XIV, 369 (1828).
10 *Op. cit.*, XIII, 352 (1822); XIV, 227 (1827). Le poète se moque des noms que les Français donnaient alors à la couleur de leurs étoffes: couleur de puce, merde d'oie, caca du Dauphin, boue de Paris. Il faut avouer que les temps modernes savent donner des appellations plus poétiques.
11 *Op. cit.*, XIV, 295 (1827).
12 *Op. cit.*, XII, 309 (1827).

Deux pendants: l'Angleterre et l'Allemagne

O Hollande, Paradis de la terre.
Bilderdijk[1]

Si Bilderdijk ne nourrissait pas un amour exagéré pour la France, du moins il l'estimait comme la patrie de Calvin, de Pascal, de Malebranche, de Corneille, de Racine, de Voltaire. Par contre, sa haine de l'Angleterre et de l'Allemagne est presque sans mélange: il détestait cordialement l'Angleterre et exécrait du fond de son âme l'Allemagne.

L'Angleterre, quoique de beaucoup préférable à l'Allemagne,[2] était pour lui un pays de perdition, d'orgueil, d'égoïsme;[3] la langue anglaise est écoeurante quand les Anglais ne savent pas le français.[4] Mais c'est surtout l'art et la philosophie de l'Angleterre qui provoquent la colère de notre poète, parce qu'ils ont corrompu aussi la civilisation du continent.[5] Locke est leur mauvais génie, Newton est inférieur à Descartes.[6] Shakespeare, bon connaisseur du coeur humain, est plein de boursouflures, de bassesses, de caprices enfantins indignes de notre attention.[7] Pope, dont Bilderdijk a traduit *l'Essay on Man*,[8] est un méchant homme;[9] Richardson le plus dangereux de tous les empoisonneurs.[10] Il n'y a que Spenser et Milton qui soient loués sans réserve. Aussi des Français ont invité le poète depuis longtemps à écrire un ouvrage méthodique sur la

1 *Dichtwerken*, XII, 72 (1806).
2 *Dichtwerken*, XII, 56 (1805).
3 *Op. cit.*, VIII, 450 (1797).
4 *Supra*, p. 82.
5 *Huyghens Korenbloemen*, VI, 327; cp. J. Texte, *op. cit.*, p. 88.
6 *Mr. I. da Costa's bezwaren toegelicht*, p. 40.
7 *Verhandeling 1777*, p. 185; *Dichtwerken*, VII, 20 (1808). Voltaire en avait parlé à peu près de la même façon (*Seconde lettre à l'Académie, OEuvres complètes*, t. IX, p. 305, 307).
8 *Dichtwerken*, VII, 23-65.
9 *Op. cit.*, VII, 414.
10 *Brieven*, I, 95 (1779).

poésie, le goût et la littérature d'Angleterre, et sur leur vraie valeur... Sa faiblesse croissante l'en a empêché; ‘si un jour je revivais, je me ferais un devoir de rendre ce service à toute l'humanité. Mais m'en sourait-elle gré? Non![1] Dans sa *Geschiedenis des Vaderlands*, le poète appelle l'Angleterre la terre maudite de Dieu et de l'humanité, le dragon marin de l'Apocalypse, comme la France est le dragon terrestre.[2] En 1826 seulement, poussé peut-être par la politesse, le poète répond à un poème laudatif d'un Anglais par des compliments sur Albion.[3] De plus, il commence à goûter Walter Scott et reconnaît le génie de Byron, malgré ‘je ne sais quoi de repoussant’.[4] L'Angleterre n'était donc pas un pays idéal pour lui, mais elle avait l'avantage de n'exercer que peu d'influence sur la Hollande et sa langue.

L'Allemagne au contraire, la voisine et proche parente, était un danger continuel. De là les critiques exaspérées que le poète lui prodiguait. ‘En Allemagne on était assez poli pour épargner mes oreilles, et ceux qui avaient de la culture, s'adressaient à moi en français ou en anglais’.[5] Ainsi parla le poète quinze ans après qu'il eut quitté ce pays. Sa haine doit donc avoir eu des racines profondes. Et pourtant, dans sa jeunesse il admire l'Allemagne de Lessing, de Mendelssohn et de Klopstock.[6] Mais ce sentiment change sous la menace de l'invasion allemande, que son ami Kinker, ami de la culture française, lui signala,[7] s'il a fallu qu'on lui ouvrît les yeux.[8] Dès que le poète est obligé de se réfugier en Allemagne, il adopte envers ce pays et sa culture l'attitude hautaine qui a inspiré à un Français du XVII^{e} siècle la phrase: ‘Un Allemand peut-il avoir de l'esprit?’[9] Et, différant en cela de nombreux réfugiés français,[10] il ne change pas d'attitude en faisant la connaissance du pays. Au contraire. Il avertit sa fille de ‘se méfier de tout ce qui a été écrit dans cette dernière trentaine d'années

1 *Het Treurspel*, p. 203.
2 t. XI, p. 38.
3 *Dichtwerken*, XI, 446.
4 *Brieven*, I, 298.
5 *Dichtwerken*, III, 465 (1821).
6 *Verhandeling 1777*, p. 156, 157, 158, 183. *Voorlezingen over de Hollandsche taal*, p. 360.
7 *Supra*, p. 27.
8 Voir *Lettre* à M. Feith (*Verhandeling 1777*, appendice).
9 Le père Bouhours dans J. Texte, *op. cit.*, p. 434.
10 J. Texte, *op. cit.*, p. 428.

et surtout des ouvrages qui viennent d'Allemagne. Car c'est dans ce pays-ci que s'est établie depuis ce temps-là la conjuration infernale contre la parole de Dieu, et c'est de ce centre qu'elle s'est répandue par toute l'Europe'.[1] Il ne cesse de lancer contre elle toutes les invectives que sa verve mordante peut inventer,[2] et qui amuseraient si elles ne témoignaient pas d'un aveugle parti-pris, d'une stupéfiante prévention contre les plus grands génies de son temps qu'il condamnait pêlemêle avec les horribles fabricants de drames ou de poèmes à la mode: Schiller avec Von Haller, Klopstock[3] avec Gessner, Wieland[4] avec Kotzebue;[5] Goethe, Kant[6] et Fichte[7] y ont même passé; tous les poètes, Bilderdijk les écarte par la fameuse phrase: 'la poésie allemande ne devrait plus être mentionnée parmi les hommes de goût et d'esprit'.[8] Le poète hollandais ne fait exception que pour Lessing,[9] et bien entendu, pour Gottsched, partisan du classicisme français, et pour 'le grand Hagedorn'.[10] Bien que, sur le compte de Goethe, le poète soit un peu revenu de ses jugements sévères,[11] il n'a cessé de signaler le danger venant d'Allemagne, 'l'école de nos imbéciles',[12] pour la culture hollandaise, de sorte que les Allemands qui viennent trouver le poète, débutent par la phrase: 'Obgleich man weisz das Sie die Deutschen nicht lieben...'[13] Et alors le poète est assez poli pour ne pas dire du mal de l'Allemagne.[14]

Il est sûr que pendant le règne de Louis-Napoléon, et surtout vers 1808, la haine du poète a été le plus forte. Elle s'exprime dans la lettre suivante écrite en français, dont voici un fragment: '.....ces Allemands dont elle [la Hollande] ne fait

1 Lettre française. J.C. ten Brummeler Andriesse, *op. cit.*, p. 403 (1804).
2 *Dichtwerken*, VIII, 145 (1809); XII, 57 (1805).
3 *Op. cit.*, XII, 104 (1808). *Brieven*, II, 265; *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden*, I, 44 (1820).
4 *Op. cit.*, p. 35.
5 *Dichtwerken*, XII, 112 (1808).
6 *Op. cit.*, VII, 239.
7 *Op. cit.*, XV, 95 (1803).
8 *Op. cit.*, VI, 473 (1802).
9 *Het Treurspel*, p. 228 (1808); *Dichtwerken*, I, 486 (1805).
10 *Het Treurspel*, p. 204.
11 p. 117 (1808); *Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden*, I, 28 (1820).
12 *Geschiedenis des Vaderlands*, II, 156. *Nieuwe taal- en dichtkundige verscheidenheden*, p. 163 (1825). *Mengelingen en fragmenten*, p. 158 (1822).
13 *Briefwisseling Tydeman*, II, 266 (1829).
14 *Brieven*, V, préface, VIII (1821).

qu'adopter le faux goût, les moeurs basses et révoltantes, l'irréligion, et jusqu'à la langue barbare, avec toute l'ignorance et l'arrogance qui de tout temps a caractérisé ces Messieurs, dont la cupidité a servi de risée à tous les peuples du monde, alors qu'assurément ils étaient bien moins ridicules et bien moins bêtes qu'ils ne le sont dans ces temps, et depuis qu'ils se sont avisés de s'ériger en docteurs d'abord d'esthétique, et puis de philosophie, deux branches qui leur doivent également d'être devenues le véhicle (*sic!*) du fanatisme immoral et impie qui désole l'humanité...'[1]

Si Bilderdijk a été caricaturiste en parlant ainsi de l'Allemagne, comme on l'a prétendu,[2] cette caricature doit avoir été pour lui une hantise, puisqu'elle n'a jamais fait place à un autre portrait d'après nature.

1 Ms. 873. Leyde. Lettre sans adresse ni date. Cp. *Het Treurspel*, p. 107 (1808), où le poète dit la même chose.

2 J.A. Alberdingk Thijm, *art. cit.,* p. 315.

En exil

> '*Cet Enfer physique et moral...*'
> *Bilderdijk*[1]

En Angleterre, où Bilderdijk a passé deux ans (1795-1797), il ne paraît pas avoir connu d'émigrés français qui y pullulaient pourtant en ce temps-là. Quand il entre en Allemagne, il trouve, à Emden, écrit sur une vitre ce conseil: 'Pour voyager en Allemagne, il faut avoir beaucoup d'argent, un tempérament fort, une patience extraordinaire, et point de délicatesse'. Je pris cela pour un *Avis au lecteur*, dit-il. On avait écrit dessous, en mauvais français: 'Allez en Hollande, c'est là qu'on écorche les gens'.[2] A Hambourg, où il est resté pendant quelques mois (1795), vivant de leçons, il fait concurrence aux réfugiés français, instituteurs et institutrices, maîtres de français, dont beaucoup d'origine noble,[3] avec qui l'éxilé hollandais avait de commun la haine et le mépris du Hambourgeois, hôte lourdement aimable. Rivarol, le sémillant Français, qui y a passé aussi quelques années, qui, comme Bilderdijk, a fréquenté les milieux aristocratiques,[4] et fournissait des articles spirituels au *Spectateur du Nord*, édité à Hambourg, raillait les coutumes des habitants de la ville en vers et en prose.[5] Il se plaint des poêles de faïence et des étouffants édredons, et parle de l'allure bovine des Hambourgeois.[6] Il est curieux de

1 *Infra*, p. 208.
2 *Mengelingen en fragmenten*, p. 49.
3 M. de Lescure, *Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'Emigration*. Paris, 1883. p. 422.
4 M. de Lescure, *op. cit.*, p. 461; Bilderdijk, *Geschiedenis des Vaderlands*, t. XI, 233.
5 E. Forneron, *Histoire générale des Emigrés pendant la révolution française*, Paris, 1884. t. I, p. 395, 396.
6 M. de Lescure, *op. cit.*, p. 470.

voir que Bilderdijk énonce les mêmes critiques: ‘Les Hambourgeois sont le vrai modèle d'honnêtes buffles’, écrit-il.[1] Et il se moque de leurs poêles et de leurs édredons.[2] Influence directe ou indirecte, ou sentiment personnel, toujours est-il qu'à partir du séjour à Hambourg commence l'aversion insurmontable et presque maladive pour les Allemands et pour l'Allemagne qui n'a plus jamais abandonné l'impressionnable poète hollandais.

Quand, après son séjour en Angleterre, Bilderdijk revient en Allemagne, il se rend à Brunsvick, où il est bien reçu du duc de ce pays, à qui il avait eu l'occasion de rendre service lors de l'intervention armée de ce prince dans les affaires de Hollande en 1787. La cour de ce grand ami des Français était alors le centre d'une société composée d'émigrés qui lui payaient en flatteries les pensions qu'il leur distribuait. Bilderdijk, n'aimant pas la vaine représentation, se tenait loin de la cour, ayant du reste assez à faire à donner des leçons à des Hollandais et à des Français, et employant ce qu'il lui restait de loisir à faire des vers et à traduire en hollandais des poèmes latins, anglais et français. Les amitiés qu'il cherchait ou qu'il acceptait, étaient, à une exception près,[3] des amitiés françaises. ‘Plusieurs évêques m'aimaient, gens de lettres, de vertu et de *candeur*’,[4] dit notre poète, qui préfère leur société à celle de pasteurs protestants allemands. Les plaisanteries sur les Allemands recommencent: ‘Comme les Français, ils ne savant pas parler une langue étrangère et sont assez polis pour dire: *il est comme vous*, en voulant dire: *il est comme fou*... ils disent: *une maison de bierre ou de poix*, pour *une maison de pierre ou de bois*,[5] plaisanteries où l'on reconnaît la critique habituelle des Français.

1 J.C. ten Brummeler Andriesse, *op. cit.*, p. 209 (1795).
2 *Dichtwerken*, XII, 56.
3 Le célèbre médecin Zimmermann, avec qui le Hollandais s'entretenait en français (*Brieven*, II, 40).
4 *Brieven*, I, 52 (1808). A Brunsvick se trouvent alors les évêques de Lisieux, de Laon, l'abbé Delhoste, l'abbé Duvoisin, autrefois évêque de Nantes (F. Mack, *Die französische Emigranten in Braunschweig. Braunschweigisches Magazin*, IX, 45). Bilderdijk mentionne quelque part l'évêque de Laon.
5 *Fingal* II, 180, 181 (1805). Cp. *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden*, III, 194 (1825).

C'est dommage que Bilderdijk ne nomme aucune de ses relations françaises, de sorte qu'on est réduit à des suppositions. Delille, dont il a traduit *L'Homme des Champs*,[1] a fréquenté en 1798 la maison de Zimmermann aussi bien que Bilderdijk.[2] Il est certain que le poète hollandais a été fort jaloux du poète français, ce qui ne peut être résulté que d'impressions personnelles devant le succès de l'autre, et doit avoir amené les observations malveillantes au sujet de la frivole nullité des Français en cette période.[3]

Un autre personnage célèbre que Bilderdijk a certainement connu et dont il ne souffle mot, c'est le vieux Grimm, Allemand de naissance, mais Français de culture, et ancien ami de Rousseau, de Voltaire et de toute la cohorte encyclopédique. F.-M. von Grimm, réfugié de France, établi de 1798 à 1800 à Brunsvick, élevait dans sa maison trois arrière-petits-enfants de Mme d'Epinay, son ancienne amie, morte en 1783. Il leur faisait donner des leçons par des émigrés de naissance; dispensateur de cinq mille roubles que l'empereur de Russie lui envoyait annuellement pour les Français, il était entouré d'une cour un peu intéressée. Mais en outre il recevait chez lui les célébrités de ce temps, Goethe, Herder, Wieland, Mme de Staël, Benjamin Constant, Delille, Zimmermann. Bilderdijk venait y donner des leçons de dessin. Une des enfants, Catherine, âgée alors de treize ans, a raconté cela assez vivement:[4]

'Quatre fois par semaine arrivait notre génial maître de dessin, Monsieur Bilderdijk, nommé Tristerband (*sic!*), un célèbre savant émigré de Hollande. Sa spécialité étaient les langues orientales et anciennes, à côté desquelles il donnait aussi des leçons de dessin, mais seulement pour se reposer de ses fatigues de l'esprit, et probablement aussi, pour augmenter le nombre des branches de l'enseignement qu'il donnait pour son entretien et celui de sa fille.[5] Guillaume Bilderdijk avait l'extérieur très négligé; penché en avant quand il marchait, à quoi

1 V. *supra*, p. 110.
2 F. Baldensperger, *op. cit.*, I, 262.
3 *Dichtwerken*, VI, 461 et suiv.
4 Kath. Freifrau von Bechtolsheim (née Comtesse Duroux de Bueil), *Erinnerungen einer Urgrossmutter*. Herausgeg. von C. Graf Oberndorff. Berlin, 1902, p. 67-71.
5 Elle ne sait done pas que la seconde femme est là, à quelque distance.

sa myopie l'obligeait, il clignotait de ses yeux gris clair, ombragés de gros sourcils noirs. Souvent il portait des lunettes. Ses épais cheveux noirs étaient toujours fort poudrés, de sorte que le collet de son habit avait toujours l'air d'être enfariné. Il portait d'ordinaire un habit vert; ce n'est que pour des visites ou en répondant à une invitation à dîner qu'il s'habillait de noir.[1] Cet homme remarquable possédait une profonde érudition dans presque toutes les branches des sciences, mais particulièrement dans toutes les langues du monde, sur l'origine desquelles il avait beaucoup médité... Il attachait un très grand prix à la langue hollandaise, et il considérait presque comme une insulte si quelqu'un la tenait pour une variété de la langue allemande. Sous le prince d'Orange, le stadhouder des Pays-Bas Unis, qui ne constituaient pas encore un royaume, Bilderdijk avait occupé le poste élevé d'Avocat-Général. En souvenir de cela, il ne manquait pas de présenter ses hommages, aux journées importantes pour la Hollande, à la princesse héréditaire de Brunsvick, fille du Stadhouder. Un jour, venant directement de chez Elle pour me donner ses leçons, il me montra un noeud de couleur orange qu'il portait sous son gilet sur le coeur. Son amour pour la patrie était si ardent et si enthousiaste qu'on attribuait sa mélancolie aux malheurs de la patrie plutôt qu'au désir de revoir les siens qu'il avait dû laisser en Hollande pendant son exil.[2] Il n'avait emmené pour sa consolation qu'une seule fille de dix-huit ans environ;[3] on l'aurait invitée plus souvent chez nous, si elle n'avait pas été réduite à se servir de la langue hollandaise et n'avait pu se faire comprendre que difficilement en allemand. Le père (Bilderdijk) fut invité à dîner plusieurs fois par le Baron, et jouissait volontiers de son commerce enjoué. Pendant les leçons de dessin que Bilderdijk nous donnait d'après les principes de l'art antique d'une manière vraiment géniale, il se prit à m'aimer à ce point qu'il entamait souvent des conversations sérieuses avec moi qui, plus que je ne le pensais alors, ont

1 B. a vécu alors dans des conditions très précaires (*Mengelingen en fragmenten*, p. 78).
2 Cette fillette a bien observé!
3 Louise, la fille de Bilderdijk, n'en avait que quatorze en 1799. Elle paraît avoir été peu intelligente.

certainement influé favorablement sur mon esprit. Il était très fervent protestant, mais ne me parlait pas de sujets religieux.[1] Une seule fois que j'avais dit quelque chose qu'il tenait à tort probablement, pour inconciliable avec la foi vivante, il me cria tout à coup à haute voix et avec une expression de figure presque prophétique: 'Et moi je vous dis, dit le Seigneur Jésus-Christ, que celui qui a de la foi aussi gros seulement qu'un grain de moutarde,[2] déplacera des montagnes'. Il disait cela en langue française, celle dont nous nous servions toujours alors'.

Bilderdijk ne mentionne nulle part ces visites au vieil encyclopédiste, et pourtant ce portrait ne saurait mentir: il est pris sur le vif. Comme on aurait aimé à avoir des détails sur la conversation des deux hommes, dont l'un était pris dans la rouille tenace des préjugés de son siècle: déisme, supériorité de la raison humaine; l'autre, théiste, s'en tenant aux vérités bibliques et n'attendant de la sagesse que de la révélation divine, et tous deux, bien que chacun à sa façon, admirateurs de la littérature française. Il va sans dire que pour Grimm, qui avait vu les gloires européennes, l'apparition d'un maître de dessin qui avait aussi la curiosité de s'occuper de littérature, ne devait pas être un événement; aussi n'en parle-t-il pas dans sa correspondance qui, du reste, avait déjà cessé à peu près complètement en ces années-là où le vieil encyclopédiste était devenu presque aveugle.[3] Des maladies, le départ de beaucoup d'émigrés, la pénurie qui se faisait sentir, firent perdre à Bilderdijk une grande partie de ses leçons, de sorte qu'à la fin de son séjour dans le Brunsvick il avait de la peine à joindre les deux bouts. Les pensions même qu'on lui payait l'exaspéraient. A la fin il était obsédé d'un grand désir qui le dévorait: quitter cette géhenne de douleur où la vie était un cauchemar. C'est dans cet état d'esprit qu'il doit avoir écrit la lettre française dont un fragment va suivre. Après avoir souhaité que le prince d'Orange, qui était à Brunsvick, et le duc de Brunsvick trouvent moyen d'expédier le poète dans un autre pays, il continue:

1 Elle était catholique.
2 Luc XVII, 6.
3 E. Scherer, *Melchior Grimm.* Paris. Calmann Lévy, 1887. p. 455.

‘Il y a huit ans que je suis dans ce païs-ci, depuis ce tempslà j'ai coûté à Mgr. le Duc à peu près 3000 Ecus, pour m'y mettre à la plus cruelle torture où celle qu'on fait subir aux criminels n'approche pas...’ Qu'on le laisse donc aller en Angleterre. Mais on le retient ‘par des promesses et les menées sourdes et les perfidies noires de ce M. de Feronce auquel on me renvoyait parce qu'il avait l'oreille du Duc, et qui n'était pas fait même pour comprendre un homme de naissance, de candeur, et de savoir...’ ‘Croit-on donc que dans l'âme je puisse me croire redevable pour ces soidisants bienfaits [en argent] qui n'ont jamais visé qu'à me plonger dans la misère, qu'à m'avilir, qu'à me rendre la vie odieuse et insupportable, qu'à m'ôter à moi-même? dont je ne saurais recevoir aucun, sans prier le bon Dieu que chaque morceau de pain que j'en avale puisse m'étouffer et me délivrer ainsi de l'horreur d'en jouir. - Non, qu'on me retire tous ces bienfaits, qu'on me remette dans le lieu où l'on m'a trouvé, et dont on m'a jeté par la plus cruelle de toutes les perfidies possibles, dans un Enfer de maux indicibles. Qu'on me remette sur les bords de l'Allemagne, sans dettes, sans soucis, et ayant de quoi retourner en Angleterre. Qu'on my remette dans la force de l'âge, jouissant d'une santé passable, et n'aiant pas perdu ni la mémoire, ni le jugement, ni l'esprit par l'abattement des maux infinis où depuis j'ai été livré en proie. - Ou, si l'on ne peut pas, qu'on rougisse de m'avoir ainsi trahi et ruiné et d'avoir ôté aux sciences et à la postérité, ce que j'étais destiné à leur être!

Ou bien, puisqu'il n'y a pas de moien de rappeler le temps perdu: que dans ce moment même l'on me transporte dans un païs où je n'entendrai plus prononcer le nom de l'exécrable Brunsvic, où je serai rendu à moi-même, pour gagner la pauvre subsistance à ma famille, qui maintenant est réduite à si peu; où je serai isolé avec elle du reste du monde, et où je pourrais donner un essor libre aux malédictions d'un coeur ulcéré à toute outrance, et qui ne peut plus que respirer vengeance contre ces scélérats qui l'ont attiré et retenu dans cet Enfer physique et moral où l'existence elle-même est un poids

qu'il n'est plus possible pour moi de supporter davantage'.[1]

Peu après, en mars 1806, le poète quitte la terre d'exil pour regagner sa chère Hollande, où quelques années de bonheur relatif l'attendent.

1 Lettre française de 1805, sans adresse. Ms. 873. Leyde. Au cours de cette année, le poète a perdu deux enfants (*Dichtwerken*, X, 427. - 1805).

Bilderdijk et Louis Bonaparte, Roi de Hollande (1806-1810)

Brillant fut votre avènement, inoubliable Louis!
Bilderdijk[1]

C'est presque le bonheur. Rappelé en Hollande, par quelques hommes d'importance, le poète, doublement heureux de pouvoir quitter ‘l'enfer physique et moral’[2] de Brunsvick, et de revoir sa chère Hollande, met pied à terre le 26 mars 1806. Rarement poète a exprimé son amour de la patrie avec une passion si sincèrement émue: ‘je l'ai couvert de mon corps, le sol de la Hollande; je l'ai entouré de mes bras, j'ai respiré de nouveau son air, j'ai revu son ciel, j'ai loué Dieu à genoux...’[3] Que Bilderdijk soit resté bon Hollandais, que l'exil ait raffermi en lui l'instinct patriotique, il n'y a pas de doute. Mais il est sûr aussi que ses anciens ennemis n'ont rien oublié. On a beau chercher, il n'y a pas de place pour notre poète qui demande de quoi s'occuper, de quoi gagner sa vie. Cela désespère ce travailleur infatigable; il voit le cercle étroit de la haine et de la médiocrité se fermer autour de lui. Il veut aller à Kazan où on lui aurait offert une chaire de professeur.[4]

En attendant, les bruits qui courent se trouvent être fondés: l'empereur Napoléon pourvoit la Hollande d'un roi français, qui est son frère Louis. Celui-ci fait bientôt son entrée à la Haye où on l'accueille sans hostilité. La noblesse du pays est particulièrement empressée à faire sa cour au nouveau venu. Elle fait observer ‘qu'on n'avait jamais cessé de désirer un

1 *Dichtwerken*, IX, 153 (1813).
2 *Supra*, p. 208.
3 *Dichtwerken*, XII, 82 (1806).
4 *Dichtwerken*, XII, 84.

éminent Chef d'Etat; que jusqu'à la mort de Guillaume V - décédé à Brunsvick, le 9 avril 1806, - on avait gardé la fidélité à la maison d'Orange, mais qu'à présent on l'avait reportée sur le Roi.'[1] Celui-ci, de son côté, fait son possible pour gagner le coeur de ses nouveaux sujets. Son caractère doux, complaísant, son extrême bienveillance, le tact délicat avec lequel il agit ne tardent pas à lui valoir la sympathie des Hollandais, qui ne sont durs et inflexibles qu'envers la force brutale, et dont la méfiance innée ne désarme prudemment que devant un esprit largement compréhensif et un coeur patiemment généreux.

Dans une des premières audiences, au début de juillet, Bilderdijk a fait la connaissance du roi. Avec trois autres membres de la Société de Littérature néerlandaise de Leyde il avait été délégué pour aller complimenter le roi. Il eut avec lui, par hasard, un entretien préalable, sans le connaître, et il paraît avoir parlé avec assez de franchise pour que le roi conçût une bonne opinion de lui: 'Il est franc comme on doit l'être', dit-il sur notre poète.[2] Louis connaissait déjà le nom de Bilderdijk, peut-être par l'intermédiaire de Brugmans qui a beaucoup servi le poète auprès de lui.[3] Celui-ci le chargea de 'rédiger un rapport sur l'origine, l'histoire, l'organisation, l'institution et l'état actuel de notre Société',[4] et de composer une grammaire française-hollandaise. 'Que notre littérature y gagne beaucoup, je ne le crois pas; car elle est destinée aux étrangers qui veulent apprendre notre langue. Elle doit donc être superficielle et *ad captum* de tout frivole Français; mais approfondir les choses, il n'y faut pas penser'.[5]

Et voilà notre poète engagé dans une nouvelle voie. On se serait attendu, sinon à un refus retentissant qui eût été dans la tradition du poète, du moins à une digne abstention qui, la misère aidant, eût été un beau geste. Rien de tout cela. Bilderdijk s'empresse de répondre aux avances royales.

Pour comprendre cette attitude, il faut se rendre compte des

1 H.T. Colenbrander, *Schimmelpenninck en Koning Lodewijk* [S. et le Roi Louis]. Amsterdam, Meulenhoff, 1911. p. 88.
2 Lettre du 18 août 1806 (*Brieven*, II, 94).
3 *De Navorscher*, 1859. p. 264.
4 Lettre du 15 juillet 1806, à Valckenaer.
5 *Brieven*, II, 94.

circonstances. En 1806 Napoléon était au sommet de sa gloire, sa puissance paraissait si solidement établie en Europe que personne ne pouvait supposer que cela dût changer avec le temps. L'empereur, auréolé de sa légendaire toute-puissance, faisait de l'Europe ce qu'il voulait, et les nations prosternées à ses pieds regardaient avec une admiration stupéfiée et superstitieuse l'oeuvre de ce créateur d'ordre, de ce redoutable chef d'orchestre qui métamorphosait la séculaire cacophonie européenne en une symphonie magistrale, en un hymne radieux à l'Ordre universel.

Mais Bilderdijk avait un motif bien autrement décisif encore pour respecter le désir du roi. Dans la fortune inouïe des Buonaparte il vit la main de Dieu. Quelle destinée miraculeuse, quel aplanissement mystérieux de tous les obstacles, quels foudroyants triomphes! Dieu avait mis un frein à la révolution française, Dieu flagellait l'Europe incrédule, lui faisait expier ses erreurs. Napoléon fut donc l'envoyé de Dieu,[1] et l'avènement de Louis une décision de la Providence à laquelle ce serait un péché de s'opposer. ‘Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu’, avait dit saint Paul.[2]

Du reste, on ne tenait plus compte, en Hollande, d'un retour possible de la maison d'Orange. Le Prince Guillaume V avait, en 1799 déjà, déclaré qu'il considérait ses sujets comme déliés de toute obligation envers lui et sa Maison.[3] Pourtant, le vieil amour pour les Orange restait ancré dans bien des coeurs, et Bilderdijk surtout n'en a jamais fait mystère. Faute de mieux, il ne fut pas fâché qu'ainsi le démon de la révolution française se changeât en ange tutélaire qui daigna distinguer et relever

1 C'est ainsi que le voit aussi Willem de Clercq dans son journal intime, qui appelle Napoléon ‘le régénérateur du culte et des moeurs’ (p. 34).

2 *Epître aux Romains*, XIII, 1. Voir aussi Malebranche qui dit (*op. cit.,* p. 210): ‘Ce qui est essentiel à la morale, c'est que l'esprit lui-même doit être dans le respect en la présence du prince, image de la puissance véritable: et cela à proportion que le prince exerce actuellement l'autorité qu'il a reçue, ou qu'il se revêt, pour ainsi dire, de la puissance et de la majesté de Dieu... Il faut que l'esprit s'humilie et respecte la grandeur et la puissance de Dieu dans la majesté du prince’.

3 *Geschiedenis des Vaderlands*, XII, 112.

le réprouvé d'autrefois. Il se rend donc à l'invitation royale. Il écrit un petit mémoire sur la Société Littéraire, et l'accompagne de quelques détails sur l'auteur: ‘Adonné à la Poésie par un penchant assez universel dans la nation hollandaise, j'ai tâché, dès ma plus tendre jeunesse, de me former sur le modèle des Anciens’...[1] Dans ce mémoire il n'y a pas un mot sur la littérature française. Quelle belle occasion pourtant d'y glisser un mot flatteur sur cette littérature qu'il connaissait et aimait! Dans une autre requête, Bilderdijk s'exprime plus clairement: ‘timide alouette indigène, ce n'est pas à moi de quitter les accents de nos marais, pour emprunter la voix sonore des Cygnes de la Seine. Sire, nous avons notre poésie à nous, poésie nationale et digne de s'attirer l'attention de Votre Majesté’.[2] Peu de jours après, il sollicite timidement la faveur du roi: ‘Je ne hasarderai pas, Sire, d'implorer la protection de Votre Majesté pour le pauvre Exilé qui, dans ces lignes, a l'honneur de lui adresser ses hommages. Votre Majesté la donnera à tous ceux qui la méritent par leur ardeur à courir une carrière qui est propre à illustrer son règne, et je n'ai pas la vanité de m'y croire assez important pour m'attirer particulièrement ses regards. Souffrez cependant, Sire, qu'ayant eu l'honneur d'être distingué par V.M. comme membre de la Société Littéraire, et chargé d'en expliquer les sentiments à son Roi, j'ose maintenant aspirer à une nouvelle grâce en demandant à V.M. la permission de dédier à Son Auguste Nom le nouveau volume de mes Mélanges Poétiques dont le premier, ayant paru il y a plusieurs mois, sera suivi bientôt du deuxième qui est actuellement sous presse. Daignez recevoir, Sire, avec la bonté accoutumée de V.M., les devoirs respectueux d'un Hollandais qui, vivant maintenant en étranger dans sa chère patrie, n'en est pas moins pénétré de tous les sentiments d'un sujet loyal et fidèle, et permettez qu'avec une vénération sans bornes comme avec la soumission la plus parfaite j'ai l'honneur d'être...’ Cette lettre a l'air de souffrir d'un excès de politesse. Qu'on ne dise pas de bassesse, puisque le poète use, dans toutes ses lettres françaises, à n'importe qui,

1 Ms. 873. Leyde.
2 *ibid.*

d'expressions révérencieuses qui sont d'un gentilhomme d'ancien régime.

De 6 août le secrétaire du roi, B. Mirbel, le remercie au nom du roi, et continue ainsi: ‘Oserais-je vous rappeler, Monsieur, les engagements que vous avez bien voulu prendre avec moi... Le petit travail que je vous ai demandé me serait infiniment utile... je compte sur votre complaisance autant que sur vos lumières’.[1]

Ce petit travail, ce sont probablement les *Observations sur l'état actuel des Institutions littéraires et des sciences* que Bilderdijk s'empresse d'envoyer et qui disent 1° que les universités, trop nombreuses, n'ont pas de contact entre elles, d'où résulte la décadence de la science par suite de la routine des vieux professeurs; 2° qu'elles sont malheureusement indépendantes du gouvernement, de sorte que les recteurs peuvent nommer professeur un ennemi du gouvernement. En outre, il faudrait être prudent en ce qui concerne les professeurs étrangers. ‘On peut prouver que tous les troubles théologiques qui ont secoué la tranquillité de la république des Provinces-Unies et ont causé des troubles politiques, ont été provoqués par des professeurs étrangers... A l'université manquent encore quelques disciplines, entre autres, ‘dans la philosophie, l'esthétique et la bonne logique (car celle qu'on donne ordinairement n'est formée visiblement que pour soutenir tous les dogmes des Calvinistes, par opposition aux autres Eglises), la grammaire universelle et l'histoire littéraire’. Outre les universités il y a des Sociétés particulières datant d'un temps très reculé.... Elles sont utiles mais sans direction. Ce qui est regrettable, c'est que les feuilles publiques soient entre les mains des Arminiens, de sorte que le public est mal renseigné. On ne connaît même l'histoire de la Patrie que par l'ouvrage de Wagenaar, trop peu instruit et trop partial. La lettre se termine par l'avis que l'auteur compte sur la discrétion du destinataire.[2] Cette recommandation ne fut pas superflue: quelle tempête aurait éclaté si ce jugement avait fait sortir les sommités de la tranquille Hollande de leur doux repos.

1 Ms. 873. Leyde.
2 *ibid.*

Pendant l'absence du roi, qui est à Wiesbade pour sa santé, Mirbel répond le 11 août qu'il a lu le travail avec le plus vif intérêt: ‘Mon suffrage est, sans doute, de peu de valeur, mais vous m'avez trop bien instruit pour que je ne vous en témoigne pas toute ma reconnaissance. Soyez persuadé, Monsieur, que tout le monde ignorera la source de mes lumières, si ce n'est le Roi, auquel j'en dois rendre un compte exact. Veuillez agréer les assurances de la hauté considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très obéissant serviteur B. Mirbel.

Le 16 août 1806, Mirbel, qui certes n'était pas un paresseux, écrit de nouveau au poète qu'il a relu ‘avec une nouvelle attention et par conséquent avec un nouveau plaisir’ le mémoire où cependant il y a un article sur lequel il aurait désiré de plus amples informations. Il demande: ‘Comment se fait-il que vos universités manquent de professeurs. Je ne puis concevoir cela chez une nation aussi appliquée et aussi studieuse que la nation hollandaise. En indiquant la cause du mal, veuillez Monsieur, faire connaître le remède...’ Que répondre à cela? Le poète n'est pas embarrassé: les universités croupissent dans la vieille routine, et puis, et surtout, un seul être leur manque et tout est dépeuplé. Ce seul être, c'est Willem Bilderdijk, docteur en droit: ‘...Le Hollandais est calculateur’, il n'ambitionnera pas un professorat mal payé. A l'étranger on ne veut pas de nous comme professeurs; en France entre autres parce qu'on nous croit dépourvus de génie et d'élévation d'esprit. ‘Accusation qui (peut-être) n'est que trop fondée, depuis qu'abandonnant l'esprit national avec le bon sens, nous nous sommes perdus dans la soi-disant Métaphysique des Allemands’. Il faut donc rémunérer mieux les professeurs. Alors, et surtout pour la Jurisprudence, ‘il ne serait pas très difficile de faire cesser les inconvénients de l'instruction académique, pourvu qu'on fût en état d'attacher à l'une de nos principales Universités quelqu'un qui, par la pratique intelligente du barreau, eût perfectionné la théorie du Droit; qui, connaissant à fond les défauts de l'institution actuelle, y veut remédier d'une

manière dont l'utilité se manifesta d'abord par les effets, tandis que le changement de l'instruction fut presque imperceptible'. Qu'on se garde surtout de nommer professeurs des plébéiens; il faut 'une certaine naissance qu'on nomme honnêtement bourgeoise (fatsoenlijk, traduit le ms.). Mais avant tout, 'il faudrait des Professeurs qui fussent en état d'inspirer à leurs élèves l'amour de la science;...de leur ouvrir les champs vastes des sciences en grande partie incultes encore, dont l'étendue se perd dans l'immensité...' 'Pétris de ces sentiments, les jeunes gens ne croupiraient plus dans les sentiers étroits de ceux qui les ont devancés, mais ils frayeraient des routes nouvelles qui pourraient tendre au progrès des sciences....Mais de ces gens froids qui n'ont pas le moindre enthousiasme, et quelquefois pas le moindre attachement pour la science qu'ils professent, ou qui sont tellement bornés euxmêmes que leur insuffisance saute aux yeux des Etudiants, ou qui se montrent jaloux de maintenir leur peu de réputation en cabalant contre leurs collègues (comme il y en a par-ci par-là), on ne peut pas s'attendre qu'ils excitent de l'émulation, ou qu'ils fassent aimer une profession qu'ils dépouillent eux-mêmes de tout son lustre et de toute sa splendeur, en en faisant un vil gagne-pain'. Bilderdijk dit encore quelques mots sur sa prédilection pour la jurisprudence, mais il déclare aimer également les autres sciences.[1]

Il est clair que ce jugement, qui est certainement injuste dans sa généralité, ne doit servir qu'à une chose, à mettre en avant la candidature de l'auteur. Le succès ne fut pas grand.

Après une grave maladie de plusieurs semaines, il envoie quelques-uns de ses ouvrages à Dupré, secrétaire de la reine Hortense.[2] Celui-ci le remercie gentiment et ajoute dans un plaisant hollandais: 'J'avais dit au Dr. Brugmans (qui avait remis les livres) qu'un éminent écrivain comme vous devrait faire une Ode en l'honneur de l'immortel Napoléon, Empereur des Français. Ce prince serait satisfait de la voix d'une lyre hollandaise; et je ferais mon possible et me ferais un honneur de

1 Archives générales de Paris. Fonds de la Secrétairerie d'Etat. A.F. IV. 1806. Lettre du 18 août 1806.

2 *Dichtwerken*, IX, 484.

traduire cette pièce en vers français'.[1] Le poète, à peine remis de sa maladie, suit la suggestion et fait son *Ode à Napoléon* qu'il envoie le 14 octobre à Dupré. '...J'ai l'honneur de Vous offrir la petite pièce ci-jointe, un poème lyrique sur l'unique Napoléon. Je ne saurais m'imaginer que votre Muse délicate veuille s'humilier à le traduire en français; ce qui sans doute, par les hardies métaphores que notre langue se permet, serait assez difficile; et à un tel honneur qui me ravirait au-delà de toute expression et de toute imagination, je ne m'attends point, ni pour moi ni pour mon travail'.[2]

Cette Ode à Napoléon est plutôt une Ode à Bilderdijk: des dix-neuf strophes les six premières disent que la vraie immortalité, c'est le souffle du Chant ravissant; que seul le poète qui ose s'élever sur des ailes de cygne peut mépriser la terre sous lui et la voir sombrer dans l'insondable Néant; ce poète se sent l'égal de Napoléon, parce que son coeur lui reconnaît le droit à la domination.[3] Il chante ensuite les louanges de Napoléon:

Vous brillez, et l'Univers disparaît de mes yeux!

Quel phénix s'élève après mille ans
Des cendres sacrées de Charlemagne?
Montez, pleines de respect, ô mes paroles!
Ressuscite avec lui, ô trône des Francs,
Mais plus grand que fut jamais trône!

Aux autres monarques il dit:

Vous, Monarques nés sur le trône,
Comprenez ce que la Toute-Puissance a décidé,
Adorez, et descendez de vos sièges,
...Ou mourez en âmes nées libres!

Mais l'avènement de Napoléon n'est que le prélude d'une autre monarchie, l'empire de Dieu qui s'établira, puissant et radieux, sur la terre. Et pour cela, aucune souffrance ne sera

1 *ibid*, 485. Lettre du 2 octobre 1806.
2 *ibid,* 486.
3 Comparez *Letteroefeningen*, 1806, t. I, 454: 'Qu'un héros de guerre, comme Bonaparte,... enflamme l'imagination d'un poète, cela est naturel.. Mais... nous voulons un Napoléon de la poésie pour chanter un Napoléon... (Bilderdijk).

trop grande, parce que l'humanité sera alors heureuse... - Jusque là le poète a évité de parler trop visiblement de Napoléon destructeur. L'empereur n'est que le constructeur qui a besoin de matériaux et qui prend les anciens états. Mais dans la dernière strophe le poète ose exprimer ce que des millions d'hommes pensaient:

Napoléon! voyez que mille langues
Répandent votre nom sur la terre!
De l'est à l'ouest on chante vos louanges!
Mais êtes-vous digne aussi des miennes?
Le salut de la terre est-il votre principal but?
Et pouvez-vous vous sentir heureux
En servant un tel dessein?
Que votre coeur en décide par vos actions.
Si elles ne trahissent pas un autre désir,
Eh bien, recevez alors mon hommage!

Les restrictions de cette dernière strophe ne trouvèrent pas grâce devant le professeur J. van der Palm à qui l'on soumit le poème. Il la trouva trop hardie, sur quoi la formule suivante fut trouvée:

Napoléon, recevez un hommage
Que l'on vous offre de l'est à l'ouest.
Mais bien que votre gloire remplisse l'univers,
Votre juge sera la postérité.
Ecrasez, tonnez, foudroyez tout,
Depuis l'arbuste jusqu'au plus haut cèdre;
La Divinité vous sert avec sa foudre.
Mais rengaînez le glaive guerrier;
La terre attend, elle demande à genoux la paix,
Celle-ci manque à vos trophées!

Peine perdue! Cette strophe-ci non plus ne trouva pas grâce. Elle fut supprimée, et le poème ainsi tronqué fut accompagné d'une préface de Van der Palm ‘pour éviter les malentendus’: ‘Le Héros qui...donna le coup de grâce au monstre de la Terreur, et d'un signe rétablit l'ordre social;...qui forme et change la physionomie de l'Europe comme l'artiste transforme un morceau de cire; qui crée, ce qui paraissait impossible de nos jours, une nouvelle monarchie mondiale. Voilà le digne objet de l'Ode pindarique. Il n'y a pas de poète quel qu'il

soit qui, s'il est vraiment poète, puisse rester froid; sa lyre résonne malgré elle...'[1]

L'Ode fit grand bruit dans la petite Hollande. On ne laissa pas de faire remarquer que le poète était bien empressé à encenser la nouvelle idole, et les amis même du poète s'en plaignirent. Celui-ci répond à l'un d'eux: 'L'opinion que j'ai eue de l'apparition de Napoléon, dès le début, est connue; et cette estime que j'avais alors pour lui, je l'ai encore. Je l'ai tout de suite considéré comme l'homme appelé à fonder une nouvelle monarchie mondiale. Et même, j'ai prévu son avènement avant qu'il existât, ainsi que des témoignages peuvent vous le certifier'.[2] Si, avec un peu de bonne volonté, on peut admettre que le poète a pressenti que le désordre et la révolution seraient suivis de la tyrannie, on constate aussi qu'avant 1806 le poète a traité Napoléon de meurtrier, de tyran, d'enfant de l'enfer.[3] Il est vrai que les autres souverains ne valent pas mieux à ses yeux,[4] et la campagne de 1806 couronne l'empereur d'une gloire surhumaine. 'Je suis d'accord avec vous sur mon Ode [que le correspondant avait jugée probablement hors de saison], mais je ne pus la refouler. 'Heinsius (me diton) a bien écrit un hymne à Bacchus: est-il pour cela un soûlard ou un idolâtre?' Cela est vrai, mais expliquez cela au public qui n'y voit pas un exercice du génie poétique mais une opinion; et non seulement une opinion (car j'ai la ferme conviction que l'homme fait des prodiges et qu'il est un héros et le précurseur d'un âge meilleur), mais on y trouve ou on y cherche des vues qui sont au-dessous de moi. Deux strophes ont dû être éliminées qui auraient pu donner une tout autre idée de tout...'[5] En 1823 encore, le poète doit affirmer à un ami respecté que l'Ode ne fut que le fruit d'un défi.[6]

D'autres ont cru de leur devoir d'excuser Bilderdijk d'avoir fait une Ode à Napoléon. Est-ce que le Hollandais Tollens, et Byron et Manzoni n'ont pas fait comme lui? Et Beethoven?[7]

1 *Dichtwerken*, IX, 492.
2 *Briefwisseling Tydeman,* I, 181.
3 *Dichtwerken*, IX, 3, 8.
4 *ibid,* p. 7.
5 *Brieven*, II, 132. Lettre du 17 janvier 1807, écrite peu de temps après la publication.
6 *Brieven*, III, 165.
7 J. Wap, *Bilderdijk*, p. 110. L'empereur a en outre inspiré de nombreux 'prosateurs et poètes du vieux et du nouveau monde, dont l'énumération remplirait des pages'. 'Aucun des poètes français qui avaient de la réputation sous l'Empire n'a eu de pareils élans' [que Bilderdijk], dit M.J. Dechamps (*La légende de Napoléon et la littérature comparée. Revue de Littérature comparée*, 1929. p. 288, 291).

On aurait pu ajouter à cette liste les Hollandais J. de Bosch et C. van Lennep, dont l'un a fait une Ode latine que l'autre a traduite en hollandais.[1] Est-ce leur faute s'ils n'ont pas prévu que le grand Conquérant, dans sa soif insatiable du pouvoir, devait oublier un jour qu'il buvait du sang?

On aurait donc souhaité à Bilderdijk tout au plus un peu plus de prudence diplomatique;[2] mais le poète en lui a toujours mal servi l'homme, et l'homme croyait toujours son inspiration tellement au-dessus de lui qu'il n'avait qu'à obéir quand elle parlait. Et elle parlait même au milieu de la tempête.

Est-ce que Dupré a traduit l'Ode de Bilderdijk? Cela est peu probable. Dans *Le vrai Hollandais* du 1er janvier 1807, p. 4, on trouve une *Ode sur la Bataille d'Iena*, de Després,[3] secrétaire de la Reine. Ce poème est tout autre que celui de notre poète, mais se termine aussi par une invitation à la paix:

> *Prince, honneur des Français* (= *Napoléon*),
> *...Présente, de la paix, le rameau désiré...*
> *Goûte... le calme glorieux qui t'attend sur un trône!*

Dans *Le vrai Hollandais* du 16 janvier, no. 14, Després écrit une lettre très élogieuse sur l'Ode de Bilderdijk. Il constate seulement qu'elle n'est pas dans le goût français qui veut ‘du mouvement, mais avec méthode, de l'enthousiasme, mais avec mesure, des images, mais avec des idées philosophiques, enfin de l'harmonie, mais avec des tableaux dramatiques...’ Ce sont ‘Corneille, Racine et Voltaire qui ont inspiré ce goût à

1 J.v. Lennep, *op. cit.*, I, 77.

2 De même il soigne à cette même époque la publication du poème *Lijkgedachtenis van Zijne Doorluchtige Hoogheid Prins Willem V*, door Dr. J. le Francq van Berkley [Commémoration funèbre de Son Altesse Sérénissime le Prince Guillaume V], Amsterdam, Allart, 1806, qu'il dédie à tous les membres de la maison d'Orange, et qu'il fait précéder de vers qui annoncent l'avènement très prochain de la Maison d'Orange, ce qui lui vaut une réprimande dans les *Letteroefeningen*, 1806, I, 690: ‘Nous ne savons pas si l'accomplissement en soit si souhaitable’!

3 Il paraît que Dupré et Després sont le même personnage.

tout genre de poésie'. Pourtant, l'Ode de Bilderdijk est dans le style d'Horace et de Pindare. Després préfère le poète hollandais à Pindare qui est ennuyeux. Il est surpris et flatté de voir que Bilderdijk termine son Ode comme lui ses stances. Aussi voudrait-il savoir le hollandais ou voir une traduction'. Cette lettre peu logique - comment peut-on énoncer un jugement si détaillé sur une chose qu'on ne connaît pas? - est sans doute une mystification, puisque Bilderdijk a envoyé son Ode à Dupré le 14 octobre 1806.[1] On aura voulu cacher au public la genèse du fameux poème hollandais, afin qu'on ne crût pas à quelque leurre.

Est-ce que Napoléon a eu connaissance de l'Ode? On ne sait. En tout cas, quand l'empereur visite la Hollande en 1811, il n'en parle pas à Bilderdijk.[2]

En 1807 Bilderdijk revient sur son Ode, en écrivant sa *Zegefeest* [Fête triomphale],[3] ode d'un souffle vraiment sublime, dans laquelle il fait entendre qu'en faisant son *Ode à Napoléon* il a pressenti les grandes victoires que l'empereur devait remporter sous peu. Il y chante l'incroyable campagne impériale de 1806 qui eut pour résultat que 'le siège de la monarchie de Frédéric passa comme une ombre au crépuscule du soir'.[4] Et le poète ajoute: 'Que voyons-nous? C'est l'ombre de Frédéric qui erre, grimaçant parce que son trône s'est effondré... Reposez-vous, Frédéric! qui que ce soit qui ait pu troubler vos cendres, ne vous en prenez pas à un Héros qui honore votre vertu militaire... Berlin humilié ne mérite pas votre épée'. Il est évident que ces paroles sont un écho du dix-septième bulletin de la grande armée: 'l'ombre du grand Frédéric n'a pu que s'indigner de cette scène scandaleuse [le serment que le roi de Prusse et l'empereur de Russie s'étaient prêté sur le tombeau de Frédéric II]. Son esprit, son génie et ses voeux étaient avec la nation qu'il a tant aimée...'[5]

En attendant, Louis Napoléon est rentré en Hollande.[6] Peu

1 V. *supra*, p. 217.
2 V. *infra,* p. 277.
3 *Dichtwerken,* IX, 27-31.
4 *ibid*, 29. Voir *Brieven*, III, 165.
5 *OEuvres de Napoléon Bonaparte*, Paris, Panckoucke, 1821, t. V, 69. Le bulletin est cité en partie par le *Koninklijke Staatscourant* [La gazette royale] du 7 novembre 1806.
6 le 15 novembre 1806.

de jours après, le poète est invité à se rendre à la Haye. ‘Je ne songeais plus à une grammaire hollandaise, et me flattais déjà que le Roi l'oubliât et moi avec. D'autant plus que j'ai vu à toutes les cours qu'on oublie facilement. Mais brusquement je reçois une lettre pour me rendre à la Haye’, ‘Sa Majesté vous communiquant de vive voix ses intentions’. J'arrivai et ce fut: ‘J'ai à vous charger de quelque chose que j'espère que vous ne refuserez pas, savoir, m'apprendre le hollandais. - Bien Sire. - Demain nous commençons; et ainsi tous les matins à huit heures; on vous préparera un appartement’.[1] Quelle joie pour le poète, quel heureux avenir s'ouvrait devant lui. ‘I gratulate you with the quality of *Frau Königliche Holländische Sprachmeisterin*’, écrit-il à sa femme. Il lui annonce qu'il n'a pas de concurrents dans ce métier, et que les quelques connaissances qu'il a faites à la Cour, contribueront à ne pas rendre son travail désagréable. Comme il y restera, il la prie de lui envoyer ses habits de cérémonie:[2] le roi n'est pas le premier venu. La première leçon eut lieu le 23 novembre 1806, soit huit jours après la rentrée du roi.[3]

‘Votre élève fait-il quelque pogrès? Comment organisez-vous votre enseignement? etc. etc. Vous aurez vingt questions pareilles prêtes, mais comment puis-je y répondre dans cette lettre?’[4] On conserve, à titre de curiosité, le plan de deux leçons,[5] probablement les deux premières, que le précepteur a eu soin d'écrire de sa plus belle main, qui était celle d'un artiste. Ce sont des dialogues, forme toute désignée ici, vu le peu de temps dont le roi disposait et l'urgence de la chose. Le premier dialogue figure une conversation entre le roi et un vieux cordonnier qui s'appelle Etienne van der Klok et qui vient du village de Werkendam; il n'a pas d'ouvrage parce qu'il ne travaille pas dans le goût nouveau; il vient donc demander quelque emploi; il sait tout faire; il a été blessé à l'épaule par l'ennemi. Pour qui sait lire entre les lignes, il n'est pas difficile de découvrir

1 *Brieven,* II, 119
2 Lettre anglaise du 22 novembre 1806, Ms. Musée Bilderdijk. Amsterdam.
3 Lettre du 22 novembre 1806, de Bilderdijk à sa femme. Ms. 16, Musée Bilderdijk. Amsterdam.
4 *Brieven,* II, 119.
5 Ms. 43, Musée Bilderdijk, Amsterdam. Voir aussi J.-F.-M. Sterck, Le roi Louis-Napoléon et son maître W. Bilderdijk. *Zondagscourant,* 18 octobre 1925.

des allusions à la situation personnelle du poète.[1] Ainsi ce dialogue aura dû servir à permettre au roi de s'entretenir avec un solliciteur, en même temps qu'à donner au poète l'occasion d'y glisser quelques mots d'utilité immédiate. Le second dialogue est du même genre. Les deux leçons pèchent çà et là contre les règles, et elles sont extrêmement difficiles pour un débutant. Qu'on en juge:

Wie is daar?	Qui est là?
Ik	Moi
Wie zijt gij?	Qui êtes-vous?
Een getrouw onderdaan van Uwe Majesteit	Un fidèle sujet de votre Majesté
Waarom zijt gij niet aangemeld?	Pourquoi n'êtes-vous pas annoncé?
etc.	

Louis cependant fit de son mieux, de sorte que le 26 novembre déjà Bilderdijk put annoncer à sa femme que l'élève royal a signé Lodewijk et non plus Louis;[2] sous la dictée du maître, le roi paraphait des requêtes:[3] c'est la seule fois que le poète ait été dictateur! Puis, comme le roi avait la louable intention de s'entretenir avec les gens du peuple aussi bien qu'avec les notables, et qu'il s'impatientait de se heurter à tant de difficultés, Bilderdijk lui recommanda de se familiariser d'abord avec la déclinaison et la conjugaison hollandaises, et de se servir ensuite dans la conversation du mot français décliné ou conjugué à la hollandaise. Les assistants hollandais devaient alors lui rappeler l'expression hollandaise. C'est ainsi que le roi devait dire pour: *j'ai chassé, ik heb gechasseerd,* tant qu'il ne saurait pas encore le verbe *jagen* (chasser). Ce qu'il importait de savoir, c'était d'abord l'étymologie et la syntaxe, le vocabulaire s'acquérant peu à peu.[4] Quant à la grammaire [théorique], ‘elle est pour ceux qui savent déjà parler la lan-

1 Klok = voix, son, dit Bilderdijk (Ms. 47. Leyde).
Werk: travail, la passion du poète.
Pour le ‘nouveau goût’, voir *Dichtwerken,* X, 135 (1805).
La blessure à l'épaule est une allusion à celle que le poète-avocat reçut en défendant une orangiste devant un tribunal anti-orangiste.

2 Ms. Musée Bilderdijk. Amsterdam.

3 *Brieven,* II, 119.

4 I. Da Costa.
De Mensch en de Dichter Bilderdijk, p. 436.

gue et non pour ceux qui ne savent pas s'exprimer'.[1]

Les leçons n'ont pas duré longtemps. D'humeur inquiète, le roi se désintéressa vite. Avant le 3 décembre déjà, il y a des jours où il est trop occupé pour prendre ses leçons.[2] Le 17 janvier 1807, elles sont devenues rares: l'énergie manque.[3]

Le roi a pris plus tard d'autres maîtres de hollandais, parmi lesquels J. van Lennep,[4] qui fit la même expérience que Bilderdijk: à peine eut-il eu le temps de parler de leçons que le roi s'en détourna, non sans avoir enchanté son professeur par sa bonté naturelle qui faisait oublier son manque d'énergie. Malgré ce qu'en dit le *Moniteur* du 3 avril 1808, qui annonce que le roi s'exprime très bien enhollandais et étudie journellement cette langue avec le plus grand succès, il n'a jamais réussi qu'à écorcher le hollandais, à la secrète joie de ses auditeurs. Nombre d'anecdotes en font foi ainsi que quelques lettres qu'il a essayé de rédiger. Mais, pour avoir déserté le cabinet d'étude, le roi n'oublia pas son professeur, au contraire, les relations entre le roi et le savant poète furent bientôt celles d'une amitié respectueuse. Chez le poète, le respect devant le prestige de la couronne se mêlait d'admiration pour l'étranger qui, frère de l'empereur, voulait devenir Hollandais; de reconnaissance envers le protecteur du génie traqué; de sympathie pour le jeune poète son élève.[5] Car Louis avait les dons littéraires des Bonaparte. Il avait déjà publié un petit ouvrage en prose, incolore et insignifiant du reste;[6] des poèmes un peu mélancoliques attendaient dans ses tiroirs.[7] Pendant son séjour en Hollande, il écrit un roman très curieux,[8] dans lequel on voit une grande influence de Rousseau et de Chateaubriand, et qui témoigne de l'admiration de l'auteur pour

1 *Brieven*, I, 275 (1812).
2 Lettre du 3 décembre 1806. Ms. Musée Bilderdijk, Amsterdam.
3 *Brieven*, II, 131.
4 *Op. cit.*, p. 282.
5 Louis avait 28 ans en 1806, Bilderdijk en avait 50.
6 *Histoire d'Albert*, *ou les souvenirs d'un jeune homme*. Paris, 1802, in 12^{o}.
7 *Odes*. Vienne, 1813, in 4^{o}.
8 *Marie*, *ou les peines de l'amour*. Paris, 1808. 3 vol in-12. La 3me édition a pour titre *Marie, ou les Hollandaises* (Paris, 1815). Cette Marie joue un grand rôle dans les poésies de l'auteur, qui rêve encore de Marie en 1827, bien qu'elle paraisse être morte en 1809 (*Poèmes du Comte de St. Leu*. Florence. 1831. in-8^{o}. t. I, p. 8, et t. II, p. 111).

la Hollande et ses habitants. Aimant les classiques français,[1] il montrait dans ses ouvrages littéraires un penchant naturel à la mélancolie rêveuse. Un romantisme sentimental et un amour réfléchi des classiques habitaient paisiblement ensemble dans son âme sans énergie. Mais justement ce manque de force poétique lui faisait respecter le mâle génie du poète hollandais qui répandait la poésie comme un fleuve impétueux dans son oeuvre.

D'ailleurs, Louis n'était pas tout à fait désintéressé en appelant Bilderdijk auprès de lui. Il comprenait que le seul moyen d'être maître de la Hollande serait de s'associer les grands hommes afin de revêtir son autorité de leur prestige. Imiter en cela son grand frère lui était une préoccupation instinctive.[2] Pour garder le poète près de lui, il l'attache à la Bibliothèque royale que le poète doit organiser, peut-être par suite des plaintes de Bilderdijk qui voulait des occupations absorbantes: 'Je ne peux pas trouver que ma présence ici soit d'aucune utilité; mais si cela plaît à sa Majesté!...'[3] Mais la Bibliothèque est le refuge des rêveurs sans fortune: 'Vous conviendrez que c'est une trouvaille. Car je ne saurais faire qu'étudier ou rêver, et celui qui m'en tirerait, m'assassinerait... J'ai tremblé que cela n'aboutît à quelque poste de caractère politique, mais non, Dieu merci. Sic nos servait Apollo'.[4] Malheureusement, le roi ne parla jamais d'appointements,[5] et le poète était une pauvre cigale. Il osa donc adresser au Roi la requête suivante:[6] 'Le Secrétaire des ordres de Votre Majesté m'a communiqué, il y a quelques jours, qu'Elle me faisait la grâce de m'attacher à la Bibliothèque Royale, et depuis j'ai reçu une lettre que Votre Majesté a daigné m'écrire, où je me trouve honoré du titre de Conservateur de Sa Bibliothèque. En conséquence, je supplie Votre Majesté de vouloir bien me faire savoir en quoi consiste

1 A. Duboscq, *Louis Bonaparte en Hollande*. Paris, 1911, p. 43.
2 Colenbrander, *Schimmelpenninck en Koning Lodewijk,* p. 123.
3 Lettre anglaise du 6 decembre 1806. Ms. Musée Bilderdijk. Amsterdam.
4 *Brieven,* II, 119 (4 déc. 1806).
5 *ibid*.
6 Ms. Archives générales de Paris. Fonds de la Secrétairerie d'Etat. A.F. IV, no. 1727. Cette requête est datée du 26 décembre 1806. Rentré chez lui (le poète demeurait à Leyde), il aura été stimulé par sa femme à faire cette démarche qu'il abhorrait.

mon service, et quel est le traitement qu'Elle daigne y attacher. Je me flatte que Votre Majesté voudra bien pardonner que je touche ce dernier article. Je sais qu'Elle n'ignore pas mes malheurs. Si je jouis maintenant de quelque repos et de quelque bonheur, je ne le dois qu'à Sa générosité compatissante'.

La réponse ne fut pas très rassurante. Le traitement serait indiqué par le Directeur des sciences et arts dès que celui-ci aurait été nommé! Le 18 janvier 1807 enfin, le poète reçoit une lettre très obligeante du roi qui fixe sa pension à 3000 florins par an, à courir du 1er janvier, ce qui n'était pas beaucoup comparé aux grosses sommes dont le roi gratifiait les personnages de marque de sa cour.

Outre l'organisation de la Bibliothèque royale, Bilderdijk avait d'autres occupations: pour orienter le roi dans les affaires du gouvernement, il rédigeait des rapports, des considérations et des notes historiques à l'usage de Sa Majesté;[1] il fut encore invité à collaborer au journal *Le vrai Hollandais* qui paraîtrait le premier janvier 1807, et qui, assure-t-on, fut fondé à la Haye par Napoléon pour appuyer son frère.[2] En effet, dans le premier numéro du 1er janvier 1807, on rencontre un article signé B. qui ne peut être que de Bilderdijk, vu le style et le contenu. Dans la rubrique *Variétés* il annonce qu'il donnera des analyses d'ouvrages parus. Mais il ne faut pas s'attendre, dit-il, à ne voir annoncer que des oeuvres étrangères au préjudice des produits littéraires hollandais. 'On ne cherchera donc pas chez nous ces productions légères qui semblent dictées par les grâces, cette fleur d'imagination qui naît avec tant de succès chez d'autres nations; ce genre enfin, toujours futile, mais toujours plein de charmes, qui cache, sous une surface brillante, la nullité de sa profondeur: nous avons été obligés, dans tous les tems, de nous attacher à ce que les connaissances

1 Lettre du 24 décembre 1806. Ms. Musée Bilderdijk. Amsterdam. Le roi a nommé J. Meerman, ami des lettres allemandes, traducteur de Klopstock (1808); Bilderdijk a critiqué un peu aigrement un ouvrage historique de lui dans *Le Vrai Hollandais,* no. 2 (1807). Il se pourrait que le crescendo de la haine des Allemands en 1808 chez Bilderdijk soit dû en partie à la position que Meerman occupait vis-à-vis du poète.

2 E. Roche, *La censure en Hollande pendant la domination française*. La Haye, Daamen, 1923. p. 172.

humaines ont de plus solide; et nous avons dû négliger ce qui n'est qu'agréable, pous nous occuper de ce qui est utile'.[1] Ce qui a le plus nui à notre gloire, c'est 'une certaine timidé de caractère qui nous est naturelle et qui nous porte toujours à croire que les autres font mieux que nous'... 'Elle nous empêche de prendre un libre essor, et nous refuse cette noble confiance dans nos forces sans laquelle un écrivain ne s'élève jamais au-dessus du vulgaire'...'Depuis soixante ans nous avons peut-être perdu dans l'opinion de l'Europe savante', mais cela peut se réparer. Puis, mêlant un peu de politique à la littérature, l'auteur ajoute: 'Au lieu de nous appesantir sur des regrets douloureux, livrons-nous à l'espérance consolante qui nous fait entrevoir dans un prochain avenir nos pertes réparées et nos maux adoucis'. Dans la suite, il déclare encore que pour la littérature 'la cause du bon goût nous sera toujours sacrée', ce qui sent son Boileau d'une lieue. A part cela, cette introduction a plutôt l'air d'un défi à la littérature française. Avec une collaboration pareille *Le Vrai Hollandais* pourrait bien, ô ironie du sort, faire plus d'honneur à son nom que son fondateur ne l'avait voulu.

La part que Bilderdijk a eue à la rédaction du journal est restreinte. 'Il y a trop peu de bons ouvrages à annoncer', ditil.[2] Il va sans dire que lui-même est mentionné comme 'le premier de nos poètes modernes'.[3] Aussi le poète croit de son devoir de faire remarquer au rédacteur que ses louanges sont exagérées. 'Mais cela doit être ainsi; on veut briller, grâce à nos produits littéraires, en France où cette feuille va journellement et où l'on est très curieux des affaires hollandaises'.[4]

Le Vrai Hollandais, souffrant sous son titre contradictoire, a peu vécu: il a vu à peine le printemps.[5] Mais dans sa vie éphémère il a encore donné l'hospitalité à un grand discours

1 Bilderdijk écrit à peu près la même chose au roi-même: lettre du 4 janvier 1807. Ms. Archives Nationales de Paris. Fonds de la Secrétairerie d'Etat. Consulat et Empire. A.F. IV, n^{o} 1727.

2 *Brieven,* II, 135. Lettre du 19 janvier 1807.

3 *Le Vrai Hollandais* du 12 janvier 1807, n^{o} 10. On cite son *Ode sur Napoléon* avec traduction de quelques vers.

4 *Brieven*, II, 135. Lettre du 19 janvier 1807.

5 La Bibliothèque royale à la Haye en possède les numéros jusqu'au 28 mars 1807.

officiel de notre poète. C'est que le roi avait institué un ‘Ordre Royal du Mérite’, pour l'installation duquel il invita Bilderdijk à rédiger un Discours, qui devait être prononcé par le Grand-Chancelier de l'Ordre. Le poète fit de son mieux - il n'avait que vingt-quatre heures! -, le roi supprima et changea quelques passages, et voulut bien, dans une séance solennelle,[1] et assis sur un trône à côté de la reine, écouter, en présence de trois cents chevaliers de date récente,[2] la lecture du discours dont l'auteur restait dans la coulisse.

Le porte-parole dit d'abord que la Nation est redevenue heureuse, parce qu'elle a reçu un bon roi qui est déjà Hollandais; l'ordre royal est une nouvelle preuve de ses sentiments généreux; cet ordre récompensera la vertu ‘qui est l'apanage de nos pères’. Puis, le lecteur rappelle les temps reculés où la Hollande fut puissante sous des comtes; mais ‘nos dissensions, les révoltes coupables de quelques seigneurs turbulents’ nous plongèrent dans la misère; puis, quel siècle de prospérité! La Hollande était à la tête de l'Europe et les grands hommes ne manquaient pas. Hélas! il y eut un temps de décadence, mais sous un roi protecteur des sciences et des arts, on a le droit d'attendre un grand avenir, où le sentiment de l'honneur ‘seul mobile des âmes fortes et généreuses’ va régénérer la Nation,[3] comme les ordres de chevalerie disciplinés par le sentiment d'honneur, ont sauvé le moyen-âge. La vertu et l'honneur guideront les nouveaux Chevaliers. Enfin, le discours exhorte les Chevaliers à aller prêter le serment solennel de l'ordre entre les mains ‘de notre auguste Grand-Maître’ qui n'était autre que Louis. ‘Oui, allons jurer entre ses mains, de vivre et de mourir en gens d'honneur, de nous dévouer à tout ce que la probité, la vérité, le vrai patriotisme, l'humanité, la vertu et l'honneur exigent de plus sévère: jurons d'avoir pour règle de notre conduite, la loi fondamentale de l'ordre: *Doe wel en zie niet om!*’[4]

Les Chevaliers s'écrièrent à l'unisson: Wij zweren het,[5] et le

1 Du 16 février 1806.
2 Leurs noms figurent dans le supplément du *Vrai Hollandais* du 12 janvier 1807.
3 Souvenir de Montesquieu? V. *supra,* p. 75.
4 Fais ce que dois, advienne que pourra. On trouve ce discours dans *Le Vrai Hollandais* du 17 février 1807.
5 Nous le jurons.

soir on assista à un repas solennel.
Ce discours diffère sur plusieurs points de celui que Bilderdijk avait préparé. Qu'on en juge par quelques citations:

L'original[1] porte:	Le discours corrigé dit:
Dans la solemnité de ce jour, je n'essayerai pas d'exprimer à V.M. les sentiments que nous partageons avec tous Ses fidèles sujets.	Dans la solennité de ce jour, dont les annales de la patrie n'offrent point d'exemple, je etc. Intercalation emphatique dont Bilderdijk est innocent.
....'un encens, tant de fois prodigué par la flatterie et avili par la bassesse des Cours'	(Supprimé! La Cour devait assister à la cérémonie!)
(Tout le morceau, le mensonge officiel y compris, manque)	Développement de l'idée: estime réciproque du Roi et de la Nation; avec la phrase mensongère: 'Oui, Sire! nos pressentimens, nos voeux, excités par la renommée de vos vertus, vous appelèrent à notre secours'[2]
Un éloge du roi 'qui sait allier lui-même les travaux guerriers à la culture des sciences, et à l'amour des arts et des lettres'...	(Supprimé)
Le grand Napoléon a adopté la tactique de Maurice et de Frédéric Henri...	'Maurice et Fr. H. peuvent être cités encore, même dans le siècle du Capitaine le plus accompli qui ait jamais existé, du grand Napoléon'...

1 Se trouve, imprimé d'après le Ms. original, dans *Krekelzangen* [Chants de cigale] de W. Bilderdijk, t. III, Rotterdam, Immerzeel, 1823 (du moins dans l'exemplaire de la Bibliothèque universitaire d'Amsterdam).
2 Voir pourtant *Hommage au Roi, infra,* p. 240.

‘Nous sommes déchus, Messieurs! de l'ancienne splendeur, et peut-être qu'il faut s'avouer que nous le sommes du caractère national’.	‘Si nous sommes déchus, Messieurs, de notreanciennesplendeur, nous n'avons point encore perdu notre caractère national’. (C'est presque le contraire!)
Développement de l'idée: les grandes fautes étaient la mauvaise organisation politique de la Hollande, et l'esprit de parti.	(Supprimé)
le ‘bonheur de la Monarchie’	le ‘bonheur du Roi et de la patrie’.

Somme toute, Louis met dans le discours un accent plus personnel. La devise *Doe wel en zie niet om,* peut être due à Bilderdijk, qui a écrit plus tard un poème avec ce titre.[1] Le roiromancier dit dans *Marie ou les peines de l'amour*, que cette devise est celle du pays.[2]

Seize ans plus tard, en 1823, l'auteur pense encore avec quelque plaisir à son Discours; envoyant le manuscrit à un ami,[3] il le nomme en plaisantant ‘un petit monument de mon éloquence française, *une rareté unique et singulière*’. Et ailleurs: ‘un petit monument de mon éloquence française (de mémoire pitoyable), depuis lors décédée avec d'autres choses, et, bien qu'elle me profitât parfois dans mon exil, morte par suite du manque de nourriture. Ce que le Roi a biffé, peut être constaté par comparaison avec le discours alors publié, et est assez curieux. Veuillez ne pas oublier que pour la composition dont on ne m'avait indiqué ni le contenu ni la matière, je n'avais que vingt-quatre heures’.[4]

Est-ce que les Hollandais se laissèrent nommer chevaliers? La liste des trois cents titulaires est assez éloquente; aussi Falck constate avec déplaisir qu'on se rue sur la nouvelle distinction; il écrit au seul homme qui ait refusé: ‘Votre demande (de ne pas être nommé) ne se perdra pas de ma mémoire pour beaucoup de raisons et entre autres parce qu'elle est unique dans son genre’.[5]

1 *Dichtwerken*, XIV, 286 (1827).
2 t. II, p. 139.
3 *Brieven*, II, 216.
4 *Brieven,* III, 127.
5 J.v. Lennep, *op. cit.,* I, 257.

Et que fit Bilderdijk, l'homme du discours? 'Vous vous étonnez, écrit-il à un ami,[1] que je ne sois pas devenu Chevalier. Pourquoi donc? Il y en a beaucoup dont on s'étonne qu'ils le soient devenus. Voilà qui est plus malin. J'espère aussi que je n'aurai pas besoin de le devenir. Je disais l'autre jour (avant que la nomination eût lieu) à la Cour: 'Tout ce qu'il y a de distinctions a été tellement avili qu'on ne peut y mettre aucun prix qu'autant que c'est un gage de l'estime de celui qui le donne. Et sous cet aspect même, si l'on considère le nombre de ceux qu'on décore, il faut avouer que la véritable estime n'y peut avoir que bien peu de part'. Bilderdijk est du même avis que Napoléon qui ne cacha pas à son frère son mécontentement au sujet du nouvel ordre.[2]

Pourtant le fait étrange subsiste que le poète n'ait pas même reçu une offre directe ou indirecte d'être nommé Chevalier. Cela prouve en tout cas qu'il n'était pas un vil flatteur. Aussi ne s'en est-il jamais plaint, bien que cela ne veuille pas dire qu'il n'eût pas accepté le ruban si le roi le lui avait offert. Mais cet oubli ne signifie pas que le roi fût en mauvais termes avec lui. Au contraire, et s'il est vrai qu'on laissa à celui-ci une entière liberté pour la composition du discours, on peut en conclure qu'il jouait un rôle assez important à la Cour.

Au début, il s'y sentait bien un peu dépaysé, malgré le fait qu'il avait eu ses entrées à la cour de Guillaume V et à celle du duc de Brunsvick. 'Je sens bien ne pas avoir le style ou le ton qu'on veut ici à présent et qu'on a mis en vogue.... ni mon état ni le caractère de mon esprit ne me permettent de penser d'une façon si superficielle, si frivole ou si piquante... je considère ce goût comme la perte de toute vraie connaissance et comme le premier symptôme de l'échange de la véritable science et du vrai génie contre la frivolité française et le *witticism* anglais'.[3] Non, il n'avait pas le style, cet opiniâ-

1 *Brieven*, II, 131. Lettre du 17 janvier 1807. Le français est de Bilderdijk.
2 Th. Jorissen, *Napoléon ler et le Roi de Hollande*. 1806-1813. La Haye, 1868, p. 23.
3 *Brieven*, III, 50. Lettre du 13 janvier 1807.

tre ci-devant, qui avec sa perruque[1] et ses habits démodés, détonnait dans cet entourage luxueux. On a pu même s'égayer des cérémonieuses révérences et des manières collet-monté rappelant la cour de Louis XIV, avec lesquelles il avait l'habitude de s'approcher du roi et de lui parler,[2] et il est très peu sûr qu'il ait accepté les invitations au bal et au cercle que le chambellan du roi avait l'obligeance de lui envoyer,[3] bien qu'il ait traversé le Corridor de la Tentation sans remplir ses poches.[4] Mais cela n'empêcha pas qu'on se plaisait à écouter le poète qui, par ses reparties et ses boutades formulées en un français incorrect mais vigoureux, faisait sourire et réfléchir.[5] C'est que ce grand timide avait une franchise bien hollandaise qui lui faisait oublier toute circonspection, même devant le roi, et qui stupéfiait parfois les assistants. Un jour il a été aux prises avec le roi. 'Tout autre que vous ne l'aurait pas fait impunément', lui dit un témoin. 'C'est possible, riposte le poète, mais je suis trop près du tombeau pour ne pas dire ce qui en est, bien que, à vrai dire, le tort fût de mon côté, parce que je ne comprenais pas bien ce dont il s'agissait et qu'ainsi je fus cause d'une affaire très dèsagréable'.[6] Mais Louis n'en estimait pas moins ce courtisan peu souple qui ne voulait pas abdiquer sa dignité d'homme pour plaire. Un jour, dit-on, le roi témoigna publiquement de son amitié pour le poète. Il porta, à un dîner, la santé du poète en rimant: 'Aan mijnheer

1 Voir la lettre du 16 juillet 1807 de Mme. Bilderdijk (Ms. Musée Bilderdijk, Amsterdam). Elle écrit à son mari qu'elle n'a pu envoyer la perruque parce que le coche d'eau était déjà parti.

2 I. Da Costa, *De mensch en de dichter Bilderdijk*, p. 187.

3 M. le Chambellan de service, d'après les ordres de Sa Majesté, a l'honneur de prévenir Monsieur Bilderdijk
qu'il y aura bal à la Cour lundi le 9 février 1807, à 7 h. du soir (Ms. 873. Leyde).

4 'Les gens ne peuvent pas comprendre que je fusse si tiède, si peu assidu à la Cour, et que je n'en aie pas profité pour m'insinuer ou m'établir. Cela veut dire qu'ils ne savent pas comment pense et agit un honnête homme qui veut conserver sa conscience nette, et qui, ni à la cour ni ailleurs, ne veut être esclave' (*Brieven,* II, 131. Lettre du 17 janvier 1807).

5 *Brieven,* II, 142.

6 *Brieven,* II. 371. Lettre du 25 février 1808.

Bilderdijk, de glorie van mijn rijk.[1] Est-ce que le poète se flattait trop quand il disait: 'Depuis que je suis à la Cour, on a conçu une opinion très favorable de notre génie hollandais; mais on ne veut pas encore nous accorder cette délicatesse de goût qu'ont les Français. Le roi n'interroge ni ne juge; ce sont les autres... Or, vous savez comment sont faits les Français: juger d'abord et après, ou jamais, s'instruire'.[2]

Il va sans dire que, si d'un côté la faveur dont Bilderdijk jouissait auprès du roi, défrayait la conversation médisante des envieux,[3] d'un autre côté on tâchait d'en profiter pour solliciter quelque place, d'autant plus que le roi l'a chargé de recevoir les postulants. Cela, il l'exècre. Lui, qui avait toujours espéré obtenir une chaire de professeur, doit donner audience maintenant à des centaines de personnes qui viennent présenter des requêtes au Roi. Il s'en plaint amèrement: 'Un sentiment de honte de mon absolue inutilité me serre le coeur, et j'envie ceux qui ont marché à la guillotine'.[4] 'Quiconque veut obtenir quelque chose du roi, quiconque a un mauvais procès, tous ceux qui demandent justice, grâce, emplois ou pensions, tous ceux qui ne savent que faire de leurs loisirs, se ruent sur moi en foule, me prenant soit pour quelqu'un qui approche le roi et peut faire ce qu'il veut, soit pour avocat, soit pour Bilderdijk tout court'.[5] 'Tous les coquins et tous les intrigants'... qu'il a 'sauvés autrefois en grande partie de l'échafaud' cabalent contre lui parce qu'il n'a ni l'envie ni le pouvoir de rétablir ces malheureux dans leurs anciens postes. 'Ce pays est

1 A monsieur Bilderdijk, la gloire de mon royaume (I. da Costa, *De mensch en de dichter B.,* p. 186). Par rapport à cette amitié royale, il est curieux de lire le reproche que Napoléon adresse à son frère: 'Vous vous entourez mal; vous n'êtes pas entre les mains de vos véritables amis. Vos vrais amis en Hollande sont les catholiques; après eux, les hommes qu'on appelle les jacobins, c'est-à-dire, les hommes qui ont le plus à craindre du retour de l'ancienne dynastie. Enfin, vous vous jetez trop à corps perdu dans le parti de la maison d'Orange' (Th. Jorissen, *op. cit.,* p. 23).

2 Lettres II, 135 (Lettre du 19 janvier 1807). Comparez le jugement de Després sur l'*Ode à Napoléon, supra,* p. 220.

3 *Brieven,* II, 131 (Lettre du 11 janvier 1807).

4 Lettre à J.W. Ymtema. Ms. Dr. J.W. Muller. Utrecht.

5 *Brieven,* II, 145 (Lettre du 4 mai 1807). Cp.Th. Jorissen, *op. cit.,* p. 43.

visiblement maudit de Dieu!', crie-t-il dans son désespoir.[1] Il exagère sans doute, mais le dialogue suivant que raconte le poète, a tout l'air d'être véridique et donne une bonne idée de ses aptitudes pratiques. 'Un jour le roi me demanda: Vous connaissez monsieur un tel? - Oui, Sire, et c'est un fort honnête homme. - C'est donc un sujet recommandable pour telle chose? - Sire, je n'en sais rien; je ne me recommanderais pas moi-même, car comment garantir la conduite future d'un homme? Je lui connais des principes et de la capacité, c'est tout. Mais je ne veux pas me rendre responsable des écarts où l'on peut tomber'.[2] Réponse très sensée, mais qui ne vaut rien en politique. 'Sa Majesté me dit l'autre jour de m'entendre avec le Ministre de l'Intérieur: je dus demander qui était cet homme...On est offensé quand je fais de telles questions, et croit que je dois savoir cela, parce que tout le monde le sait; mais comment le saurais-je? et comment le retenir ensuite?'[3]

Si le rôle d'intermédiaire entre le roi et la gent porte-requête lui répugnait, sa place de bibliothécaire royal lui pesait aussi. Il donna sa démission au roi qui l'accepta. 'J'ai fait remontrer au roi que je suis bien capable d'étudier dans une bibliothèque, mais que je ne peux pas passer ma vie à lire des catalogues et à faire office de bouquiniste... Le roi a trouvé que c'était bien, et a dit: Soit! mais j'avais cru bien faire. Vivez où et comment vous voudrez, je suis content pourvu que vous le soyez. Le reste fut trop obligeant pour le répéter. Mais quoi qu'il en soit, il m'a comblé de bienfaits, et a dit - mais non, cela, je vous le dirai entre quatre yeux'.[4] Probablement, le roi a promis ou fait entrevoir quelque chose qu'il n'a pu réaliser par la suite, peut-être un professorat à quelque université, chose qui seule pouvait inspirer tant d'enthousiasme au poète. Mais tout cela n'aboutit à rien. Un mois après[5] le roi le chargea de la surintendance de la Gazette Royale:[6] 'A dater du 1er janvier prochain la sur-intendance de tout ce qui a rapport

1 Lettre française. Ms. 873. s.d. Leyde. Cp. *Dichtwerken,* XII, 96 (1807).
2 *Brieven,* II, 131 (Lettre du 17 janvier 1807).
3 Lettre du 26 janvier 1807, à Valckenaer (Ms. 873. Leyde).
4 *Brieven*, II, 157 (Lettre du 30 novembre 1807).
5 le 25 décembre 1807.
6 *Koninklijke Courant*.

à la Gazette Royale sera confiée au Sieur W. Bilderdijk, qui sera responsable de tout ce qui s'y trouvera et s'occupera autant que faire se peut lui-même d'une partie de la rédaction'.[1]

Le sieur Bilderdijk, prince du royaume enchanté du rêve, gérant d'un journal! 'Quelque actif que je sois, je ne suis fait que pour l'étude. Ce que le roi me demande, je ne peux le fournir; il ne faut pas vouloir employer la tortue comme héraut du carosse ni la limace pour la chasse au lièvre'.[2] Aussi le 30 mai 1808 son nom ne figure plus parmi les collaborateurs.[3] Qu'il ait même tenu jusqu'au 30 mai, signifie qu'il a voulu du moins faire preuve de bonne volonté. Du reste, il n'y a pas trace de collaboration de Bilderdijk dans cette feuille, de sorte qu'on se demande si le poète a fait autre chose que protester contre sa nouvelle charge.

On ne peut qu'admirer la patiente générosité du roi qui, après chaque déception, essaye de nouveau de trouver pour notre poète une place qui lui plaise, et c'est un témoignage en faveur de sa perspicacité d'amateur des sciences et des arts, qu'il ait compris, mieux que personne dans tout le cours de la longue vie de Bilderdijk, la place exceptionnelle que celuici occupait dans le royaume invisible de l'esprit. Il est vrai que ses libéralités ne se bornaient pas au seul Bilderdijk: il portait un vif intérêt à tout ce qui concernait la culture intellectuelle et artistique de son pays;[4] mais il n'y a eu personne qu'il ait pour ainsi dire poursuivi de ses bienfaits comme le grand enfant si difficile à satisfaire. Le poète se plaint de l'air malsain de la Haye: le roi lui offre un séjour à Katwijk, puis à Soestdijk, ensuite à Utrecht. Louis, malade imaginaire lui-même, accueille avec une inlassable indulgence les plaintes exagérées du poète qui sent sa santé partout compromise. Car il veut que le génie s'épanouisse librement.

Quand la surintendance de la Gazette Royale se trouve ainsi être une charge trop accablante pour Bilderdijk, le roi

1 Rijks-archief (Archives nationales). Cité par R.-A. Kollewijn, *op. cit.,* I, p. 401.
2 *Brieven,* II, 157 (Lettre du 26 janvier 1808).
3 R.-A. Kollewijn, *op. cit.,* p. 401.
4 H.-T. Colenbrander, *Schimmelpenninck en Koning Lodewijk,* p. 119.

lui trouve une autre place. Il vient de fonder, à l'instar de l'Institut français, l'Institut Royal à Amsterdam qui doit ‘s'occuper à perfectionner les sciences et les arts’. Il offre alors à Bilderdijk d'être membre de la deuxième classe, celle des lettres hollandaises et d'histoire, chargée par le roi de composer les Annales du Royaume et un dictionnaire hollandais. Mais Bilderdijk croit devoir décliner cette nomination. Il adresse une lettre au roi disant qu'il en est incapable et que sa santé ne lui permet pas d'accepter. Et alors il ajoute malicieusement ‘qu'il est vrai qu'il se flattait de soutenir passablement sa réputation littéraire, mais les curateurs[1] de notre université de Leyde en ont jugé autrement, et je suis bien éloigné d'opposer un vain amour-popre au jugement des personnes d'un savoir renommé.[2] N'étant pas capable de la seule chose que je savais faire, comment oser m'engager dans une carrière qui m'est tellement étrangère...’ Et il dit être peu fait pour le commerce des hommes, ‘car il n'en existe pas qui pensent d'accord avec moi!’ Il est donc de l'honneur de Sa Majesté ‘de ne pas associer un misérable comme moi à ceux qu'elle juge en état de soutenir la gloire nationale [au]près de l'étranger’.[3]

L'amère ironie de cette lettre fait comprendre quelle cruelle blessure on avait faite au savant poète. Quand le roi ne répond pas assez vite, il envoie une autre lettre annonçant qu'il est malade. Louis, qui est au palais du Loo en Gueldre et travaille peut-être à son roman, en est vivement touché. ‘Monsieur Bilderdijk, j'ai reçu avec peine les deux lettres que vous m'avez écrites; pour ma satisfaction particulière et pour la gloire de l'Institut vous en serez membre.[4] Je vous remercie des deux

1 Membres du conseil de perfectionnement.
2 Le roi aura proposé B. pour une chaire à l'université de Leyde.
3 Lettre française du 17 mai 1808. Ms. 873. Leyde.
4 Cette phrase flatteuse a résonné longtemps dans l'âme sensible de notre poète. Il l'écrit à ses amis; une année plus tard encore il la répète à son ami et collaborateur Brisseau Mirbel (v. *supra,* p. 146); et en 1812, il la cite de nouveau dans son autobiographie destinée au Duc de Plaisance (Ms. 873, Leyde). On en trouve probablement aussi un écho dans le poème *Augur* (*Dichtwerken*, V, 105 [1808]) qui est une prière à Dieu d'éloigner du poète la vanité de l'orgueil et la fumée étouffante de la flatterie, et de le préserver des deux fléaux du sort: la faim cruelle et l'enivrante opulence. Il est curieux de voir qu'en 1809 Louis écrit une chose pareille à D.-J. van Lennep qui avait donné sa démission comme membre de l'Institut: ‘Je ne puis donc pas consentir à ce que vous cessiez d'être membre de l'Institut, et pour la gloire des sciences et des lettres, pour celle de l'Institut et aussi pour celle de votre pays’ (J. van Lennep, *op. cit.,* III, 276). Le grand enfant qu'est Bilderdijk s'est donc laissé bercer par un refrain. Cela n'empêche qu'il y a plus de charme amical dans la lettre à Bilderdijk que dans celle que reçoit Van Lennep.

ouvrages que vous m'avez envoyés; ces cadeaux ne justifient pas l'excessive modestie de vos lettres; si vous vouliez que je pensasse comme vous me le dites, il ne faudrait pas faire de si bons ouvrages et ne pas vous maintenir à la tête des littérateurs et des poètes de votre Pays. Je vois avec peine que vous soyez malade. Si le climat de Soestdijk ou du Loo peut vous être plus convenable et que vous ayez la force de vous y rendre, je vous engage à accepter l'offre que je vous fais d'un logement et d'un petit jardin pour vous et votre famille; je serai bien heureux de vous savoir bien portant et libre de donner à votre génie tout son essor'.

Au palais du Loo,
le 26 mai 1808.
adieu Louis
[ces mots de la main du Roi]

Le moyen de bouder le charme de cette bonté royale?[1] Bilderdijk accepta donc, mais il s'en est repenti toujours.[2] Il fut élu président de sa classe, travailla avec un zèle passionné et étonna ses colleguès par ses connaissances de toutes les sciences. Mais les déplacements continuels de Leyde à Amsterdam, où était le siège de l'Institut, épuisèrent ses forces et il tomba malade. Au plus fort de cette maladie qui faillit être mortelle, le poète murmure un adieu ému au Roi où il exprime ses sentiments de profonde gratitude envers ce prince, 'image de la divinité, salut de la Hollande', bienfaiteur de l'infortuné poète qui adore son prince parce que celui-ci aime la Hol-

1 Cp. *Dichtwerken,* XII, 131 (1808).
2 *Briefwisseling Tydeman,* II, 182. Pourtant en 1825, le poète reconnaît que, si l'Institut avait pu réaliser les projets utiles de son fondateur inspirés par son ardent amour des lettres, les résultats les plus glorieux pour la philologie générale auraient été produits (*Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* I, p. 77).

lande.[1] Il ose donc affirmer, - et qui ne le croira pas? -:

Dis, quand je m'en serai allé au tombeau:
Son âme fut pure et hollandaise.[2]

Malgré le travail accablant dont le roi chargeait Bilderdijk, travail qui lui prenait toutes ses journées et très souvent ses nuits,[3] le luth du poète n'était pas resté muet. Au contraire, jamais le génie poétique du barde hollandais n'a pris un essor comme pendant les quelques années qu'un roi français lui a ouvert la perspective d'un horizon plus vaste. La parole du poète dans *Le Vrai Hollandais* du 1er janvier 1807, disant que la timidité hollandaise 'nous empêche de prendre un libre essor et nous refuse cette noble confiance dans nos forces sans laquelle un écrivain ne s'élève jamais au-dessus du vulgaire',[4] est plus qu'une exhortation adressée aux autres: c'est une confession, et, par son aveu même, un cri de délivrance, et une promesse pour l'avenir. Que cet aveu vînt alors, quelques mois après l'avènement de Louis Bonaparte, c'est un signe que l'éclatante protection du roi et le grand respect du petit poète pour le timide visionnaire avait inspiré à celui-ci la confiance en lui-même qui lui fit déployer les ailes pour le faire monter dans l'infini des cieux bleus.[5]

Comme cette étude ne doit éclairer qu'un seul côté du génie de Bilderdijk, nous ne nous occuperons ici que des poèmes qui se rapportent au roi Louis et à la France.

En 1806 le poète écrit son *Hommage au Roi,*[6] petit poème français sans poésie qui paraît avoir été fait peu de temps après l'avènement du roi:

Fléchissant sous le joug de tyrans mercenaires,
La Batave orgueilleux próna sa liberté;[7]

1 *Dichtwerken,* XII, 153 (1808).
2 *Zeg, als ik grafwaarts ben gevaren:*
...Rein en Hollandsch was zijn ziel.

(*Dichtwerken,* XII, 177) [1808].
3 *Dichtwerken,* XII, 143.
4 *Supra*, p. 227.
5 Comparez Da Costa, *op. cit.,* p. 492, 254, qui parle de ces années comme d'un rêve d'une nuit d'été!
6 *Dichtwerken,* IX, 16.
7 Les 'regenten' (régents, membres du conseil d'administration des villes et des provinces de Hollande aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles).

Et mollement déchu des vertus de ses pères,
En vain il se para de leur noble fierté.
Quel fut son sort, hélas! La Discorde en furie
Lui jette ses serpens, l'embrase de ses feux;
Sortie de ses flancs, la funeste Anarchie
Le foule sous les pieds d'un corps de factieux.[1]
Enfin du char roulant les rênes échappées
Se mettent dans la main d'un Phaéton nouveau:[2]
Il échoue, il se perd, jouet des destinées,
Et l'Etat surchargé succombe à son fardeau.
Sire, vous paraissez, le bonheur va renaître;
Tout un peuple à genoux vous demande la loi;
Le Batave est surpris et d'adorer un Maître
Et d'être libre enfin sous le pouvoir d'un Roi.

Ce souhait de bienvenue, qui est en même temps une profession de foi politique, est remarquable pour la jolie pointe des deux derniers vers.

Tous les poèmes parus pendant ces heureuses années de 1806 à 1810 débordent en louanges reconnaissantes pour celui que le poète nomme le Sauveur de la Hollande.[3] L'Académie Royale des Sciences à Amsterdam possède un manuscrit[4] contenant huit strophes inédites que le poète a faites en 1807 comme suite d'un poème, *Droom* [Un rêve], publié en 1793, dans lequel le prince Guillaume le Taciturne lui prédit que la patrie connaîtra de grands désastres, mais qu'avec la confiance en Dieu et l'étendard des Nassau le pays sera sauvé.[5] Dans les strophes ajoutées après coup le vieux prince revient, disant que la Hollande se relèvera après de grandes tempêtes. - 'Triomphe! s'écrie le poète, c'est donc un nouveau rejeton de Guillaume qui viendra? - Non, dit le prince, mais ce prince sera le sauveur de la Hollande, son sein sera rempli des vertus de Guillaume. Va! honore ce héros comme roi de Hollande! Tu lui dois ta foi'...[6] Il se tait. Alors Bilderdijk ajoute: Je courus au cher pays de

1 Le parti des 'patriotes', ennemis de la maison d'Orange.
2 Schimmelpenninck, grand pensionnaire de Hollande de 1805 à 1806.
3 *Dichtwerken,* IX, 16-104.
4 Ms. XCIX.
5 *Op. cit.,* VIII, 423.
6 *Die vorst zal Hollands redder wezen.*
Zijn borst, met Willems deugd vervuld.
Ga, eer dien Held als Hollands koning!
Aan hem behoort uw trouwbetooning...

Hollande; je vis, et Louis parut. Les bienfaits ruisselaient de ses mains... O, mon prince, recevez ma foi, mon coeur, mon sang!'[1]

Et c'est ainsi que les rêves s'adaptent à la réalité. Du fait que ces strophes n'ont pas été publiées, il ne faut pas conclure qu'un habile calcul y soit pour quelque chose: on les a supprimées malgré l'auteur qui s'en plaint à un ami.[2] Les mêmes idées, d'ailleurs, se retrouvent dans d'autres poèmes. Dans l'un d'eux,[3] écrit quand Louis a perdu un jeune enfant, le poète prétend que le roi est trop bon pour 'la morose Hollande au coeur constamment dénaturé, qui a assassiné et calomnié toujours ses braves princes'; et il affirme que son salut et son bonheur suprême est de contempler de près ce noble coeur princier. Ailleurs il dit que le roi est entouré d'une auréole divine,[4] et les pauvres sinistrés de Leyde auxquels le roi montra une pitié émue et efficace ne l'auront pas contredit. Mais qu'il soit nécessaire d'afficher son attachement à la personne du roi comme le poète l'a fait à la naissance d'un prince royal, on peut en douter: *Vreugdezang*[5] exhorte la Hollande à chanter, car l'avenir de cet enfant sera brillant et paisible; l'aigle française et le lion hollandais domineront la terre de siècle en siècle; et le nom des Bonaparte doit être porté aux nues! Il est vrai que le poète officiel de la cour devait tenir compte des sentiments du roi qui, dans sa naïve bonne foi, croyait que la naissance du prince resserrerait les liens avec la nation hollandaise, et qui, trois mois avant la naissance de l'enfant, avait fait dire des prières dans toutes les églises de la Hollande pour l'heureux accouchement de son épouse.[6] Il est vrai aussi que le poète se moquait avec ses amis des 'vers de parade' qu'il fabriquait trop facilement.[7] Mais on ne peut oublier qu'il

1 *Ik vloog naar Hollands dierbre streken;*
Ik zag en Lodewijk verscheen.
De weldaan stroomden van zijn handen...
O Vorst...
Ontvang mijn trouw, mijn hart, mijn bloed!

2 *Briefwisseling Tydeman,* I, 158 (16 Oct. 1809).
3 *Dichtwerken,* IX, 22 (1807).
4 *Dichtwerken,* IX, 53 (1807).
5 Chant d'allégresse. *Op. cit.,* IX, 55 (1808).
6 *De Koninklijke Courant* du 27 février 1808.
7 *Briefwisseling Tydeman,* II, 86.

blessait le public par ses panégyriques boursouflés. La seule excuse pour ce chant d'allégresse inopportune, c'est que le poète était gravement malade quand il reçut la joyeuse nouvelle qui fit naître un tel avorton.

Le poète eut une meilleure occasion de célébrer le roi quand celui-ci transféra sa résidence de la Haye à Amsterdam. Il croyait que la capitale ne pouvait mieux montrer sa joie de cette décision qu'en offrant au roi une représentation de théâtre. Dans cette intention Bilderdijk fit en trois jours une tragédie, *Floris V,*[1] pièce d'inspiration patriotique dont le sujet est la conjuration des seigneurs féodaux contre Florent V, comte de Hollande (1296). Ce Florent V, successeur de Guillaume II, ennemi de l'Angeleterre, ami de la France,[2] amateur des arts, veut apaiser les querelles sanglantes des différents partis politiques, et offre ainsi une frappante ressemblance avec Louis, tandis que les seigneurs féodaux ont un air de parenté avec les 'regenten'[3] du XVIII[e] siècle qui poursuivent leurs vues politiques sous le couvert de l'obéissance, même sous le roi Louis. Ce sujet est admirablement choisi pour prodiguer des allusions aux circonstances contemporaînes.[4] C'est ainsi que Florent s'écrie:[5] 'Que nous apporta la chute de Guillaume sinon le désordre et la discorde'. Le traître Woerden, brute rebelle, qui incarne l'esprit d'opposition et de haine, reproche au héros sympathique Amstel de se laisser éblouir par l'amour de la parure qui distingue Florent, parure qui est un guignol papiste amusant seules les femmes...[6] Il n'est pas difficile de voir ici une allusion au poète qui, malgré ses objections intimes, se rallie au nouveau roi; mais c'est surtout la brutale sortie contre l'église catholique qui doit être remarquée: Bilderdijk était calviniste ou à peu près; et on trouvait suspect qu'il fût en si bons termes avec un roi dont la foi était un défi à l'histoire de la Hollande.[7] Mais ce qui fait de cette tragédie

1 Florent V. *Dichtwerken*, III, 355-440 (1808).
2 Acte II, 2.
3 V. *supra,* p. 238.
4 'Dans *Floris V* tout est plein d'allusions', pour prevénir le roi contre l'Angleterre, dit le poète plus tard (*Briefwisseling Tydeman,* I, 212).
5 II, 2.
6 II, 5.
7 *Briefwisseling Tydeman,* I, 49 (1808). Bilderdijk se défend en disant qu'il ne blâme pas à la légère les dogmes de l'Eglise catholique; qu'il est sincèrement réformé; mais qu'en Allemagne il était aimé de plusieurs évêques français, gens lettrés, pleins d'honnêteté et de *Candeur,* et que les pasteurs allemands le conspuaient parce qu'il les contrariait toujours; ils fulminaient éternellement contre l'idolâtrie des papistes' (*Briefwisseling Tydeman,* I, 51). Il écrit même à son ami Valckenaer: 'Voici un exemplaire de mon *Floris V* dont le papisme n'as pas empêché le roi d'en accepter la dédicace' (Lettre ms., du 18 juillet 1808; Leyde). Que la question de la religion fût une chose assez épineuse, cela se voit déjà en 1807, quand Bilderdijk juge nécessaire d'écrire dans une critique: 'l'auteur s'est souvenu qu'il parlait devant des auditeurs de différentes religions. Heureuse délicatesse de l'homme instruit! il serait à souhaiter qu'elle trouvât des imitateurs dans toutes les réunions *qui prennent le titre* de sociétés savantes et littéraires' (*Le vrai Hollandais* du 4 janvier).

une pièce de circonstance, c'est la scène où Florent, sentant sa mort imminente, prédit l'avènement d'un roi qui, remplaçant la maison régnante, réprimera la rébellion et sera adoré comme un père. Et dans son exaltation il ajoute: 'Je vois de loin cette heureuse aurore; quelle noble Majesté ce fier visage annonce! Vivez, ô Roi, vivez et prospérez! Mon coeur vous acclame;...devenez puissant, Empire grandissant, et portez jusqu'aux confins du monde le nom de Louis!'[1] Quand le comte revient de son extase, il se souvient si bien qu'il a imité le Joad de Racine qu'il ajoute:

Voilà donc l'or comtal changé en chaînons de fer,[2]

ce qui rappelle clairement:

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?[3]

Mais question d'imitation à part, si imitation y a, il n'est pas étonnant que cette prophétie fît murmurer les Hollandais.[4] Quand on en parlait plus tard au poète, il avait l'habitude de faire observer, dit un ami indulgent, que Son Altesse le Prince d'Orange portait aussi le nom de Louis, ainsi que le prince héritier d'Orange.[5] Il eût mieux valu que le poète ne se fût pas servi d'un faux-fuyant pour excuser la claircoyance du vieux comte qui n'était pas si grand clerc qu'il pût, même dans une extase, fournir une prophétie à double usage!

1 *Floris V,* acte V, 1.
2 Ziedaar dan 't graaflijk goud verkeerd in ijz'ren schalmen (*Floris V,* acte V, 1).
3 *Athalie,* III, 7.
4 *Briefwisseling Tydeman,* I, 92.
5 *Geschiedenis des Vaderlands,* III, 346, note.

La représentation de cette tragédie devait être précédée d'un Discours au Roi[1] dans lequel Vondel, le prince des poètes du XVII[e] siècle, était célébré: 'Le luth de Vondel résonnait d'un ton céleste avant que la France, ce berceau des intelligences exquises, eût des Corneille ou des oreilles pour les écouter'. Et le poète ajoute malicieusement: 'Alors déjà la Hollande prescrivait aux barbares de l'Elbe et du Rhin la loi de l'art que toute l'Europe oubliait...' Depuis, dit-il, les temps ont changé, mais Louis, sauveur de la Hollande, saura insuffler une vie nouvelle à la poésie, à ce point que le Français et l'Anglais devront s'incliner devant elle. Dans ce *Discours* encore, loin de flatter indignement le roi, Bilderdijk chante l'union étroite de la Hollande avec son souverain; et plutôt que d'offrir la Hollande à ce prince, il annexait Louis à son pays en disant: ce coeur appartient à la Hollande![2]

La tragédie ne fut pas jouée; on prétextait qu'il n'y avait plus assez de temps pour faire apprendre les rôles. L'auteur s'étonne que trois semaines ne suffisent pas quand trois jours ont suffi pour la composer. Si on n'a pas refusé de représenter *Floris V* pour éviter l'ennui qu'il causerait au public (nos pères avaient une patience à toute épreuve), on doit l'avoir fait pour les ennuis qu'il causerait au parti régnant à Amsterdam qui pourrait à bon droit être blessé par les nombreux traits que le poète lui lançait.[3]

Ayant manqué son coup, Bilderdijk ne s'en tint pas là. Quand la pièce fut imprimée, il la pourvut d'une dédicace française, respectueuse autant que malicieuse

Au Roi.

Sire,

De tout temps la Tragédie a été considérée comme l'école et l'amusement des Princes et des Peuples, parce qu'elle réunit

1 *Aanspraak aan den Koning. Dichtwerken*, IX, 59-62.

2 *Dichtwerken*, IX, 60.

3 Cp. cependant *Briefwisseling Tydeman*, I, 214: 'Je voulais bien qu'on jouât mon Florent devant le Roi à sa réception, mais point devant le public; par conséquent ni l'un ni l'autre ne s'est fait'. Ce motif est peu plausible. Le public assistant à une réception officielle n'aura pas été moins nombreux, ni sensiblement autre qu'un public ordinaire.

le mâle caractère de l'histoire aux agréments de la poésie. La pièce que j'ai l'honneur de mettre à Vos pieds, Sire, intéresse la Majesté du trône que Vous occupez. Le sujet que je traite est national. C'est la chute de l'ancienne maison des Comtes de Hollande; c'est la gloire de notre nom ternie par un lâche attentat; c'est l'envie et l'orgueil des Grands, ligués contre un Prince aimable, rempli de vertu, et l'amour de son Peuple; c'est la lutte de ces petits tyrans du moyen-âge, oppresseurs par principe comme par intérêt, avec la magnanimité, la douceur et la bienfaisance d'un maître adoré.

Souffrez, Sire, que je retrace les malheurs de ces temps, où la vie du meilleur des Princes fut à la merci de quelques Barons sanguinaires, ne respirant que le désordre et l'anarchie. Instruit par de semblables tableaux, que le Hollandais sache apprécier la tranquillité d'un règne paisible, d'un pouvoir légitime et juste, assis sur les lois, affermi par les bienfaits, soutenu par la force prépondérante du sceptre; et qu'en jouissant des avantages d'une constitution monarchique, il se pénètre bien de cette importante vérité, qu'après les excès de la licence démocratique, rien n'est plus détestable que la puissance aristocratique des Grands, et qu'il n'y a de bonheur assuré et durable que sous la royauté.

Je suis avec le plus profond respect

Sire,
de Votre Majesté

Le très humble, très obéissant, très fidèle, et très dévoué serviteur et sujet,
Bilderdijk.
Leyde, ce 1 Juin 1808.

Cette dédicace française et le *Discours* sont de remarquables manifestes politiques et poétiques d'un auteur qui a une belle confiance dans sa cause et en celui à qui il s'adresse. Pourquoi écrit-il la dédicace en français, lui qui a été fier, il y a près de deux ans, que le roi étranger se servît déjà du hollandais? Question de politesse à part, n'y aurait-il pas là plutôt un dédain assez ostentatif quand, parlant du parti des ‘Grands’

comme d'un tiers, le poète ne lui fait pas même l'honneur de parler sa langue?

Huit jours après l'achèvement de *Floris V*, le poète termina une autre tragédie, empruntée aussi à l'histoire nationale, *Willem van Holland,*[1] et qui, contenant peu ou point d'allusions aux circonstances contemporaines, se termine pourtant par trois strophes lyriques empruntées au Chant d'allégresse composé à l'occasion de la naissance d'un fils de Louis.[2] Le poète y vante le bonheur et la gloire de l'avenir quand, sous un prince adoré, toutes les discordes seront apaisées.[3] - Et cela semble bien avoir été son rêve, dans cette année 1808, de voir la Hollande heureuse sous le bon roi Louis. La pensée d'un retour possible et même souhaitable de la Maison d'Orange paraît avoir été absolument éclipsée pour quelque temps. Aussi le poète se trouvait si heureusement blotti sous les ailes royales, à l'abri de la méchanceté et des outrages des envieux et des adversaires. Comme son génie poétique grandit et prospère, comme il domine magistralement toute la littérature de son temps! Il est si sûr de lui-même qu'il fait tonner sur les vastes plaines de la Hollande son poème *Polyfeem aan Niemand,*[4] qui est bien le plus farouche anathème qu'aucun auteur hollandais ait jamais jeté à ses ennemis. Personne, c'est l'hydre anonyme de la calomnie qui éteint la divine lumière du géant de la littérature. ‘Ah, si vous étiez un homme comme moi! un sur lequel mon poing eût de la prise, et chez qui mon pied impétueux trouvât quelque chose à fouler!’...[5]

Après ces paroxysmes de rage puissante et presque démoniaque, le poète retombe dans ses rêveries pessimistes et il regrette d'être né: la Vie l'a jeté sur le tas de fumier qu'on appelle le Monde![6] Mais la confiance dans sa supériorité artistique persiste: l'année suivante il lance son manifeste d'éman-

1 *Guillaume de Hollande. Dichtwerken,* IV, 3-74.
2 *Supra,* p. 240.
3 Cette même année 1808 Bilderdijk écrit encore une tragédie, *Kormak* (*Op. cit.,* IV, 75-140). Pour les trois tragédies, voir *supra,* p. 31 et suiv.
4 *Pholyphème à Personne. Op. cit.*, IV, 299-302.
5 *ô Waart ge een man als ik! een, waar mijn vuist slechts vat,*
Mijn onbesuisde voet iets aan te trappen had.
(*Op. cit.,* IV, 300).
6 *Op. cit.,* XII, 115.

cipation littéraire: *De Kunst der Poëzy*.[1] Le sort a voulu que ce fût un roi français qui ait favorisé la libération poétique du poète hollandais.

On est d'autant plus étonné de l'extrême fécondité du génie poétique de Bilderdijk pendant ces temps que, cette même année 1808, il a collaboré à un ouvrage scientifique de B. Mirbel,[2] et que le roi l'a fait prier de traduire enfrançais plusieurs projets le loi, entre autres une adaptation du Code Napoléon pour la Hollande, afin qu'il pût en juger.[3] Quelque temps après[4] le roi invite le poète à traduire les meilleures pièces de 'Corneille, Racine et autres', parce que le roi a 'observé avec regret le mauvais goût qui règne dans le choix des pièces qu'on traduit et qu'on joue au théâtre hollandais... Il pourra peut-être paraître difficile (au poète) de renfermer ses idées dans celles des autres', mais il pourrait ainsi 'épurer le goût national'.

Le poète répond par une lettre très détaillée,[5] disant: 'après les auteurs grecs et latins, ce sont les ouvrages de Corneille et de Racine qui m'ont formé dans la Poésie, et personne ne peut porter plus loin que moi le respect que l'on doit à ces deux génies brillants et illustres'. Bilderdijk veut bien traduire leurs chefs-d'oeuvre, mais il existe de bonnes traductions de *Cinna,* d'*Horace,* de *Polyeucte,* de *Pompée,* d'*Héraclius* etc.... Car 'depuis la restauration de la Tragédie par Corneille, le théâtre hollandais a été modelé sur le Théâtre français'. 'Tout ce qu'ont écrit Crébillon, La Grange-Chancel, Saint-Foix, Voltaire, Le Mierre, La Harpe, Belloy, a été traduit et représenté chez nous' ... 'Nos tragédies originales n'ont été modelées que sur les auteurs français qu'on a regardés comme législateurs universels et uniques dans cette partie, et qu'on a imités avec plus ou moins de succès'. Le théâtre a été dépravé par le Drame qui 'n'offrant qu'un genre mitoyen et vicieux, n'a pu que corrompre les deux genres qui s'y confondaient de la manière la plus absurde'. C'est Mercier qui a préparé les voies

1 *L'Art de la Poésie. Op. cit.,* VII, 66-81. V. *supra,* p. 42.
2 V. *supra,* p. 141.
3 Lettre du 5 août 1808. Ms. 873. Leyde.
4 le 13 novembre 1808. A. Duboscq, *op. cit.,* p. 282.
5 *Briefwisseling Tydeman,* II, 306-313.

à la dramaturgie et au faux goût des Allemands qui ont envahi le théâtre hollandais. Le succès de ces niaiseries allemandes est dû à la nouvelle mode d'envoyer les enfants aux institutions allemandes d'éducation d'où ils reviennent ‘remplis de mépris pour la littérature française, et ne pouvant supporter rien qui soit hollandais’. En outre, le théâtre allemand est jacobin: on n'y trouve qu'invectives et satires contre les Princes, élévation du bas peuple aux dépens de ce qu'il y a de plus respectable’. Il faut donc combattre l'intrusion allemande, comme Bilderdijk lui-même l'a fait dès le début. Il faut remédier au manque d'habileté de nos acteurs, qui jouent mal le théâtre classique, en envoyant quelques-uns des plus habiles à Paris, où ils trouveraient de meilleurs principes; mais il faut d'abord leur apprendre notre langue à fond. C'est sur eux que se formeraient plus tard les autres. Il faut essayer en outre de faire dissiper l'ignorance du public vis-à-vis du bon théâtre français. Et pour encourager les bons auteurs, Bilderdijk propose de fonder un prix de concours annuel pour la meilleure tragédie dans le goût de Corneille et de Racine. Le poète clôt son aperçu en suggérant au roi l'idée (encore!) d'une chaire de lettres; le professeur qui occuperait cette chaire, devrait être ‘fermement résolu à résister au faux goût et à la foule vulgaire, et devrait être obligé de donner un certain nombre de leçons vraiment publiques’...Le roi n'avait pas à chercher bien loin pour trouver le professeur fermement résolu à tenir tête à tout le monde. Mais cette fois-ci encore il n'a pas appelé cet homme pour occuper cette chaire tant désirée.

En attendant le poète consentit à traduire *Cinna* de Corneille, que le roi avait indiqué. Le sujet de la pièce devait bien lui sourire: le débat sur la démocratie et la monarchie où celleci devait prévaloir; le conflit entre le nouveau souverain et la conspiration des mécontents qui devait trouver une solution si heureuse grâce à la générosité d'Auguste; et enfin la prédiction de Livie: ‘Vous avez trouvé l'art d'être maître des coeurs’,[1]

1 *Cinna,* V, 3. Il va sans dire que Bilderdijk se garde bien de supprimer cette prophétie, comme des commentateurs, parmi lesquels Voltaire, le voulaient. Elle était pour lui une apothéose de la pièce et un hymne en l'honneur de son bienfaiteur (*Dichtwerken,* XV, 149).

se prêtent bien aux circonstances que la Hollande avait traversées. Il est probable que le roi, de concert avec son poète, a choisi cette tragédie pour qu'on reconnût en lui le monarque qui, assez détaché de la vanité du pouvoir, n'en tenait pas moins à se voir obéi, quitte à pardonner à ceux qui avaient intrigué contre lui. Et le poète ne trouvait certes pas Louis moins auguste qu'Auguste lui-même. Il a donc commencé avec plaisir la traduction de *Cinna*,[1] tandis que sa femme, gagnée par l'enthousiasme de son mari, traduisait *Iphigénie* de Racine. Bientôt les deux tragédies furent achevées et dédiées au Roi.

Pour consacrer toute son énergie aux travaux de l'Institut et pour se tenir à la disposition du roi, Bilderdijk a transféré son domicile de Leyde à Amsterdam. Ici le travail ne chôme pas. 'Tous les jours le roi m'a occupé au palais dès 9 heures du matin jusqu'à 1 ou 2 heures après-midi. Les soirs, j'ai dû avoir des conférences sans nombre pour l'Institut, et depuis 9 heures du soir, j'étais obligé de travailler à des rapports, des aperçus etc. jusqu'au matin...'[2] Le poète paraît avoir profité de sa présence au palais pour reparler de son rêve: le professorat. 'Mr. le Chambellan de service a l'honneur de prévenir M. Bilderdijk que Sa Majesté désire qu'il vienne au Palais demain matin à 10 heures'.[3] Ce billet est adressé, chose significative, à 'Monsieur le Professeur Bilderdijk, membre de l'Institut Royal, Keizersgracht bij de (*sic!*) Wolvenstraat, no. 246, à Amsterdam'. Le professeur Bilderdijk, quel éblouissement! Dans un brouillon de lettre, annexé à ce billet, Bilderdijk dit que son 'fort est sans doute le Droit romain et public universel...', bien que les mathématiques appliquées ou un professorat *lingua universalis* lui sourient aussi...[4] La nomination ne vient pas, ce que le poète attribue à des intrigues obscures.

Il paraît qu'il y a eu, en 1809, un léger refroidissement entre le roi et le poète, peut-être par suite du professorat refusé. Le roi oublie de faire payer son protégé, qui s'en plaint à un ami: il attend depuis cinq moins sa pension, et est ainsi

1 'Ce fut un délice d'obéir' [à l'invitation du roi] (*Dichtwerken*, XV,143). Voir pour la traduction de *Cinna*, *supra*, p.122 et suiv.
2 Lettre du 11 janvier 1809, à J. Kinker (Ms. Leyde).
3 Lettre du 17 janvier 1809 (Ms. 873. Leyde).
4 *ibid*.

à court d'argent.[1] Louis est parti pour le château du Loo en Gueldre, ce qui oblige Bilderdijk, après de longues hésitations, de rappeler au roi que les poètes ont des besoins matériels comme les autres hommes. Il joint à sa lettre un exemplaire de la cantate *L'avènement du roi,*[2] grand poème emphatique destiné à être chanté à une fête officielle. Louis y est appelé le Messie de la Hollande.[3] Le 30 juin 1809, Flament, précepteur du roi, répond que le poète ne tardera pas à recevoir de nouvelles preuves de la bonté du roi. Le lendemain, premier juillet, Flament écrit une lettre très aimable: '...Sa Majesté a daigné me charger de vous répondre 1° qu'Elle veut que vous viviez, 2° que vous viviez tranquille et heureux, 3° que vous me disiez avec franchise ce qu'il vous faut pour cela, 4° que vous continuiez à faire pour la gloire des lettres hollandaises ce que vous avez fait jusqu'ici, 5° que vous trouverez toujours en Elle un roi protecteur des sciences et des arts, et qui se fait un plaisir de répandre des bienfaits sur ceux qui les cultivent avec autant de succès que vous... D'après cela, vous devez sentir la confiance et la joie renaître dans votre âme, et désirer un peu moins d'émigrer pour toujours vers ces lieux d'où personne ne revient'.[4] Puis, il pense, dit-il, qu'une somme de trois mille florins suffira pour payer les dettes de Bilderdijk, somme que le roi fournira. Comme le poète n'habite pas la maison d'Utrecht que le roi lui a donnée, il doit la céder à bail; cela lui rapportera 400 florins par an; sa pension lui sera régulièrement payée; ainsi il aura quatre mille florins de revenus. 'Il me semble que vous serez aussi riche et plus tranquille que si vous étiez professeur en droit...'[5] Et Flament lui donne ce conseil: 'C'est à Mr. Bilderdijk à bien faire son budget en conséquence'. Sa Majeste le Roi, dit-il, 'ne veut pas compter avec vous, comme vous voyez, mais suivant sa propre expression, vous mettre en état de faire une Ode à la

1 Lettre du 21 mai 1809, à Valckenaer (Ms. Leyde).
2 *'s Konings komst tot den troon. Dichtwerken,* IX, 66-81. C'est le poème que la censure impériale a saisi en 1812 (E. Roche, *La censure en Hollande pendant la domination française*. La Haye, Daamen, 1923, p. 119).
3 Hollands heiland (*Dichtwerken,* IX, 67).
4 La lettre de Bilderdijk doit donc avoir été un cri de désespoir.
5 Toujours le professorat!

fortune propice. ‘J'ai répondu [au Roi] que vos premiers sentiments seraient plutôt consacrés à la reconnaissance, et je suis persuadé qu'elle vous inspirera aussi vivement que toute autre divinité...’

Le 12 juillet, Bilderdijk envoie son *Cinna* au roi et à Flament. Celui-ci répond à la lettre que le poète a jointe à son envoi: ‘Monsieur, j'ai ri ce matin en lisant votre lettre. J'approuve beaucoup Mme Bilderdijk de vous avoir interrompu au milieu, et tout au milieu de votre fleuve d'éloquence, où, en termes d'art, vous faisiez des brassées, comme un homme qui se noie...’ Il annonce au poète que le roi a fixé sa pension à six mille florins... ‘et je recommande amicalement à Mme Bilderdijk de tenir si bien les cordons de la bourse que bientôt vous puissiez avoir un quartier d'avance ...’[1] Sans méconnaître la générosité du roi, Bilderdijk a senti cette pension comme une sanglante injure, de la part des conseillers du roi. ‘Ah, que j'aurais été heureux de gagner ma vie en donnant des instructions utiles! mais on a voulu étouffer, extirper ces dispositions, en m'avillissant par une pension’.[2]

Il est à présumer que le refus obstiné du roi de nommer Bilderdijk professeur est dû aux opinions politiques de ce dernier, qui, très porté contre les Anglais, adhérait à la politique de l'empereur, ce qui fut un péché mortel aux yeux de Louis.[3] Ses ennemis n'auront pas manqué de le représenter comme un ennemi des intérêts de la nation et, par conséquent, comme un homme dangereux. Le poète en eut bientôt la preuve. Dans ce même mois de juillet eut lieu l'invasion des Anglais en Zélande. Aussitôt Bilderdijk lance la fougueux poème *Wapenkreet,*[4] plein d'injures contre les Anglais ‘méprisable canaille, tas de barbares qui contrecarrent et maltraitent la France et menacent de détrôner un roi adoré sur le sol de la Hollande’. Non, s'écrie le poète, ‘plutôt l'esclavage que la liberté avec votre aide!’[5]

Le curieux de l'affaire, c'est que les Anglais prirent posses-

1 Lettre du 13 juillet 1809.
2 Lettre française du 10 août 1811 (*Navorscher,* 1859. p. 263).
3 Th. Jorissen, *op. cit.,* p. 42.
4 *Cri de guerre. Dichtwerken,* IX, 81-85.
5 Cp. *Brieven,* IV, 43 (1822).

sion de la Zélande au nom de Guillaume VI, prince d'Orange, et que le terrible anathème que le poète lance contre les Anglais frappe en quelque sorte le prince légitime. Le poète n'a pas su cela, probablement, ou il a cru que c'était un leurre, parce que les anglophiles étaient des démocrates, ennemis de la Maison d'Orange et de la royauté.[1] Quoi qu'il en soit, Louis estima le *Cri de guerre* trop injurieux pour l'Angleterre et en fit recueillir les exemplaires, à la grande indignation de Bilderdijk, qui attribue cet étrange procédé aux sourdes menées des anciens jacobins, des aristocrates et des orangistes qui excitent le roi contre lui.[2]

Mais celui-ci avait encore un autre motif d'être mécontent du poète. C'est que Bilderdijk, après ses effusions bonapartistes de 1808, s'était ressaisi, et ne dissimulait pas son vieil amour tenace pour les Orange. Un jour, Louis, entrevoyant un brusque changement de fortune, sonde le poète sur les sentiments des Hollandais à son égard. Bilderdijk répond par un poème,[3] disant: 'Que demandez-vous, cher Louis, si l'Etat, attaché à votre vertu, oubliera jamais le nom de Nassau?...Non, mon roi, il ne serait pas digne de vos bienfaits ... Le sincère Batave a beau être heureux sous votre règne, son coeur ne reconnaît de patrie que là où le Lion libre plante l'étendard d'Orange!' Et comme un sourd avertissement il ajoute que la Providence finira par faire triompher la vertu sur l'iniquité! Les trônes sont secoués comme des roseaux... Mais les bienfaits restent, et un jour Orange et la postérité en rendront grâce à Louis..[4]

1 *Geschiedenis des Vaderlands,* III, 119, note.
2 Autobiographie française, 1812 (Ms. Leyde).
3 *Aan Z.M. den Koning van Holland* [A S.M. le roi de Hollande]. *Dichtwerken*, IX, 62-66.
4 Cette dernière pensée est exprimée dans la strophe finale:
Dan Koning, wordt Uw deugd beloond,
Als 't u verheffend hart zich toont,
En voor het heil ons toegebracht
Geeft eens Oranje u dank met heel ons nageslacht.
Cette strophe hollandaise serait de la main du roi même, suivant Tydeman, dont le témoignage a de l'autorité (*Briefwisseling Tydeman,* II, 84, 85). Il faut croire que, si cette assertion a un fond de vérité, elle est évidemment exagérée, vu la façon dont Louis écorchait le hollandais. Bilderdijk aura façonné à la hollandaise les vers du roi. Mais cette anecdote montre combien les relations entre les deux hommes étaient familières.

Y a-t-il, dans l'historie des peuples, un pareil exemple d'incroyable franchise? Si le roi, comme dit Bilderdjik,[1] a approuvé ces sentiments, il a dû comprendre aussi que, si jamais la Hollande avait à opter entre lui et un prince de la maison d'Orange, ce n'est pas à son poète favori qu'il devait s'adresser pour solliciter son appui.

Pourtant, la reconnaissance du poète envers son bienfaiteur ne diminue pas. Quand, au début de 1810, le roi est parti pour un certain temps, le poète, inquiet, écrit un poème plein d'angoisse nostalgique *Au Roi,*[2] dans lequel il s'écrie: 'O, revenez une fois encore, revenez! et séchez nos larmes; dites, Roi, à votre peuple, dites, père, à vos enfants, vous resterez mes sujets...' De ce temps date aussi une lettre française par laquelle Bilderdijk prie le roi de le relever de ses fonctions à l'Institut parce qu'il ne peut pas souffrir l'esprit de contradiction; il ajoute dans son désespoir qu'il veut 's'ensevelir dans quelque coin de la terre', ayant deux images devant les yeux: Dieu et l'Auguste Maître [= Louis].[3] Au lieu de lui permettre de s'ensevelir, le roi lui envoie une invitation au bal qu'il donne en l'honneur du mariage de Napoléon avec Marie-Louise d'Autriche.[4] Alors le poète trouve urgent de fabriquer un épithalame[5] qui chante la gloire du surhomme Napoléon, dont la fille d'un empereur peut être fière de partager le lit. Le poète assure que leurs enfants n'éclipseront pas la gloire du père, ce qui veut dire que Napoléon est plus grand qu'un empereur de naissance.

Quelques mois après, des bruits vagues courent que le roi va partir. Le premier juillet ces bruits se précisent: la Hollande sera annexée par la France. Bilderdijk est affolé! Dans son angoisse il écrit au roi:[6] 'Dans le moment même tout se remplit ici de la plus terrible des nouvelles. Dans la calamité universelle je suis bien éloigné de me croire digne d'être remarqué, mais la bonté de Votre Majesté s'est toujours distingué à mon égard. Souffrez, Sire, que je l'[lisez: vous] implore en la [= vous] priant de me sauver de ce pays désormais horrible

1 *Op. cit.,* IX, 65.
2 *Aan den Koning. Op. cit.,* IX, 96.
3 Ms. 873. Leyde.
4 Le bal eut lieu le 2 avril 1810 (Ms. 873. Leyde).
5 *Echtviering van Keizer Napoléon. Dichtwerken*, IX, 99-101.
6 Ms. 873. Leyde. Brouillon de lettre.

pour moi. De grâce, Sire, sauvez-moi de mes ennemis. Malgré les bienfaits de Votre Majesté, malgré sa protection Royale, j'ai souffert l'incroyable. Que sera-ce si Elle m'abandonne. Daignez m'ordonner, Sire, de vous suivre, je ne demande que cela. Le refus me sera un arrêt de mort...'

Le départ de Louis fut si brusque qu'il ne s'était pas même donné le temps de prendre congé de ses amis, auxquels il envoie pourtant, par l'intermédiaire de quelques intimes, ses salutations. Un de ses amis est D.-J. van Lennep, avec qui le roi avait eu des relations assez superficielles, et qui répond par une lettre pleine de reconnaissance, se terminant comme suit: 'Quant à moi, conservant toute ma vie le souvenir précieux de vos bontés, que de fois ne me dirai-je pas avec orgueil: et moi aussi il m'aima'.[1]

Pour Bilderdijk ce fut un anéantissement de tous ses rêves. Non qu'il se soit plaint que son ami royal ne lui ait pas écrit, même plus tard, un mot d'adieu. Cela lui a peut-être paru tout naturel, un roi étant si élevé au-dessus des autres. Mais ce fut l'effondrement de son existence, un abîme de ténèbres dans lequel il allait se perdre...

Le poète travaillait justement à son grand poème épique *De Ondergang der eerste Wareld*,[2] dont le sujet peut se résumer en quelques mots. La race de Caïn, laboureurs et brigands impies, et la race de Seth, élévateurs dévots, vivant d'abord en ennemis, s'allient contre les Géants, descendants, eux aussi, de Caïn, qui envahissent le pays. Les Caïnites et les Séthites proclament leur chef et roi Ségol, dont ils avaient tué auparavant le frère dans une révolte. Ségol est un chef idéal, robuste, noble, intrépide. Les armées abattues reprennent courage et Ségol repousse et défait les Géants. Après la bataille il demande à Dieu de se révéler à lui, et Ségol est alors doucement élevé de la terre et monte aux sphères célestes.

Le poète en était arrivé là, au milieu du cinquième chant, quand la nouvelle de la chute de Louis arriva. La plume lui

1 *Op. cit.,* t. III, 300.

2 *La destruction du premier monde. Dichtwerken,* II, 343-424. Cette épopée fait 'pâlir tout ce que l'on a jamais qualifié de poésie épique après Homère', dit, avec quelque exagération, J. van 's Gravenweert (*op. cit.,* p. 194).

échappa des mains, et l'épopée qui devait avoir au moins vingt chants en resta là pour toujours ‘C'est étrange que je me sois arrêté, comme sous le coup d'une influence magique, sans pouvoir aller plus loin, à la disparition de l'éminent Ségol, roi de la terre, enlevé dans un moment des plus intéressants’.[1] On voit que le poète sentait un rapport mystique entre Louis et Ségol, et il ne sera donc pas audacieux de supposer que cette parenté ne se bornera pas à la toute dernière scène, d'autant plus que le roi paraît avoir stimulé le poète à entreprendre son poème.[2] Il va sans dire qu'on ne peut pas prouver mathématiquement que Bilderdijk ait songé à l'histoire contemporaine en composant son poème, mais vu le manque d'esprit inventif du poète, il ne serait pas étonnant que dans la trame antique[3] il ait tissé les événements qui venaient d'ébranler l'Europe et sa patrie, mêlant ainsi la réalité tangible au rêve lointain.[4] Le poète avait vu la décadence générale et assistait encore à la perte que l'on croyait définitive d'un monde corrompu par l'incrédulité et la superstition.[5] Les pieux Séthites seraient les Hollandais, les premiers Caïnites les amis de la France avant la Révolution, les uns et les autres éloignés de plus en plus de Dieu.[6] Les Géants seraient les Français, envahissant toute la terre et menaçant de dominer pour toujours.[7]

1 *Briefwisseling Tydeman,* I, 237. Lettre du 5 juillet 1810, soit 4 jours après que le bruit de l'annexion commença à se répandre.
2 *Infra,* p. 262.
3 Genèse VI, 2, 4 et ‘la fable païenne des Titans’ (*Dichtwerken,* XV, 180). Cp. aussi R.-A. Kollewijn, *op. cit.*, I, 467.
4 Remarquez aussi que Bilderdijk n'avait pas de plan arrêté pour son poème (note de S.-J.-E. Rau dans son édition du poème, Haarlem, Tjeenk Willink, s.d., p. 128). Il est donc probable que le poète a eu un plan vague qui a été abandonné ou modifié au cours de la composition.
5 Voir aussi W.-G.-C. Byvanck, *De Jeugd van Isaäc da Costa* [La jeunesse d'I -] I, 165.
6 ‘Ainsi j'ai vu la Néerlande..., qui paye de rancoeur et de fureur exaspérée celui qui l'a sauvée d'une perte certaine’ (*Dichtwerken,* II, 348). Que les huit vers qui expriment cette pensée aient été intercalés plus tard ou non, cela ne change rien à l'ensemble (Voir l'édition du Panthéon littéraire, Thieme, Zutphen, s.d. annotée par P. Kat, p. 10).
7 Comparez aussi *Dichtwerken,* IX, 198: *De Franschen* [Les Français], commençant ainsi: Europe, connaissez-vous maintenant les Francs, progéniture abâtardie de Caïn, procréée de la semence des diables... (1815).

La mort du demi-frère de Ségol, assassiné par sa propre armée parce qu'il avait osé résister aux démons aériens[1] (les dieux du siècle!) pourrait se rapporter à la destitution de Guillaume V. Les troubles qui affaiblissent l'armée ont un trait de parenté avec les troubles intestins de la Hollande avant et après la révolution de 1795.[2] Ségol, refusant d'accepter le commandement des armées séthites et caïnites,[3] rappelle Louis qui a voulu abdiquer plusieurs fois, montrant tous deux leur désintéressement. Organisant la résistance contre les Géants, il rappellerait la résistance que Louis organise contre Napoléon. On sait que Louis a même songé à défendre Amsterdam à main armée contre son frère et cela juste pendant le temps où Bilderdijk travaillait à son poème. La prière que l'armée adresse à Ségol de vouloir prendre le sceptre: 'Nous périrons tous, à moins qu'il ne nous protège',[4] formule à peu près le sentiment qui anime Bilderdijk envers le roi. Suit le rêve grandiose du poète: Ségol-Louis, proclamé roi, ensuite Monarque du monde entier.[5] Puis, l'apothéose: Ségol, sceptique, se convertissant à la vraie religion qui apprend à s'humilier et à adorer Dieu. C'est un vieillard qui parle en termes élevés de cette religion, et on pourrait y voir une allusion aux entretiens que Bilderdijk a eus avec Louis sur Dieu et la vraie religion.[6]

Ségol et Louis sont en même temps enlevés. Le poète y vit la main de Dieu qui voulait l'empêcher de s'élever trop et de s'enorgueillir.[7] Il n'a plus jamais essayé de continuer son

1 *Op. cit.,* II, 375.
2 *Dichtwerken,* II, 377.
3 *Op. cit.,* II, 388.
4 *Op. cit.,* II, 388.
5 *Op. cit.,* II, 389: 'Salut, ô Roi, en qui votre peuple salue maintenant son Maître!', et IX, 119: *Aan Koning Lodewijk* [Au roi Louis]: 'La Hollande qui, élevée par vous, devait donner un jour la loi à l'Europe sauvée de sa ruine... Les voilà abbattus, ces rêves chéris, si tendrement nourris dans votre sein... (1811). Isaäc da Costa, le poète qui a connu Bilderdijk très intimement, assure en outre que le rêve de Ségol (*op cit.,* II, 408, 409) se rapporte à Louis. Ségol se voit entouré de serpents qui l'étranglent et le mordent au coeur, mais il se raffermit contre les souffrances: ces serpents sont les traîtres dans l'entourage du Roi, mais celui-ci parvient à les maîtriser (Edition citée, p. 93).
6 *Dichtwerken,* II, 406, 407.
7 I. da Costa, *Overzicht van het leven en de werken van W. Bilderdijk,* p. 106; cp. *Dichtwerken,* II, 344. Pour bien comprendre cette résignation du poète, on peut relever ce que Batteux dit sur l'épopée: 'c'est une espèce de création qui demande en quelque sorte un génie tout-puissant... La première idée qui se présente à un poète qui veut entreprendre un poème épique, c'est de faire un ouvrage qui immortalise le génie de l'auteur' (*op. cit.,* 136; comparez *Dichtwerken,* I, 408).

poème, pas même quand, en 1813, le prince d'Orange est revenu en Hollande. Il est donc probable que, l'homme dont il s'inspirait ayant disparu, l'épopée fut privée de son héros.[1]

'C'est depuis 1810... que je ne suis plus de ce monde!' écrit en 1816 le poète à un parent.[2] Aussi quel anéantissement! Avec la disparition de Louis il a perdu le seul être que, après sa femme, il ait jamais aimé, admiré, et vénéré sincèrement, profondément; celui dont l'image lumineuse lui est restée, au milieu de la haine et de l'envie, dans les heures les plus sombres de sa vie, comme une consolation, un coin du ciel, un regret infiniment doux et infiniment douloureux.

Il est étrange qu'il n'y ait plus trace de correspondance entre les deux hommes. Une fois cependant, en 1813, Bilderdijk écrit encore à l'ex-roi au nom de la seconde classe de l'Institut, une lettre officielle mais très personnelle,[3] pour lui annoncer que, grâce à sa générosité, le 3e volume du *Spieghel Historial* de Maerlant a pu être publié.[4] Cette lettre très reconnaissante, très courtoise, très respectueuse, se termine ainsi:

'Plus d'une fois je me suis trouvé heureux, Sire, d'expliquer à Votre Majesté les sentiments de mes confrères, et de les voir accueillir par Elle avec bonté.

Veuillez maintenant agréer cette faible expression du respect et de la reconnaissance qui ne cesseront jamais de les inspirer. Je n'ajouterai point combien je partage ces senti-

1 Cp. R.-A. Kollewijn (*op. cit.,* I, 472) qui doute que la disparition du roi ait amené Bilderdijk à cesser son travail. S.-J.-E. Rau (*op. cit.,* p. 115 et suiv.) voit des points de rapport entre Ségol et le *Promothée* d'Eschyle.

2 Lettre ms. (877a. Leyde). Il convient d'ajouter que Bilderdijk écrit cela pour refuser un secours demandé.

3 Ms. CXL. Académie Royale des Sciences. Amsterdam.

4 Louis entretenait des relations avec ses anciens amis hollandais. Voir *infra,* p. 259.

ments et avec quelle ferveur j'ai l'honneur d'être avec la plus profonde vénération,
Sire,
De Votre Majesté
Le très humble, très obéissant, et très dévoué serviteur
W. Bilderdijk.
Amsterdam, ce 20 Septembre 1813.[1]

Louis a-t-il répondu? Quoi qu'il en soit, Bilderdijk n'avait pas besoin de nouvelles pour continuer à exprimer sa touchante gratitude envers l'ancien roi. Quand celui-ci vient de partir, le poète écrit sa *Prière*,[2] où il s'écrie: 'Oh! que dans les contrées les plus lointaines il emporte cette idée qu'ici des coeurs reconnaissants prient pour celui qui a relevé la gloire de la Hollande...'[3]

En 1811, quand Napoléon visite notre pays, le poète, abandonné, écrit le magnifique *Au Roi Louis*,[4] cri de douleur, et d'indignation à la vue de la félonie des arrivistes politiques. En 1812 il donne le nom du malheureux roi à son fils Lodewijk-Willem. En 1813, au milieu de l'enthousiasme national auquel Bilderdijk a pris une large part, il commence ainsi un hymne sur *L'avènement du Prince Guillaume-Frédéric:*[5] 'Brillant comme l'aube... fut votre avènement, inoubliable Louis...' Dire une parole aussi hardie peut trahir un certain manque de tact, mais non de franchise ni de reconnaissance.

Plus tard, en 1815, il refuse de collaborer à un périodique; le motif qu'il en donne, honore son coeur: '...je vois avec regret que dans cet ouvrage on se permet ou se vante de vilipender et de stigmatiser l'ancien roi Louis, que je connais et que j'ai appris à connaître plus intimement que personne en notre pays; et que je reconnais, par le coeur et par la parole et, à la rigueur, au prix de mon sang et de ma vie, comme un ami honnête et cordial de notre nation ingrate

1 Soit deux mois avant le départ des Français. Remarquez que l'auteur n'ajoute pas le mot *sujet:* les temps ont changé, le coeur ne se dédit point.
2 *Bede. Dichtwerken,* IX, 102-104 (1810).
3 *ibid,* p. 104.
4 *Aan Koning Lodewijk. Op. cit.,* IX, 119-125.
5 *De Verheffing van Prins Willem Frederik. Op. cit.,* IX, 153-165.

et de la Maison d'Orange, dont il espérait qu'elle serait un jour reconnaissante de son amour de la Hollande à laquelle il était toujours décidé à se sacrifier. Lui qui, en tant que cela dépendait de lui et que je voulais les accepter, m'a toujours comblé de bienfaits, et qui m'aimait cordialement comme un ami...; et qui était trop bon pour un peuple tellement dépravé et inaccessible à la reconnaissance et au devoir, il ne mérita jamais que je fisse naître par aucun acte le plus léger soupçon même d'approuver de telles invectives contre lui, ne fût ce qu'en m'y résignant...Personne ne me soupçonnera de désirer, si j'avais à choisir, qu'il fût encore roi, lui, le débonnaire mais faible Louis au caractère bon enfant et peu ferme et qui était frivole et peu profond...; ou même que je pusse avoir pour lui l'attachement que j'ai eu avec mon sang pour la Maison d'Orange...' L'auteur ajoute que Louis considérait le trône de Hollande comme appartenant de droit à cette maison.[1]

En 1816, année où la calomnie et la haine générale se déchaînent le plus fortement contre le poète, sous le coup de la déception que le refus d'une chaire universitaire promise lui cause,[2] il éclate en regrets: *Au Roi Louis pendant son séjour en Italie*[3] est une plainte amère contre la Hollande d'alors. 'Non, s'écrie-t-il, votre coeur serait blessé trop cruellement si vous appreniez combien d'atroces souffrances vos bienfaits coûtent au vieil exilé'. En outre, on remarque dans les premières strophes de ce poème un regret d'artiste que le trône ne soit plus occupé par un prince amateur de la poésie.[4] Si ce poème ne fut pas publié alors, le poète exprime les mêmes sentiments à maintes occasions en termes assez clairs. En 1820 par exemple, dans la préface de son épopée *De Ondergang van de eerste Wareld,*[5] il parle du 'bienfaisant ami des arts Louis, dont la bienveillance et la bonté à l'égard de moi, faible vieil-

1 *Briefwisseling Tydeman,* II, 84.
2 *Op. cit.,* II, 182.
3 *Aan Koning Lodewijk bij zijn verblijf in Italië. Dichtwerken,* XII, 181-184.
4 Bilderdijk paraît avoir cruellement souffert alors. En 1817, il demande dans une lettre française à Jacob Grimm s'il pourrait trouver de quoi vivre à Cassel. Grimm répond que oui, pourvu que Bilderdijk ne veuille pas vivre là en savant français, car ceux-ci sont trop exigeants (Ms. 1003. Leyde).
5 *Dichtwerken,* XV, 181.

lard épuisé, n'eurent jamais d'égales...' Le reproche qu'on lit entre les lignes n'est pas tout à fait justifié: le nouveau roi était plus lié par l'opinion publique que Louis, et cette opinion était peu favorable au poète.

Jusqu'à sa mort, le poète garde les mêmes sentiments vis-à-vis de Louis[1] 'au coeur duquel son coeur reconnaissant restera éternellement attaché'...[2]

Et Louis, l'ancien roi, qu'a-t-il fait de son côté? C'est le silence absolu! Quand il s'en va en 1810, il fait de nouvelles connaissances, il a des entretiens intéressants à Téplitz avec Goethe,[3] mais oublie son poète hollandais, bien qu'il ne puisse oublier sa chère Hollande.[4] Quand, en 1813, la puissance de Napoléon commence à s'ébranler, Louis s'adresse à quelques Hollandais influents, entre autres à D.-J. van Lennep, pour s'informer si la Hollande veut encore de lui...Si, au contraire, elle préfère un prince d'Orange, il ne saurait l'en blâmer...[5] Mais il ne s'adresse pas à Bilderdijk. Et cela est en parfait accord avec l'affirmation du poète qui avait toujours dit qu'il ne s'occupait jamais de politique avec Louis; d'ailleurs, les sentiments du poète lui étaient trop bien connus pour qu'il pût rien en espérer.

Quand l'ex-roi, devenu Comte de Saint-Leu, écrivait plus tard des livres, il en envoyait des exemplaires à D.-J. van Lennep,[6] mais jamais à Bilderdijk. Dans ces ouvrages, il parle avec amour et admiration de la Hollande et de ses habitants,[7] mais on cherche en vain, dans ses romans et dans ses vers, un

1 *Huyghens Korenbloemen*, VI, 268. *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden*, I, 164 (1824). *Brieven*, IV, 286 (1827).
2 *Dichtwerken*, XII, 372 (1824).
3 Goethe est enchanté de ses promenades journalières avec son voisin, l'ex-roi: 'On ne pouvait le quitter sans se sentir meilleur', déclare-t-il (A. Bielschowsky, *Goethe*, *sein Leben und seine Werke*. München, 1919, t. II, 321).
4 V. Loosjes, *Louis Bonaparte*, Amsterdam, Van Looy, 1888. p. 138 et suiv.
5 J. van Lennep, *op. cit.*, III, 349, 352.
6 *ibid*, p. 358.
7 'Il n'y a point de peuple dont le coeur soit plus grand, plus généreux, et en même temps plus modéré et plus raisonnable dans ses désirs' (*Documents historiques sur la Hollande*, par le Comte de Saint-Leu. Londres, 1820. in-8^{o}, t. II, 106).

vestige, une ombre, un souvenir du poète, excepté peut-être dans une petite poésie consacrée à la Hollande.[1]

Un jour qu'un admirateur de Bilderdijk alla trouver le comte de Saint-Leu à Florence pour lui parler du maître décédé, l'ancien roi voulut bien se souvenir affectueusement de son génial protégé d'autrefois...[2] Le visiteur ne trouva aucun livre hollandais dans sa bibliothèque, pas même les jolies reliures en maroquin rouge que le poète lui offrit autrefois, au temps de leur bonheur à tous deux.

O Roi, ô oubli, ô grandeur humaine, ô illusion d'un coeur trop fidèle!

1 V. *supra*, p. 184.
2 V. Loosjes, *op. cit.,* p. 210 et suiv.

La Nuit (1810-1813)

De cette nuit montera la splendeur d'une nouvelle monarchie.[1]
Bilderdijk

Le départ de Louis Bonaparte jeta Bilderdijk dans une misère affreuse. Sans argent, souvent sans pain même, il attend la saisie de ses meubles qui ne tarde guère. Abandonné de Dieu et des hommes (comme il pensait souvent), il ne voyait de salut que dans le suicide, qui lui a été épargné heureusement. Il voyait non seulement s'effondrer ses espérances les plus chères, mais tous ceux qui lui avaient porté envie dans son bonheur triomphaient. Depuis deux ans déjà, établi à Amsterdam, il ne pouvait presque plus sortir sans être exposé aux insultes de la populace. 'Trompé, abusé, persécuté de tous les côtés, je souffrais en silence...', dit le poète dans son autobiographie française.[2] En 1810 ce fut bien pire encore: la populace, excitée ou non contre lui, assiège sa maison.[3]

'Votre Altesse Sérénissime, écrit-il au Duc de Plaisance, m'a dit de ne rien craindre. Ce que j'appréhendai est pourtant arrivé. Mon logis ne m'offre plus de sûreté: déjà trois fois on s'est rassemblé en foule et on a tâché d'enfoncer la porte et en vain on a imploré la protection du Baillif, tandis que dans un endroit reculé de ma maison, j'étais attaché au lit par suite

1 *Dichtwerken*, IX, 116 (1811).
2 Ms. 873. Leyde (1812). Il y aura bien un peu de 'jean-jacquerie' dans cette plainte.
3 La relative prospérité de Bilderdijk aura contribué à desservir le poète dans l'opinion publique. En 1809, quand il jouissait d'une pension de 6000 florins (irrégulièrement payée, il est vrai), 110.000 habitants d'Amsterdam sur 220.000 étaient alimentés par la charité publique (Th. Jorissen, *op. cit.*, p. 52).

des paroxysmes de ma cruelle maladie. Ma femme qui se trouve dans le septième mois de sa grossesse ne peut supporter les terreurs journalières. Je ne parle pas de moi-même, mais je crains en tous moments pour elle, pour mon enfant, et pour mes manuscrits, les fruits de trente ans d'étude sur la Jurisprudence Romaine, les antiquités etc. Parmi lesquels se trouvent aussi plusieurs chants d'un poème épique que j'ai entrepris par la volonté du Roi.[1] Souffrez, Monseigneur, que je prie votre Altesse Sérénissime de vouloir nous sauver des mains d'une populace effrénée qui se moque de la magistrature et de vouloir sauver mes écrits'.[2]

Pour sauvegarder sa situation financière, gravement compromise par le payement irrégulier de la pension, Bilderdijk supplie le Duc de Plaisance de la lui payer, alléguant comme motif que 'lorsque Sa Majesté le Roi de Hollande l'a fixé dans ce païs-ci, le soussigné jouïssa (*sic*!) d'une pension du Duc de Brunsvic, et d'un certain établissement dans les Etats du dit prince, qu'il a dû abandonner par la volonté de Sa Majesté, et sur les assurances qu'Elle se chargea de son sort'.[3] Heureusement il peut annoncer le 26 juillet 1810[4] que la veille il a été deux fois chez le Duc de Plaisance. 'Ma pension sera mise sur la liste et Son Altesse m'a dit en termes généraux qu'il ferait valoir auprès de l'Empereur ma situation et mes talents'.

Le Duc lui fit payer un acompte de 1000 florins sur ce que le roi lui devait encore.[5]

Le 7 septembre 1810 il adresse à Bilderdijk la lettre suivante:[6] 'Je vous adresse, Monsieur, par ordre de l'Empereur, un exemplaire du Rapport du Jury institué par Sa Majesté pour le jugement des prix décennaux.[7] Je me trouve heureux

1 Ce mot *volonté* est évidemment trop fort.
2 Lettre du début de juillet 1810. Ms. 873. Leyde.
3 Ms. 873. Leyde. Comme on le voit, ce récit s'écarte un peu de la stricte vérité.
4 Lettre à J. Valckenaer. Ms. 873. Leyde.
5 Lettre française du 10 août 1811. *Navorscher,* 1859. p. 263.
6 Ms. Bibliothèque Royale. 131. C 43.
7 Prix institués, l'an XII, par Napoléon pour encourager les sciences, les lettres et les arts, et décernés sur la proposition d'un jury composé des quatre secrétaires perpétuels et des quatre présidents des diverses classes de l'Institut. En 1810 il y avait 19 prix de 10.000 francs et 13 de 5000 francs. Quel ouvrage a valu à Bilderdijk ce prix dont il ne parle pas?

d'être auprès de vous l'organe de son estime et de ses bontés....'

A quoi Bilderdijk s'empresse de répondre:

Monseigneur,

Je viens de recevoir la gracieuse lettre de Votre Altesse Sérénissime, avec le Rapport du Jury institué par Sa Majesté pour le jugement des prix décennaux. Sensible autant que je dois l'être à l'honneur de cette distinction, je supplie Votre Altesse Sérénissime de vouloir bien agréer l'expression de ma vive reconnaissance, et, en même temps, celle de mon ardeur infatigable à me vouer au bien de ces sciences, ces arts et ces belles lettres que Sa Majesté l'Empereur et Roi se fait gloire de protéger si efficacement.

Accablé par mes malheurs comme par mes travaux, je n'ai plus à offrir que les faibles efforts d'un vieillesse prématurée, mais tant qu'il me reste un moment de vie, je n'aspire qu'à le consacrer aux vues bienfaisantes du grand Monarque que j'ai eu l'honneur de célébrer bien des fois, et à qui je me croirai heureux d'être le sujet le plus loyal et le plus fidèle...[1]

L'heureux sujet du grand Monarque doit avoir été profondément convaincu que le changement politique avait décidé pour toujours du sort de la Hollande. En effet, depuis les quelques mois que l'annexion avait eu lieu, Napoléon avait agi de façon qu'on ne se fît plus aucune illusion sur ses intentions; les mesures qu'il avait prises devaient désarmer les courages les plus optimistes. Etant le maître absolu, il pétrissait l'Europe à son gré, et l'annexion de la Hollande ne dut paraître qu'un incident sans portée dans la grande transformation du monde, du moins aux yeux de ceux qui avaient coutume de voir grand.[2] Il faut relever cela pour s'expliquer les vues de Bilderdijk. Tandis que le petit bourgeois, soutenu par cette lueur d'espoir exprimée dans la phrase 'on ne sait jamais', croyait peut-être vaguement que cela changerait un beau jour et, dans son instinctive honnêteté, détestait ceux qui 'se vendaient' aux nouveaux

1 Lettre du 8 septembre 1810. Ms. Archives de l'Etat (à la Haye). Pétitions, 1811-1812, n^{o} 52.

2 La Maison d'Orange aussi ne croyait plus à la possibilité d'un rétablissement (H.T. Colenbrander, *op. cit.*, p. 234).

maîtres, Bilderdijk, voyant s'accomplir les événements avec une divine fatalité, crut comprendre les desseins de Dieu qui permettait que la Hollande s'enfonçât de plus en plus, et irrévocablement, dans l'abîme silencieux de l'histoire. Même, anticipant sur les décisions de la Providence, il est arrivé à des conclusions déconcertantes, et, disons-le, de défaitiste. 'Nous voyons clairement, écrit-il,[1] que par l'union avec l'empire français notre langue hollandaise devra bientôt disparaître des tribunaux ... Le français sera sous peu notre propre langue, et notre beau parler hollandais s'anéantira avec toute notre littérature nationale. Je considère la chose comme inévitable pour ce qui concerne la conservation de la langue par l'usage'. Il faut donc, dit-il, adresser une requête au gouvernement pour sauver ce qui peut être sauvé! Cette malencontreuse requête, qui n'ajoute rien à la gloire du poète national de la Hollande, en voici l'essentiel:[2] 'Quoique sous le règne du grand Napoléon le Hollandais se croie autorisé à espérer tout de la protection et de l'encouragement que Sa Majesté daigne accorder à toutes les connaissances utiles, et que rien ne nous annonce que Sa bonté ne veuille pas s'étendre sur notre Littérature, il n'y a point de doute que dans la situation actuelle des choses la langue hollandaise ne doive périr'...'L'intérêt commun [de la Hollande et de la France] paraît donc exiger avec l'introduction de la langue française la suppression du langage hollandais'...'La littérature hollandaise d'ailleurs ne se distingue par aucun trait de caractère proprement national. C'est l'étude, c'est l'imitation des anciens qui l'a formée, c'est celle de la littérature française et du beau siècle de Louis XIV qui l'a modifiée; et il n'y a que la versification portée à un point de perfection très extra-ordinaire...qui lui donne quelque chose d'original et d'individuel'...'Voilà, Mgr. des faits que tout l'attachement d'un Hollandais pour la réputation littéraire de sa patrie lui permettra d'avouer...' 'Le monde ne sera pas plus malheureux de classer les beaux vers de Vondel et de Poot parmi les antiquités...' 'Au reste, il faut avouer, que depuis trente à cinquante ans la langue a déjà com-

1 Lettre du 11 septembre 1810 (*Brieven,* III, 25).
2 *Mengelingen en fragmenten*, p. 91-101.

mencé à se perdre dans un jargon moitié allemand...'

Faut-il donc que la langue hollandaise périsse? Non, non, dit Bilderdijk, car l'étude du hollandais est si intéressante au point de vue étymologique. Jusqu'ici on a étudié séparément les langues orientales et les langues septentrionales, et on n'a pas observé 'la transition de ces deux branches par laquelle elles tiennent à une source commune'...'Il n'y a peut-être que M. Pougens[1] de l'Institut de France qui a su se garantir de ce travers [de ne pas connaître suffisamment les langues septentrionales]. Mais, dit l'auteur, l'allemand ne sert de rien pour cela. 'L'allemand n'est qu'un mélange hideux de divers idiomes esclavons avec le teutonique...' 'L'allemand du dixième ou treizième siècle.... s'est conservé dans le hollandais'...qui est donc 'une langue non seulement primitive, mais par son ancienneté et la pureté est du plus grand intérêt pour la science universelle des langues'...'elle sert comme de liaison entre les langues orientales et celles du nord'. Tout le nord de l'Europe doit sa culture aux Hollandais et aux Flamands, affirme le poète. 'Enfin, ce qui paraît intéresser davantage notre langue, c'est la liaison intime qui dès les temps les plus reculés s'est établie entre le français et ce même hollandais'...'Il est prouvé que la plus grande partie des mots français qui ne tirent pas leur origine du latin pur ou corrompu, se retrouvent dans le hollandais' ... 'Les deux langues se sont influées mutuellement, se sont emprunté et prêté des mots, les ont changés et rechangés, ont modifié tour à tour les genres des noms, les terminaisons, les compositions, l'une de l'autre' et on ne saurait comprendre l'une sans l'autre. 'Il y a longtemps qu'on a vu l'utilité d'un dictionnaire étymologique de cette langue [le français] qui depuis un siècle et demi s'est emparée de toute l'Europe, et qu'on doit regarder comme universelle. M. Charles Pougens, de l'Institut de France, Correspondant de celui de Hollande, y travaille depuis plus de trente ans;[2] et il n'y a personne qui puisse être mieux instruit que ce savant de l'impossibilité de réussir dans un tel ouvrage, à moins qu'à la connaissance historique et grammaticale du français, l'on n'associe l'intelligence du hollandais. Aussi ce célèbre

1 *Supra*, p. 147 et suiv.
2 *ibid*.

savant s'y est-il appliqué avec beaucoup de soin...' Mais, répète l'auteur: 'L'allemand n'est qu'une corruption manifeste'. Et il termine:

'Persuadé de l'intérêt que Sa Majesté Impériale et Royale daigne mettre à tout ce qui peut concourir aux progrès des sciences et à la gloire de ce vaste Empire auquel il Lui a plu de nous incorporer, on a cru du devoir d'un fidèle sujet de présenter ces considérations à Votre Altesse Sérénissime en se soumettant à ses vues lumineuses, afin d'en pouvoir faire tel emploi qu'Elle jugera convenir'.

On est tout simplement stupéfait à la lecture de ce document. On voudrait croire à une ruse d'avocat: Bilderdijk aurait alors concédé sans réserve que la langue hollandaise n'en vaut pas la peine en tant qu'organe de la nation, pour sauver après coup la langue et la nation avec elle en mettant tout l'accent sur la valeur scientifique du hollandais. Mais la lettre du 11 septembre 1810, citée ci-dessus, prouve incontestablement le contraire. Le champion du patrimoine spirituel des pères déserte le sol sacré sans un regret, sans une prière. L'amertume qui remplissait le poète alors, doit avoir été grande pour qu'il condamnât ainsi la langue dans laquelle on l'insultait sur tous les tons. Mais on ne peut cependant s'empêcher de trouver que le poète est bien empressé à rendre les armes, et à aller même au devant de l'ennemi pour lui remettre les clefs de la place. Que la Hollande périsse, pourvu que Bilderdijk puisse faire des études intéressantes sur le naufrage! Car le fidèle sujet de Sa Majesté s'en remet aux lumières de l'empereur pour lui procurer un poste d'observation tranquille!

Dans une autre requête[1] Bilderdijk parle d'un projet plus vaste et vraiment digne d'un génie: il voudrait collaborer à une grammaire universelle, parce que la langue repose sur la logique, qui est la même chez tous les hommes. Il nomme comme ayant étudié cette question entre autres M. de Brosses,[2]

1 Ms. 1639, Leyde.

2 Ch. de Brosses, dit *le président de Brosses,* auteur d'un *Essai sur la formation mécanique des langues,* suppose que la langue a son origine dans l'onomatopée, et qu'il y a un seul langage primitif, commun à tout le genre humain (P. Janet et G. Séailles, *op. cit.,* p. 245 et suiv.).

M. le Comte de Gibelin, et Herder[1] 'qui aurait abandonné son hypothèse s'il avait mieux pénétré les principes étymologiques'. Il demanderait donc une grammaire philosophique, c'est-à-dire indiquant le rapport entre les mots et la pensée. Cette grammaire philosophique serait la grammaire universelle, impliquant la recherche des 'premières racines', parce que par elles on apprend à connaître les premiers éléments de l'esprit. En outre il faudrait étudier comment les langues ont évolué. Pour ces vastes études Bilderdijk se déclare disposé à collaborer avec Ch. Pougens. C'est ainsi, ajoute-t-il, qu'il travaillera à la gloire littéraire du siècle de Napoléon. - L'empereur ne lui a pas donné l'occasion d'élaborer ce programme dont la réalisation aurait demandé la collaboration dévoué d'un bataillon de savants rangés autour d'un chef puissant et génial. Peut-être qu'ainsi l'empereur lui a rendu service: faire de lentes recherches patientes n'était pas le fait de notre savant poète.

En attendant, Bilderdijk est chargé de traduire les codes Napoléon. L'homme au vol d'aigle doit descendre des nues pour gagner banalement un peu d'argent. Quelle humiliation pour cet orgueilleux de devoir se courber sur une tâche imposée et rémunérée. Lui qui n'a jamais pu souffrir l'idée d'un travail mercenaire. Quelle chute! Il y vit la main de Dieu qui pesait sur lui.[2] Le pis est qu'en traduisant il s'exaspère contre les mauvais principes que les codes vicieux contenaient. 'Le système qu'ils réalisent, écrit-il,[3] est le plus parfait système de despotisme inquisitoire qu'on puisse s'imaginer et sous lequel cette génération méritait d'être écrasée'. On peut voir dans son grand poème *Le Mariage,*[4] écrit un an après, une protestation indignée contre les articles du code concernant le mariage: 'Les sexes sont égaux, cet arrêt est prononcé...'[5] Le travail lui répugne.[6] 'Mais dussé-je y gagner deux sous par jour, je me ferais un devoir de l'accepter, comme étant

1 *Abhandlung über den Ursprung der Sprache*.
2 *Briefwisseling Tydeman,* I, 248 (Lettre du 13 janvier 1811).
3 *ibid.;* et I, 274, 287.
4 *De Echt. Dichtwerken,* VII, 125-141 (1812).
5 *Dichtwerken,* VII, 153.
6 *Briefwisseling Tydeman,* I, 243 (Lettre du 30 novembre 1810).

une chose envoyée de la part de Dieu dans une heure critique; aussi le fais-je avec un sentiment de reconnaissance'.[1] Ce qui entrave le progrès du travail, c'est 'la profonde et noire obscurité du français',[2] et le manque d'un bon dictionnaire, qu'il se propose de faire plus tard.[3] Peu à peu, le sentiment de reconnaissance fait place à l'amertume. On critique fortement sa traduction; mais c'est là la faute des censeurs[4] qui ont tout gâté, étant incompétents et trop prudents. Mais aussi comment peut-on prendre à coeur un travail salarié.[5] En tout cas, notre poète se trouve pour quelque temps à l'abri du besoin, bien qu'il vive assez péniblement.

Il va sans dire que tout ce qu'il écrit pendant l'année fatale 1810, respire la tristesse, l'abattement, et même la nostalgie de la mort. Il maudit l'heure de sa naissance.[6] Mais il s'empresse malgré cela d'écrire un *Hommage à Sa Majesté Impériale et Royale,*[7] tout comme il a écrit un *Hommage au roi* en 1806, et comme trois ans après il écrira des strophes enflammées pour le Prince d'Orange. Malgré toutes les réserves qu'on peut et qu'on doit faire, on ne peut pas admirer cette manie des hommages de notre poète. Avec une habile flatterie à l'adresse de Le Brun, Duc de Plaisance, chef du gouvernement, en évoquant le souvenir du poète Le Brun Pindare,[8] 'qui fait résonner la cithare d'argent', il fait une vague allusion à son *Ode* de 1806 qui ne fut pas remarquée, et s'écrie: 'O Empereur, maintenant mon Souverain,... la sincérité, le zèle, la fidélité conviennent à un sujet...'

Bassesse? Mais cette bassesse, ou, disons mieux, cet écrasement, cet anéantissement de tout sentiment de fierté nationale est alors un mal général en Hollande.[9] On se sent perdu, irrévocablement perdu; la misère du peuple, les mesures rigou-

1 Lettre à J. Immerzeel. 12 dec. 1810.
2 *ibid*.
3 *ibid,* 21 janv. 1811.
4 E. Roche, *op. cit.,* p. 55, en mentionne trois.
5 *Briefwisseling Tydeman,* I, 245 (Lettre du 13 février 1811).
6 *Levenspijn* [La douleur de vivre]. *Dichtwerken*, XII, 172-176.
7 *Op. cit.,* IX, 102.
8 Cette flatterie était d'autant plus efficace que le vieux Duc de Plaisance était lui-même poète et admirateur des Anciens. Il a traduit l'Iliade (1776) et l'Odyssée (1809).
9 Une des rares exceptions est Helmers, poète qui avait plus de fierté que de talent.

reuses du gouvernement et la terreur que le seul nom de Napoléon inspirait, paralyse les esprits. Ce sont seulement ces conconstances-là qui font comprendre l'attitude molle de Bilderdijk.

Dans une étude sur les Sébastianistes au Portugal[1] il parle des ‘grands desseins d'un Vainqueur dont les vues ne peuvent être mesurées par personne’; puis il relève deux croyances populaires: une des bateliers de Hollande qui voyaient en Napoléon un Prince Frédéric d'Orange revenu parmi eux; et une autre des Portugais qui voyaient en lui le roi Sébastien tué en 1578 en Afrique dans la bataille d'Alcafar et revenu pour prendre le sceptre du monde. - Ce sont des méandres de la superstition, dit-il. Mais il ajoute: ‘En attendant il est curieux que tant de vieilles et diverses prédictions populaires se rencontrent pour annoncer au siècle où nous vivons un renversement total de l'univers terrestre, et un nouvel empire mondial. Ce sont des prédictions qui chez les Turcs et des Chrétiens, répandues du nord au sud et passées de siècle en siècle, malgré toutes les variations et tous les détails, s'accordent au fond parfaitement, et visent à fixer le siège de la nouvelle Monarchie dans l'Europe occidentale’.

Il est clair que pour Bilderdijk cette superstition n'était pas si sotte que cela. Le côté mystérieux qu'il y a en tout homme génial était bien fait pour plaire à notre poète qui saluait en Napoléon un Charlemagne ressuscité. Et cela peut expliquer sinon justifier qu'il se soit soumis d'emblée au nouveau Maître.

N'était-ce qu'apparence? Etait-ce l'homme officiel seul qui se livrait, le littérateur attitré qui changeait de protecteur comme on change d'habit? Et l'homme intérieur s'était-il embusqué derrière le rempart d'une restriction mentale qui sert souvent les grands génies à défendre leurs purs trésors intimes contre le vulgaire, quittes à bondir, le moment venu, sur ce rempart pour déployer dans l'azur l'étendard de l'idéal et de l'espérance? Car notre poète n'était pas homme à se laisser enchaîner. Quand, vers la fin de 1810, on l'invita à venir lire

1 *Algemeene Vaderlandsche Letteroefeningen,* 1810. p. 643.

un de ses poèmes dans une séance de la section d'Amsterdam de la Société hollandaise des Sciences et des Arts, il fit un admirable poème où il épancha son coeur débordant. Il le lut[1] devant l'assemblée de ces hommes réfléchis et gravement réservés qui, comme lui, souffraient sous le joug, et, comme lui, se résignaient en apparence, patients comme de vrais Hollandais, avec la sérénité de ceux qui ne sont pas pressés, ayant dans leur sang la tradition séculaire de la résistance tenace aux éléments et aux hommes.

Ils attendaient, ces poètes et ces savants, ce que le conférencier devait leur offrir dans cette soirée. Serait-ce une traduction d'Homère ou d'Ossian? Ce serait fait pour ces temps d'oppression où le moindre accent personnel peut amener des ennuis politiques. On sait que le poète est capable de tout, même d'imprudence. Mais il est rusé aussi. Il est homme à chanter une satire sur la mélodie d'un psaume. Quand le président lui donne la parole, le silence devient plus intense. L'homme qui va parler, au visage amaigri, décoloré, aux yeux profonds et fiévreux, regarde comme dans un rêve inspiré ses auditeurs. Plusieurs d'entre eux ne sont pas ses amis, sont ses ennemis même; il les a froissés par ses silences, agacés par ses boutades, blessés par une épigramme qu'ils ne peuvent oublier. Ils ne lui pardonnent pas non plus la faveur dont il a joui auprès du roi Louis. Qui sait quelle intrigue il trame en ce moment. On le craint, on voudrait le détester. Mais il a ce qui fait défaut à toute la Hollande, et à tous ces hommes notables et bien pensants: il a le génie. Ils le sentent, ces hommes froids et compassés. Leur âme est un foyer sans flamme. Lui, il a l'étincelle divine, il sait allumer le feu des autels quand les autres s'épuisent en vains efforts. Il est le prêtre, l'homme de Jéhovah, qui va sacrifier sur la colline inspirée dans cette nuit napoléonnienne.

Les Adieux,[2] tel est le titre du poème. C'est un *de profundis,* une plainte nostalgique: ce monde est une terre d'exil pour le poète qui ne vit que dans le monde des rêves. Mais, ô le temps où l'on honorait la patrie dans la vraie langue batave! Ces

1 le 10 janvier 1811.
2 *Afscheid* (*Dichtwerken,* IX, 105-118).

temps sont passés, et tout ce qui reste au poète vieilli, c'est la désillusion et l'amertume. Pourtant il a, malgré toutes les calomnies, le pur trésor d'une conscience nette, et surtout, il a la consolation suprême de la poésie, elle qui nous ravit à nousmêmes. Non pas la poésie de fausse élégance, imitée des Français. Il y a eu un temps où l'on marchait attaché à la chaîne française. Mais alors lui, le poète, osa, à l'exemple des Grecs, s'élever sur des ailes de feu, et la Poésie devint mieux que la mesure et la rime: elle devint imagination, sentiment! De nouveaux poètes se lèvent et effacent la gloire du vieux barde... Puis la Hollande sombre. Une aurore s'est levée, éphémère. Mais l'arrêt implacable du destin dit: Que le nom de la Hollande disparaisse. Et il ne reste au poète que des pleurs. Quand le nom de la patrie, de la Hollande, a disparu, le poète n'a plus de raison d'être...

L'orateur se tait. Est-ce qu'il s'arrêtera? Il a déjà dit plus qu'il ne faut.

Il continue. Un morceau d'éloquence magnifique où le poète se compare au cygne qui salue son heure dernière d'un chant mélodieux et doux. Il va donc mourir. Mais la Hollande ne périra pas avec lui... Abandonnant alors le lent alexandrin pour des strophes de six vers comprimées et convulsives comme d'irrésistibles sanglots, le poète prédit à la Hollande un avenir brillant: le joug sera écrasé!

La Hollande revit,
La Hollande vogue de nouveau
Avec son pavillon autrefois amené,
Par les bords
Du Nord,
Vers le jour qui va éclore.

La Hollande croît de nouveau,
La Hollande refleurit,
Le nom de la Hollande est rétabli.
La Hollande, ressuscitée de ses cendres,
Sera de nouveau notre Hollande;
Je vous l'ai annoncé en mourant.[1]

1 *Holland leeft weer!*
Holland streeft weer
Met zijn afgelegde vlag.
Door de boorden
Van het Noorden
Naar den ongeboren dag!
Holland groeit weer!
Holland bloeit weer!
Hollands naam is weer hersteld!
Holland, uit zijn stof herrezen,
Zal op nieuw ons Holland wezen;
Stervend heb ik 't u gemeld!

(*Dichtwerken,* IX, 118). Ce ne sont ici que deux des dix-neuf strophes.

Le feu sur l'autel est allumé. Le coup de foudre du génie a enflammé tous les coeurs. On se répète les dernières strophes, on les sait par coeur, et quand on se sépare, s'en allant dans la triste réalité, on emporte comme un trésor la flamme divine qui brûlera longtemps encore. Mais on comprend aussi que l'âme de la nation vit dans cet homme; on sent qu'il ne saurait être l'esclave de qui que ce soit.

Et le poète? Illuminé encore de son rêve audacieux, il rentre chez lui où des soucis d'argent l'attendent. Et bravement il se remet à traduire les Codes Napoléon. Car il faut vivre, il faut courber le dos, et porter la chaîne.[1]

Il paraît qu'on n'a jamais incommodé le poète pour sa franchise patriotique. Seulement, quand il s'agissait de faire imprimer les vers, ce fut autre chose. Bilderdijk s'en plaint dans une espèce de requête autobiographique en français qu'il adresse en 1812 au Duc de Plaisance.[2]

On se plaint de tous les côtés, dit-il, de la censure des livres où la méchanceté et la bêtise des employés s'exercent pleinement. Puis il continue: ‘La faiblesse de tête dont j'ai eu à me plaindre depuis quelques années, s'empirant toujours, j'ai cru devoir abandonner la Poésie, pour me retrancher dans l'étude des langues et des belles lettres, et laissant là mon poème épique commencé, avec une tragédie que j'abandonne, j'ai consenti à en donner au public ce que j'avois prêt de mélanges pour l'impression. J'avais annoncé ce dessein dans un discours en vers dans lequel je prenais congé de mon Apollon et de mes confrères du Parnasse. J'y ai retracé l'histoire de la poésie hollandaise de mon temps, et comme je l'ai justement prononcé dans le moment que la Hollande allait être incorporée dans l'Empire français,[3] j'ai voulu ouvrir à mon auditoire le prospèct [la perspective] d'une nouvelle prospérité sous la

1 *Briefwisseling Tydeman,* II, 137 (1815).
2 Ms. 873. Leyde.
3 L'auteur se trompe de sept mois.

Monarchie qui vient de s'établir...' Et le poète de s'étonner qu'on ait supprimé le passage suivant où il a dit simplement 'qu'il ne faut pas s'attendrir à ce changement, que tout périt, que j'ai prévu, que j'ai prédit (dès l'an 1786 et 1787) cette perte de l'existence politique nationale. Mais que ce moment d'obscurité va faire place à un beau jour, que la Nouvelle Monarchie que j'annonce dans mon Ode de l'an 1806 se déploie avec toute sa splendeur; que le temps va naître que nos vaisseaux reprennent leurs pavillons pour saluer l'Aurore à ses portes, que le joug de la mer sera brisé etc.' 'Je n'en parlerais pas, car, assurément je ne mets aucun intérêt que ce morceau paraisse ou qu'il ne paraisse pas, mais tout ce discours ayant été présenté à la censure et approuvé, on l'a déjà imprimé; et maintenant que l'ouvrage est prêt à être publié, on retire l'approbation donnée, et l'on fait ainsi retrancher deux feuillets entiers, qui contiennent plus de six cents vers, dont rien ne peut subsister sans cette conclusion qui n'a pas été amenée par le hasard, mais qui y tient essentiellement'. Le poète se plaint ensuite de l'absurdité que la censure ait supprimé les vers où il dit qu'au XVIII^{e} siècle on s'est borné à imiter le style français, et les vers où il dit que du passé est né le présent et que du présent naît l'avenir...[1]

Il est curieux de voir comment le poète-avocat cherche à se disculper auprès de l'Intendant. Avec une feinte sérénité de vieux renard il fait semblant d'avoir glorifié le règne de Napoléon, et en effet, en relisant le poème, il est impossible de rien trouver de littéralement censurable. Un étranger pourrait s'y tromper, un Hollandais jamais.

Le poème fut donc imprimé incomplètement, car l'auteur ne voulait rien changer ni supprimer. Seulement, lui ou l'éditeur se permit l'espièglerie d'ajouter après le dernier vers: La suite pour plus tard![2] En 1813, la pièce fut réimprimée inté-

1 Ces vers célèbres: In 't voorleden, ligt het heden, in het nu wat worden zal [Dans le passé est le présent, dans l'heure présente ce qui sera], paraissent être un écho de la parole de Leibniz, le philosophe préféré de notre poète: 'Le présent est gros de l'avenir et le futur se pourrait lire dans le présent' (*Monadologie,* § 22, et *Essais de Théodicée,* §§ 62 et 360. *OEuvres philosophiques,* I, 710; II, 119 et 313).

2 Vervolg hierna.

gralement ‘comme elle fut entendue de ma bouche, en janvier 1811, par la foule considérable des membres de la Société d'alors, et comme elle a été conservée en manuscrit par plusieurs, et gardée mot à mot dans la mémoire chez pas mal d'entre eux’.[1]

Ce n'est pas la seule fois que le poète ait eu des démêlés avec la censure impériale. Outre le *Vaderlandsche Oranjezucht*,[2] 2 réimprimé en 1809 avec le consentement du roi Louis, on saisit aussi *'s Konings komst tot den Troon,*[3] cantate consacrée à Louis Napoléon, dans laquelle il n'y a que ceci de suspect: ‘Il [Louis] ne se baigne pas dans le sang et les larmes, comme un usurpateur de l'empire;...’[4] ces deux pauvres vers en firent condamner cinq cents autres. Il ne paraît pas que le poème *Schilderskunst,*[5] dit à Amsterdam dans la Société Felix Meritis, ait donné lieu à des ennuis. Pourtant, les allusions au joug du despotisme, à la vanité de la gloire militaire et à la possibilité d'un changement de la constellation politique n'y manquent pas.

Il en fut autrement quand un des amis les plus dévoués du poète, Tydeman, eut formé le projet de secourir son maître révéré en lui demandant un travail qu'il aimait et qui pouvait en même temps remonter le coeur aux Hollandais: il pria Bilderdijk d'écrire une Histoire de la Patrie, entreprise bien audacieuse et épineuse dans les circonstances critiques d'alors. On ouvre une souscription, et des centaines de souscripteurs se présentent, de sorte que la publication du livre est assurée. Mais, dit Bilderdijk[6] ‘on s'entend avec le gouvernement despotique de Napoléon pour arrêter cela. Et celui qui par un amour sincère pour la vérité et la science avait organisé cette souscription, échappa à peine à des persécutions rigoureuses’. Le poète paraît s'en prendre à ses compatriotes aristocratiques

1 *Hollands Verlossing* [La délivrance de la Hollande]. Haarlem, 1813. Préface, IV.
2 *Amour national d'Orange*. La saisie ne peut étonner personne. L'auteur y dit pis que pendre des Français.
3 *L'avènement du Roi. Dichtwerken*, IX, 66-81. Pour les notes 1 et 2 voir E. Roche, *op. cit.*, p. 119, note.
4 *Dichtwerken*, IX, 67.
5 *L'art de la peinture. Dichtwerken*, VII, 94-106 (1811).
6 *Mr. Isaäc da Costa's bezwaren toegelicht,* p. 64.

et démocratiques de son temps qui nourrissaient encore une vieille rancune contre lui.[1] Quant à l'*Histoire de la Patrie*, elle a été composée plus tard[2] et éditée après la mort du poète.[3] Une oeuvre de ce caractère, écrite sous l'oeil méfiant de la censure impériale, eût été une chose bien curieuse, vu les malicieuses coquetteries que l'avocat Bilderdijk a toujours faites à la vérité vue à travers le prisme de son âme passionnée. Et dire que l'auteur avait voulu se réserver le droit de publier une traduction de son Histoire![4] Aussi n'est-il pas étonnant que des centaines de souscripteurs accourussent.

Avec tout cela, l'auteur ne trouvait guère de quoi vivre, et souvent la générosité de quelque ami le préservait, lui et les siens, de la faim. C'est pourquoi des amis hollandais à Paris le stimulent à postuler quelque emploi. Alors Bilderdijk de répondre: 'Je ne puis que m'occuper de mon travail, vous le savez, et celui-ci est borné à peu de chose; si j'en sors, je suis le personnage le plus ridicule du monde; et le plus ignorant est préférable à moi'.[5] Quant on insiste, il répond: 'Que voulez-vous que j'écrive à Son Excellence le Grand Maître de l'Université [Le Comte de Fontanes]? L'engager à me confier quelque emploi d'université, ou autre, ce serait surprendre sa religion et le trahir. Lui dire que je suis un malheureux qui périt de faim et de misère, et qui est hors d'état de remplir les moindres fonctions, c'est bien dur et (à ce qu'il me semble) bien inutile. Puis, je ne puis m'expliquer là-dessus sans aigreur en me rappelant comment on m'a réduit à cette horrible position... De tous mes malheurs, ajoute-t-il, le plus grand est d'exister!'[6] Pourtant, il se décide enfin à écrire à Fontanes, mais sa lettre dit plutôt: méfiez-vous de moi. 'Dans l'épuisement où je me trouve, je ne me hasarde point à entrer dans

1 Da Costa lui-même (*De mensch en de dichter Bilderdijk,* p. 259) suppose la même chose, parce que le motif de la censure fut le mépris montré dans le prospectus pour Wagenaar, historiographe du XVIII^{e} siècle, parfaitement inconnu des Français, mais l'auteur préféré des anciens démocrates et aristocrates. Cp. *Geschiedenis des Vaderlands,* t. I, Préface de Tydeman, VIII.
2 1817-1819.
3 *Supra*, p. 182.
4 *Geschiedenis des Vaderlands,* t. I, préface de Tydeman, p. VII.
5 Lettre du 5 juillet 1811 (*Navorscher*, 1859, p. 263).
6 Lettre française (*Navorscher,* 1859, p. 264).

une carrière [le professorat] que mon état maladif pourrait m'empêcher de fournir, mais je me trouverai heureux d'être mis dans une position quelconque qui me permet de m'employer utilement...'[1] Peu après il reçoit une lettre de Paris dans laquelle on le flatte de la perspective de quelque amélioration de sa situation. 'Le Comte de Fontanes en a parlé d'une façon qui promettait ...' 'J'ai écrit là-dessus à ce monsieur le Comte de Fontanes (que je ne connais pas) pour lui faire savoir qu'on ne doit pas s'imaginer que je dispose encore de toutes mes facultés physiques et morales...'[2] Son ami Tydeman l'en blâme, et ajoute: 'Heureusement que votre lettre aura été auprès du savant Comte la plus puissante recommandation, et, comme autrefois avec le roi Louis, aura été la meilleure réfutation de votre lettre même.[3]

Peu après Bilderdijk reçoit l'avis suivant:

J'ai reçu, Monsieur, la lettre[4] par laquelle vous demandez à être employé dans l'Université Imperiale.[5] Il a été pris note de vos titres; vous pouvez compter qu'ils ne seront pas mis en oubli, s'il se présente une occasion de vous placer selon vos voeux.

Recevez, Monsieur, l'assurance de tous mes sentiments, Fontanes.[6]

Cette lettre ne laisse pas de doute. Bilderdijk a demandé au Grand Maître de l'Université ce que le roi Louis lui avait déjà refusé. Il n'y a là rien de prohibé. Le seul désagrément pour notre poète était qu'il ne fût jamais nommé.

Le 13 octobre de la même année, 1811, le poète aura l'occasion de voir Napoléon de près. L'empereur visite la Hollande et trouve

1 *ibid.* Lettre du 11 août 1811.
2 *Briefwisseling Tydeman,* I, 291. Lettre du 3 septembre 1811.
3 *ibid.,* 297.
4 Celle du 11 août.
5 Celle de Leyde, instituée par Napoléon en remplacement de l'université fondée par Guillaume le Taciturne (*Geschiedenis des Vaderlands,* t. I, p. XII). Pourquoi supposer, comme R.-A. Kollewijn, (*op. cit.*, II, 15), que Bilderdijk ait demandé une place à l'Université impériale à Paris? Napoléon institua en 1806 l'Université impériale de France, grande corporation laïque, dit Larousse, dont tous les membres étaient nommés par le gouvernement dans toute l'étendue du territoire. Le chef en était le Grand Maître qui, au temps de Bilderdijk, était Fontanes, à qui le poète devait donc bien s'adresser.
6 Lettre du 20 septembre 1811. Ms. 873. Leyde.

partout une morne résignation. A Amsterdam il y a encore des hommes pour acclamer l'empereur au passage. Pour le reste de la population il est un objet de curiosité craintive. Fort prévenu contre ces Hollandais qui avaient contrarié ses projets concernant l'Angleterre, il les considérait comme ses ennemis personnels.[1] Quand il donnait une audience pour permettre aux autorités hollandaises de lui présenter leurs hommages, une foule nombreuse de militaires et de civils s'était assemblée dans la grande salle du Palais à Amsterdam,[2] et l'empereur conduit par le Prince gouverneur Lebrun, fit le tour de l'assistance. Tous les mémoires du temps parlent du ton rude et cassant avec lequel Napoléon, qui savait être si charmant, passait devant les hommes les plus éminents qu'il cherchait à faire trembler par son air rogue.[3] Il ne leur laissait pas le temps de présenter leurs requêtes, et il leur était défendu de prononcer des discours. C'est notamment le général Krayenhoff qu'il traita avec dureté en lui reprochant d'avoir voulu défendre Amsterdam 'sous ses fenêtres'.[4] L'Institut avait aussi délégué quelques représentants, parmi lesquels se trouvait Bilderdijk. Celui-ci raconte ceci: 'A quelques-uns il demanda: qui êtes-vous? et: que faites-vous? Le Prince eut l'obligeance de s'arrêter près de moi et de me présenter comme poète[5] et jurisconsulte. Il [Napoléon] me demanda: "Etes-vous connu dans la République des Lettres?" Que répondre à une question pareille? Ma réplique fut: "Au moins j'ai fait ce que j'ai dû pour l'être". Sur quoi Sa Majesté passa...'[6] Le poète ajoute que Napoléon avait adopté la manière dont Talma, le célèbre acteur qui accompagnait l'empereur en Hollande, glissait légèrement sur les vers et les phrases, en mettant un accent prolongé sur la dernière

1 Th. Jorissen, *op. cit.,* p. 53.
2 *Levensbijzonderheden van den Luitenant-Generaal Baron C.-R.-T. Krayenhoff* [Détails sur la vie du Lieutenant-Général le Baron -]. Nijmegen, Vieweg, 1844. p. 91.
3 M.-C.v. Hall, *Het leven en karakter van den Admiraal Jhr. J.-H. van Kinsbergen* [La vie et le caractère de l'amiral -]. Amsterdam, Müller, 1841. p. 231.
4 *ibid.*, p. 91.
5 Le Prince n'aura pas manqué de rappeler à l'empereur qu'un des prix décennaux avait été decerné à Bilderdijk.
6 *Briefwisseling Tydeman*, I, 315. Lettre du 31 octobre 1811.

syllabe. ‘Je ne pus me retenir de répondre machinalement de la même façon précipitée, sans m'apercevoir même que c'était un vers qui, en réponse à ses paroles, amenait une fausse rime, ce qui le rendait vraiment ridicule; sur quoi il me regarda étrangement, comme ne sachant pas comment prendre la chose’.[1]

‘Malgré l'intervention de ses collègues de l'Institut et la bienveillance du prince Lebrun, la morgue de Napoléon, imbu de préjugés contre la littérature hollandaise, ne voulut pas comprendre l'immensité de son talent’, dit 's Gravenweert.[2] Et pourtant Napoléon a su apprécier, malgré son mépris pour ‘les folies du Nord’,[3] un Goethe et un Wieland, avec qui il a passé des tête-à-tête fort intéressants, et qui, après Eylau et Friedland, acceptèrent de sa main la Légion d'Honneur.[4] Ne faut-il pas croire que l'empereur qui, avec sa merveilleuse intuition à deviner les esprits, a été impressionné par le tranquille génie de l'homme de Weimar, a su voir clair, en ce moment, dans l'âme ardente de notre poète qui était plus flamme que feu, plus éclair que lumière. Et puis, l'empereur n'était pas d'humeur à goûter les reparties d'un poête sans importance au point de vue politique.

Bilderdijk garda de cette journée un souvenir amer. A voir toutes ces têtes courbées devant celui qu'on détestait dans son for intérieur, le coeur lui leva. Le poème *Au roi Louis*,[5] fait probablement le jour même de l'audience, ou le lendemain, en témoigne. Le poète demande: Où sont-ils maintenant, ces encensoirs qui répandaient leur parfum autour de votre siège? [le trône de Louis]. Que vois-je? Non, je détourne les yeux; mon coeur se serre... Ecrasez-le, arcades de marbre, écrasez celui qui ose monter sur ce siège. Croulez, superbe bâtiment![6] Ecrasez le tyran sous votre poids, car son pied foule le coeur de Louis!... O Père Guillaume,[7] voyez la Hollande, agenouillée devant ce bourreau! Et vous Bataves, ingrats, votre coeur, ô

1 *Dichtwerken,* XIV, 497. Cp. Da Costa, *De Mensch en de Dichter Bilderdijk*, p. 444.
2 *Op. cit.,* p. 192.
3 J. Texte, *op. cit.,* p. 421, 422.
4 En 1808. A. Bielschowsky, *op. cit.,* II, 316.
5 *Aan Koning Lodewijk. Dichtwerken,* IX, 119-125 (1811).
6 Le palais royal d'Amsterdam.
7 Guillaume le Taciturne.

maudits, vous dénonce comme des esclaves, et le joug sied bien à vos nuques! Allez saluer votre nouveau seigneur... Mais en vain vous traînez-vous, déguisés, dans la poussière, votre coeur est ouvert à son oeil: il vous connaît...

Et si la violence, montée au faîte,
Serre la langue et la gorge libre:
Il vit encore Celui qui brise le joug!...
Ma cithare parlera toujours pour moi,
Mes vers en remontant briseront le tombeau,
Et feront tonner la vérité à travers l'Univers.
La postérité, jusqu'au dernier jour,
Parlera de votre vertu, ô Louis,
Et applaudira à votre chute, ô Monstres![1]

Il va sans dire que Bilderdijk n'a pas publié alors ces strophes cinglantes. Elles n'en reflétent que d'autant plus sûrement les sentiments du poète qui paraît en avoir voulu plus aux flatteurs du nouveau maître qu'à celui-ci même. Oubliait-il les démarches qu'il avait entreprises lui-même pour entrer dans les bonnes grâces de l'empereur?

Au même mois Bilderdijk donna sa démission comme membre de l'Institut, bien que le mois précédent il eût déclaré[2] vouloir en rester tant que l'Institut serait celui du Roi. Fut-ce par dépit, parce que l'empereur ne l'avait pas jugé digne d'un temoignage public d'estime, lui, le représentant de l'Institut, et, en quelque sorte, de la culture hollandaise? Toujours est-il que le poète est resté membre et secrétaire jusqu'en 1816. On dit même que le secrétariat lui rapportait de modestes revenus.[3] Est-ce le gouvernement impérial qui les lui a accordés? C'est que Bilderdijk adresse au même mois d'octobre 1811 une

1 *En zoo 't geweld, ten top gewijzeld,*
De tong, den vrijen gorgel klem';
Nog leeft Hij die het juk verbrijzelt!...
Nog zal voor mij mijn cyther spreken,
Mijn verzen uit den grafkuil breken,
En dondren waarheid door 't Heelal:
En 't Nakroost, tot het jongst der dagen,
Zal, Lodewijk! uw deugd gewagen;
En, Monsters! juichen in uw' val.

2 *Briefwisseling Tydeman,* I, 309.
3 I. Da Costa, *op. cit.*, 257.

requête[1] au Duc de Plaisance, lui disant que, sur l'avis des médecins, il a passé de Brunsvick en Hollande, où la promesse du Roi l'a retenu: le roi se chargerait de son entretien... Celui-ci lui avait donné une maison à Utrecht, mais Bilderdijk lui avait demandé de convertir cette donation en une pension annuelle, une espèce de rente viagère de 2400 florins, ce que le Roi avait accordé. Le poète prie donc son Altesse de continuer à lui payer cette somme. Sur la demande de renseignements arrivée de Paris, le Comte De Celles rapporte[2] qu'il a fait évaluer la maison que le Roi avait donnée à Bilderdijk: elle rapporte 350 florins par an et en vaut 3000. ‘On ne peut s'empêcher d'après cet exposé de trouver que le dédommagement accordé par S.M. le Roi de Hollande en échange de cette maison, était excessif, mais si l'on considére le mérite du Donataire qui a toujours joui de l'estime publique comme littérateur et comme homme privé, il est facile de juger que S.M. avait saisi cette occasion de lui donner une nouvelle preuve de sa bienveillance particulière et il serait digne de la magnificence de S.M. l'Empereur et Roi et de la haute protection qu'il accorde aux arts de continuer cette faveur à un homme célèbre qui la mérite à tant d'égards’. Il est curieux de voir que c'est le Comte de Celles, appelé par Da Costa[3] ‘le Vargas[4] de nos jours’, qui trouve encore pour notre poète des accents qu'on dirait émus. La faveur du Duc de Plaisance aura été pour Bilderdijk un fait important. En tout cas, cette lettre prouve que le poète était bien vu des autorités françaises. A-t-on accordé la pension? Da Costa croit que oui.[5]

Parmi les nombreux poèmes que Bilderdijk écrit pendant cette année, 1811, il y en a un qui est remarquable parce qu'il peut-être considéré comme une analyse psychologique et presque une apologie de Napoléon: c'est une lettre poétique de

1 V. *Briefwisseling Tydeman,* I, 315, et *Navorscher*, 1859, p. 264.
2 Rapport du 7 décembre 1811, adressé à M. le Baron d'Alphonse, Maître des Requêtes, Intendant de l'Intérieur en Hollande (Archives nationales, La Haye, Portefeuille n^{o} 945).
3 I. da Costa, *op. cit.,* 284.
4 Fameux inquisiteur espagnol qui se fit en Hollande une triste renommée par son impassible cruauté (1567).
5 I. da Costa, *op. cit.,* p. 257.

Néron à la Postérité.[1] ‘Je suis maître de l'Univers, dit Néron. Assis sur le trône de Rome, Néron rive la nuque et la main de l'humanité dans ses chaînes, il contraint même les lèvres. Mais le jugement, éternellement libre, ne reconnaît pas la violence, ni le coeur la domination’. Néron déclare ensuite qu'il voudrait être aimé et non redouté; mais Rome veut flatter, trembler, et, comme le monarque ne peut ouvrir son coeur à personne, il sera donc ou hypocrite ou despote: il choisit ceci, ne pouvant feindre. Et voilà l'origine de ses atrocités. ‘Et vous, s'écrie Néron, vous, peuple séditieux, né pour marcher en esclave sous le joug d'un tribun ou d'un consul; et vous, tyrans engraissés du butin de la terre, fondez vos rangs et vos sièges sur la haine aveugle pour le monarque: si vous saviez lire dans mon coeur, comme vous m'aimeriez! Comme j'ai travaillé pour votre salut, comme j'ai terrassé l'audace et le désordre, sauvegardé la sûreté publique, maintenu et perfectionné la justice par mes lois! Et comme j'ai relevé de la misère le vrai mérite et la dignité! Car j'aimais la beauté de l'art, mon coeur était trop grand pour vouloir régner sur des esclaves. Mais vous, peuple, qui ne savez que craindre et détester, et qui serez éternellement composé de brutes et d'esclaves, Néron veut être votre ennemi...’ Pourquoi le poète aurait-il composé ce poème si ce n'était pour expliquer comment le bon génie d'un dominateur peut et doit même dégénérer en un démon redoutable, dès qu'il ne rencontre que l'obéissance passive.

Il paraît que les années 1812 et 1813 ont été cruelles pour notre auteur. La lettre suivante,[2] écrite le 30 octobre 1812, à son ami dévoué J. Kinker, peut en témoigner:

Mon très cher,

Si l'affaire[3] est réellement dans les termes qu'il nous a paru, de grâce procurez-moi quelque peu d'argent par manière d'àcompte, ne fût-ce que 5 à 6 fl. Je suis dépourvu de tout; tout le monde me trompe et me trahit de gayeté de coeur. Je n'ai pas 2 sous chez moi, et je ne sais où, ni comment en trouver. J'ai besoin de pain pour mes enfants et n'en puis trouver à crédit.

1 *Nero aan de Nakomelingschap. Dichtwerken,* IV, 307-311.
2 Lettre française. F.D.K. Bosch, *art. cit.,* p. 149.
3 Quelle affaire?

Si l'affaire est manquée ou qu'elle tarderait trop, achetez ou tâchez de vendre pour moi quelques-uns de mes livres.

Mais quoi qu'il en soit, ne tardez pas à me secourir, car je suis réduit à la dernière extrémité. Adieu.

Un ton abattu, découragé, règne dans tout ce que l'auteur écrit pendant ces années-là. Même dans les conférences qu'il fait à Amsterdam, où il lit des poèmes de grande envergure,[1] il n'y a pas ou peu d'allusions aux circonstances contemporaines. On peut en conclure que l'influence déprimante du régime impérial a été telle que même cet homme d'une énergie rebelle à tout s'est laissé abattre. Quand, en 1813, on peint son portrait, il y reconnaît plus tard[2] 'le rire d'un Français sur des joues grimaçantes, désignant de l'esprit sur la figure d'un benêt'. Sans doute le poète a voulu exprimer dans cette boutade une caractéristique de son énervement moral à cette époque et même peut-être une condamnation de ses tendances françaises pendant la grande épeuvre!

Lorsque Napoléon est enfin tombé et que les Français évacuent le pays, les époux Bilderdijk riment à qui mieux mieux et remportent, à la pointe de la plume, mainte victoire qu'ils célèbrent avec l'encens de l'emphase; le sang hollandais coûte peu dans leur demeure, et si le sort de Napoléon eût dépendu de leur plume belliqueuse, il aurait été écrasé, broyé, pulvérisé![3] Mais aussi, la sanglante épopée impériale venait de coûter la vie au fils de Bilderdijk, Elius, le héros de la célèbre romance de ce nom; il mourut en Allemagne, au service de la France. Le poète et sa femme répandent donc sur la tête coupable de l'empereur toutes les richesses de leur vocabulaire enflammé: le plus éhonté des tyrans, insensé malfaiteur, brigand abruti, cerbère, Moloch, destructeur universel, minotaure, monstre, idole, farouche pillard, monstre gnostique, tête cornue, buveur de sang et de larmes, orgueilleux... Et ses soldats partagent sa défaveur; ils sont une canaille infernale, de vils brigands, des tigres, d'atroces criminels, des tueurs de femmes,

1 *Dichtwerken,* VII, 107-156.

2 '*Een Franschmans lach op halfverwrongen kaken,*
Die geest beduidt op 't aanzicht van een bloed'... (*Op. cit.,* XII, 235).

3 *Hollands Verlossing* [La Délivrance de la Hollande]. Haarlem, Bohn. 1814.

d'enfants et de vieillards, des tyrans sanguinaires, des barbares, une engeance française, une engeance de loups, des poltrons.[1] Il convient d'ajouter que les massacres au village de Woerden, qui restent une page noire dans l'histoire de l'occupation française, ont déchaîné la rage de toute la Hollande. Aussi, quand en 1814, le poète s'écrie: 'Et quand les Français demanderaient pardon, ne les exaucez pas, Nations, écrasez-les!'[2] il ne faut pas douter qu'il ait exprimé ce que beaucoup de ses compatriotes pensaient C'est dommage que le ton de cette poésie patriotique soit peu digne, peu noble, çà et là insipide même,[3] et jamais élevé, ne s'écartant pas beaucoup du reste de l'emphase naïve de la *Marseillaise*. En général, Bilderdijk paraît vivement préoccupé d'effacer les taches françaises qui ont éclaboussé sa réputation et de réhabiliter, à force de cris, son patriotisme couleur orange.

Pourtant, il ne faut pas douter qu'il n'ait été sincère. Jusqu'à sa mort, il n'a cessé de dire hautement son estime pour Louis et sa haine pour Napoléon. Pendant les Cent Jours, il s'écrie: 'Heureux celui qui brûlera la cervelle à ce Masanjello[4] [Masaniello] de nos jours'.[5] Il prétend même avoir prédit en 1776 la bataille de Waterloo.[6] En 1816 Napolón est traité de 'vice-roi de la puissance infernale qui croyait étouffer la parole divine'; mais le poète ajoute que ceux qui terrassèrent le tyran, ne valaient pas mieux: ils sont voués euxmêmes à l'enfer.[7] Un des crimes de Napoléon est le Code Napoléon, qui 'déshonore Dieu et les hommes, parce qu'il considérait le mariage purement comme étant de ce monde' ..., mais, affirme-t-il, en Hollande aussi l'église réformée pensait là-dessus trop légèrement.[8] C'est encore à Napoléon qu'on

1 *Dichtwerken*, IX, 126-162.
2 *ibid.*, p. 209.
3 *Krijgsmanslied* [Chanson du guerrier] (*Op. cit.*, IX, 158) par exemple, défigure le beau vers tranquille de Corneille:

Mourir pour le pays est un si digne sort (*Horace*, II, 3):

En de eer van 't schoonst, roemruchtigst leven
Volmaakt zich door een schoone dood.

4 Masaniello, chef, en 1647, d'une révolte de Naples contre l'Espagne.
5 *Dichtwerken,* IX, 194.
6 *Op. cit.,* IX, 204 (1815); 485 (1821).
7 *Op. cit.*, V, 106.
8 *Een protestant aan zijn medeprotestanten* [Un protestant à ses coreligionnaires]. Amsterdam, Van der Hengst, 1816. p. 47.

doit les misères de la bureaucratie qui ont envahi l'Europe.[1] Dans son *Histoire de la Patrie*[2] Bilderdijk reconnaît dans les changements successifs que Napoléon apportait au gouvernement de la Hollande le même esprit sans système qui caractérise l'empereur partout, et qui ne prévoyait pas, mais qui à chaque succès grandissait son ambition;[3] il répète même le vieux conte sur le fils de l'empereur. 'Ce fils vint juste à propos, et prouva que Napoléon, quoique d'ailleurs réputé impuissant, était le maître de créer à volonté et au moment voulu, un fils ou une fille'.[4] A la mort de l'empereur, en 1821, il reconnaît que Napoléon aurait pu mourir en héros et comme un monarque à qui l'Europe devait un rayon de lumière, s'il avait su maîtriser ses désirs.[5] En 1822, quand, par suite d'un renouveau de l'idée révolutionnaire en Europe, le poète croit que la fin du monde est proche, il voit une ressemblance entre le nom de Cyrus,[6] le tyran de la bible, et le nom de Corse, qui ont les mêmes consonnes. Napoléon est même la bête aux cornes de l'Apocalypse.[7] Toutefois il lit, en 1823, avec plaisir les *Mémoires* de Napoléon. Il constate que l'empereur avait adopté un système du droit et du devoir tiré de la philosophie moderne. 'Pour le reste, bonne connaissance de la guerre, telle que je n'en ai rencontré nulle part chez mes contemporains, et un trésor d'observations là-dessus qui mériteraient d'être réunies et qui confirmeraient glorieusement le vrai système de faire la guerre que Wellington ignorait et qui d'ailleurs n'est enseigné nulle part'.[8] Mais les mauvais souvenirs prévalent. A différentes reprises le poète exprime sa haine tenace pour le grand oppresseur.[9]

Enfin, en 1827, il écrit son *Chant Lyrique,*[10] après l'*Ode* de 1806, le plus beau poème qu'il ait écrit sur l'empereur. Il y a

1 *Dichtwerken,* XIII, 431.
2 Ecrite de 1817 à 1819.
3 *Geschiedenis des Vaderlands,* XII, 114.
4 *ibid*, p. 120.
5 *Dichtwerken,* IX, 239. Ce regret est exprimé dans un sonnet, forme extrêment rare chez notre poète. Serait-ce une imitation?
6 II *Chroniques,* 36:22. Il est appelé aussi Kores. C'est un exemple frappant des rapprochements étymologiques de notre auteur.
7 *Opstellen,* II, 126. Cp. *Apocalypse,* XIII, 11.
8 *Brieven,* IV, 126.
9 *Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden,* III, 64. *Dichtwerken,* IX, 293, 310; IX, 341.
10 *ibid.,* p. 370.

là un heureux besoin de comprendre et d'apprécier les qualités aussi bien que les défauts du géant militaire qui alla ‘achever ses jours sur un roc dans une mer inhospitalière’. Seulement, ce poème n'est pas original. C'est une imitation du jeune poète Casimir Delavigne.[1] Mais le fait que le poète a ressenti le besoin de traduire le poème français montre que la haine aveugle a fait place à un jugement moins passionné, plus humain. Aussi le poète est près du tombeau, et le silence éternel, qui a englouti la grande ombre légendaire, apaise déjà la voix orageuse du vieux héraut de Hollande.

1 Bilderdijk ne mentionne pas l'original. La pièce en question est *Le Départ, 13e Messénienne: A bord de la Madone* (Cp. E.J. Potgieter, *Studiën en Schetsen* [Etudes et Esquisses]. Haarlem, Tjeenk Willink, 1879, t. I. 179 etc.). L'original est plus monotone, mais mieux composé que l'imitation.

Conclusion

> '*Mon butin est vain mensonge*'.
> BILDERDIJK[1]

Honneur à celui qui, après toute une vie de recherches passionnées faites pour arriver à quelque certitude scientifique, ose s'incliner avec ces mots devant le tribunal de la Vérité. L'orgueil des petites intelligences peut trouver beau d'arborer une gravité niaise, les grands ont le droit de sourire quand, pauvres fourmis qu'ils se savant, ils voient le grain de sable qu'avec des efforts tenaces ils ont apporté à la montagne de la science à venir. Leur sourire exprime un aveu: la science est une école de modestie. Ce sourire communique au regard le plus pénétrant une nuance de mélancolie, et aux lèvres les plus énergiques la joie profonde d'une résignation suprême. Il est l'adoration du penseur devant le Mystère magnifique de la vie. Il est une prière inexprimée.

Chez quel peuple trouve-t-on ce sourire de la modestie plus que chez le peuple français. Un de ses charmes n'est-il pas qu'il ose se moquer de lui-même au risque de se voir méprisé de la stupidité vaniteuse? Sa science est si attrayante parce qu'elle est si humaine, étant si modeste, et par conséquent si vraie.

La Hollande s'est toujours sentie irrésistiblement attirée vers sa grande soeur, la France, au foyer de laquelle il y a place pour toutes les bonnes volontés. C'est une tradition de notre peuple d'aller cueillir les fleurs de la culture dans ce jardin enchanteur où l'arbre de la science même se revêt des charmes de la beauté. En cela Bilderdijk est encore un traditionaliste. Son attitude

1 *Dichtwerken,* VI, 421 (1807).

hostile devant les formes de la culture qui, vers la fin du XVIII[e] siècle, rivalisaient avec celles de la Hollande et de la France, ne s'explique que par le sentiment intime et impérieux que déroger à la tradition séculaire, ce serait faire dénaturer l'âme néerlandaise.

Il va sans dire qu'avant tout il voulait voir sa chère nation indépendante: aussi l'a-t-il mise en garde contre la servilité d'une imitation qui aurait amené sa mort. Il a donc été un bon serviteur de son peuple et il mérite pleinement l'éloge d'un des grands hommes de la Hollande:[1] 'Personne plus que Bilderdijk n'a droit à l'honneur impérissable d'avoir été, dans chaque domaine presque, un avant-coureur, un héraut, un compagnon d'armes dans la lutte soutenue pour faire sortir la nation néerlandaise des ombres de la mort pour la conduire vers la lumière éclatante de la vie'.

Une analyse est toujours injuste: elle réduit la mer à une formule et la vie à une statistique. Etudier un auteur, c'est le voir et le faire voir dans le cadre de son temps. On est étonné, en le faisant, du peu d'éléments nouveaux que les hommes célèbres ajoutent au viatique intellectuel que l'humanité porte avec elle dans son pèlerinage à travers les siècles. Bilderdijk ne fait pas exception. Beaucoup de ce qu'il a dit avait été trouvé avant lui. Les règles classiques avaient été attaquées avant lui; avant lui on avait indiqué le sentiment comme source unique de la poésie; il n'a pas été le premier romantique, ni le plus grand; d'autres que lui avaient combattu le culte déraisonnable de la raison humaine; l'entière dépendance dont il faisait le fondement du bonheur, n'était que la conséquence du culte de l'ordre universel; il n'a pas été le seul monarchiste, ni le seul théiste de son temps. Sur aucun terrain il n'a été absolument original. Qui l'a jamais été? Il s'agit seulement de savoir comment un esprit a réagi aux mille influences environnantes. A-t-il été un simple reflet de son temps, ou a-t-il brillé d'un feu intérieur qui fait d'une lueur faible une flamme éclatante? C'est là le problème.[2]

1 A. Kuyper, *op. cit.,* p. 46.

2 C'est pourquoi il est si injuste de regarder la littérature française du XVIII[e] siècle, qui a eu un caractère si éminemment personnel, comme une littérature de seconde main, ainsi que l'ont fait G. Kalff (*Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde* [Histoire de la littérature néerlandaise]. Groningen, Wolters, 1912, t. VI, p. 7 et 19) et J. te Winkel (*De ontwikkelingsgang der Nederlandsche Letterkunde* [L'évolution de la littérature néerlandaise]. Haarlem, Bohn, 1925. 2e éd., t. VI, p. 7). Voir en revanche, les pages magnifiques sur cette littérature dans J. Prinsen, *Handboek tot de Nederlandsche Letterkundige Geschiedenis* [Manuel de l'histoire littéraire néerlandaise], p. 451 et suiv.

Considéré ainsi, Bilderdijk a été une personnalité extrêmement indépendante, une si violente réaction contre le siècle qui l'avait formé que ses contemporains le regardaient comme un être bizarre, génial peut-être, mais insensé. Il s'est senti à l'étroit dans la petite Hollande où le tonnerre de sa voix éveillait et éveille parfois encore des échos ridicules. Et pourtant il aimait sa patrie au point de vouloir la défendre, malgré elle, contre l'invasion de puissances spirituelles venant du dehors. Il a dû par conséquent se faire le contempteur d'une parenté intellectuelle à laquelle il devait une grande partie de sa culture. Mais malgré ses attaques véhémentes contre tout ce qui était contraire à ses convictions profondes, on voit que des liens intimes et indissolubles le rattachent au génie du grand peuple qui cependant a été pour quelque temps une menace continuelle pour l'indépendance nationale de la Hollande. Et s'il est vrai que ‘la race, l'individualité nationale cherche l'expression éminente de son caractère dans quelques hommes d'un talent supérieur’, et que Bilderdijk ait ‘puissamment incarné ce type national’, l'étude de son oeuvre et de sa vie ne peut que nous stimuler à puiser davantage à la source de culture si riche, si puissante et si profondément humaine de la France.

Appendice
Gallicismes

Liste très incomplète des mots d'emprunt et des gallicismes employés dans la *Geschiedenis des Vaderlands* (les numéros indiquent les pages):

tome I[er]: men wordt onderdaan *ou par droit de conquête ou par droit de naissance* (65), *fletrisseeren* (123), *extravageeren* (126), *principe* van *irresistibiliteit* (128), *engageeren* (*engager à:* overhalen tot) (139), *analogue, irresistibele* (143), deze *epoque,* hare *ligue* (145), het *esprit de corps* (246), *vis-à-vis* van (276), *vexatiën* (285) *enceintes* (289), *depossedeeren* (337).

tome II: *incommensurabel* (100), *successie pêle-mêle* (224), *intrigue* (268) *et c'est ainsi que s'écrit l'histoire,* overal waar elk zot zotten kan vinden (277),[1] een naam van *affectie* (genegenheid) (278).

tome III: zeer *judicieus* (50), een *insolentie* (136), waaronder een *dessous des cartes* was (138), deze *menées* (kuiperijen) (139), andere...*moyens de parvenir* (144), hare *kreaturen* (gunstelingen (145), *assertie* (158), *aan* Floris *succedeeren* (succéder à), de hem *gedemandeerde* regeering (163), *intrusie* (164), daarop grondden zich de partijen in de *negative* en *affirmative* (167), *scientifique* juistheid (183), *indolent* betaler, hij *praetendeerde ignorantie* als in re alienâ *verseerende* (207), *cris de guerre* (250).

tome IV: *consolidatie* (47), de sukkel *donna dans le panneau* (mélange comique des deux langues!) (63), *represaille* (71), de derde graad van *affiniteit* (80, 117), dat *scandaal* (80),

1 Echo de Boileau: ‘Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire’ (*Art poétique,* chant I[er]).

zeer *lamentabel* (94), *sottises* (98), *resistentie, gesanctioneerd, condescendence* (114), *frivoliteiten* (115), *elegance,* schalksche *abandon* (116), zijn *attentaat* (117), oordeelen *sur l'étiquette du sac*, een *élégance* en *luxe* (123), het *desaster* (désastre) (146), in *effigie* aan den galg hangen (180), *triomfant* terug keeren (185), *bannissement* (186), *remissie* verleenen (241), *dépêches* (247), *alert* en *aguerri*, als de Franschen zeggen (274), *métier* (275), *prouesses* (277), het *numerair* (monnaie en circulation) (286), *monopolistische partiale* heerschappijen (352), *la saison des Marguerites était passée* (326).

tome V: *gepersecuteerd* (36), zoete *insinuatie* (54), *cajoleeren* (74), het *pendant* (81), een *entrevue* (103), de advocaat *depreceerde* meer dan dat hij *defendeerde, clementie* inroepen, *confiscatie* (114), *precair* (138), *impetuositeit* (139), *executie* hebben (être mis à exécution), *en detail* (154), elk een kerk *chez lui* (173).

tome VI: *punctualiteit* (5), *formaliteit* (6), bij *provisie* inwilligen (7), *ascendant* (10), ... die *le bon esprit* gehad had van in de onderhandeling *Philip* op zijn *aise* te zetten (11), *conspiratie* (17), *faveur de caprice* (22), *discipline* (kerkelijke tucht (25), *à la longue* (34), *antagonist* (35), *elegance* (47), *tranchant, systematisch* en *compleet* (48), *pacificateur, arbiter, moderator* (49), *Et c'est ainsi qu'on écrit l'histoire!* (50), *appointement* (53), en wie kon ze zoo neergeslagen zien heen druipen zonder te zeggen: *si ce ne sont de vrais gueux, au moins ils se comportent comme tels* (B. ne sympathise guère avec les Gueux!) (55), *sobriquet, afficheeren,* een bloote *retraite* (des troupes) (56), *affectie, devouement* (59), *relief* (61), *ostentatie* (63), *delicate* begrippen (85), *infameerend* (89), *absurditeit, revolteeren* (96), *extermineeren* (97), zijn plan van *bataille* veranderen onder het *engagement* zelf (123), een *simpele coup de main,* den dijk *enfileeren* (avec le canon) (128), *iniquiteiten, situatiën* (142), *repressalie* (voir tome IV, 71: represaille) (153), *n'en déplaise aux écrivains!* (154), een nieuw reglement in *train* brengen (182), *discussie* (183), *en passant* (200), *rancune* (247), *domestiken,* de *complica-*

tie der machines verbetert de werking niet *à la longue* (266).

tome VII: *à contrecoeur* (18), hof *politesse* (32), *explicatie* (33), ze beschuldigen hem *de manquer de courage* (52), een *revue* over troepen (53), *brusq* afbreken (58), zij wilde door dit *essay* beproeven of het haar *convenieerde*, *amants-titrés* (97), den *soupirant* spelen (98), een *pas d'écolier* of *de clerc* (117), drie punten van *accusatie...vague* en *ongedetermineerd* (120), *integriteit* (176), *mauvais plaisans* (179), met *obstentatie cajoleeren* (191), *sauvegarde* (195), *en échec* houden (202), *répugnance* (216), *possessie* (220), *copy figuratif* (ancien nom pour fac-simile; B. trouve ce dernier nom barbare), *apostasie, autolatrie* (230).

tome VIII: in hunnen *faveure*, *occupeeren* (1), de *troubles, impertinent* (2), *de bonne foi* haten (4), *en sens inverse*, de *decisie* (39), *ignoreeren, ressenteeren* (44), zeer *tranquil* (50), *en gros* (51), *details* (52), *d'égal à égal* (54), *concerneeren* (56), een Stadhouder *commode* (meegaand S.[1]) (102), *passieve obedientie*, *impeccabele* Goden (109), *gedecideerd* (111), dit alles is te *piquanter*...(115), *timide, accommodatien* (119), de *pépinière* (121), *praeparatoiren* (mélange de latin, de français et de hollandais!), *treve* (123), *forceeren*, *tentativen* (127), 't *appât* van...(130), *à la merci* (131), *impertinentie, mercantile* regenten, een *kabale* (kliek) (137), *sympathiën, antipathiën, commercieel, moderne historie* (145), 't *convenabelst* huwelijk, *communiceeren* (156), *irrevocabel, conquesten* (158), was dat *pour leurs beaux yeux?* (239).

tome IX: een *exposé* van zijn *démarche* en de *motiven* (23), *ressources* (30), de *troupes* (40), *geredigeerd* (44), *corruptiën* (46), *practicale observatie, morele, politique, rhetorische* gevolgen (48), *soupler,* bij *derisie* (par dérision) (62), *atrociteiten* (91), een *air de protection* (95), *à la merci* (107), *advoueeren, desadvoueeren* (116), een *domestique* zaak (142), *guarandeeren* (143), *tergiverseeren* (147), bij

1 Qu'on ramarque la place de l'adjectif. Cette expression a été pensée en français.

speciale vergunning *authosireeren* (169), *alternatif, reclameeren, mediateurs* (176), *spoliatie* (188), *attentât* (190), *applicatie* (199), *ombrage* (soupçon) geven (200), *eclatant* (205), *chicane* (216), *amuseeren, abuseeren* (tromper), *inspecteeren* (227), *galimathias* (235), *indignatie, chef de parti* (291).

tome X: het *moreel* (18), *probabiliteit, veraciteit* (19), *resumeeren, concludeeren, retorqueeren,* de volle halve *preuve* die de *ordonnantie* tot *adjudicatie* van de *tortuur* vereischte (20), *exces* (22), *minutieus, reputatie, ressource* van geest (30), *realiseeren* (32), *sain et sauf* aankomen (43), *epoque* maken (67), een lange *treves* (74), *rivaliteit,* een *gedetailleerd* tractaat (76), *superieure* talenten (82), in de *contramine* (87), de *sacrifice* doen..., *convenientie* (96), les *badauts d'*Amsterdam (100), *diffameeren, affectatie* van angst (101), *trempeeren* (dans un complot), fraaie *sententiën* (102), *en corps* (107), *constitueeren* (115), de tegenpartij *imposeeren* (120), *altercatiën* (121), *scrupules* (130), als alle vrouwen *zoo* kramen moesten [que la reine d'Angleterre en 1688] stierf de wereld uit, *à force d'accouchements* (134), *diversie* (138), *nominatie, territoir* (154), een slag *engageeren,* de *superioriteit* (165), *tentativen* (167), *bannissement* (169), de *culpabiliteit* van het *fait* (170), *tirades*, zich in *spectakel* geven (173), *mine* maken *o*m...(175), de *calcul* is niet juist (176), een *intriguanten* aard (179), *il vaut mieux être dupe que fripon* (180), *renunciatie* (182), alsof hij, *atteint de mort civile,* gestorven ware (185), *alerte* zijn (189), *extermineeren* (195), *contenance* houden (196), *glorie*rijke *retraite* (203), Fransche *civilité, insinuante* onderdanigheid, *perverteeren* (264).

tome XI: *tournure* van geest, *commérages,* deze *trempe* van ziel (5), *bon gré* of *malgré* (36), *décence* (39), *politique existentie* (50), een *reclame* (réclamation), *entameeren, réclamateur*, het *gouvernement prostitueerde* zich (75), in *cas* van (82), *sensatie* (87), *chef* der troupen, *progressen* maken (107), Frankrijk rekende het tijd te zijn *de pousser sa pointe* (110), *imminent* gevaar (113), *deliberatiën* (115), *ressentiment* (121), het *gratieuse,* het *ingratieuse* (122), dat

het in andere steden was: '*Tout imita Paris*', verstaat zich (147), *imposant* (160), *fletrissure* (183).

tome XII: *gemollierd* (= amolli) (5), *à fonds* wederleggen (25). Un exemple assez drôle de l'effet comique que l'auteur tire de l'emploi de mots français au milieu d'un texte hollandais est le suivant. Parlant de Joseph II, empereur d'Autriche, qui lui était profondément antipathique pour sa démocratie de réclame, Bilderdijk dit:

Hij plach te zeggen: '*Dans l'ordre d'ici bas, la royauté est un métier...Il faut à un souverain des bras auxiliaires; mais sa tête seule, dépôt de l'intelligence qui a dû lui être donnée d'en haut, doit les employer et les diriger*'. - En met *cette tête seule* brak hij alle heilige tractaten..., deed de fatsoenlijke en edele stift-jonkvrouwen grove soldatenhemden naaien in plaats van haar kunstwerken...Met die *tête seule* deed hij zonder eenige reden den Turken den oorlog aan;...om met die *tête seule* (maar zonder geschut, wapenen of bagagie...) terug te keeren.

Quelques gallicismes:[1]

het rijk en de rijkszaken vermeerderende, werden er twee [bijeenkomsten] 's jaars gehouden (construction française!) (I: 131); Wagenaar wierp er een kleinen *opslag van 't oog* naar toe (= *coup d'oeil:* blik) (II: 269); men scheidde goede vrienden (II: 288); zij was verzot op een onwaardig *voorwerp* (= objet [d'amour]) (III: 157); *ongevoelig* overgaan (= insensiblement: onmerkbaar) (III: 236); een *netheid* van denken (= netteté: scherpheid) (IV: 48); zij stierven kinderen (IV: 184); zwaar ziek *vallen* (= *tomber* malade: worden) (IV: 323); *van* iemand oordeelen (= juger *de:* over) (V: 128); zijn *partij* nemen (= *parti:* besluit) (V: 129); ik moet Keizer leven of sterven (V: 148); secretaris sterven (VI: 23); Oranje niet geschroomd hebbende Anna van Saxen te trouwen, vond Granvelle dit tergend (construction française) (VI: 26).

1 Il y a aussi de rares germanismes (Voir J. Moll, *Bilderdijk's Geschiedenis des Vaderlands* [L'Histoire de la Patrie, par B.]. Assen, 1918, p. 88).

Principaux ouvrages consultes

J.-A. Alberdingk Thijm, De eer eens grooten Meesters [L'honneur d'un grand Maître], dans De Gids [Le Guide], 1876, II.
D'Alembert, Discours préliminaire de l'Encyclopédie.
L. Barthou, Autour de dix vers d'André Chénier..., dans la Revue de Paris, 1923.
F. Baldensperger, Le mouvement des idées dans l'émigration française. Paris, Plon, s.d.
Ch. Batteux, Les beaux arts réduits à un principe. Leyde, Luzac, 1753.
H. Bavinck, Bilderdijk als denker en dichter [B. penseur et poète]. Kampen, Kok, 1906.
Kath. Freifrau von Bechtolsheim, Erinnerungen einer Urgrossmutter. Berlin, 1902.
A. Beekman, L'influence de Du Bartas sur la littérature néerlandaise. Poitiers, Masson, 1912.
N. Beets, Nieuwe Verscheidenheden [Nouveaux mélanges]. Haarlem, Bohn, 1902.
H. Bergson, Essai sur les données immédiates de la conscience. Paris, Alcan, 23 éd., s.d.
A. Bielschowsky, Goethe, sein Leben und seine Werke. München, 1919.
P.-J. Bitaubé, Joseph. Paris, Prault-Le Clerc, 1767.
P.-J. Blok, Geschiedenis van het Nederlandsche volk [Histoire de la nation néerlandaise]. Leiden, Sijthoff, 2e éd., s.d.
Boileau, OEuvres.
Ch. Bonnet, La Palingénésie philosophique. Genève, 1769.
F.-D.-K. Bosch, Brieven van W. Bilderdijk aan J. Kinker. Voir Bilderdijk, Brieven.
A. Bossert, Histoire de la littérature allemande. Paris, Hachette, 6e éd., s.d.
J.-C. ten Brummeler Andriesse, Bilderdijks eerste huwelijk [Le premier mariage de B.]. Leiden, Brill, 1873.
Buffon, OEuvres complètes. Paris, Imprimerie royale, 1774.
W.-G.-C. Byvanck, De jeugd van Isaäc da Costa [La jeunesse d'I. d. C.], Leiden, Van Doesburgh, 1894.
Mr. W. Bilderdijk (Livre d'Or). Amsterdam, Höveker & Wormser, 1906.
W. Bilderdijk, Aan de Roomsch-Katholieken dezer dagen [Aux catholiques romains de nos jours]. Leiden, Herdingh, 1823.

W. Bilderdijk, Briefwisseling Tydeman [Correspondance avec M. et H.-W. Tydeman, éd. par H.-W.-T. Tydeman]. Sneek, Van Druten & Bleeker, 1866.
W. Bilderdijk, Brieven [Lettres]. Amsterdam, Messchert, 1836.
W. Bilderdijk, Brieven van W. Bilderdijk aan J. Kinker [Lettres de W.B. à J.K.], éd. par F.D.K. Bosch dans Oud-Holland [La Hollande d'autrefois], XXXII.
W. Bilderdijk, Buitenleven [L'Homme des champs]. Rotterdam, Immerzeel, 2e éd., 1821.
W. Bilderdijk, Bijdrage tot de tooneelpoëzie [Essai sur la poésie dramatique]. Leiden, Herdingh, 1823.
W. Bilderdijk, Dichtwerken [OEuvres poétiques]. Haarlem, Kruseman, 1856.
W. Bilderdijk, Fingal, II, Allart, 1805.
W. Bilderdijk, Geologie. Groningen, Wouters, 1813.
W. Bilderdijk, Geschiedenis des Vaderlands [Histoire de la patrie]. Amsterdam, Meyer Warnars, 1833-1853.
W. Bilderdijk, Geslachtslijst der Nederduitsche naamwoorden [Liste des substantifs néerlandais avec l'indication de leur genre]. Amsterdam, Sepp, 1822.
W. Bilderdijk, De Geuzen [Les Gueux] (par O.Z. van Haren), éd. par Bilderdijk. Amsterdam, Langeveld, 1885.
W. Bilderdijk, Hollands Verlossing. Haarlem, Bohn, 1814.
W. Bilderdijk, Huyghens Korenbloemen [Les Bluets de H.], éd. par Bilderdijk. Leiden, Herdingh, 1824.
W. Bilderdijk, Kerkredenen [Sermons de Merle d'Aubigné]. Amsterdam, Immerzeel, 1833.
W. Bilderdijk, Kormak. Den Haag, Immerzeel, 1808.
W. Bilderdijk, Het letterschrift [L'écriture]. Rotterdam, Immerzeel, 1820.
W. Bilderdijk, Lettres à J. Grimm. Amsterdam, 1837.
W. Bilderdijk, Mengelingen en fragmenten [Mélanges et fragments]. Amsterdam, Immerzeel, 1834.
W. Bilderdijk, De Mensch [Essay on Man], d'après Pope. Amsterdam, Allart, 1808.
W. Bilderdijk, Mr. I. da Costa's bezwaren toegelicht [Eclaircissements pour les Objections de -]. Leiden, Herdingh, 1823.
W. Bilderdijk, Nederlandsche Spraakleer [Grammaire néerlandaise]. La Haye, Immerzeel, 1826.
W. Bilderdijk, Nieuwe Mengelingen [Nouveaux mélanges]. Amsterdam, IJntema, 1806.
W. Bilderdijk, Nieuwe Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden [Nouveaux mélanges linguistiques et poétiques]. Rotterdam, Immerzeel, 1824.
W. Bilderdijk, Onuitgegeven brieven van Bilderdijk aan Feith [Lettres inédites de B. à F.], éd. par G. Kalff, dans Tijdschrift voor Nederlandsche taal en letteren [Revue de langue et de littérature néerlandaises], XXIX.
W. Bilderdijk, Opstellen [Essais]. Amsterdam, Immerzeel 1833.
W. Bilderdijk, Over de geslachten der naamwoorden [Du genre des substantifs]. Amsterdam, Sepp, 1818.
W. Bilderdijk, Een protestant aan zijn medeprotestanten [Un protestant à ses coreligionnaires]. Amsterdam, Van der Hengst, 1816.

W. Bilderdijk, Pestel. Gedachtenisrede [Discours commémoratif]. Leiden, Herdingh, 1809.
W. Bilderdijk, Redevoering over de voortreffelijkheid der schilderkunst [Discours sur l'excellence de la peinture]. Rotterdam, Messchert, 1838.
W. Bilderdijk, Taal- en Dichtkundige Verscheidenheden [Mélanges linguistiques et poétiques]. Rotterdam, Immerzeel, 1820.
W. Bilderdijk, Het Treurspel [La tragédie]. La Haye, Immerzeel, 1808.
W. Bilderdijk, Verhandelingen [Essais]. Leiden, Herdingh, 1821.
W. Bilderdijk, Verhandeling over de vraag: Hebben de dichtkunst en de welsprekendheid verband met de wijsbegeerte? [Essai sur la question: La poésie et l'éloquence sont-elles en rapport avec la philosophie?]. Leiden, Van der Eyk, 1783. (A mentionner sous le titre de 'Verhandeling 1777').
W. Bilderdijk, Voorlezingen over de Hollandsche taal [Conférences sur la langue hollandaise]. Arnhem, Van Marle, 1875.
W. Bilderdijk, De ziekte der geleerden [La maladie des savants]. Amsterdam, Allart, 1807.

Chateaubriand, Le génie du Christianisme. Paris, Firmin-Didot, 1865.
A. Clavareau, Etudes poétiques. Gand, 1824.
W. de Clercq, naar zijn Dagboek [d'après son journal intime]. Haarlem, Tjeenk Willink. 1888.
C. Cogordan, J. de Maistre. Paris, Hachette, 1894.
H.-T. Colenbrander, De Bataafsche republiek [La république batave]. Amsterdam, Meulenhoff, 1908.
H.-T. Colenbrander, Schimmelpenninck en Koning Lodewijk [S. et le roi L.]. Amsterdam, Meulenhoff, 1911.
Corneille, OEuvres.
I. da Costa, Bezwaren tegen den geest der eeuw [Objections contre l'esprit du siècle]. Leiden, Herdingh, 1823.
I. da Costa, De mensch en de dichter Bilderdijk [L'homme et le poète B.], Haarlem, Kruseman, 1859.
I. da Costa, Overzicht van het leven en de werken van Bilderdijk [Aperçu de la vie et des oeuvres de B.], Amsterdam, De Grebber, 1884.

J. David, De Geestenwareld en Het Waarachtig Goed [Le monde des Esprits et Le Véritable Bien], par Bilderdijk. 2e éd. Louvain, 1843.
V. Delbos, La philosophie française. Paris, Plon, 1921.
J. Delille, L'Homme des champs. Amsterdam, Van Gulik, 1800
J. Dechamps, La légende de Napoléon et la littérature comparée, dans la Revue de Littérature comparée, 1929, I.
Diderot, OEuvres. Paris, Belin, 1818.
Dubos, Réflexions critiques sur la poésie et la peinture. Paris, Pissot, 1755.
A. Duboscq, Louis Bonaparte en Hollande. Paris, 1911.
E. Estève, Etudes de littérature préromantique. Paris, Champion, 1923.

E. Faguet, Drame ancien, drame moderne. Paris, Colin, 1898.
E. Faguet, Le dix-huitième siècle. Paris, Boivin. s.d.
E. Faguet, Initiation philosophique. Paris, Hachette, 40 éd. s.d.
Fénelon, Abrégé de la vie des plus illustres philosophes de l'antiquité, nouv. éd. Paris, Payen, 1823.
Fénelon, Directions pour la conscience d'un Roy. La Haye, Neaulme, 1768.
Fénelon, OEuvres choisies. Paris, Garnier, 1866.
Fontanes, OEuvres de M. de -. Paris. Hachette. 1839.
Fontenelle, OEuvres. Amsterdam, Changuion, 1764.
E. Forneron, Histoire générale des Emigrés pendant la révolution française. Paris, 1884.
J. Fransen, Les comédiens français en Hollande. Paris, Champion, 1925.
R. Fruin, Verspreide geschriften [Ecrits épars]. La Haye, Nyhoff, 1910.

F. Gaiffe, Le drame en France au XVIII^{e} siècle. Paris, Colin, 1910.
Mme de Genlis, Mémoires sur le XVIII^{e} siècle et la révolution française. Paris, 1825.
Goethe, Wilhelm Meisters Lehrjahre. Goethe's Werke, Stuttgart, Dünker, t. XV.
G. Gossaert, Bilderdijk, dans Ons Tijdschrift [Notre revue], XV.
J. de 's Gravenweert, Essai sur l'histoire de la littérature néerlandaise. Amsterdam, Delachaux, 1830.
Groen van Prinsterer, La Hollande et l'influence de Calvin. Amsterdam, Höveker, 1864.
Groen van Prinsterer, Ongeloof en Revolutie [Incrédulité et révolution]. Leiden, Luchtmans, 1847.

B.-G. Halberstadt, De Nederlandsche vertalingen en navolgingen van Thomson's Seasons [Les traductions et les imitations néerlandaises des Seasons de T.]. Leipzig, Frankenstein, 1923.
M.-C. van Hall, Het leven en karakter van den Admiraal J.H. van Kinsbergen [La vie et le caractère de l'amiral -]. Amsterdam, Müller, 1841.
M.-C. van Hall, Mr. J. Kinker. Amsterdam, Van Hulst, 1850.
J. Hartog, Spectatoriale geschriften [Les Spectateurs]. 2^{e} éd. Utrecht, Van der Post, 1890.
C.-D. d'Héricault, Les poètes français. Paris, Gide, 1861.
G.-K. van Hogendorp, Brieven en gedenkschriften [Lettres et mémoires]. La Haye, Nyhoff, 1866.
V. Hugo, Les Contemplations.
V. Hugo, Préface de Cromwell, éd. par M. Souriau. Paris, Société francaise d'imprimerie et de librairie, s.d.
A.-C. Hunter, Le conte de la Femme de Bath, dans la Revue de Littérature comparée, 1929, I.
P. Janet et G. Séailles, Histoire de la philosophie. Paris, Delagrave, s.d.

Th. Jorissen, Napoléon I et le Roi de Hollande, 1806-1813. La Haye, Nyhoff, 1868.
J.-J. Jusserand, Shakespeare en France. Paris, Colin, 1898.

G. Kalff, Geschiedenis der Nederlandsche letterkunde [Histoire de la littérature néerlandaise]. Groningen, Wolters, 1912.
G. Kalff, Onuitgegeven brieven van W. Bilderdijk (Voir Bilderdijk).
Kant, Werke, éd. par H. Renner. Berlin, Weichert, s.d.
H. Kern, Bilderdijk als taalgeleerde [B. comme philologue], dans De Gids [Le Guide], 1876, I.
R.-A. Kollewijn, Bilderdijk. Amsterdam, Holkema & Warendorf, 1891.
J.-H. Kool, Les Premières Méditations en Hollande de 1820 à 1880. Paris, Arnette, 1920.
J. Koopmans, Bilderdijks treurspelen [Les tragédies de B.], dans De Beweging [Le mouvement], 1908, III.
C.R.-F. Krayenhoff, Levensbijzonderheden van den Luitenant-Generaal Baron -, [Détails sur la vie du -]. Nijmegen, Vieweg, 1844.
S.-A. Krijn, Franse lectuur in Nederland in het begin van de XVIII^{e} eeuw [Lectures françaises en Hollande au début du XVIII^{e} siècle], dans De Nieuwe Taalgids [Le nouveau guide linguistique], XI.
A. Kuyper, Bilderdijk in zijn nationale beteekenis [L'importance de B. pour sa nation], 2^{e} éd. Amsterdam, Höveker & Wormser, s.d.

Lamartine, Les Premières Méditations.
G. Lanson, Histoire de la littérature française. 11^{e} éd. Paris, Hachette, 1909.
La Harpe, Cours de littérature. Paris, Agasse, an XII.
La Harpe, Philosophie du XVIII^{e} siècle. Paris, Didier, 1827.
Leibniz, OEuvres philosophiques, éd. par P. Janet. Paris, Alcan, 2^{e} éd., 1900
J. van Lennep, Het leven van Mr. C. van Lennep en Mr. D.-J. van Lennep [La vie de - et de -]. Amsterdam, Müller, 1861.
M. de Lescure, Rivarol et la Société française pendant la Révolution et l'Emigration. Paris, 1883.
Lessing, Werke. Berlin, Bong, s.d.
V. Loosjes, Louis Bonaparte. Amsterdam, Van Looy, 1888.
Louis Bonaparte, Poésies du Comte de Saint-Leu. Florence, 1831.
Louis Bonaparte, Documents historiques sur la Hollande, par le Comte de Saint-Leu. Londres, 1820.
Louis Bonaparte, Marie ou les peines de l'amour. Paris, 1808.
F. Mack, Die französische Emigranten in Braunschweig, dans Braunschweigisches Magazin, IX.
Malebranche, Traité de morale, éd. par H. Joly. Paris, Thorin, 1882.
Marmontel, Eléments de littérature. Paris, La Rochelle, 1787.
H.-G. Martin, Fénelon en Hollande. Amsterdam, Paris, 1928.
S. Mercier, Nouvel essai sur l'art dramatique. Amsterdam, Harrevelt, 1773.

M. Mendelssohn, Philosophische Schriften. Carlsruhe, Schmiederische Buchhandlung, s.d.
Brisseau Mirbel, Exposition et défense de ma théorie de l'organisation végétale. Publié par le Dr. Bilderdijk. La Haye, Van Cleef, 1808.
J. Moll, Bilderdijk's Geschiedenis des Vaderlands [L'Histoire de la patrie, par -]. Assen, Hummelen, 1918.
Montesquieu, L'Esprit des lois.
D. Mornet, La pensée française au XVIII[e] siècle. Paris, Colin, 1926.
Napoléon Bonaparte, OEuvres. Paris, Panckoucke, 1821.
Pascal, Pensées (d'après l'édition de M. Brunschvigg), éd. par E. Boutroux. Paris, Dent, s.d.
L. Petit de Julleville, Histoire de la littérature française. Paris, Colin, s.d.
A. Pierson, Oudere tijdgenooten [Nos aînés]. Amsterdam, Bottenburg, 3[e] éd., 1922.
E. Picot, Bibliographie Cornélienne. Paris, Fontaine, 1876.
De Post van den Helicon [La poste de l'Hélicon], 1788.
E.J. Potgieter, Kritische studiën. Haarlem, Kruseman, 1879.
Ch. Pougens, Doutes et conjectures sur la déesse Nehalennia. Paris, 1810.
Ch. Pougens, Contes du vieil ermite de la Vallée de Vauxbuin. Paris, 1821.
Ch. Pougens, Trésor des origines et dictionnaire raisonné de la langue française. Paris, 1819.
J. Prinsen, Handboek tot de Nederlandsche Letterkundige Geschiedenis [Manuel de l'histoire littéraire néerlandaise], 3[e] éd. La Haye, Nyhoff, 1928.
J. Prinsen, De roman in de XVIII[e] eeuw [Le roman au XVIII[e] siècle]. Groningen, Wolters, 1926.
J. Prinsen, Het sentimenteele bij Bilderdijk [La sentimentalité chez B.], dans De Gids [Le Guide], 1917, IV.

Racine, OEuvres.
S.-J.-E. Rau, De Ondergang der Eerste Wareld, door Mr. W. Bilderdijk [La destruction du premier monde, par -]. Haarlem, Tjeenk Willink, 2 éd.
E. Renan, Souvenirs d'enfance et de jeunesse. Paris, Nelson, s.d.
K.-J. Riemens, Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande. Leyde, Sythoff, 1919.
Rivarol, OEuvres. Etude sur sa vie et son esprit, par Sainte-Beuve. Paris, 1852.
E. Roche, La censure en Hollande pendant la domination française. La Haye, Daamen, 1923.
V. Rossel, Histoire de la littérature française hors de France. Paris, 1895.
J.-J. Rousseau, OEuvres complètes. Paris, Firmin-Didot, 1864.

J.-J. Salverda de Grave, De Franse woorden in het Nederlands [Les mots français dans la langue néerlandaise]. Amsterdam, Müller, 1906.
J.-J. Salverda de Grave, Hollandais et Français, dans la Revue de Hollande, 1916.

J.-J. Salverda de Grave, L'Influence de la langue française en Hollande. Paris, Champion, 1913.
A. Sayous, Le XVIII[e] siècle à l'étranger. Paris, Amyot, 1861.
C. Scharten, De krachten der toekomst [Les forces de l'avenir]. Amsterdam, Van Kampen, s.d.
E. Scherer, Melchior Grimm. Paris, Calmann Lévy, 1887.
Schiller, Uber die ästhetische Erziehung des Menschen. Sämtliche Werke, Leipzig, Hesses Verlag, s.d., t. XVIII.
Ch. van Schoonneveldt, Over de navolging der klassiek-Fransche tragedie [L'imitation de la tragédie classique française]. Doetinchem, Misset, 1906.
P. Spaak, Jean Lemaire de Belges. Paris, Champion, 1926.

C. van Teutem, Geschiedenis van het leven en de schriften van den Heere A. Pope [Histoire de la vie et des écrits de M. -]. Utrecht, Paddenburg, 1810.
J. Texte, J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire. Paris, Hachette, 1895.
P. van Tieghem, L'année littéraire. Paris, 1917.
P. van Tieghem, La notion de vraie poésie dans le préromantisme, dans la Revue de Littérature comparée, I.
H.-P. Thieme, Essai sur l'histoire du vers français. Paris, Champion, 1916.

A. Verwey, Vondels vers [Le vers de Vondel], Santpoort, Mees, 1927.
J. van Vloten, Dicht en ondicht van Kinker [Vers et prose de K.]. Haarlem, De Graaf, 1877.
J. van Vloten, Bloemlezing uit de dichtwerken van Mr. W. Bilderdijk [Anthologie des oeuvres poétiques de B.]. Leiden, Noothoven van Goor, 1869.
Voltaire, OEuvres complètes. Paris, Firmin-Didot, 1868.
C.-G.-N. de Vooys, Duitse invloed op Nederlands purisme omstreeks 1800 [L'influence allemande sur le purisme néerlandais aux environs de 1800], dans De Nieuwe Taalgids [Le nouveau guide linguistique], XXI.

J. Wap, Bilderdijk. Leiden, Brill, 1874.
A. Weber, Histoire de la philosophie européenne. Paris, Fischbacher, 6[e] éd., 1897.
J. te Winkel, W. Bilderdijk als dichter gehuldigd [Hommage au poète B.]. Amsterdam, Höveker & Wormser, 1906.
J. te Winkel, De ontwikkelingsgang der Nederlandsche Letterkunde [L'évolution de la littérature néerlandaise]. Haarlem, Bohn, 1912-1921.
Chr. Wolff, Vernünfftige Gedancken von Gott, der Welt und der Seele des Menschen. 3e éd. Francfort, Andrea & Hort, 1733.
J.-A. Worp, Geschiedenis van de Amsterdamsche Schouwburg [Histoire du théâtre d'A.]. Amsterdam, Van Looy, 1920.

A. Zijderoeld, De romancepoëzie van 1780-1830 [La poésie des romances de -]. Amsterdam, Kruyt, 1915.

Liste des auteurs cités

Les numéros indiquent les pages
Alberdingk Thijm, 1, 166, 174, 202.
D'Alembert, 7, 10, 58, 70, 143, 162.
Algarotti, 10.
Anacréon, 38.
André, 10.
Arioste, 185.
Aristote, 30.
Aubigné (Merle d'), 164.
Augustin (Saint), 195.
Aussy (Le Grand d'), 87, 88.

Bacon (de Verulam), 139, 164.
Baldensperger, 26, 111, 191, 205.
Barruel, 191.
Bartas (Du), 91, 92.
Batteux, 7, 10, 18, 19, 21, 28, 40, 41, 68, 75, 78, 79, 197, 255.
Baudelaire, 34.
Bechtolsheim (Von), 111, 205.
Beekman, 92.
Beets, 132.
Bellay (Du), 91.
Belloy (Du), 10, 246.
Bergson, 171.
Bernard, 107.
Bernis, 107, 170.
Bever (Van), 179.
Bielschowsky, 259, 278.
Bilderdijk (I.), 2.
Bitaubé, 39.
Blok, 84.
Boileau, 7, 10, 18, 19, 28, 37, 41, 47, 49, 50, 51, 53, 79, 91, 92, 93, 94, 121, 154, 195, 227, 286.
Bolingbroke, 121.
Bonaparte (Louis), 184, 224, 259.
Bonaparte (Napoléon), 221, 284.
Bonnet, 72, 164.
Bosch (J. de), 220.
Bosch (F.-D.-K.), 24, 132, 140, 281.
Bossert, 59.
Bourg (Van den), 89.
Breeroo, 4. 59.
Brosses (De), 87, 266.
Buffon, 7, 71, 72, 73, 114, 121, 137, 143, 160, 169, 170, 178.
Buitenrust Hettema, 183.

Byron, 37, 46, 48, 200, 219.
Byvanck, 254.

Calvin, 160, 161, 165, 199.
Cats, 5, 8.
Cerisier, 184.
Chapelain, 76.
Chateaubriand, 46, 47, 49, 109, 137, 173, 224.
Chaucer, 108.
Chénier, 46, 110.
Chifflet, 191.
Clavareau, 156.
Clercq (De), 47, 100, 112, 212.
Cogordan, 178.
Colenbrander, 137, 211, 225, 235, 263.
Condillac, 83, 161.
Condorcet, 169.
Constant, 205.
Corneille, 5, 8, 9, 10, 18, 19, 20, 22, 28, 30, 31, 41, 51-54, 57, 77, 92, 107, 122 124, 128, 199, 220, 243, 246, 249, 283.
Costa (Da), 11, 13, 43, 47, 64, 66, 69, 101, 105, 140, 146, 162, 194, 199, 223, 232, 233, 238, 254, 255, 274, 275, 278, 279, 280.
Crébillon, 246.
Crousaz, 10.
Cuvier, 137.
Dacier (Mme), 10.
Darwin, 169.

David, 112.
Dechamps, 220.
Delavigne, 285.
Delbos, 169.
Delhoste, 204.
Delille, 27, 39, 46, 47, 58, 107, 110, 112-121, 137, 155, 205.
Deprés, 39, 154, 216, 217, 220, 221, 223.
Descartes, 72, 160, 162, 199.
Diderot, 7, 19, 22, 23, 28, 29, 41, 61, 79, 142, 143, 168, 170, 178.
Dolomieu, 72, 141.
Dubos, 10, 83.
Duboscq, 225, 246.
Dupré (voir *Després*).
Duvoisin, 204.
Dryden, 108.

Estève, 112.
Eschyle, 52.
Euripide, 52, 56, 57.

Faguet,, 16, 22, 23, 74, 162.
Feith, 27, 38, 98, 200.
Fénelon, 107, 109, 130.
Fichte, 163, 201.
Flaubert, 90.
Fontanes (De), 19, 27, 275, 276.
Fontenelle, 28, 33, 72.
Forneron, 203.
Francq van Berkley (Le), 220.
Fransen, 9.
Fresnoy, 10.
Froment, 156.
Fruin, 182.

Gaiffe, 23, 25, 29, 37, 75, 76.
Garnier, 53.
Genlis (Mme de), 8.
Gessner, 25, 121, 201.
Gibelin (Comte de), 267.
Goethe, 9, 14, 25, 26, 80, 110, 111, 132. 201, 205, 259, 278.
Gossaert, 161.
Gottsched, 25, 201.
Grange-Chancel (La), 246.
s' Gravenweert, 65, 121, 253, 278.
Grimm (J.), 87, 151, 205, 258.
Grimm (F.M. von), 111, 205, 207.
Groen van Prinsterer, 1, 161, 172, 177, 182, 183, 194.

Grotius, 8.

Hagedorn, 25, 82, 201.
Halberstadt, 120.
Hall (van), 27, 277.
Haller (Von), 10, 121, 201.
Haren (O.Z. van), 52.
Hartmann (Von), 69, 165.
Hartog, 8, 9.
Heinsius, 219.
Helmers, 268.
Helvétius, 7, 168, 170, 175, 192.
Herder, 9, 25, 205, 267.
Héricault (D'), 92.
Hobbes, 7, 175.
Hogendorp (Van), 8, 47.
Holbach (D'), 168, 170, 192.
Homère, 16, 17, 33, 270, 253.
Hooft, 8, 92, 93.
Horace, 53, 221, 246, 283.
Hugo, 2, 11, 13, 19, 33, 36, 37, 41, 44. 45, 46, 49, 79, 85, 93, 95, 106, 112, 121, 154.
Hunter, 108.
Huyghens (Constantin), 8, 114, 162 175, 176, 187, 198, 199, 259.

Jagher (De), 156.
Janet, 83, 161, 165, 266.
Jodelle, 53.
Joinville, 89.
Jong (De), 157.
Jorissen, 231, 233, 251, 261, 277.
Jusserand, 25.

Kalff, 11, 20, 78.
Kant, 42, 164, 201.
Kat, 254.
Kern, 87.
Kinker, 8, 14, 24, 27, 29, 50, 84, 85, 132, 136, 200, 248, 281.
Klopstock, 9, 10, 25, 26, 38, 121, 200. 201.

Kollewijn, 11, 19, 29, 58, 70, 109, 121, 140, 197, 235, 254, 256, 276.
Kool, 47, 130.
Koopmans, 31, 34, 54.
Kotzebue, 9, 21, 25, 26, 33, 121, 201.
Krayenhoff, 277.
Krijn, 80.
Kuyper, 43, 96, 165, 173, 195.

La Fontaine, 19, 48, 72, 95, 176.
La Harpe, 24, 42, 53, 54, 63, 71, 72, 73, 91, 93, 107, 164, 170, 175, 197, 246.
Lamarck, 169.
Lamartine, 47, 48, 85, 93, 107, 117, 129, 130, 173.
Langendijk, 59.
Lannoy, 99, 131, 133.
Lanson, 39, 40, 61, 78, 110, 112, 143, 169.
Laplace, 170.
Lebrun, 107, 164, 268, 277, 278.
Lebrun Pindare, 17, 268.
Leibniz, 161, 164, 166, 167, 170, 178, 273.
Le Mierre, 10, 246.
Lennep (J. van), 8, 112, 220, 223, 230, 259.
Lescure (De), 203.
Lessing, 6, 7, 9, 10, 22, 25, 30, 41, 52, 59, 97, 107, 108, 109, 195, 200.
Llorente, 191.
Locke, 7, 24, 81, 162, 199.
Longin, 50.
Lope de Vega, 53.
Luc (De), 72, 73, 137-141, 170, 207, 259, 260.
Luther, 160.

Mack, 204.
Macaire, 191.
Maerlant, 49, 91, 256.
Maire (Le - de Belges), 91.
Maistre (J. de), 162, 178.
Malebranche, 164-168, 197, 199, 212.
Malherbe, 93.
Manzoni, 219.
Marin, 2.
Marmontel, 10, 17, 22, 38, 53, 75, 78, 79, 95, 178.
Marot (Clément), 91, 92, 172, 191.
Martin, 130.
Meerman, 226.
Ménage, 87.
Mendelssohn (M.), 4, 7, 10, 97, 200.
Mercier, 10, 21, 23, 24, 28, 33, 43, 51, 53, 56, 58, 61, 75-79, 173, 246.
Millien, 157.

Mirbel, 73, 132, 141, 142, 144-147, 170, 214, 215, 236, 246.
Milton, 199.
Molière, 57, 58, 59.
Moll, 183.
Moncrif, 38.
Montesquieu, 7, 10, 11, 12, 24, 73, 74, 75, 117, 121, 128, 178, 197, 228.
Mornet, 168.
Mosheim, 191.

Napoléon (voir *Bonaparte*)
Nepveu, 8.
Newton, 7, 24, 162, 170, 199.

Palm (Van der), 218.
Pan, 107.
Pascal, 45, 59, 60, 61, 114, 151, 160, 163, 164, 165, 167, 199.
Perrault, 75.
Petit de Julleville, 112.
Picot, 129.
Pierson, 17, 158, 167, 171, 178.
Piles (De), 10.
Pindare, 221.
Platon, 1.
Poot, 264.
Pope, 9, 11, 12, 19, 50, 121, 199.
Potgieter, 18, 19, 285.
Pougens, 87, 147-150, 264, 265, 267.
Pouilly (De), 10.
Prinsen, 9, 24, 26, 37, 42, 70, 74, 80, 196.

Rabelais, 8.
Racan, 93, 107.
Racine, 6, 8, 9, 10, 18-23, 30, 33, 34, 41, 52-57, 64, 112, 129, 155, 199, 220, 240, 246, 247.
Rau, 254, 256.
Ravallière (La), 89.
Raynal, 178.
Renan, 16, 36, 160, 166, 177.
Richardson, 9, 11, 12, 24, 199.
Riedel, 10.
Riemens, 2.
Rivarol, 120, 203.
Rive (La), 54.
Roche, 226, 249, 274.
Ronsard, 91, 92.
Rössing, 128.
Rotgans, 57.
Roud, 156.
Rousseau (J.-B.), 24, 93, 134.
Rousseau (J.-J.), 6, 7, 8, 11, 12, 24, 34, 35, 37, 38, 46, 58, 64-71, 74, 75, 83, 168, 169, 178, 179, 187, 205, 224.
Rudolphi 73, 144, 146.

Sainte-Beuve, 19, 91, 121.
Saint-Foix, 3, 107, 108, 246.
Salverda de Grave, 96, 100, 103, 132, 147.
Saussure, 72, 73, 141.
Scharten, 118.
Schelling, 163.
Scherer, 207.
Schiller, 9, 25, 26, 42, 110, 121, 201.
Schmieder, 137, 138, 140.
Schoonneveldt, 28, 31, 33, 95, 102, 104, 124, 131, 225.
Schopenhauer, 69.
Schubart, 10.
Scott, 220.
Séailles, 83, 161, 165, 266
Shakespeare, 4, 7, 10, 24, 25, 28, 33, 53, 199.
Siegenbeek, 14.
Simond, 157.
Sophocle, 16, 52, 53, 54, 113, 122.
Souriau, 33.
Spaak, 92.
Spenser, 199.
Spinoza, 8.
Stael, 47, 205.
Sterck, 222.

Sweelinck, 8.

Tasse (Le), 51.
Teutem (Van), 121.
Texte, 24-27, 178, 199, 200, 278.
Thévet, 185.
Thieme, 92.
Thomson, 120.
Tieghem (Van), 24, 40, 43, 162.
Tollens, 219.
Vallon Chalys, 48, 89, 107, 129.

Velly, 87.
Verwey, 93.
Vigée, 85.
Virgile, 16.
Vloten (Van), 27, 50.
Voltaire, 3, 6-11, 16, 18, 20, 22-25, 28-30, 32, 33, 36-38, 52-54, 56, 59, 61-65, 67, 71, 74, 76, 90, 107-110, 112, 125, 126, 132, 134, 162, 168, 175, 178, 186, 197, 199, 205, 220, 246, 247.
Vondel, 8, 22, 34, 52, 93, 114, 243, 264.
Vooys (De), 98.

Wagenaar, 184, 214, 275.
Wap, 1, 34, 183.
Weber, 163.
Weishaupt, 191.
Wieland, 9, 10, 201, 205, 278.
Wildeman, 174.
Winckelmann, 6.
Winkel (Te), 43, 85.
Wolff (Chr.), 4, 10, 19, 164, 166.
Worp, 9, 26.

Zimmermann, 110, 111, 204, 205.
Zijderveld, 38, 39.

Stellingen

I

De meening, alsof Bilderdijk's Geschiedenis des Vaderlands ‘in hoofdzaak tweedehandsch werk’ was, doet hem onrecht aan (Zie J. Moll, *Bilderdijk's Geschiedenis des Vaderlands,* bl. 51).

II

Bilderdijk's romance *Assenede* is geïnspireerd op Bitaubé's *Joseph,* en niet op Jung-Stilling (Zie A. Zijderveld, *De romancepoëzie in Noord-Nederland van 1780-1830,* bl. 181 en verv.).

III

Het is zeer onwaarschijnlijk, dat Bilderdijk de *Confessions* van Rousseau heeft vertaald (Zie R.A. Kollewijn, *Bilderdijk,* II, 448, en H. Bavinck, *Bilderdijk als denker en dichter,* bl. 23).

IV

De leerstoel, dien Bilderdijk in 1811 aan Fontanes, den Grand Maître de l'Université, heeft gevraagd, is er niet een te Paris, maar een te Leiden geweest (Zie R.A. Kollewijn, *Bilderdijk,* II, 15).

V

H. Bavinck vergist zich, als hij Bilderdijk voorstelt als een vijand van het Fransch vooral (Zie H. Bavinck, *Bilderdijk als denker en dichter*, bl. 145).

VI

A. Kuyper verwart de staatkundige begrippen van den jongeren Bilderdijk met die van den lateren (Zie A. Kuyper, *Bilderdijk in zijn nationale beteekenis,* bl. 37).

VII

In de Hollandsche litteratuurgeschiedenis wordt de Fransche invloed in de tweede helft der XVIII^{e} eeuw onderschat (Zie J. te Winkel, *De ontwikkelingsgang der Nederlandsche letterkunde,* 2^{e} éd., VI, 32; G. Kalff, *Geschiedenis der Nederlandsche letterkunde,* VI, 19, en J. Prinsen Lz., *Handboek tot de Nederlandsche letterkundige geschiedenis,* 3^{e} éd., bl. 466.

VIII

Het oordeel van G. Lanson over Delille is onbillijk (Zie G. Lanson, *Histoire de la littérature française,* 11^{e} éd., bl. 841).

IX

R. Lalou oordeelt naïef-onbezonnen over Edmond Rostand (Zie R. Lalou, *Histoire de la littérature française contemporaine,* éd. 1924, bl. 162).

X

Wanneer Pascal spreekt van het ‘sentiment’, bedoelt hij een hoogere Rede, een weerschijn van de Raison Universelle, waar Malebranche van spreekt.

XI

Het romantisme is gevoelsverheerlijking ten koste van de verstandelijkheid, en loopt uit op den cultus van het Onbewuste. De verheerlijking van de natuur, de vrouw en het kind in het romantisme is hier een verschijningsvorm van.

XII

De verklaring, die A. Wallensköld geeft van de uitdrukking *un entredeus* in het *Chanson* van Thibaut de Champagne:
Diex, qui tout set et tout puet et tout voit,
Nos avroit tost un entredeus geté,
is niet juist (Zie A. Wallensköld, *Les Chansons de Thibaut de Champagne,* uitgegeven door de Société Anciens Textes Francais; bl. 211 en 257).

XIII

't Is onjuist, dat het vers van Ronsard den indruk maakt van metrisch, en in de verzen van 10-13 lettergrepen bepaaldelijk jambisch te zijn (Zie Verwey, *Vondels vers,* bl. 21).

XIV

Op de scholen voor Middelbaar en Voorbereidend Hooger Onderwijs moet de eerste kennis van de wijsbegeerte worden aangebracht.

XV

Muziekonderwijs is beslist noodzakelijk op de scholen voor Middelbaar en Voorbereidend Hooger Onderwijs. Het zal zich moeten bepalen tot muziekgeschiedenis en het leeren begrijpen van muzikale vormen.